

1608

Le Potard d'Henri IV

Raymond
Rainville



Table des matières

Première partie

Remerciements	11
Personnages historiques ayant réellement vécu cités dans ce roman	13
Prologue	17
Chapitre I	27
Chapitre II	41
Chapitre III	53
Chapitre IV	123
Chapitre 5	153

Deuxième partie

Chapitre I	183
Chapitre II	215
Chapitre III	259
Chapitre IV	291
Chapitre V	323
Épilogue	363
Notes de l'auteur	371

1608

Le Potard d'Henri IV

Raymond Rainville



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : 1608, le potard d'Henri IV / Raymond Rainville.

Autres titres : Mille six cent huit, le potard d'Henri IV | Potard d'Henri IV

Noms : Rainville, Raymond, 1953- auteur.

Description : Suite de 1542, la colonie maudite.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20220020140 | Canadiana (livre numérique)

20220020159 | ISBN 9782925178651 | ISBN 9782925178668 (PDF)

| ISBN 9782925178675 (EPUB)

Classification : LCC PS8635.A444 M55 2022 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception et réalisation des couverts avant et arrière : Julie Rainville.

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Raymond Rainville, 2022

Dépôt légal – 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, novembre 2022

*En hommage aux vingt-quatre braves de l'Habitation qui
ont subi les affres de l'hiver 1609 et quatre siècles d'ingra-
titude.*

Je me souviens.

Mot de l'auteur :

Le terme autochtone a été employé dans le texte pour éviter les appellations péjoratives trop longtemps utilisées, et l'appellation membre des Premières Nations, qui aurait été totalement anachronique dans le contexte du 17^e siècle.

Remerciements

Un énorme merci à mes bêta-lecteurs et lectrices pour leur dévouement et leur générosité.

Un merci posthume, mais très respectueux, à Robert Bourassa pour m'avoir inspiré la dernière phrase du roman.

Un autre merci posthume à l'excellent peintre Gabriel Metsu pour son œuvre *L'Apothicaire*, tableau du domaine public dont un détail embellit la page couverture de *1608-Le Potard d'Henri IV*.

Un merci tout spécial à mes deux enfants, Guillaume (eh oui) et Julie, ainsi bien sûr qu'à Marianne, ma conjointe, ma complice de tous les jours, ma première lectrice, à qui j'accorde le titre de conseillère émérite.

Un roman comme celui-ci nécessite énormément de recherche. Quand on me félicite pour le temps et les efforts que j'y mets, je réponds invariablement que le temps consacré à me documenter n'est jamais du travail, mais toujours un immense plaisir. Il m'est pratiquement impossible de citer toutes les sources historiques qui m'ont servi ; plusieurs de mes lectures remontent à des années, alors que je venais à peine de m'affranchir de mes culottes courtes et que je n'avais aucune idée, qu'un jour lointain, j'allais écrire des romans historiques. Mais je cite quand même quelques ouvrages dans le but de remercier leur auteur, en espérant que vous vous accorderez aussi le plaisir de les lire.

-*Voyages en Nouvelle-France 1603-1632*, Samuel de Champlain, introduction et notes par Mathieu d'Avignon.

-*Le Rêve de Champlain*, Samuel Hackett Fisher.

-*Les Guerres de religion 1559-1629*, Nicolas Le Roux.

-*Henri III*, Jean-François Solnon.

-*L'assassinat du duc de Guise*, Emmanuel Bourassin.

-*Charly 9*, Jean Teulé.

-*Henri IV et les femmes*, Marylène Vincent.

-*L'assassinat d'Henri IV*, Jean-Christian Petitfils.

-*L'étrange mort d'Henri IV*, Philippe Erlanger.

-*Henri IV*, Jean-Christian Petitfils.

-*Remèdes, onguents, poisons, une histoire de la pharmacie*, collectif sous la direction d'Yvan Brohard.

- *Curieuses histoires d'apothicaires : la pharmacie au cours des siècles au Québec*, Gilles Barbeau.

- *Savoirs des Pekuakamiulnuatsh sur les plantes médicinales*, Société d'histoire et d'archéologie de Mashteuiatsh.

Depuis quelques années, j'ai développé un grand intérêt pour les balados portant sur l'histoire, particulièrement pour ceux de trois de mes idoles : Franck Ferrand, Clémentine Portier-Kaltenbach et Laurent Turcot. Merci pour ces heures de plaisir, gratuites en plus. L'excellent balado de Radio France, *On veut assassiner Henri IV*, m'a aussi été très utile pour raconter les malheurs de la pauvre Jacqueline d'Escoman.

Les Archives nationales de France sont une richesse dont l'humanité ne saurait se passer, en tout cas sûrement pas moi.

Merci à mon éditrice, Marie-Louise Legault, et à sa formidable équipe ; toute ma reconnaissance pour votre excellent travail.

Enfin, un immense MERCI à vous, lecteurs et lectrices, pour les bons mots dont vous m'abreuvez depuis la parution de *1542-La Colonie maudite*. Vous lire ou vous entendre est toujours un plaisir renouvelé.

Vous avez aimé *1608-Le Potard d'Henri IV*? S'il vous plaît, laissez un commentaire ou une note sur votre plateforme de lecture préférée. Que vous l'ayez aimé ou pas, vous pouvez adresser vos commentaires ou questions à : clublecture2@gmail.com ou sur ma page Facebook : Raymond Rainville, auteur.

Personnages historiques ayant réellement vécu cités dans ce roman

Antoine Natel, charpentier, colon.

Samuel de Champlain, soldat, navigateur, explorateur, cartographe, fondateur de Québec, humaniste.

Guillaume le Testu, soldat, navigateur.

Henri IV, roi de France de 1589 à 1610.

Jacques Cartier, explorateur, navigateur.

Jean-François de la Roque, sieur de Roberval, soldat, courtisan, explorateur.

Jean Pernet, charpentier, colon.

François Jouan, charpentier, colon.

Marc Balleny, charpentier, colon.

Antoine Audry, scieur d'aix, colon.

Louis de Berton des Balbes de Crillon, dit Le Brave Crillon, soldat, lieutenant-colonel des gardes, ami du roi Henri IV.

Catherine de Médicis, femme du roi Henri II, régente et reine de France, mère de trois rois.

Charles IX, roi de France de 1560 à 1574.

Henri III, roi de France de 1574 à 1589.

François de Lorraine, 2^e duc de Guise.

Henri de Lorraine, 3^e duc de Guise.

Henri II, roi de France de 1547 à 1559.

Jean de Poltrot de Méré, assassin.

Gaspard de Coligny, amiral, chef protestant.

François d'Alençon, duc.

Philippe II, roi d'Espagne.

Catherine-Marie de Lorraine, duchesse de Montpensier.

Nicolas de Grimouville, capitaine des gardes dits ordinaires.

Jean-Antoine d'Angloret dit Chicot, soldat, fou des rois Henri III et Henri IV.

Charles de Lorraine, duc de Mayenne.

Louis de Lorraine, cardinal de Guise.

Venitalli, acteur.

Jean-Louis de Nogaret de La Valette, duc d'Épernon.

Louise de Lorraine-Vaudémont, reine de France, femme du roi Henri III.

Charlotte de Sauve, courtisane.

Charles Quint, roi d'Espagne, empereur du Saint-Empire.

Pierre de Ronsard, poète.

Sandro Botticelli, peintre.

François 1^{er}, roi de France de 1515 à 1547.

Clément VII, pape.

Diane de Poitiers, maîtresse du roi Henri II.

Jean Fernel, médecin.

Ambroise Paré, chirurgien et anatomiste.

Louis de Valmont, courtisan.

Pierre de Halde, valet du roi Henri III.

Roger de Bellegarde, grand écuyer de France, conseiller des rois Henri III et Henri IV.

Louis XII, roi de France de 1498 à 1515.

Charles de Cossé, comte de Brissac, maréchal de France.

Louis XI, roi de France de 1461 à 1483.

Louis de Luxembourg, connétable de Saint-Pol.

Sixte V, pape.

Étienne Dorguyn, maître-chapelain du roi Henri III.

Claude de Bulles, aumônier du roi Henri III.

Montserié, Luppé, Sariaç, Semalens, des Effranats, Saint-Paulet, des Vignes, Saint-Gaudens, membres des Quarante-Cinq, garde privée d'Henri III.

Péricord, secrétaire du duc de Guise.

Jean Boucher, curé.

François Bourgoing, prieur des Dominicains, comploteur.

Achille de Harlay, président du Parlement de Paris.

Louis de Guise, baron d'Ancerville, fils illégitime du cardinal de Guise.

Henri de Bourbon-Condé, chef protestant.

Guy Chabot de Jarnac, soldat, duelliste.

Jacques de La Guesle, procureur général d'Henri III.

Jacques Clément, moine, assassin d'Henri III.

Pierre Dugua De Mons, soldat, explorateur, lieutenant-général du roi en Amérique septentrionale.

Pierre de L'estoile, chroniqueur.

Philippe de Heurles, gentilhomme à la cour d'Henri IV.

André de Laurens, médecin d'Henri IV.

François Dupont-Gravé, navigateur, marchand.

Bonnerme, premier chirurgien de Nouvelle-France.

Étienne Brûlé, coureur des bois, aventurier.

Anadabijou, chef montagnais.

Jean de Poutrincourt, explorateur, gouverneur de l'Acadie.

Ochasteguin, chef huron.

Iroquet, chef algonquin.

François Addenin, soldat, tireur d'arquebuse d'élite.

Charlotte-Marguerite de Montmorency, princesse de Condé.

François de Bassompierre, marquis, maréchal de France.

Henri II de Bourbon, prince de Condé, rival d'Henri IV.

Catherine Henriette de Balzac d'Entragues, marquise de Verneuil, maîtresse d'Henri IV.

Jacqueline d'Escoman, servante, dénonciatrice d'un complot contre Henri IV.

François Ravailac, assassin d'Henri IV.

Archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas.

Marie de Médicis, femme d'Henri IV, régente de France de 1610 à 1614.

Louis XIII, roi de France de 1610 à 1643.

Concino Concini, maréchal de France, favori de Marie de Médicis.

Maximilien de Béthune, duc de Sully, premier ministre d'Henri IV.

Charles Lalemant, jésuite, ami et confesseur de Samuel de Champlain.

Jean Poisson, valet de Champlain.

Prologue

« Un potard n'est guère utile dans ces situations »

Quebecq, 20 août 1608.

— Un meurtre ? Ici ? Allons donc...

Guillaume avait écouté patiemment les explications ardues de l'homme, un bûcheron du nom de Legris, mais il refusait d'y croire.

— Je ne fais que vous répéter la conversation que j'ai entendue, se défendit son interlocuteur en se balançant d'une jambe à l'autre.

Guillaume savait que ce Legris était un travailleur efficace et fort discret. Il l'examina attentivement. L'homme affichait une quarantaine usée et désillusionnée, mais son regard franc révélait cette forme de profonde honnêteté dont seuls sont capables les grands naïfs.

— Mais nous ne sommes que vingt-huit, soumit Guillaume.

— Ils n'étaient que quatre lors du premier meurtre.

— Quoi ?

— Adam, Ève, Caïn, Abel. Ils n'étaient que quatre sur terre lors du premier meurtre.

Pour Guillaume, les meurtres ne pouvaient se produire que dans le tumulte des villes surpeuplées, mais, en bon chrétien, il ne put offrir aucune parade à cette réplique. Il tenta quand même une nouvelle objection.

— Je ne peux pas croire que ces hommes planifient un meurtre. Ils ont tous quitté le royaume de France pour venir s'établir dans un monde nouveau, loin des violences de l'ancien.

— C'est un monde nouveau, bien sûr, mais les hommes restent les hommes.

Vaincu par la logique du bûcheron-philosophe, Guillaume se contenta de lui demander :

— Répète-moi ce que tu as entendu.

— Un homme, je crois que c'était Natel...

— Mais tu n'en es pas certain ? l'interrompit Guillaume.

— J'en suis presque sûr. Donc, cet homme disait à un autre : « C'est pour bientôt ». « Comment entend-il s'y prendre ? » a demandé l'autre. « Il hésite entre l'étrangler dans son sommeil ou le poignarder ».

— Il est vrai que c'est sans équivoque comme conversation. Mais tu n'es pas certain d'avoir reconnu la voix de Natel et tu n'as aucune idée sur l'identité de l'autre homme, encore moins sur celle de ce fameux *il*, qui semble être le chef du complot.

— C'est bien ça, maître Guillaume, je ne pouvais pas voir les deux hommes à cause de l'épais feuillage des arbres, mais j'ai bien entendu les mots qu'ils ont échangés.

— C'est vraiment bizarre. D'habitude, les hommes tuent pour trois raisons : la jalousie, la cupidité et le pouvoir. Or, aucun de ces motifs ne semble s'appliquer à notre situation. Mais je te crois, Legris, et je te félicite pour ta droiture. Pour l'instant, retourne travailler comme si de rien n'était, en surveillant discrètement Natel.

— D'accord, consentit Legris d'un ton hésitant, mais puis-je vous demander quand le commandant et le capitaine seront de retour ?

— Demain, j'espère. Tu aurais préféré qu'ils soient là, plutôt que de me raconter ton histoire à moi, un simple apothicaire et magasinier, n'est-ce pas ?

Embarrassé, Legris chercha ses mots avant de répondre :

— Je vous respecte beaucoup, mais un potard n'est guère utile dans ces situations. Le commandant et le capitaine sont des hommes de guerre, ils sauront quoi faire.

— Je comprends. N'aie crainte, dès leur retour, nous agirons avec diligence pour éviter que l'histoire dégénère. Il ne faut pas que les vieux conflits européens s'installent ici.

Legris salua respectueusement le *potard*, puis se dirigea vers la sortie, son visage marqué par de profondes rides creusées par l'inquiétude et le doute.

— Attends, le retint Guillaume.

Ce dernier se rendit derrière le comptoir du magasin dont il avait la charge et tendit un manche de hache à Legris. Devant l'air étonné de celui-ci, il lui précisa :

— Ça te permettra d'expliquer ta présence ici et de ne pas provoquer d'éventuels soupçons.

Legris approuva de la tête et d'un pas lourd, se remit en marche vers la forêt. Revenu à sa solitude habituelle, Guillaume sentit une profonde lassitude l'envahir. Au point qu'il dut s'asseoir sur son *trône*, comme il appelait ironiquement la souche de pin qu'il avait installée dans la petite pièce lui servant à la fois de chambre et de bureau.

Cela faisait maintenant plus de quatre mois que cet apothicaire, habitué à l'aristocratie guindée de Paris, avait tout abandonné pour s'embarquer dans une aventure hasardeuse avec celui qu'il surnommait *le rêveur magnifique* : l'explorateur Samuel de Champlain.

Fort de l'appui du roi Henri IV et de quelques grands nobles du royaume, Champlain, un navigateur expérimenté et talentueux, rêvait depuis des années d'établir une colonie permanente dans le nord de l'Amérique. Après quelques vaines tentatives, qui lui avaient toutefois apporté des connaissances fort précieuses, il avait enfin découvert son eldorado : un emplacement que les autochtones du pays appelaient *Quebecq* ou *Kebec*, selon leur nation d'origine.

En y posant finalement le pied, le 3 juillet 1608, Guillaume ne put qu'approuver le choix de celui qu'il considérait maintenant comme un ami. On lui avait souvent dressé le portrait d'un pays à la nature sauvage et indomptable, presque cruelle, mais en ce bel été 1608, l'air de Quebecq sentait bon le parfum des noyers qui se mêlait avec bonheur aux puissants effluves du Saint-Laurent. Ce majestueux fleuve avait été baptisé ainsi en 1535 par Jacques Cartier, reléguant sans remords aux oubliettes de l'histoire la poétique dénomination utilisée depuis des siècles par les autochtones : *Magtogoek*, *le chemin qui marche*.

Guillaume, qui n'avait jusqu'alors que respiré l'air insalubre de Paris, ne se lassait jamais de remplir ses poumons d'un oxygène tellement sain et régénérateur qu'il avait l'impression de rajeunir chaque fois qu'il inspirait. Citadin par la naissance, mais surtout pas par choix, il avait immédiatement été envoûté par la nature à la fois grandiose et immaculée de ce pays. Pas de doute, il avait trouvé son jardin d'Éden, mais il se désolait de devoir maintenant trouver son Caïn.

Il était bien au fait que, près de soixante-dix ans auparavant, une tentative d'établissement français dans ces lieux avait lamentablement échoué. Champlain, en homme intelligent, avait retiré d'importantes leçons de cet échec, qu'il attribuait à trois causes : la rudesse du climat, les mésententes avec les autochtones et surtout, les conflits entre Français.

Pour survivre aux longs mois d'un hiver souvent impitoyable, le découvreur avait planifié et supervisé la construction d'un imposant bâtiment en bois, qu'il avait prosaïquement appelé l'*Habitation*. Quant aux autochtones, Guillaume aimait le respect que Champlain leur témoignait depuis toujours. Contrairement à bien d'autres Eu-

ropéens qui refusaient de les considérer comme des êtres humains, Champlain insistait pour qu'ils soient traités *en égaux à nous en intelligence et en esprit*. Il avait ainsi pu établir une collaboration qu'il savait essentielle à la survie de la colonie avec les premiers occupants de ces vastes territoires.

Finalement, le grand explorateur, fort des expériences malheureuses de ses prédécesseurs, avait choisi avec soin les engagés devant l'aider à établir Québec. Il n'y avait amené que des hommes du peuple, tous des travailleurs de la même condition sociale, afin d'éviter les conflits entre aristocrates et gens du commun qui avaient tant nui à l'expédition Cartier-Roberval en 1542. Et surtout, même s'il avait grandi dans le protestantisme, il n'avait embarqué que des catholiques ; aucun protestant et aucun ministre du culte. Devenu catholique mais toujours fervent croyant, il refusait d'importer les vieilles haines religieuses dans le Nouveau-Monde.

Guillaume avait beau réfléchir encore et encore, il ne voyait aucune explication à ce présumé complot de meurtre. Chose certaine, il était bien décidé à éviter ce crime qui risquait de provoquer la chute de la colonie naissante. S'il tenait profondément à la concrétisation du rêve de Champlain, qui était aussi devenu le sien, ce n'était pas en raison de l'importante somme qu'il avait personnellement investie dans l'entreprise, mais bien parce qu'il ressentait instinctivement que cette immense Amérique représentait l'avenir du royaume de France, sinon celui de l'humanité.

Ne pouvant tolérer l'impuissance dans laquelle le confinait son poste au magasin de l'Habitation, l'apothicaire décida d'aller constater l'état d'esprit des travailleurs que Legris accusait, du moins certains d'entre eux, de complot. Il s'empara de sa grande gibecière qu'il avait quelque peu transformée afin d'y ranger des plantes médicinales et sortit dans la chaleur suffocante du milieu d'après-midi.

Aussitôt le seuil de la porte franchi, il se heurta presque au charpentier Jean Pernet, qui le salua maladroitement en portant sa main à son chapeau. Cette attitude réservée surprit et même, troubla Guillaume, du fait que ce Pernet était un homme chaleureux et enthousiaste qui l'accueillait généralement avec beaucoup d'exubérance.

Un peu plus loin, il croisa deux autres charpentiers, François Jouan et Marc Balleny, ainsi qu'un scieur d'aix, Antoine Audry ; comme la construction du magasin et des corps de logis de l'Habi-

tation était maintenant terminée, chacun s'affairait à ériger le colombier, voulu par Champlain pour recevoir ses chers pigeons. Guillaume salua les trois travailleurs d'un retentissant *Bon après-midi*, mais les trois hommes firent comme s'ils n'avaient rien entendu, préférant se concentrer sur leur travail. Le trouble de Guillaume se transforma en vague angoisse. Pas de doute, il se tramait bien quelque chose. Mais quoi, exactement ?

Dans l'espoir d'en apprendre davantage, il entreprit de s'approcher de la forêt où œuvraient une dizaine de bûcherons. Il s'accroupissait de temps à autre pour faire semblant de cueillir des simples, alors qu'en fait, tous ses sens étaient dirigés vers le groupe de travailleurs forestiers. Il se laissait toutefois emporter régulièrement par sa passion pour les plantes médicinales. C'est ainsi qu'il passa de longues minutes à glaner des consoudes dont il faisait des cataplasmes très efficaces pour soigner les coupures et les entorses.

N'ayant aucune idée des intentions des travailleurs, il jugea plus sage de garder une distance raisonnablement sécuritaire entre lui et eux. Mais alors que les hommes s'affairaient à traîner les arbres abattus jusqu'à l'orée de la forêt, il décida de s'approcher davantage afin de mieux voir leurs visages. Sur ceux-ci, il ne remarqua aucune trace de cet enthousiasme qui l'avait tant impressionné lors des semaines précédentes. La plupart d'entre-eux n'étaient pas encore révoltés, mais cela ne saurait tarder, pouvait-il constater.

Guillaume commença alors à craindre pour Legris. Le bon, le candide Legris ne résisterait sûrement pas longtemps à un interrogatoire serré si ces hommes rudes venaient à le soupçonner de délation. Il le chercha frénétiquement du regard, mais l'individu, pourtant facilement reconnaissable à son large chapeau paysan, était introuvable.

Mille questions assaillirent l'esprit de Guillaume. Legris aurait-il été affecté à une autre tâche, ailleurs qu'à l'orée du bois ? Avait-il simplement dû s'éloigner pour répondre à un besoin de la nature ? Avait-il... ? Avait-il ... ? L'apothicaire décida de rester sur place pour encore une quinzaine de minutes, en espérant que ce délai allait lui fournir une réponse. L'attente se révéla hélas aussi vaine que pénible, puisque, plus les minutes passaient, plus les bûcherons, se sentant épiés, lui jetaient des regards peu amènes. L'espace d'une seconde, Guillaume songea à les confronter. Mais, dans les circonstances, une attitude belliqueuse ne pouvait amener rien de bon, ni pour lui ni pour

Legris, à la condition que ce dernier fût encore vivant. Il choisit donc de retraire tranquillement vers son lieu de travail, toujours en feignant de cueillir des simples, sous le regard hostile de certains bûcherons.

Arrivé au magasin, il résolut de se calmer afin de ne pas céder à la panique. Rien ne pouvant mieux le détendre que quelques travaux de jardinage, il se rendit à l'arrière de l'Habitation où se déployait un magnifique potager qui faisait sa joie et sa fierté. Dès qu'il commença à y effectuer les tâches familières de sarclage et d'enchaussage, son esprit analysa froidement la situation.

«Espère le mieux, prépare-toi pour le pire». Sa maxime préférée, qu'il considérait plus à propos que jamais, résonnait sans cesse dans sa tête. Sauf que dans la situation qui le préoccupait, le pire se voulait aussi le plus probable. En fait, le mieux n'avait pratiquement aucune chance de se produire.

Ce pire, que ni lui ni Champlain n'avait prévu, lui sembla rapidement indéniable : une mutinerie se préparait. Pourquoi et comment ? Il n'en avait aucune idée. Quand ? Ça, il s'en doutait pas mal.

«Bientôt, peut-être même ce soir», échappa-t-il tout haut.

Champlain et le capitaine le Testu avaient dû se rendre en canot à Tadoussac, minuscule établissement qui servait depuis quelques années de comptoir saisonnier entre Français et Autochtones pour le commerce des fourrures. En cet été 1608, Tadoussac faisait aussi fonction de poste de ravitaillement pour la jeune colonie de Quebecq.

Les mutins ne pouvaient espérer un meilleur moment pour passer à l'action, puisque Guillaume se retrouvait seul pour défendre l'Habitation et l'important dépôt d'armes qui s'y trouvait. Dans son esprit, tout devenait clair. «C'est pour bientôt», avait dit l'un des deux hommes dont Legris avait surpris la conversation. Après s'être débarrassés du responsable du magasin, les mutins auraient le plein contrôle de l'Habitation et pourraient facilement s'emparer de la colonie.

Comme tout indiquait que l'attaque aurait lieu seulement à la tombée de la nuit, Guillaume calcula qu'il avait quelque trois heures pour s'y préparer. «Si je dois trépasser cette nuit, se dit-il, aussi bien que ce soit avec le ventre plein». Il se servit donc du jambon, accompagné de larges tranches d'un pain divinement frais, puisque boulangé le matin même avec la première récolte de blé de la colonie. Jugeant que, dans les circonstances, Champlain ne lui en voudrait sûrement

pas, il s'ouvrit une bouteille d'un excellent vin charentais, si cher à l'explorateur. Tout en le dégustant, il sourit en pensant aux efforts désespérés que faisait ce dernier pour sauver les vignes qu'il avait plantées dans le potager de la colonie.

Une fois rassasié, Guillaume passa aux choses sérieuses. Il descendit dans la cave où un véritable arsenal avait été aménagé selon les règles de l'art de la guerre. Il glissa une dague dans l'étui pendu à sa ceinture, puis une autre dans sa botte droite. Ensuite, il examina avec soin les arquebuses à rouet afin de choisir les cinq qui lui semblaient les plus efficaces. Il les astiqua et les arma une par une avec la plus grande minutie. Finalement, il monta les armes à feu dans la pièce principale de l'Habitation, où il les disposa stratégiquement.

Si les mutins désiraient vraiment s'emparer des lieux, ils ne pourraient évidemment pas y mettre le feu. Leur seul plan possible serait donc d'ouvrir la porte avec un minimum de bruit, ce qui leur serait facile grâce au serrurier qui avait installé la porte et sa serrure, puis de foncer sur Guillaume pour le surprendre dans son sommeil. Un jeu d'enfant ! Ils ne devaient même pas avoir envisagé la possibilité d'un échec. Ils pensaient sûrement tous la même chose que Legris. « Un potard n'est guère utile dans ces situations ».

À cette pensée, Guillaume sourit. « S'ils savaient ! Qu'ils y viennent affronter ce potard. De très mauvaises surprises les attendent », se dit-il.

Puis son sourire se figea sous l'effet d'un doute de plus en plus envahissant. Allait-il retrouver ses réflexes de guerrier ? Cela remontait à tellement longtemps. Trop longtemps ?

Son regard se porta machinalement sur son calendrier mural fait maison. Voilà vingt ans jour pour jour que son destin avait basculé. Était-ce un bon ou un mauvais présage ? Il le saurait bien assez tôt.

Première partie

Août 1588 - Mai 1590

Chapitre I

« C'est au nom de cet amour que je revendique le titre de mère »

20 août 1588, Paris.

Quiconque a beaucoup vécu sait qu'il existe des journées fatigues. Des journées qu'on attend avec impatience pendant des années, en étant convaincu qu'elles nous mèneront au septième ciel, jusqu'à ce qu'on se rende compte qu'en réalité, elles nous précipiteront en enfer. Pour Guillaume Allard, le 20 août 1588 fut une de ces journées.

Pourtant, dès le réveil, son cri de joie avait retenti dans toute la maisonnée. « Hourra ! Enfin j'ai vingt et un ans ».

Six ans auparavant, il avait juré à son père d'attendre jusqu'à ce jour pour s'engager au sein des gardes français commandés par le célèbre Louis de Crillon, surnommé *Le Brave Crillon*, ex-compagnon d'armes et vieil ami de Pierre Allard, père de Guillaume, que ce dernier vénérât depuis son décès survenu l'année précédente.

Le fils avait grandi en écoutant raconter les exploits de son géniteur. Le fabuleux courage que celui-ci avait démontré lors des épiques batailles de Saint-Denis et de Jarnac n'avait d'égal que sa grandeur d'âme lors du terrible massacre de la Saint-Barthélemy.

Pierre Allard fut l'un des premiers jeunes hommes à s'engager dans le nouveau régiment des gardes français créé par la régente Catherine de Médicis pour protéger son fils, le roi Charles IX. Convaincu, comme tout bon catholique, que la Réforme menaçait autant sa foi que la Couronne royale, Pierre n'hésitait jamais à affronter les meilleurs éléments des armées protestantes. Jusqu'à la Saint-Barthélemy...

Après cette funeste journée du 24 août 1572, il n'avait plus participé à aucune bataille, se contentant de servir fidèlement à titre de capitaine des gardes du roi. D'abord sous Charles IX, dont il avait enduré la demi-folie dans laquelle le pauvre roi avait sombré, rongé par les remords d'avoir autorisé le massacre de milliers de protestants. Puis sous Henri III, dont il aimait la bonté naturelle malgré ses manières excentriques et sa sexualité torturée.

Le jour de ses quinze ans, Guillaume avait osé demander à son père :

— Papa, mère et tes amis m'ont souvent dit que tu avais beaucoup changé depuis la Saint-Barthélemy. Non seulement tu ne vas plus à la guerre, mais tu prêches la tolérance envers les protestants. Pourtant, tu sais sûrement que cette attitude déplaît à plusieurs et nuit même à ta carrière. Pourquoi un changement si radical ?

Pierre Allard avait esquissé ce sourire mi-triste, mi-frondeur qu'ont les hommes lorsqu'ils veulent retenir leurs larmes, avant de répondre :

— Je n'ai qu'un mot pour qualifier la Saint-Barthélemy : horreur. Oui, j'ai beaucoup changé depuis, mais, et j'en remercie Dieu, pas au point d'avoir succombé à une forme de folie comme le défunt roi Charles et tant d'autres. J'ai simplement pris conscience que les tueries ne servent qu'à provoquer d'autres tueries.

— Justement, c'est ça que je comprends difficilement. Tu prônes la tolérance et l'arrêt de la violence, mais tu fais toujours partie de la garde armée du roi. En plus, tu me donnes des leçons d'armes presque chaque jour.

— Je sais, ça peut sembler contradictoire. Malheureusement, mes convictions ne peuvent changer la nature humaine. Je suis convaincu que, dans quelques années tout au plus, les hommes renonceront à la violence et à la guerre. Mais entretemps, des complots visant à assassiner Henri III sont tramés quotidiennement. Je sais que notre roi est loin d'être parfait, mais il est notre monarque de droit divin, et il fait de son mieux pour arrêter ces terribles guerres de religion entre catholiques et protestants. Or, les paroles ne suffisent pas à le protéger. C'est triste, mais les armes sont encore nécessaires.

— Je comprends...

— Tu es chanceux ! Moi, j'avoue que je ne comprends pas pourquoi les armes sont encore utilisées à l'approche du 17^e siècle, plus de 1 500 ans après la naissance du Christ, mais c'est un fait aussi absolu que malheureux. Ça explique aussi pourquoi je te donne des leçons d'armes. J'espère que tu n'auras jamais à y recourir, mais si un jour tu es attaqué, tu sauras te défendre.

— Aucun doute. Grâce à tes conseils et à ceux du brave Crillon, gare à celui qui osera me défier. Un jour, je serai aussi garde du roi.

—Ce sera ta décision. Un père ne peut que préparer son fils à vivre sa vie ; il ne peut et ne doit pas la vivre pour lui. Mais je te demande une chose, une seule. Jure-moi que tu attendras d'avoir vingt et un ans avant de t'engager dans les gardes.

Guillaume avait juré. Ciel, qu'il aimait ce père exceptionnel ! L'année qui s'était écoulée après le décès de ce dernier n'avait fait qu'exacerber l'amour filial du jeune homme. Il se secoua afin de chasser la tristesse et la nostalgie qui s'apprêtaient à l'assaillir. En ce jour tant attendu, il voulait vivre pleinement la joie de pouvoir aspirer à une carrière aussi glorieuse que celle de Pierre Allard.

Après une toilette plus que sommaire, il s'habilla en vitesse et se précipita vers le coin-repas pour saluer sa mère qui s'affairait à préparer le matinél. Contrairement à la plupart des familles où le premier repas de la journée n'était jamais servi avant 10 h, les Allard prenaient toujours un repas savoureux, bien que très léger dès leur lever.

—Hum, une galette d'avoine ! s'exclama Guillaume en plantant un baiser sur la joue cuivrée de sa mère.

—Bon matin et bon appétit, mon fils. Ton grand jour est enfin arrivé.

—Oh que oui ! Je suis tellement heureux. Aussitôt que je me serai bourré l'estomac, je vais courir chez le brave Crillon. Penses-tu qu'il sera toujours d'accord pour m'engager ?

—Certainement. Maintenant que tu es devenu un homme, il va sûrement respecter sa promesse et t'engager sur-le-champ, mais...

Marie s'interrompit, l'air de chercher ses mots. Guillaume remarqua surtout qu'elle tentait aussi de refouler ses émotions. Tout à sa joie, ce dernier l'entraîna dans quelques pas de danse endiablés en la rassurant.

—Allons donc, mère, devenir un homme ne signifie pas devenir un moins bon fils, au contraire.

—C'est que tes vingt et un ans me renvoient à mes cinquante ans.

—Tu seras toujours la plus belle, lança Guillaume. Tiens, le père Nicholas, l'apothicaire, en bave toujours un coup chaque fois qu'il te croise.

Marie Allard affichait effectivement un charme indéniable, malgré son âge et les rides qui sillonnaient son front en ce moment visiblement très éprouvant pour elle.

—Écoute, Guillaume, je ...

Elle fit une nouvelle pause qui permit à l'angoisse de s'incruster davantage sur ses traits, avant de poursuivre.

—Je sais que tu meurs d'envie d'aller rencontrer notre ami Crillon. Malheureusement, tu dois remettre ton projet à un autre jour.

Comme Guillaume se contentait de la fixer avec de grands yeux étonnés, elle ajouta :

—Dans moins d'une heure, tu vas recevoir une visite qui, j'en ai bien peur, va te décevoir et te causer beaucoup de peine.

—Voyons donc, mère, rien ne pourra me troubler en ce jour que j'attends depuis si longtemps.

—J'ai bien peur que oui, malheureusement.

—De quelle visite s'agit-il ? Explique-toi, s'il te plaît.

—C'est un homme de loi qui viendra te voir pour t'annoncer d'importantes nouvelles qui te surprendront, en plus de changer profondément ta vie.

Guillaume se mit à faire les cent pas dans la pièce tout en jetant des regards inquisiteurs vers sa mère.

—Mais enfin, explosa-t-il, tu ne vois pas que j'ai les nerfs à vif. Vas-tu enfin me dire qui est cet homme et ce qu'il me veut ? Ce n'est pas un chicanier, au moins ? Père les détestait.

—Non, ce n'est pas un avocat. Je ne peux t'en dire davantage, sauf qu'il s'agit bien d'un homme de loi, mais d'un notaire. Lui seul est autorisé à te faire ces révélations. De toute façon, même si je le voulais, je ne saurais t'expliquer ces choses, car je n'y connais rien. Je ne peux que t'assurer que tout ce que nous avons fait, ton père et moi, c'était toujours en pensant à ton bonheur.

—Mon père ! Qu'est-ce que mon père vient faire dans cette histoire ?

—Je ne peux...

—Mais enfin, vas-tu me le dire ? hurla Guillaume en donnant un violent coup de poing sur la table.

Il s'arrêta, étonné de sa propre véhémence, et pris de remords pour avoir manqué de respect à cette femme qui avait toujours tout sacrifié pour lui. Il balbutia quelques vagues excuses et sortit dans la cour arrière, en espérant que l'air frais matinal lui permettrait de retrouver ses esprits. Son regard tomba sur des bûches empilées dans un coin du jardin en prévision des nuits fraîches. Depuis toujours, il

aimait la détente et la sérénité que lui apportaient les efforts physiques. Il s'empara d'une hache, s'assura de son bon tranchant et entreprit de fendre les bûches, alors que les traits de son visage exprimaient un singulier mélange de hargne et d'appréhension. Après une trentaine de minutes de ce manège, il entendit la voix de sa mère lui annoncer :

— Guillaume, le notaire est là. Il t'attend dans le bureau de ton père.

Le bureau en question n'était qu'un réduit de dix pieds par huit, où Pierre Allard aimait se réfugier à l'occasion pour lire et réfléchir. En y pénétrant, Guillaume fut surpris par l'aspect décrépît du notaire. Il était très âgé, au moins 65 ans, évalua le jeune homme. Ses longs cheveux blancs flottaient autour d'un visage blafard, mais aux traits réguliers et illuminés par de grands yeux bleu ciel. Guillaume avait souhaité que le physique de l'homme de loi lui donne une raison de le détester, mais son allure surannée augurait plutôt d'une personnalité sympathique. Malgré sa volonté de recevoir son visiteur avec tout le respect dû à ses fonctions, le jeune homme ne put résister à une nouvelle montée de colère. C'est pourquoi il admonesta le vieux notaire sans autre forme de salutation que :

— Monsieur, veuillez me céder le fauteuil de mon père.

L'homme de loi s'était en effet installé dans le seul emplacement qu'il avait jugé décent : un fauteuil de belle apparence, bien que plutôt délabré, placé derrière une petite table de travail. Il promena son regard bleu sur Guillaume avant de lui rétorquer :

— Je veux bien, jeune homme ; le fauteuil m'importe peu, mais comme je devrai déployer plusieurs documents, j'aurai besoin d'une table.

Guillaume se dirigea vers un placard, l'ouvrit et en sortit une petite table pliante et une chaise en bois. Il installa ce dérisoire ameublement en plein milieu de la pièce en lançant :

— Voici tout ce qu'il vous faut.

Le notaire sourit, et se leva pour céder sa place à ce client décidément pas très accommodant. Une fois presque certain que la chaise pourrait supporter sa personne, heureusement pas très imposante, il s'y assit et demanda doucement :

— Puis-je vous appeler par votre prénom afin de faciliter la conversation ?

Guillaume approuva d'un mouvement de la tête qui se voulait pacificateur. Quelque peu rassuré, le vieil homme poursuivit.

— Je suis Pierre Mazurette, notaire à Paris. Je dois d'abord vous dire que cette rencontre était prévue pour l'an dernier, à pareille date. À la suite du décès malheureux de votre père, votre mère m'a convaincu qu'il était préférable de remettre cette rencontre à cette année. Par respect pour elle, j'ai accepté de faire cette légère entorse à mon devoir.

— Monsieur, venez-en au fait, je vous prie.

— D'accord, mais je dois aussi vous prévenir que mes révélations vont sûrement vous surprendre et vous causer un fort désagrément, que vous surmonterez avec le temps, croyez-en mon expérience.

Guillaume lui ayant jeté un regard furibond pour toute réponse, le notaire plongeait lestement sa main droite dans son porte-documents et en sortit une liasse de papiers qu'il aligna tant bien que mal sur la minuscule table. Il se racla la gorge en regardant autour de lui, dans l'espoir de recevoir un verre d'eau qui ne vint pas. Il se contenta donc de se racler la gorge à nouveau avant de se lancer.

— Je dois vous faire la lecture d'un testament rédigé par mes soins et enregistré sous le numéro 4287 de mes minutes, le 8 septembre 1572. Ce testament est signé par feu Jean Lamontagne qui...

— En quoi le testament de ce monsieur me concerne-t-il ? l'interrompit Guillaume.

— J'y venais. Il vous concerne doublement, croyez-moi. D'abord, parce que vous en êtes le seul bénéficiaire, et ensuite, parce que Jean Lamontagne était votre père.

Guillaume se leva brusquement, comme si son fauteuil avait été frappé par la foudre.

— Sortez d'ici, monsieur ! hurla-t-il en désignant la porte à l'infortuné notaire qui ne se laissa toutefois pas démonter.

— Je comprends votre impulsivité, mais je vous en prie, n'y cédez surtout pas. J'ai un travail à faire et je le ferai malgré ces conditions difficiles. Vous devez savoir qu'il existe des choses auxquelles nous devons faire face, aussi pénibles soient-elles.

N'ayant eu droit, en guise de réponse, qu'à un regard encore plus menaçant, le notaire continua.

— Guillaume, je dois vous poser une question qui va vous sembler bizarre, mais dont vous comprendrez plus tard le bien-fondé. Avez-vous des souvenirs de la Saint-Barthélemy ?

— Mon père, Pierre Allard, m'en a parlé. Vous avez entendu, j'espère, que mon père s'appelait Pierre Allard ! Il m'a expliqué qu'en août 1572, les Parisiens, très majoritairement catholiques, avaient attaqué et massacré des milliers de protestants.

— Votre père adoptif s'appelait bien Pierre Allard. Vous avez eu la double chance d'avoir des parents adoptifs et des parents naturels exceptionnels. Donc, si je comprends bien, vous n'avez aucun souvenir de ce que vous avez personnellement vécu lors de la Saint-Barthélemy ?

— Bien sûr que non.

— C'est effectivement tout à fait normal. Vous veniez à peine d'avoir cinq ans ; de plus, votre jeune esprit a sûrement voulu oublier ces terribles événements. Permettez, je vous prie, que je vous les raconte.

— Comment pouvez-vous savoir ce que...

— Parce que votre père adoptif et votre père naturel me l'ont raconté. Ce récit va vous sembler incroyable, mais vous devez savoir que je suis un officier de justice. Je vais vous révéler non pas des racontars de taverne, mais des faits attestés par des documents légaux. Êtes-vous prêt à m'écouter attentivement en faisant preuve d'ouverture d'esprit ?

Guillaume ayant approuvé de la tête, maître Mazurette se risqua à demander :

— Auriez-vous l'amabilité de m'apporter un verre d'eau ? Je sais que cette conversation est extrêmement pénible pour vous, mais elle n'est pas de tout repos pour moi non plus. Un peu d'eau me ferait le plus grand bien.

Sans se départir de son air revêché, Guillaume quitta la pièce pour y revenir une minute plus tard avec un grand verre d'eau qu'il tendit au notaire. Ce dernier le remercia et savoura tranquillement le liquide, sans essayer de cacher sa satisfaction. En négociateur d'expérience, il savait qu'en plus d'étancher sa soif, ce verre lui avait donné l'occasion d'établir une relation plus humaine avec son interlocuteur. Il laissa le temps au jeune homme de retrouver son fauteuil et reprit son exposé.

— Votre père, Jean Lamontagne, était un imprimeur aimé de tous et doté d'une fortune assez considérable, comme vous le verrez plus tard. Au moment de la Saint-Barthélemy, lui et votre mère, Louise

Ronsart, n'habitaient plus sous le même toit, mais entretenaient quand même une relation amicale. Dès le début du massacre, votre père a compris que vous étiez en danger, car Louise lui avait confié qu'elle s'était convertie au protestantisme. Il s'est donc précipité à votre logis pour vous protéger. Malheureusement, il est arrivé trop tard pour Louise qui venait d'être tuée par un garde du roi.

—Quoi ? gronda Guillaume, un garde du roi aurait tué ma mère naturelle ? Impossible ! Cette fois, c'est assez, vous allez quitter cette maison immédiatement !

—Non. Désolé, mais mon devoir est de vous dire la vérité, et le vôtre est de l'écouter. Je ne voulais pas recourir à cette menace, mais sachez que je pourrais obtenir un ordre du Parlement de Paris pour vous obliger à entendre ce que je dois vous révéler.

Le jeune, le grand, le fort Guillaume, s'étonna lui-même en se rassoyant sagement pour continuer à écouter le vieil homme osseux et rabougri, qui poursuivit avec assurance.

—Encore là, je comprends votre réaction. J'ai beaucoup discuté avec vos parents adoptifs. Je sais que vous avez grandi dans l'admiration totale et inconditionnelle des gardes du roi. Plus jeune, la vie se résumait pour vous en une lutte entre les méchants d'un côté, et les bons gardes royaux de l'autre. Malheureusement, la vie n'est pas aussi simple. Nous vivons une époque extrêmement troublée et confuse. Qui sont les bons ? Qui sont les méchants ? Je ne saurais le dire, malgré ma longue expérience des vicissitudes humaines. Je sais que dans les jours précédant la Saint-Barthélemy, des rumeurs circulaient à l'effet que les chefs protestants voulaient assassiner le roi Charles IX. Je suppose que certains gardes du roi ont eu la malheureuse impression, dans ces circonstances confuses, que leur devoir consistait à tuer le plus grand nombre possible de protestants, y compris femmes et enfants. À cette époque, la haine et la peur dominaient tous les autres sentiments... Donc, après avoir poignardé votre mère, ce garde s'apprêtait à s'en prendre à vous. Votre père, je parle de Jean Lamontagne, bien sûr, a dû le tuer. Pour vous avoir sauvé la vie, il a été pendu en place de Grève quelques semaines plus tard. Pendant son emprisonnement au Châtelet, il a dû prendre la seule décision qui s'imposait, la meilleure pour vous, mais la plus déchirante pour un père : vous céder en adoption à son cousin Pierre Allard et à sa femme Marie.

Le notaire s'arrêta afin de voir comment Guillaume encaissait ces terribles révélations. S'attendant à un autre sursaut de colère, il fut consterné en constatant plutôt que le jeune homme se laissait glisser dans un gouffre de stupeur et d'accablement. Après quelques secondes, il se risqua à lui demander :

— Vous m'avez bien entendu ?

Guillaume se contenta de lui jeter un regard vide de toute expression. Bien sûr qu'il l'avait entendu. Il avait compris que son père n'était pas cet homme qu'il avait tant aimé et admiré, mais un inconnu qui avait vécu une fin honteuse en étant pendu pour avoir tué un garde du roi. Un garde du roi ! Comment lui, Guillaume Allard, oserait-il se présenter devant Crillon après avoir appris une telle infamie ? En seulement quelques minutes, il avait perdu toutes ses illusions sur le passé et tous ses espoirs en l'avenir. La voix du notaire lui parvint à nouveau, mais cette fois, il avait l'impression qu'elle provenait d'une autre dimension.

— Je sais le choc que ces révélations vous causent, mais sachez qu'à part moi, votre mère adoptive et vous-même, nul n'est censé connaître vos origines. Pierre Allard et sa femme ont emménagé dans ce quartier après votre adoption, et donc, vous êtes leur fils naturel pour tout le voisinage.

— Moi, je le sais. Et je sais aussi que maintenant, je suis indigne de porter l'uniforme des gardes royaux. Ce n'est pas le sang du grand Pierre Allard qui coule dans mes veines, mais celui d'un...

— D'un homme qui mérite également tout votre respect et toute votre admiration, coupa le notaire.

— Vous avez terminé ? demanda Guillaume qui avait retrouvé son attitude belliqueuse.

— Pour la partie la plus pénible de ma tâche, oui, j'ai terminé. Je dois toutefois vous informer que j'ai ici tous les documents légaux qui attestent la véracité de mes propos. Désirez-vous les consulter ?

Guillaume ayant refusé d'un geste de la tête, le notaire enchaîna.

— Ces documents seront bien évidemment conservés à mon étude. Bon, j'en arrive maintenant au testament de Jean Lamontagne.

Le vieil homme se lança alors dans une longue récitation de phrases ennuyeuses, entrecoupées de chiffres et de références au passé de ce Jean Lamontagne. Après une bonne demi-heure de ce manège, il fit une pause et lança à Guillaume :

— Pas très intéressant tout ça, n'est-ce pas ? Y avez-vous quand même porté un peu attention ?

— Pas vraiment.

— Ce n'est pas grave. La loi m'obligeait à vous en faire la lecture, mais encore là, ce document sera disponible à mon étude pour d'éventuelles consultations. Pour l'instant, je vous résume le tout en quelques mots. Votre père naturel vous a légué la somme de trente-cinq mille livres. Avez-vous une idée de ce que représente ce montant d'argent ?

— Pas la moindre.

— En gros, c'est plus que ce que gagne un ouvrier en quarante ans de travail.

— Comment cet homme a-t-il pu accumuler une telle somme ?

— Si vous m'aviez écouté plus attentivement tout à l'heure, vous auriez compris qu'il a lui-même profité d'un héritage substantiel qu'il a su gérer avec soin, ce que j'ai moi-même plutôt bien réussi au cours des seize dernières années. Je peux vous assurer que le moindre sou de cette somme est le fruit d'un travail ou d'un investissement honnête.

— Tant mieux, mais je ne veux pas de cet argent.

— Je m'attendais à cette réaction. Que vous le vouliez ou non, cet argent vous appartient. Voici ce que je vous propose : j'ai ici deux cents écus, environ ce que gagne mon ouvrier de tantôt sur un an. Je continuerai à administrer le reste de votre héritage selon les termes d'un contrat que j'ai ici même sur ce beau bureau. Cette somme vous sera remise n'importe quand, en totalité ou en partie, selon votre désir. Ceci vous convient-il ?

Guillaume ne pouvait qu'admettre que si les révélations du notaire l'avaient horripilé au plus haut point, il n'avait rien à reprocher à l'homme lui-même. Il approuva donc sa suggestion d'un autre signe de tête.

— Très bien, reprit maître Mazurette. Alors, si vous le voulez bien, j'aurais quand même quelques documents à vous montrer et à vous faire signer. Ensuite, je pourrai vous libérer de ma présence, ce qui, j'en suis certain, vous rendra fort heureux.

Pour la première fois depuis le début de la rencontre, Guillaume sourit et s'exécuta docilement selon les instructions de l'homme de loi.

—Voilà, dit celui-ci, une fois les formalités complétées, il ne me reste qu'à vous saluer et à vous souhaiter la meilleure des chances.

Le jeune homme remercia le notaire, sans toutefois pousser la complaisance jusqu'à l'accompagner à la sortie. Avant de franchir la porte du minuscule bureau, le vieil homme se retourna et, libéré de ses fonctions officielles, se permit de tutoyer son hôte en lui disant :

—Tu sais, Guillaume, après un coup dur, la vie continue. Autrement parfois, mais elle continue et la tienne ne fait que commencer. De nombreux bons moments suivront ce mauvais jour.

—Adieu, lui répondit simplement Guillaume en se laissant tomber dans le fauteuil de Pierre Allard.

Une fois dans la grande pièce du logis, maître Mazurette s'arrêta brusquement et déclara en se retournant à nouveau.

—Ah, Guillaume, j'allais oublier. Comment ai-je pu, d'ailleurs ? À la prison du Châtelet, Jean Lamontagne a écrit le récit de sa vie à ton intention.

Il rouvrit son porte-documents pour en extirper une nouvelle liasse de papiers en expliquant :

—Il avait soudoyé son gardien afin qu'il lui fournisse de quoi écrire et qu'il me remette ce récit. Le voici.

Guillaume se leva et rejoignit le notaire, qui lui remit une impressionnante pile de feuilles. Curieux, il en entreprit aussitôt la lecture.

Paris, septembre 1572

Mon cher fils, dans quelques jours, ou tout au plus quelques semaines, je vais mourir de la façon la plus ignoble qui soit. Je t'écris donc sans avoir la certitude de pouvoir te raconter tout le chaos que fut ma vie.

Maintenant que je te sais à l'abri de la folie destructrice qui déferle sur Paris et la France, j'attends la mort sans aucune appréhension, comme une délivrance, même. Ma seule crainte se résume à ce qu'elle me révèle l'existence de Dieu ; ses fidèles m'ont tellement gâché la vie, que je n'espère de la mort qu'un néant libérateur.

J'aurais tellement aimé te laisser un souvenir plus glorieux de mes derniers instants qu'un bref, mais définitif passage sur le gibet en place de Grève. Je ne peux malheureusement pas choisir ma mort, pas

plus, d'ailleurs, que je n'ai pu choisir les événements qui ont marqué la grande majorité de ma vie.

J'espère de tout cœur que mon récit te permettra de m'aimer ou du moins, de me comprendre et de m'estimer. Je peux l'écrire grâce à la complicité très bien rémunérée de Damien, mon gardien à la prison du Châtelet.

Guillaume arrêta soudainement sa lecture et fixa le notaire en lui annonçant :

— Ces radotages d'un autre temps ne peuvent m'apporter rien de bon. Et puis, en plus d'être un meurtrier, cet homme était visiblement un mécréant.

Comme le jeune homme dirigeait son regard vers l'âtre, dans lequel rougeoyaient de légères flammes, maître Mazurette lui enleva les feuilles des mains avec une rapidité déconcertante.

— Non, Guillaume, claironna-t-il, j'ai trop respecté cet homme pour te laisser détruire le récit d'une vie remarquable qu'il a sacrifiée pour toi. Quand tu seras assez vieux pour confronter la vérité et assez sage pour en tirer des leçons, tu pourras récupérer ce document à mon étude.

Après un dernier regard désabusé vers son jeune client, le notaire quitta précipitamment les lieux en pressant son précieux trésor de mots contre sa poitrine. Aussitôt après son départ, Marie Allard, qui s'était jusqu'alors retirée discrètement dans le jardin, rejoignit son fils dans la grande pièce. Terriblement inquiète de le voir aussi affligé, elle tenta, maladroitement, mais avec la douce affection dont seules les mères sont capables, de le réconforter.

— Guillaume, mon cher fils, ces révélations ne sont que de fâcheuses considérations légales qui ne changent rien à...

— Non, l'interrompit Guillaume, ne me dites surtout pas que ça ne change rien, car ça change tout. Ça change ma vision de moi, du monde, de mon avenir. C'est comme si on m'avait annoncé que je ne suis pas moi, mais une autre personne.

Il vouvoyait sa mère, alors que le tutoiement avait toujours été d'usage entre eux ! Ce *vous* fut pire qu'une gifle au visage pour la pauvre Marie.

— Le temps... Tu verras que le temps arrange tout. Fais-moi confiance et fais confiance au temps.

— Vous faire confiance ! Parlons-en ! Si vous m'aviez fait ces révélations vous-même et dès mon enfance, il me serait plus facile de vous faire confiance. Que m'avez-vous caché d'autre ?

— Ton père et moi en avons discuté des centaines de fois. Nous voulions toujours le meilleur pour toi, alors nous hésitions... Nous étions incapables de décider du meilleur moment et de la meilleure façon de te l'annoncer. Finalement, nous avons choisi d'attendre tes vingt ans, soit quelques semaines avant la visite du notaire qui était prévue pour l'an dernier. Malheureusement, ton père est tombé malade et moi, je n'avais ni la force ni les connaissances pour t'annoncer ces choses. Moi-même j'ai été tenue dans l'ignorance sur plusieurs points de l'entente entre Pierre et ton père naturel. Alors, dans les circonstances, j'ai préféré laisser agir le notaire. Je croyais faire ce qui était le mieux pour toi. Dis-moi que tu me comprends, je t'en supplie.

— Vous êtes une bonne personne, mais le fait reste que vous n'êtes pas ma mère et que celui que j'ai toujours admiré et aimé n'était pas mon père.

— J'ai connu des femmes qui ont porté un enfant pendant des mois, sans toutefois l'aimer par la suite. Moi, s'il est vrai que je n'ai pas eu le bonheur de te porter, je t'ai aimé profondément chaque seconde depuis seize ans. C'est au nom de cet amour que je revendique le titre de mère.

Ébranlé, Guillaume sembla prêt, l'espace d'un instant, à étreindre cette femme exemplaire contre son cœur, mais il replongea plutôt dans sa froide amertume.

— Désolé, conclut-il, mais j'ai besoin de réfléchir à tout ça.

En le regardant lui tourner le dos et franchir la porte extérieure, Marie vécut l'atroce impression que toutes les mères redoutent : elle ne verrait jamais plus son fils.

Chapitre II

«L'ignorance est le plus grand des dangers»

Trois jours et trois nuits plus tard, Guillaume *réfléchissait* toujours. Dès le soir de la fameuse journée du 20 août, il avait fait la rencontre de Louis Leblanc, un ancien camarade de classe devenu l'un des plus célèbres noceurs de Paris. Constatant le désarroi dans lequel se trouvait Guillaume, le jeune débauché lui avait proposé une solution...

—Allons, mon ami, tu verras, il n'y a rien que du bon vin et de mauvaises femmes ne puissent guérir.

Allant d'auberges à tavernes et de lupanars à bordels, Guillaume tenta d'oublier les insoutenables révélations du notaire Mazurette en appliquant, avec toutefois des résultats mitigés, la méthode de son camarade. Au début de sa quatrième soirée de bacchanales, alors qu'il tournait sur la rue de la Ferronnerie pour se rendre à *l'Auberge du cœur vaillant*, il entendit :

—Faites place au duc de Guise ! Faites place au duc de Guise !

En temps normal, il aurait volontiers obéi en cédant toute la place à un superbe carrosse qui avançait lentement, majestueusement tiré par six puissants chevaux, eux-mêmes précédés par huit gardes à pied. Mais pour Guillaume, les temps n'étaient pas à la normalité, mais bien à l'incompréhension, à la frustration et à la colère. D'autant plus que tout le vin absorbé durant l'après-midi lui embrouillait l'esprit. Il se planta donc devant celui qui avait proféré cet ordre et lança :

—Dis donc, l'ami, ton duc a vraiment besoin de toute cette mascarade pour se déplacer ?

L'homme, visiblement le chef de la garde armée, figea sous le coup de la surprise, avant de se reprendre en faisant un geste de la tête à l'intention d'un de ses hommes, tout en admonestant le jeune effronté.

—Petit morveux ! Retz va t'apprendre à respecter la personne du duc de Guise.

En voyant le dénommé Retz s'avancer vers lui en tirant son épée, Guillaume blêmit et dessoula sec. Malgré les centaines d'heures

passées à exercer ses talents de bretteur, il n'avait jamais eu à se battre pour vrai. Son autorisation de porter une épée, obtenue par Crillon, était venue avec une sévère mise en garde de la part du vieux soldat. « Tu es excellent en salle lors des pratiques, mais la vraie vie n'a rien à voir avec la théorie. Fais toujours tout pour éviter de te battre à l'épée, mais si tu ne peux l'éviter, fais tout pour gagner. Ne pense jamais que ton adversaire te laissera une chance ».

« Éviter de te battre à l'épée ». C'est bien évidemment ce que Guillaume aurait dû faire, mais, à la grande stupéfaction du garde, il sortit à son tour son épée et sa dague, puis se mit en position.

« Tu l'auras voulu », hurla Retz en se précipitant sur son jeune adversaire.

Un combat visiblement sans merci s'engagea. Retz compensait une technique défaillante par une très grande expérience et une pugnacité remarquable.

« Je vais perdre la vie avant même d'y avoir pleinement goûté », se dit Guillaume. Des paroles de Crillon se mirent alors à résonner dans sa tête : « C'est l'orgueil qui perd les hommes. Dans un combat, ils veulent bien paraître et se donner en spectacle. Ne tombe jamais dans ce piège. Ne cherche pas à te rendre spectaculaire, mais à rester vivant ». Le jeune homme se souvint alors d'une botte cent fois pratiquée avec son père et Crillon. Donc, plutôt que de chercher à atteindre son adversaire, il se contenta d'en parer les coups et de riposter en frappant continuellement la lame de son adversaire, le plus près possible de son poignet. Les compagnons de Retz n'allèrent pas se priver d'une si belle occasion de se moquer du jeune bretteur.

— Hé, le gamin, on ne t'a pas appris que ton adversaire est le gars derrière l'épée, et non pas l'épée elle-même.

Sans s'occuper de leurs railleries, Guillaume continua son manège pendant de longues minutes. À une occasion, l'épée de Retz l'atteignit légèrement au bras, mais sans causer d'autres dommages qu'une légère coupure.

— Allez, le jeune, supplia presque Retz, avoue-toi vaincu ; sinon, la prochaine fois, c'est au cœur que je t'atteindrai.

— Que nenni, lui répondit Guillaume, le souffle semble te quitter peu à peu ; l'humiliation d'être terrassé par un gamin te pend au nez.

Retz se lança alors dans une folle suite de coups droits et d'estocs, que Guillaume réussit à parer non sans peine, avant de recom-

mencer à frapper à répétition l'épée de son rival. Enfin, après d'autres longues minutes de cette manœuvre, il aperçut ce qu'il attendait dans les yeux de son antagoniste : d'abord un soupçon de doute, puis de l'angoisse, et finalement, une évidente détresse. Le moment était venu ! Guillaume profita de l'extrême affaiblissement du poignet de son adversaire. Il glissa la lame de son épée dans la garde de celle de Retz, puis fit une forte torsion du poignet qui envoya voler l'arme de celui-ci dans les airs. En se penchant lestement pour la récupérer, Guillaume commit l'insolence de lancer au piteux garde :

— Tu l'as voulu, tu l'as eu ! Pour ta gouverne, sache que c'était la botte dite de Didier.

Il ne put savourer davantage sa victoire, car comme il allait se redresser, il reçut un puissant coup de pied en plein visage. Allongé de tout son long sur le dos, avec sept épées pointées sur sa poitrine, il entendit une voix lui annoncer :

— Pour ta gouverne, ça, c'était la botte de Paul Lavigne, chef des gardes du duc de Guise. Tu vas venir avec nous. J'ai bien hâte de savoir pourquoi et surtout, pour qui tu as voulu attaquer le duc.

— Mais, je n'ai pas voulu attaquer le duc, articula péniblement Guillaume en se relevant. Je n'ai fait que me défendre contre ce...

— La ferme ! lui intima Lavigne. Contente-toi de nous suivre ; tu répondras à mes questions une fois arrivés à l'hôtel de Guise.

Sous la menace des épées et du regard haineux de Retz, Guillaume jugea préférable de se mettre en marche sans rouspéter. Moins de trente minutes plus tard, la petite troupe, toujours suivie par l'impressionnant attelage, s'arrêta devant un superbe bâtiment, rue des Francs-Bourgeois. Guillaume se dit que puisqu'il devait être retenu contre son gré, aussi bien que ce fût entre les murs de cette magnifique résidence. Or, la voix de Lavigne lui fit rapidement perdre ses illusions...

— Attachez-moi ce jeune écervelé dans l'écurie !

Le *jeune écervelé*, en désespoir de cause, tenta d'en appeler à l'indulgence du duc de Guise en répliquant :

— Monsieur le duc, ou plutôt monseigneur, je vous en prie, dites à vos hommes de me relâcher. Je n'ai rien fait ; je n'ai jamais voulu vous manquer de respect.

Le rideau du carrosse restant obstinément fermé, la seule réaction vint de deux gardes, parmi les plus costauds, qui s'emparèrent de

leur prisonnier avant de le traîner jusqu'à une stalle de l'écurie où ils lui installèrent une entrave à la cheville. Ladite entrave était fixée à une solide chaîne, elle-même profondément ancrée au mur.

Aussitôt après, Lavigne fit son entrée dans l'écurie en enjoignant aux deux gardes de quitter les lieux. Le prisonnier et le chef des gardes s'examinèrent. Guillaume estima que ce dernier devait avoir environ quarante-cinq ans. Ses cheveux plutôt longs semblaient blanchir depuis peu, ce qui lui donnait un air vénérable qui n'enlevait rien à son aspect farouche et volontaire d'homme habitué au commandement.

— Bon, commença Lavigne presque avec douceur, tu as cinq minutes pour me dire qui t'a soudoyé pour attenter à la vie du duc. Passé ce délai, je te remettrai aux bons soins de Retz, qui sera très heureux de poursuivre ce petit entretien.

— Monsieur, avec tout le respect que je vous dois, je vous répète que je n'ai jamais eu l'intention de m'en prendre au duc. Comme tout bon Parisien, je le connais de réputation, bien sûr, mais sans plus. Je n'ai aucune raison de lui en vouloir.

— Je crois que, comme tout comme bon Parisien, tu connais l'importance du duc dans la vie du royaume et les nombreux adversaires que ses combats contre les ennemis de la vraie religion lui ont valus. Es-tu de la vraie religion ?

— Je suis un bon catholique, si c'est ce que vous voulez savoir.

— Je suis porté à te croire. Mais pour le prouver, accepterais-tu de te soumettre à l'ordalie ?

— Bien sûr, je n'ai rien à cacher.

— D'accord. Comme première épreuve, je vais faire chauffer la lame de mon épée dans la cheminée jusqu'à ce qu'elle devienne bien rougie par le feu. Ensuite tu devras tenir la lame dans ta main et marcher sur dix pas. Si aucune marque de brûlure n'apparaît dans ta main, tu auras réussi l'épreuve et prouvé que tu es un bon chrétien.

— Mais... c'est ridicule... je ne...

— Tu as raison, c'est ridicule. Aussi, je ne t'expliquerai pas les autres épreuves qui sont beaucoup plus difficiles. L'ordalie était une ancienne méthode utilisée par l'inquisition à la belle époque. Elle a été abandonnée depuis deux cents ans... malheureusement. Mais le fait que tu as accepté spontanément de t'y soumettre, sans même la connaître, me prouve que tu es prêt à répondre n'importe quoi pour t'en sortir, et je n'aime pas ça...

— Mais... je...

Lavigne ne put réprimer un mouvement d'impatience.

— Je vais m'y prendre autrement. Qui t'a appris à te battre ? J'ai la nette impression que ce sont les ennemis de la vraie religion qui t'ont enseigné l'art de l'épée.

— Oh non, monsieur ! s'insurgea bruyamment Guillaume. Mon père et Crillon ont toujours été de bons catholiques.

— Crillon ? C'est le brave Crillon, le chef des gardes français, qui t'a appris à te battre ?

— Oui, monsieur, mais surtout mon père.

— Et qui est ton père ?

— *Était*, monsieur, car malheureusement, il est décédé l'an dernier. Il s'appelait Pierre Allard.

— L'ancien capitaine des gardes du roi ! Eh bien, mon jeune ami, avec ces deux maîtres d'armes, je pense que tu aurais pu tenir tête à toute l'armée du duc à toi seul.

— Pas du tout, monsieur. J'ai eu la peur de ma vie en me battant contre ce Retz, au point que je pense avoir... Enfin, sauf votre respect, je crois que vous comprenez.

Cet aveu ne sembla guère impressionner Lavigne ; du moins, pas autant que lorsque son interlocuteur lui avait dévoilé les noms de ses deux professeurs. Il semblait si décontenancé, qu'il jugea préférable de mettre fin à l'interrogatoire.

— Bon, conclut-il, c'est assez pour ce soir. Et ne t'en fais pas pour Retz, il ne te causera aucun ennui. J'ai quelques vérifications à faire et je te revois demain. Bonne nuit.

— Monsieur, le retint Guillaume, j'ai faim et soif.

Lavigne détacha la gourde d'eau qu'il portait à sa ceinture et la déposa près du jeune homme.

— Voilà, dit-il, avant d'ajouter en souriant : mais pour ta faim, on dit que le vin nourrit. Alors je crois que tu t'es assez nourri pour aujourd'hui. À demain. Essaie de ne pas trop ronfler, Éclair a besoin de se reposer.

— Merci, se contenta de répondre Guillaume, qui avait, lui aussi, bien besoin de repos.

Aussitôt seul, le jeune homme se précipita sur la gourde d'eau laissée près de lui. Ces quelques gorgées du liquide qu'il avait méprisé lors des derniers jours lui rendirent une maigre partie de sa quiétude.

La faim, un mal de tête sans cesse croissant et l'inconfort des lieux ne faisaient qu'empirer l'émoi dans lequel les derniers événements l'avaient plongé. Faute de mieux, il se mit à contempler son voisin de stalle, un superbe genêt d'Espagne visiblement fort déconcerté par l'arrivée de ce voisin inusité.

—Éclair, je suppose... mes salutations. Tu sembles aimer ton logis, mon ami, lui murmura-t-il, mais moi, je dois trouver une façon de m'enfuir d'ici. Voyons si je peux me défaire de cet embarrassant bracelet.

Le genêt lui adressa un geste dédaigneux de la tête, qu'il tourna ensuite vers son autre voisin avec qui il partageait des affinités beaucoup plus évidentes.

Un examen d'à peine quelques secondes révéla à Guillaume que son *bracelet*, très solidement fixé, ne lui offrait aucun espoir de retrouver sa liberté. Il lui vint alors une idée aussi folle que désespérée, mais qu'avait-il à perdre ? Il enleva sa ceinture en empoignant fermement la boucle en fer. Ainsi outillé, il entreprit de s'attaquer au mur de moellons et de briques dans lequel la tige de la chaîne était enfoncée.

—Allez, debout ! Le capitaine t'attend.

Guillaume ouvrit les yeux tout en massant ses muscles endoloris. Deux gardes le secouaient du pied avec une totale indécatesse.

—Mauvaise nuit ? s'enquit l'un d'eux en affectant une complaisante inquiétude.

Guillaume ignora le sarcasme et entreprit péniblement de se lever. Ce faisant, il trébucha légèrement, entraînant dans son mouvement la chaîne qui se détacha du mur comme par magie. Il avait presque réussi à se libérer avant de bêtement sombrer dans un profond sommeil ! Les deux gardes se mirent à rire aux éclats en se tapant sur les cuisses.

—Tu parles d'un imbécile ! s'exclama le plus grand des deux, quelques secondes de veille de plus, et il serait maintenant libre.

—D'autant plus, ajouta l'autre, que cette nuit, c'est Léonard qui était de faction au guichet ; le pauvre vieux ne peut jamais résister à piquer un somme pendant ses heures de garde.

Le plus grand approuva en redoublant de rire, avant de reprendre son sérieux.

— Tiens, prépare-toi vite, ordonna-t-il à son piteux prisonnier en lui lançant un linge de corps et des vêtements propres, bien que semblant dater du temps de François 1^{er}.

Guillaume se frotta rapidement le corps avec le linge et enfila les vêtements avant de suivre les deux gardes, sous un dernier regard dédaigneux d'Éclair.

Le quartier général du chef des gardes occupait un vaste espace dans l'aile principale de l'hôtel de Guise. Lorsque Guillaume y entra sous la ferme invitation des deux gardes, Paul Lavigne se tenait derrière une petite table sur laquelle des cartes et des piles de documents disputaient le peu de place avec une gigantesque assiette contenant une fort appétissante omelette et une miche de pain encore chaude. Bien que le chef des gardes semblât dans de bien meilleures dispositions que la veille, il ne se laissa pas attendrir par le regard quasi suppliant que son jeune *invité* dirigea vers l'assiette ; il lui lança plutôt d'emblée :

— Bonne nouvelle pour toi. J'ai la confirmation que tu n'as pas menti et que tu es bien le fils de Pierre Allard. J'avoue que j'avais de sérieux doutes. Sans vouloir t'offenser, tu ne ressembles pas à ton père ; tout au plus un léger air de famille...

« S'il savait », se dit Guillaume, qui comprit toutefois que le moment ne se prêtait pas aux discussions philosophiques sur les liens du sang. Après tout, légalement, il était vraiment le fils, bien qu'adoptif, de Pierre Allard, ce qui de toute évidence constituait un énorme avantage dans la situation actuelle.

— Je vous ai dit la vérité en tous points. Jamais je n'ai voulu nuire au duc de Guise.

— Je suis porté à te croire. C'est bien sûr le duc qui décidera de ton sort, mais vu le rôle joué par ton père lors du massacre de Wassy, je pense...

— Pardon, lors du massacre de la Saint-Barthélemy, vous vouliez dire.

—Non, à la Saint-Barthélemy, ton père a fait son devoir, mais sans être impliqué dans... l'action, disons, comme lors de la grande victoire catholique de Wassy, que les protestants ont depuis qualifiée de *massacre*. En réalité, en 1562, les troupes du duc François de Guise, père du duc actuel, ont dû intervenir pour mettre fin à un rassemblement protestant illégal. Une centaine de personnes ont alors été tuées pour avoir refusé d'obéir aux ordres du duc, dont ton père est devenu plus tard l'un des principaux lieutenants. J'ai d'ailleurs eu l'honneur de combattre sous ses ordres. Il ne t'a jamais parlé de ses exploits lors de cette mémorable journée ?

Guillaume ne put qu'esquisser un geste de négation, totalement abasourdi d'apprendre que son père adoptif avait massacré des protestants dix ans avant la Saint-Barthélemy. La vie de Pierre Allard, qu'il avait toujours imaginée sans taches, cachait-elle encore beaucoup de secrets ?

—Sans ton père, cette grande victoire catholique n'aurait pas été possible. Tu peux donc espérer que le duc se montre clément à ton égard, conclut Lavigne. Il est vrai que ton père a préféré se joindre à la garde du roi après la mort de François de Guise, mais c'était bien avant la guerre entre le duc Henri et Henri III.

—Que dites-vous là encore ? Il n'y a pas de guerre entre le duc et le roi ! Au contraire, les deux guerroient ensemble contre les protestants.

—Décidément, on ne t'a rien expliqué, à toi !

Guillaume fit un geste de la tête et souleva les épaules pour signifier sa totale incompréhension. Voyant cela, Lavigne hésita. Devait-il se méfier de ce *jeune écervelé* soupçonné d'un attentat contre le duc voilà quelques heures seulement, ou encore faire confiance au fils d'un ancien camarade d'armes très aimé ? Après une courte réflexion, il choisit la seconde option.

—Je sais que les parents préfèrent souvent tenir leurs enfants dans l'ignorance en pensant les protéger contre les dangers de ce monde. Pourtant, l'ignorance est le plus grand des dangers. Crois-moi, jamais deux hommes dans le royaume de France ne se sont autant détestés que Henri III et Henri de Guise. Bien sûr, lors des cérémonies officielles, ils s'embrassent en se jurant amitié et assistance, mais, aussitôt après s'être quittés, chacun cherche à faire tomber l'autre et entretient la braise d'une guerre larvée, mais aussi réelle que violente.

—Quelle hypocrisie ! Quelle fourberie !

—En effet, mais les grands de ce monde ont inventé un mot moins laid pour désigner ces comportements : *politique*.

—Oui, approuva Guillaume en souriant, mon père disait souvent qu'il ne fallait pas parler de politique à la maison.

À nouveau, Lavigne plongeait dans une profonde réflexion avant de poursuivre en disant :

—Écoute, de par mes fonctions, je ne devrais peut-être pas, mais en tant que bon catholique et ex-camarade de ton père, je crois qu'il est de mon devoir de t'expliquer ce contexte politique. Je respecte le choix de tes parents, mais l'ignorance de ces questions pourrait te coûter la vie.

—Je comprends et je vous saurais gré de m'instruire à ce sujet.

—D'accord. Les troubles ont commencé dès que ce fourbe de Jean Calvin a réussi à implanter l'hérésie en France, car...

—Pardon, interrompit Guillaume, mais le début de votre instruction ne m'apparaît pas très impartial.

—Ouais, approuva Lavigne à contrecœur, je vais tâcher de mettre mes sentiments de côté.

—Merci de vos bontés. Je vous écoute donc avec toute mon attention, mais si je puis me permettre, mon cerveau fonctionne beaucoup mieux lorsque j'ai l'estomac plein.

—Bien sûr, vas-y, mange. L'assiette est pour toi, j'ai déjà mangé.

Sentant que Lavigne le considérait maintenant comme le fils d'un ancien camarade plutôt que comme un prisonnier, Guillaume se précipita sur l'omelette, pendant que son interlocuteur commençait son exposé...

—Bien sûr, les bons catholiques n'ont jamais accepté l'implantation de la Réforme en France. Comment les protestants osent-ils se prétendre chrétiens quand ils ne reconnaissent pas l'Immaculée Conception, l'autorité papale, la messe et la sainte communion ? Ils nient même la nécessité de la confession ! Au début, les rois François 1^{er} et surtout Henri II ont combattu âprement leur hérésie... euh... leur doctrine. Mais au décès d'Henri II en 1559, sa veuve, Catherine de Médicis, devenue reine mère et régente du royaume, a imposé une politique de réconciliation. En janvier 1562, elle a fait adopter par son jeune fils, le roi Charles IX, l'édit de Saint-Germain, qui accordait aux protestants le droit de pratiquer leur hé... leur culte à l'extérieur

des villes. Mais la plupart d'entre eux ont refusé ce juste compromis. Même que certains sont allés jusqu'à détruire des symboles catholiques comme les statues de la Vierge Marie. Imagine la colère des bons catholiques devant ces infamies ! Deux mois après l'édit, le duc François de Guise a appris qu'un prêche protestant se tenait à l'intérieur des murs de Wassy, un bourg dont il était le seigneur. Comme les protestants ont rejeté sa sommation de quitter les lieux, les forces armées du duc, dont ton père et moi faisons partie, ont dû intervenir. Malheureusement, une centaine de personnes, hommes, femmes et enfants ont trouvé la mort à cette occasion. Mais ces maudits hérétiques... pardon... mais les protestants n'ont jamais abandonné. Peu après ce qu'ils appellent encore *le massacre de Wassy*, ils ont réussi à s'emparer d'Orléans. Le duc François a mis le siège devant la ville pour tenter de la reprendre aux protestants, mais il a été assassiné par un de leurs fanatiques, un nommé de Méré. La mort du bien-aimé duc François a été une grande affliction pour moi et tous les catholiques, mais particulièrement, bien sûr, pour son fils Henri qui le vénérât. Heureusement, il a pu le venger lors de la Saint-Barthélemy, en faisant assassiner l'amiral Gaspard de Coligny, soupçonné d'avoir poussé de Méré à tuer le duc François.

— Seigneur ! ne put s'empêcher d'intervenir Guillaume. Tant de massacres, de vengeances et de meurtres au nom de Dieu !

— J'ai de plus en plus souvent l'impression que Dieu et la religion ne font que servir de prétextes à l'ambition et à la cupidité des hommes. Quoi qu'il en soit, deux ans après la Saint-Barthélemy, le roi Charles IX a péri à 23 ans seulement, à la suite d'une mystérieuse maladie. Des témoins de ses derniers jours ont affirmé que *le sang pissait de tous les pores de sa peau*. C'était sans doute exagéré, mais je pense que le roi est lui-même devenu, en quelque sorte, une victime de plus de la Saint-Barthélemy. Tué par ses remords, quelle mort horrible ! Son frère lui a succédé sous le nom d'Henri III. Il a tenté lui aussi, sous l'influence de la reine mère, de s'entendre avec les protestants. Mais ceux-ci en ont profité pour s'implanter davantage dans le royaume grâce à des princes du sang comme Henri de Navarre et Henri de Condé.

— On retrouve beaucoup d'Henri dans cette histoire, fit remarquer Guillaume.

—En effet, mais c'est la mort d'un François qui a vraiment fait dégénérer le conflit. Comme Henri III n'a pas eu d'enfants, son frère, le duc François d'Alençon, était bien sûr l'héritier du trône. Cet homme n'a toujours été qu'un minable fauteur de troubles, mais ce n'est qu'en mourant qu'il a réussi ce qu'il avait tenté pendant toute sa vie, c'est-à-dire plonger la France dans le chaos. Lui disparu, l'héritier présomptif du trône est devenu, à la faveur d'un changement dynastique, Henri de Navarre. Et ça, jamais, tu entends, jamais, les bons catholiques ne l'accepteront ! Car avec un roi protestant, toute la France devrait adopter cette hérésie.

Lavigne faillit s'emporter, mais à la grande satisfaction de Guillaume, il put se ressaisir afin de conclure son exposé dans un calme relatif.

—Heureusement, pour empêcher cette calamité, notre bon duc de Guise a formé une alliance appelée *La Sainte-Ligue* avec le roi d'Espagne, Philippe II, ce qui lui a permis de remporter deux importantes batailles contre les alliés allemands d'Henri de Navarre. Jaloux des succès du duc et de sa grande popularité auprès du peuple parisien, Henri III lui a défendu de mettre les pieds à Paris. Mais le duc ne prend d'ordres de personne, même pas du roi. Aussi, le 12 mai dernier, il a effectué une entrée triomphale dans Paris. Craignant que les gardes du roi ne se saisissent de lui, le peuple s'est révolté et a pris le contrôle de la ville en érigeant des barricades. C'est ce qu'on a baptisé *la journée des Barricades*. Humilié, le roi a dû supplier le duc d'intervenir afin de calmer le peuple. Le duc a accepté, moyennant sa nomination à titre de lieutenant-général des armées du royaume. Depuis, le conflit ne cesse d'empirer entre les deux hommes. Ne se sentant pas en sécurité dans Paris, le roi s'est réfugié dans son château de Blois, où il tente de reprendre le contrôle du royaume par des manœuvres politiques. Le duc, quant à lui, exige qu'Henri de Navarre soit déchu de son titre d'héritier présomptif du trône de France, ce que le roi refuse en prétextant les vieilles lois saliques de succession. La situation ne peut pas durer éternellement. Bientôt, l'hypocrisie et les luttes diplomatiques céderont la place à une guerre sans merci entre les trois Henri.

Tout au long de sa tirade, Lavigne s'était tenu debout en effectuant de courts allers-retours derrière la table et en ponctuant parfois ses déclarations de légers coups de poing dans la paume de sa main gauche. Ses explications terminées, il approcha une chaise et s'assit à

sa table de travail. Il planta un regard déterminé dans celui, dubitatif, de Guillaume, à qui il lança sèchement :

— Et c'est dans ce contexte explosif qu'un petit écervelé s'est permis de bloquer la voie à l'escorte du duc.

— Effectivement, mon ignorance aurait pu me coûter la vie. Si j'avais su...

— Eh bien maintenant que tu sais, arrange-toi pour t'en souvenir. Je suis porté à croire en ton innocence, dans les deux sens du terme, d'ailleurs. J'ai déjà plaidé ta cause auprès du duc, mais comme je te le disais, c'est lui qui décidera de ton sort.

— Et quand serai-je fixé ?

— Bientôt. Nous allons nous rendre chez lui dans quinze minutes. Mais avant, je veux être clair... Ne t'avise pas à lui manquer de respect et obéis-lui au doigt et à l'œil. Sinon, malgré toute la considération que j'avais pour ton père et la sympathie que tu m'inspires, je n'hésiterai pas à m'occuper de toi personnellement. Tu sembles avoir un esprit belliqueux, alors mets-le de côté pendant ton séjour ici.

— D'accord. Je n'ai aucune intention de manquer de respect au duc, mais je ne suis pas certain de pouvoir mettre de côté mon esprit belliqueux si je rencontre Retz.

— Aucune chance que tu le rencontres, je l'ai envoyé à Blois.

— Tant mieux, répliqua Guillaume, rassuré, mais... Blois, c'est bien là que le roi s'est réfugié ?

— En effet.

— Mais alors, pourquoi y avoir...

Lavigne interrompt le jeune homme d'un geste de la main et lui lança d'un ton sans réplique, mais en arborant un léger sourire :

— Tantôt, je t'ai dit que l'ignorance était le plus grand des dangers, et c'est vrai. Mais j'aurais dû ajouter que parfois, en savoir trop est encore plus dangereux.

Il s'arrêta afin de sonder la réaction de Guillaume, avant d'ajouter :

— Allez, suis-moi, faire attendre le duc n'est jamais une bonne idée.

Chapitre III

«Trois Henri, c'est deux de trop»

Jamais Guillaume n'aurait pu imaginer un tel luxe et tant de splendeurs réunis dans un seul lieu. Il jetait des regards éberlués sur les superbes boiseries et les riches tapisseries lorsqu'un serviteur en grande tenue invita les deux visiteurs à passer dans le cabinet privé du duc.

Tout comme son chef des gardes quelques minutes auparavant, celui-ci se tenait derrière une table de travail qui menaçait de s'écrouler sous un amas impressionnant de documents. «Décidément», se dit Guillaume, «on aime la paperasserie à l'Hôtel de Guise».

Une dizaine d'hommes écoutaient religieusement le chef de la famille Guise pendant que celui-ci leur faisait la lecture d'un document légal portant, selon la compréhension de Guillaume, sur les lois de succession du royaume.

— Vous voyez bien, résuma le duc, que cette fameuse loi dite salique n'était qu'une ruse des Valois pour s'emparer du trône.

Satisfait des clameurs d'approbation provoquées par sa dernière phrase, il se tourna enfin vers les nouveaux arrivés. Lavigne y alla d'une révérence aussi spectaculaire que complexe, que Guillaume tenta d'imiter avec plus ou moins de succès.

Physiquement, le duc était terriblement imposant. D'une taille dépassant de beaucoup les six pieds, il dégageait un étonnant mélange de force brute et de grâce quasi féminine. Sa célèbre balafre, véritable trophée de chair ramenée de la bataille d'Armans, ajoutait à l'aura qui drapait toute sa personne.

— Ah, Lavigne, te voilà ! s'exclama-t-il en guise de salutations, les préparatifs en vue de mon voyage à Blois se déroulent bien ?

— Oui, monseigneur, tout sera fait selon vos instructions.

— Bien. Je vois que tu m'emmènes le jeunot qui a ridiculisé le pauvre Retz.

— En effet, monseigneur. Et il est bien le jeune fils de Pierre Allard que monseigneur a connu jadis.

— Oui, j'ai eu le plaisir de combattre à ses côtés dans ma jeunesse.

Le duc s'arrêta et examina le jeune homme pendant une bonne minute, avant de poursuivre.

— Physiquement, tu ne lui ressembles guère, mais on dirait bien que tu as hérité de ses talents de bretteur.

— En fait, monseigneur, mon père m'a enseigné l'art de l'épée, mais il était peu désireux de me voir m'en servir.

— Je comprends. Tu as aussi reçu des leçons du brave Crillon à ce qu'on m'a dit.

— Oui, monseigneur, j'ai eu cet honneur.

— Bien. Nous allons voir ça.

— Que veut dire monseigneur ?

— Brûlé, prête ton épée à ce jeunot, se contenta d'ordonner le duc à un de ses conseillers.

— Mais... bafouilla Guillaume, je ne mérite pas de croiser le fer avec vous, monseigneur. Je...

— Mais si, mais si... allez, suis-moi.

Guillaume n'eut d'autre choix que d'accepter l'épée que lui tendait Brûlé et de suivre le duc, toujours entouré de son escorte, vers la cour intérieure de l'hôtel.

— Il est sérieux ? demanda-t-il, anxieux, à Lavigne, qui marchait à ses côtés à une distance respectueuse du reste de la troupe.

— Il aime combattre à l'épée. C'est peut-être aussi parce qu'il doute de toi et qu'il veut s'assurer que tu as vraiment reçu les enseignements de Crillon. L'important est que tu le laisses gagner. Ne t'avise surtout pas à le battre ni même à le faire mal paraître.

— Bien sûr, je comprends. Après tout, il ne veut quand même pas me tuer, plaisanta le jeune homme.

— Tu le sauras bien assez tôt, répliqua on ne peut plus sérieusement le chef des gardes.

Guillaume réprima un frisson de frayeur, avant de résumer :

— Donc, si je comprends bien, je dois lui fournir une forte opposition pour prouver que Crillon m'a bien appris le maniement de l'épée, mais sans le battre ni le faire mal paraître ; et tout ça, en espérant ne pas me faire tuer.

— Tu as tout compris !

Les deux hommes se turent, car la petite troupe était déjà arrivée dans la cour intérieure. Le duc fit un clin d'œil malicieux aux membres de sa suite, puis salua son jeune adversaire de son épée.

— En garde, jeune homme, que le meilleur gagne.

— Quant à moi, le meilleur est déjà désigné, monseigneur, tous savent que...

Le duc interrompit la flatterie de son adversaire en se portant à l'attaque sans autres préambules, avec un rapide coup d'estoc.

Bien que ce coup ne visât probablement qu'à sonder ses réflexes, Guillaume l'esquiva avec difficulté, en se disant que son vis-à-vis s'avérerait un bretteur autrement plus dangereux que Retz.

Les conseillers du duc se lancèrent dans un servile concert de louanges alors que leur maître enchaînait avec une série de battements sur l'épée de son opposant, non sans démontrer une énergie et un contrôle qui firent craindre le pire à Guillaume, qui se défendit toutefois plutôt bien en exécutant des parades circulaires.

Ma parole, il semble en vouloir à ma peau, se dit-il en entamant, en désespoir de cause, une violente contre-attaque avec une série d'habiles coups de taille. Surpris, le duc écarquilla les yeux.

Guillaume hésita. Devait-il poursuivre son attaque pour épuiser son adversaire ou ralentir la cadence afin de lui permettre de sauver la face et de reprendre tranquillement l'avantage ? Ayant aperçu dans le regard du duc plus d'admiration et de respect que de colère, il choisit la deuxième option.

Feignant la fatigue, il espaça ses coups et en vint même à baisser sa garde, ce qui permit au duc d'exécuter une fente pour fondre sur son opposant et lui planter la pointe de son épée sur la poitrine, mais en l'effleurant à peine. Guillaume poussa un imperceptible soupir de soulagement en laissant tomber son épée pour signifier son abandon.

— Bravo, jeune homme ! le félicita le duc. Tu es bien le digne fils de Pierre Allard et le fier élève de...

Le duc s'interrompit, distrait par l'arrivée d'un carrosse qui venait de franchir le guichet et qui s'approchait lentement d'eux. Aussitôt le carrosse à l'arrêt, une femme ni jeune ni vieille, ni belle ni laide, mais débordante de charme et d'assurance, en sortit. À la stupéfaction de Guillaume, elle apostropha le duc en ces termes :

— Eh bien, depuis quand vous en prenez-vous à des enfants ?

— Ne vous laissez pas leurrer, ma sœur, si je n'étais qu'un simple boucher de la rue Saint-Denis, je crois bien que cet *enfant* m'aurait embroché comme un vulgaire poulet.

La nouvelle venue fit une courte, mais très respectueuse révérence au duc, avant de lui tendre son bras droit en lui souriant affectueusement. Comme les deux se mettaient en marche vers l'hôtel, le grand frère se retourna pour s'adresser à son chef des gardes.

— Lavigne, ce jeunot a bien été un élève de Crillon, mais je ne sais toujours pas quoi faire de lui. Place-le sous bonne garde pour l'instant.

— Oui, monseigneur.

À son tour, la sœur se retourna et jeta un rapide regard vers Guillaume et Lavigne. Puis elle sourit à nouveau au duc en lui disant :

— Mon frère, vous avez déjà bien à faire avec les événements de Blois. Confiez-moi ce jeunot, je trouverai bien quoi faire de lui.

— Si telle est votre volonté, il en sera fait ainsi. J'ai effectivement bien d'autres préoccupations, en ce moment.

Comme le frère et la sœur allaient entrer dans l'hôtel, toujours bras dessus, bras dessous, en une parfaite incarnation de complicité fraternelle, la femme éleva la voix pour ordonner :

— Lavigne, tu m'amèneras ce jeune homme à 3 h précises.

— Bien, madame, à vos ordres, lui répondit Lavigne.

Puis il baissa la voix pour glisser à l'oreille de Guillaume :

— Eh bien, mon jeune ami, tu n'es pas mieux que mort.

— Vous croyez ? Je trouve que dans les circonstances, je m'en suis plutôt bien tiré avec le duc.

— Je ne te parle pas du duc, mais de la duchesse. J'ai vu le regard qu'elle t'a jeté et crois-moi, ce regard est mille fois plus dangereux que l'épée du duc.

— La duchesse ? J'ai cru comprendre qu'ils étaient frère et sœur.

— Effectivement, elle s'appelle Catherine-Marie de Lorraine. Elle est bien la sœur du duc, mais aussi la veuve du duc de Montpensier. Elle porte donc le titre de duchesse de Montpensier.

— Je vois. Et elle est veuve depuis longtemps ?

— Environ six ans.

— Et que fait-elle, depuis ?

— Elle intrigue.

— Elle intrigue ?

— Oui, et je te recommande de te méfier d'elle, même si je sais que tu n'en feras rien et que tu tomberas sous son charme comme tous nous autres, pauvres hommes de faible caractère.

— Je l’ai peu vue, mais elle ne m’a pas paru particulièrement jolie.

— Et puis ? Elle est plus que jolie, elle est envoûtante. Elle s’empare corps et âme de quiconque tombe dans ses filets.

— En plus, j’ai cru remarquer qu’elle boitait.

— Oui, elle boite, mais pas au lit, crois-moi, pas au lit...

Cette révélation choqua la pudeur innocente du jeune homme qui riposta :

— Monsieur, c’est indigne d’un gentilhomme de parler ainsi d’une femme, surtout d’une duchesse !

— Les besoins charnels de la duchesse en question sont bien connus de tous. En faire mention n’est pas manquer à mes devoirs de gentilhomme.

— Si je comprends bien, vous ne profitez plus de *ses besoins charnels* et ces moments révolus vous rendent nostalgique.

— Malgré tout le mal qu’elle m’a fait, j’accourrais près d’elle comme un vulgaire cabot au moindre signe de sa part. Bon, assez bavassé ! Je dois finir les préparatifs pour le voyage du duc à Blois. Je vais demander à Laurent, l’un de mes lieutenants, de te mener à ta cellule.

— Ma cellule ?

— Ne t’arrête pas au nom, tu y seras très bien. J’irai te chercher un peu avant 3 h. Repose-toi et tâche d’être présentable pour ce rendez-vous. Il risque de changer ta destinée.

— Bien. Euh... monsieur, puis-je vous demander ce qui se prépare à Blois ?

— La justice divine, mon gars, rien de moins que la justice de Dieu !

La *cellule* s’avéra effectivement beaucoup plus confortable que sa dénomination le laissait entendre. Comme Lavigne s’y présenta un peu avant l’heure prévue, il prit le temps d’expliquer que bien que la construction de l’hôtel remontât à aussi loin que 1371, le duc l’avait fait rénover pratiquement au complet. Puisque les cellules avaient perdu de leur utilité au fil des ans, il les avait fait transformer en chambres pour les nombreux courtisans qui se disputaient ses faveurs.

—Ce qui n'empêche pas qu'on puisse recourir à leur ancien usage en cas de besoin, précisa le chef des gardes.

Ce que Guillaume interpréta comme un avertissement poli, mais impérieux, à oublier toute velléité de fuite. De toute façon, du moins pour l'instant, les préoccupations du jeune homme se concentraient beaucoup plus sur sa rencontre avec Catherine, l'énigmatique duchesse de Montpensier, que sur une improbable possibilité de fuir l'hôtel de Guise.

Après avoir franchi un invraisemblable dédale de couloirs et de portes, les deux hommes arrivèrent, à 3 h pile devant les appartements de la duchesse. Avant de permettre au jeune homme d'y entrer, Lavigne lui annonça :

—Guillaume, je ne veux pas jouer au père, mais tu me rappelles énormément mon fils qui a été tué par ces maudits protestants. Aussi, je tiens à te faire une dernière recommandation. Sache que le duc et la duchesse sont liés par beaucoup plus que les liens du sang. Depuis la mort tragique de leur père, la duchesse voue un véritable culte à son frère. Aussi, elle ne reculera devant rien pour qu'il devienne l'homme le plus puissant de France, et même d'Europe. Quant au duc, c'est à elle seule qu'il fait totalement confiance. Tu vas t'éviter bien des complications en les considérant comme une seule et même personne. Je pars dans une heure pour Blois. Tu seras sous la bonne garde de Laurent, mais surtout sous celle de la duchesse. Laurent est un homme fiable qui veillera à ce que tu ne fasses pas de folies, tout en t'intégrant dans le groupe des gardes. Si tout se passe bien, à mon retour, nous discuterons de ton avenir.

—Une fois que la justice de Dieu aura été rendue ?

—C'est ça, une fois que la justice de Dieu et surtout les volontés de la duchesse, ce qui revient pratiquement au même, auront été accomplies. Adieu, donc, termina le chef des gardes en tendant la main vers son interlocuteur, qui surpris et ne sachant comment répondre à ce geste, demeura coi.

Lavigne éclata de rire, avant de lui expliquer :

—Ah ! Je comprends, tu ne connais pas ce geste. C'est une vieille coutume qui date de la Grèce antique et que nous, membres de la Sainte ligue du duc, avons sortie des oubliettes. On se serre la main droite, celle qui porte l'arme en cas de conflit, pour démontrer notre respect et notre loyauté envers l'autre.

À son tour, Guillaume lâcha un rire avant de s'empresse à serrer la main de l'homme avec un bel enthousiasme.

— C'est un honneur pour moi de vous serrer la main, monsieur.

— J'ai confiance en toi, ne me déçois pas. Une lutte féroce va commencer, alors arrange-toi pour être du côté des gagnants.

Cela dit, Lavigne fit un geste de la main à l'intention du garde en faction devant la porte de la duchesse, puis entreprit de se diriger vers la sortie. Mais il s'arrêta aussitôt pour lancer, sans même se retourner :

— Je crains le pire pour toi, mais je t'envie ce pire.

Guillaume n'eut pas le temps de s'apitoyer sur le sort de l'ex-amoureux. Le garde ayant ouvert la porte, la duchesse de Montpensier lui apparut dans toute sa magnificence.

Elle occupait une chaise caqueteuse dont les accoudoirs semblaient emprisonner la spectaculaire robe à vertugadin qui la transformait en un véritable monument de grâce et de charme. Ses immenses yeux noirs pétillants d'intelligence formaient un contraste saisissant avec sa petite bouche gourmande. Il revint à Guillaume une phrase de Louis Leblanc, son ex-camarade de débauche et grand connaisseur de la gent féminine : *La beauté est relative, le charme est indiscutable.*

— Votre Majesté, dit Guillaume à la duchesse en effectuant une révérence à peine mieux réussie que celle adressée précédemment au duc.

— Votre Majesté, comme tu y vas ! Peut-être qu'éventuellement ce titre me conviendra, mais pour l'instant, contente-toi de m'appeler *madame*, sans plus. Mais sans moins non plus, car même si je te fais l'honneur de te recevoir, ne t'avise jamais à me manquer de respect.

— Oui, madame, bien sûr, madame.

— Bien. Mon frère et Lavigne m'ont vanté ton habilité à l'épée, ainsi que ton intelligence et ta loyauté. Sur tes talents de bretteur, je leur fais confiance. Mais les hommes sont tellement naïfs, que je préfère juger moi-même de ton intelligence et de ta loyauté.

— Votre prudence est de bon aloi, madame, mais je peux vous assurer que je...

— Tut-tut, ne plaide pas ta cause par des paroles, mais par des actes.

— Bien, madame.

— Que penses-tu de la situation politique actuelle ?

— En réalité, j'en connais peu de choses.

— Tant mieux ! Je vais donc pouvoir te renseigner correctement. Ce que tu dois savoir, c'est qu'actuellement, un terrible conflit se prépare. N'écoute pas les naïfs qui croient que ce conflit, que certains appellent déjà *la guerre des trois Henri*, porte sur la religion. En réalité, les trois se battent pour le pouvoir, la seule chose qui les intéresse vraiment, à part, peut-être, le sexe. Certes, Henri de Navarre est protestant, mais crois-moi, il se fout que la France soit catholique ou protestante ; tout ce qu'il veut, c'est en devenir le roi. Mais comme ses armées sont composées de protestants, il ne peut changer de religion. Du moins, pour l'instant. Ça ne saurait tarder, cependant, car il l'a déjà fait maintes fois dans le passé. Ensuite, il y a le roi Henri III. Ah, si tu savais comme je le déteste, celui-là ! Depuis presque toujours. Depuis mes six ans, précisément, alors qu'il s'était permis de se moquer de ma prétendue boiterie. As-tu remarqué que je boite, toi ?

— Non, madame, absolument pas.

— Évidemment que je ne boite pas. J'ai tout au plus un léger dandinement, plutôt gracieux, d'ailleurs, à la hanche. Mais cet imbécile d'Henri prend ça pour une boiterie. Ahhhh lui ! Si au moins il avait fait des enfants à sa femme. Depuis la mort de son frère François, le seul homme à avoir été encore plus bête que lui, il veut imposer le protestant Henri de Navarre pour lui succéder sur le trône en vertu de la loi salique. Pouah ! La loi merdique, plutôt ! En plus d'empêcher les femmes de prétendre à la couronne, cette loi obsolète et stupide a permis aux Valois de s'accrocher au pouvoir. Tu sais ce que signifierait l'accession au trône de ce protestant de Navarre ?

— Euh... pas vraiment, madame.

— Une fois les protestants au pouvoir, ce serait la fin de l'autorité royale et de l'ordre en France. Les protestants ne reconnaissent pas le péché, et depuis des siècles, le pouvoir royal est basé sur la peur du péché. Sans cette peur, le peuple se révolterait et ne ferait qu'à sa tête.

— Pardon, madame, mais il me semble plutôt que le protestantisme ne reconnaît pas la confession, ce qui ne signifie pas que ses adeptes nient le péché.

— N'essaie pas de me prouver ton intelligence aux dépens de ta loyauté. Les catholiques reconnaissent qu'il faut éviter de pécher, et les protestants, non ! Tu es bien d'accord ?

— Oui, madame.

Catherine s'échauffait de plus en plus au fil de son exposé, au point que, malgré sa robe et le *léger dandinement plutôt gracieux de sa hanche*, elle parvint à s'extirper de son fauteuil sans encombre et sans rien perdre de sa grâce, pour ensuite faire quelques pas vers son jeune visiteur.

—Finalement, continua-t-elle, il y a mon frère, le troisième Henri. Tu sais qu'il est le seul prétendant légitime à la couronne de France ?

—Non, madame, je l'ignorais, fit Guillaume en roulant des yeux sincèrement étonnés.

—Eh bien, sache que ma famille descend directement du grand Charlemagne lui-même. En tant que chef des Guise, mon frère peut davantage prétendre au trône que le Valois Henri III et que le Bourbon Henri de Navarre. Trois Henri, c'est deux de trop ! Mon frère doit s'imposer et démontrer qu'il est le seul des trois digne à régner. Malheureusement, il manque d'ambition et je dois sans cesse le houspiller pour qu'il fasse valoir ses droits. Lui seul peut sauver la vraie religion en France et permettre au peuple d'accéder au paradis. Tu comprends ?

—Oui, madame, je comprends.

—Très bien. Dis-moi, veux-tu aller au paradis ?

—Bien sûr, madame.

—Alors, tu dois nous aider, mon frère et moi, à faire triompher la vraie religion.

—Je ne demande pas mieux, madame.

—Très bien. Tu es un bon garçon. Je conserve quelques doutes sur ta loyauté, mais tu me sembles intelligent.

La duchesse eut un sourire et malgré l'ampleur démesurée de sa robe, elle s'approcha tout près de Guillaume. Tellement près, que celui-ci sentit à la fois son odeur et une bouffée de désir monter en lui. Elle promena une main divinement douce sur la joue enflammée du jeune homme, puis glissa deux doigts sur ses lèvres en lui murmurant à l'oreille :

—Dis-moi, Guillaume, tu aimerais avoir un avant-goût du paradis ?

Une violente secousse parcourut le corps de son interlocuteur.

—Oh oui, madame, mais ne risquons-nous pas de commettre un péché aux yeux de l'Église catholique ?

—Oui, lui souffla la duchesse en lui mordillant l'oreille, mais tu verras que certains péchés valent la peine d'être commis, et puis, si les catholiques sont assez bons chrétiens pour admettre l'existence du péché, ils sont assez bons vivants pour avoir inventé la confession qui permet de l'effacer.

Pendant tout le reste de l'après-midi, Guillaume découvrit, émerveillé, qu'en dépit de la bourde d'Adam et Ève, le paradis sur terre existait toujours.

Les jours suivants, Guillaume alla constamment de découvertes en surprises. L'avant-midi, il se consacrait à l'apprentissage de la fonction de garde du duc. Alors qu'il était convaincu que les gardes menaient une vie remplie d'action et de gloire, il constata, à sa grande déception, qu'elle était plutôt faite d'entraînements répétitifs et ennuyeux, ainsi que de vulgaires tâches domestiques comme la cuisine et la lessive. L'absence du duc expliquait en partie ce style de vie digne d'un monastère.

—Ah, tu verras, on vit beaucoup plus d'action quand nous devons protéger le duc lors de ses déplacements dans les rues de Paris, le rassura Laurent, le premier lieutenant de Lavigne.

—Je sais, je te rappelle que j'ai moi-même expérimenté vos talents de gardes du corps. Et sans vouloir t'offenser, mon bon Laurent, j'ai l'impression que le capitaine s'est fait accompagner à Blois par l'élite des gardes du duc, en ne laissant ici que les plus âgés. Sans vantardise, je n'ai pas à affronter une forte opposition lors des simulations de combat.

—Je suis obligé de te donner raison là-dessus. À près de soixante ans, moi-même je dois admettre que mes plus belles années sont derrière moi. Mais ne songe surtout pas à t'enfuir pour autant, car tu verrais que les vieux peuvent encore être solides.

—Ton intelligence et ton expérience compensent ta jeunesse disparue. De toute façon, je n'ai pas intérêt à m'enfuir. Je fais confiance au capitaine; il réglera ma situation dès son retour. Mais dis-moi, qu'est-ce qui se passe à Blois pour causer tout ce branle-bas?

—Une autre de ces luttes interminables entre membres de la haute noblesse. Ces gens-là ne peuvent mener une vie normale; ils

éprouvent toujours le besoin d'intriguer et de se battre. Le roi a jugé bon de se réfugier à son château de Blois pour se protéger du peuple parisien, qui est largement favorable au duc. Depuis, il a convoqué les États généraux dans l'espoir qu'ils appuient ses plans et lui octroient les budgets nécessaires pour les réaliser. Évidemment, le duc veut aussi obtenir l'appui des États généraux. *La politique*, qu'ils appellent ça.

— Ouais, je sais, mais c'est quoi les États généraux ?

— Malgré tout son pouvoir, le roi de France doit parfois obtenir l'appui du peuple pour lever de nouveaux impôts ou statuer sur des conflits. Toutes les régions du royaume choisissent alors des hommes parmi les nobles, le clergé et la bourgeoisie pour les représenter lors d'une grande assemblée générale qui dure des semaines. Si tu trouves ça trop tranquille ici, laisse-moi te dire que ça brasse énormément lors de ces assemblées. Et celle qui est en cours promet d'être particulièrement mouvementée.

— Et pourquoi ça ? De quoi discutent-ils ?

— Je t'en ai assez dit... Trop, même. En plus, c'est bientôt l'heure de ton rendez-vous avec la patronne. Moi aussi, j'aimerais bien savoir de quoi vous discutez, vous deux, mais je ne te le demande pas ; alors oublie ce qui se passe à Blois et concentre-toi sur ce que tu as à faire ici. Ce qui d'ailleurs ne doit pas être désagréable du tout.

Le vieux lieutenant eut un sourire sagace et laissa le jeune curieux à ses réflexions. Si Guillaume éprouvait une profonde insatisfaction à tout ignorer des événements, sûrement palpitants, de Blois, il savait exactement à quoi s'attendre de son rendez-vous avec la duchesse. Trois autres rencontres avaient suivi l'inoubliable première fois. Chacune s'était soldée en une célébration du désir et de la passion. C'est donc d'un pas décidé qu'il se dirigea vers les appartements de la noble dame, sous les regards de quelques vieux gardes dont les visages exprimaient une unanime envie.

Paul Lavigne avait dit vrai. Catherine de Montpensier était envoûtante. Non pas en raison des traits de son visage, somme toute banaux, ni en raison des formes de son corps, qui bien que voluptueuses, souffraient déjà des premières offenses d'une vieillesse naissante, mais par une absolue confiance en elle qui lui permettait d'exprimer presque sauvagement une passion débridée aux moments forts de l'amour.

Comme lors des trois après-midi précédents, la duchesse accueillit son jeune amant par un long baiser langoureux dès qu'il eut franchi les portes de son appartement. Après l'avoir entraîné vers son lit, elle prit aussitôt l'initiative des ébats en enchaînant les baisers et les savantes caresses. Guillaume savoura pleinement ces moments de totale félicité, sachant qu'une fois *ses besoins charnels* assouvis, la douce Catherine redeviendrait subitement, instantanément, l'ambitieuse duchesse de Montpensier au visage dur et à la voix autoritaire. Effectivement, comme les autres fois, elle repoussa aussitôt Guillaume avant de lui lancer :

— Selon ce que j'en sais, mon frère va se laisser berner. Il risque de perdre l'appui des députés des États généraux. Quelle idée de confier la conduite du royaume à des cordonniers et des bouchers ! Je vais partir pour Blois demain matin.

— Vous aussi ? Décidément, j'aimerais bien savoir ce qui se prépare là-bas.

À son grand étonnement, la duchesse lui répondit sur un ton à la fois rêveur et enthousiaste :

— La puissance et la gloire !

— Pardon ?

— La puissance et la gloire éternelles pour la famille des Guise, voilà ce qui se prépare à Blois.

— Pardonnez mon ignorance, madame, mais je ne comprends toujours pas.

— Tu connais le Notre Père ?

— Bien sûr.

— Récite-le-moi.

— Quoi, vous voulez que...

— Oui, récite-le-moi.

Encore entièrement nu, avec dans ses bras une femme tout aussi nue, et après avoir clairement commis le péché de la chair malgré l'espoir du pardon par la confession, Guillaume ne se sentait vraiment pas à l'aise de réciter le *Pater Noster*. Il le fit quand même, en craignant davantage le regard de la duchesse que les foudres du ciel.

— C'est tout ? lui demanda Catherine, après l'avoir écouté religieusement.

— Oui, bien sûr que c'est tout.

— Sache que, comme la plupart des chrétiens d'aujourd'hui, tu as omis la dernière partie que nous, les Guise, et les autres bons chrétiens sommes les seuls à connaître.

— Ah oui ? s'étonna Guillaume, incapable de dissimuler un certain scepticisme.

— Admets ton ignorance plutôt que douter de mes dires. Au début du christianisme, les croyants récitaient toujours un autre paragraphe qui se disait ainsi : *Car c'est à toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire pour les siècles des siècles*. J'ai la certitude que ce paragraphe s'adresse à mon frère Henri afin qu'il sauve la vraie religion, tant en France qu'en Europe.

— Ah oui ? réitéra Guillaume, mais sur un ton qui ne laissait pas entrevoir les sérieux doutes qu'il entretenait sur la certitude énoncée par la duchesse.

— Oui, c'est pourquoi je pars demain pour Blois afin de m'assurer que mon frère ne renonce pas à son prestigieux destin.

— Je comprends, et j'ai d'ailleurs aussi très hâte de découvrir Blois. Lavigne va sans doute accepter de m'engager dans les gardes du duc, comme il me l'a laissé entendre.

— T'engager dans les gardes ? Pauvre Lavigne ! Il souffre toujours autant d'un total manque d'imagination. Non, pas question que tu t'engages dans les gardes du duc, j'ai un autre projet beaucoup plus important pour toi.

— Mais madame, si je ne vous suis pas à Blois, je ne...

— Tais-toi et écoute-moi attentivement.

Vaincu, Guillaume se résigna à écouter, incrédule, les longues directives de la duchesse. Quand elle eut terminé, il ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Non ! Jamais ! Tu ne peux pas me demander une telle chose !

Un seul bref regard de Catherine suffit à lui faire prendre conscience de son erreur.

— Pardonnez mon manque de respect, se reprit-il aussitôt. Mais n'empêche, madame, demandez-moi n'importe quoi, mais pas ça.

Le lendemain matin, comme il en avait pris l'habitude depuis son arrivée à l'hôtel de Guise, Guillaume se leva bien avant le lever

du jour. Comme toujours, il ignora les sarcasmes des gardes sur le *lit de la duchesse sûrement plus agréable que la stalle d'Éclair*. Puis, encore comme d'habitude, il se dirigea justement vers la stalle d'Éclair.

Avant son arrivée à l'hôtel de Guise, il ne connaissait pas vraiment les chevaux. En fait, comme bien des Parisiens, il ne voyait en eux que des animaux stupides tout juste bons au transport des humains et des marchandises.

Ses *conversations* matinales avec Éclair lui avaient fait découvrir l'intelligence et la prodigieuse capacité d'écoute des représentants de la race chevaline. Non seulement il sentait qu'Éclair l'écoutait avec une grande attention, mais il avait la nette impression que le superbe genêt le comprenait.

Comme lors des matins précédents, il passa une selle légère sur le dos de l'animal, avant de le sortir faire quelques exercices dans la cour intérieure.

Ce fut quelques minutes plus tard que tout devint différent des autres matins. À 7h pile, comme Léonard ouvrait la barrière afin de laisser passer les fournisseurs, Guillaume se pencha pour murmurer quelques mots à l'oreille de l'animal, puis il poussa un formidable cri d'encouragement auquel Éclair réagit en fonçant droit vers l'ouverture béante du guichet.

« Bonne journée, Léonard ! », hurla Guillaume à l'intention du vieux gardien qui sonna aussitôt l'alarme. Quelques coups d'arquebuse éclatèrent, mais Éclair, encore plus heureux que son passager de se retrouver en liberté, bondit pour accélérer sa foulée. En quelques secondes, le cavalier et sa monture furent hors de danger.

— J'ai su par mes espions que tu as réussi à t'enfuir de l'hôtel de Guise ! Raconte-moi ça en détail.

Louis de Berton des Balbes de Crillon, dit *Le brave Crillon*, colonel général des gardes français, semblait fort impressionné par l'exploit de son ex-élève. Guillaume lui relata son aventure avant de conclure modestement :

— Mais vous savez, le fait que les meilleurs éléments de la garde du duc se trouvent à Blois m'a beaucoup facilité les choses.

— Sans doute, mais n'empêche que s'enfuir de l'hôtel de Guise dans le contexte actuel représente un bel exploit. Bravo !

— Merci.

— As-tu été maltraité ?

— Non, monsieur, à part l'inconfort de dormir à l'écurie, je n'ai pas eu à souffrir de mauvais traitements.

— Tant mieux. Ta fuite leur donnera une bonne leçon d'humilité. As-tu été en contact avec le duc ou la duchesse ?

— Oui, monsieur, mais à mon corps défendant, bien sûr.

— Les Guise sont tellement arrogants. T'ont-ils fait part de leur prétention de descendre directement de Charlemagne ?

— J'ai entendu cette prétention complètement ridicule, mais ce n'est rien comparé à celle que le *Notre Père* aurait été écrit pour eux.

Crillon caressa longuement sa célèbre barbe en pointe, signe chez lui d'une certaine perplexité.

« Il semble se méfier de moi », se dit Guillaume, surpris, mais heureux de constater qu'à quarante-cinq ans, le vieil ami de son père n'avait rien perdu de sa fougue et de son intelligence. Toujours reconnu comme le meilleur bretteur du royaume, Crillon avait démontré un courage et un sang-froid exceptionnels lors des batailles de Dreux, Jarnac et Montcontour, avant d'être nommé chef des gardes français par Henri III.

— Bon, reprit-il, nous aurons l'occasion d'en reparler. L'important est que tu sois là ; je suis vraiment heureux de te revoir. Je suppose que tu veux toujours t'engager dans les gardes ?

— Vous savez que c'est mon plus grand souhait depuis l'enfance.

— En effet, et je suis toujours d'accord. Mais commence par rendre visite à ta mère. Je suis passé la voir voilà quelques jours. Tu te doutes sûrement qu'elle se meurt d'inquiétude. Repose-toi, passe une bonne nuit et reviens me voir demain à 10 h. Je dois partir pour Blois avec une bonne partie de mes hommes sur l'heure du midi. Mais avant, je te présenterai mon principal lieutenant, Nicolas de Grimouville. Il est responsable des gardes ordinaires ; c'est lui qui te formera.

— Les gardes ordinaires, répéta Guillaume en réprimant une grimace.

— Je sais que le nom n'est pas très glorieux, mais avant de devenir officiellement membre des gardes français, tout homme doit servir

durant un an au sein des gardes ordinaires. Durant cette période, il ne peut approcher le roi ; il occupe plutôt des fonctions telles que gardien de guichet, portier ou commissionnaire.

— Mais, je pensais que...

— Je sais ce que tu pensais, interrompit Crillon en souriant, mais le métier de soldat est fait de multiples contraintes. Quand tu étais enfant et que je m'amusais à t'enseigner l'art de l'épée en compagnie de ton père, je n'avais pas à t'expliquer ces choses. Mais tu n'es plus un enfant, et si tu veux t'enrôler comme garde, tu dois accepter les mauvais côtés de la fonction et surtout, exécuter sans discuter les ordres de tes chefs. Tu ne bénéficieras d'aucun passe-droit. Tu comprends ?

— Oui, bien sûr, répondit Guillaume.

— Ah, autre chose. Une autre contrainte plutôt importante t'attend : le trésor royal est à sec. La solde des gardes n'a pas été payée depuis un mois. Je ne saurais dire quand tu pourras toucher la tienne.

— Je pourrai m'en accommoder, répliqua Guillaume qui savait qu'au besoin, une simple visite au bon notaire Mazurette réglerait facilement cette *contrainte*.

— J'en suis heureux. Alors, je t'attends demain à 10 h.

— Oui, monsieur.

— Bien que mon titre officiel soit *colonel général des gardes français*, je préfère celui de *capitaine*. Appelle-moi ainsi dorénavant.

— Oui, capitaine. Puis-je vous demander quand je me joindrai aux troupes à Blois ?

— J'en aviserai après avoir évalué l'état des forces sur place.

— Je vois. Merci, capitaine.

— Alors, à demain.

— Euh... pardon, capitaine, mais vous est-il possible de me dire ce qui se prépare à Blois ?

— La justice. La justice royale et la justice de Dieu, qui sont une seule et même justice.

— Merci, capitaine. À demain, donc.

Guillaume se retint juste à temps de tendre la main à Crillon, comme le lui avait enseigné Lavigne ; il se contenta de le saluer respectueusement, avant de quitter le modeste quartier général des gardes français, aménagé dans une aile défraîchie du Louvre.

Aussitôt après avoir franchi le guichet, il se heurta presque à un jeune homme qui se rendait à son tour au vieux palais royal.

—Guillaume ! s'exclama le nouvel arrivé, quelle joie de te revoir !

—Mais ma parole, c'est Louis ! Louis Leblanc ! Je t'ai à peine reconnu sans ton pichet de vin à la main.

—Ha ! Ha ! Il est vrai que nous avons durement festoyé la semaine dernière. Après la mystérieuse disparition de mon camarade de beuverie, je me suis fait presque ascète. J'ai profité de ces jours d'abstinence pour m'enrôler dans les gardes français, comme nous l'envisagions dans notre enfance.

—Quelle bonne nouvelle ! Moi-même je viens à peine de m'y enrôler. Enfin, comme garde ordinaire, mais c'est un commencement.

—Moi aussi je porte le prestigieux titre de *garde ordinaire*. J'ai tout fait pour convaincre le capitaine que j'étais tout sauf ordinaire, mais il n'a pas voulu céder, et me voilà donc simple garde ordinaire. Nous saurons bien lui prouver, mon ami, que nous valons mieux que ce titre déshonorant. Je viens prendre les instructions du capitaine pour mon affectation de demain. Que dirais-tu de nous retrouver dans une heure pour fêter nos retrouvailles ?

—Excellente idée ! J'ai pris mes quartiers à l'*Auberge du Cœur vaillant* ; tu viendras m'y retrouver.

—D'accord, camarade, d'autant plus que leur vin est parmi les meilleurs à Paris. À tantôt !

Guillaume récupéra Éclair qui trotta doucement jusqu'à l'auberge, où le nouveau garde retrouva avec plaisir Madeleine, la rondouillette et expressive tenancière qui se permit de retentissants baisers sur les joues de son client en guise d'accueil. La brave femme semblait sincèrement ravie de retrouver ce jeune homme qui, fait rarissime, payait très bien et en avance.

—Monsieur Guillaume, quel plaisir de vous revoir ! En quoi puis-je vous être utile ?

—Bonjour, jolie Madeleine, je suis aussi très heureux de vous revoir. J'aimerais que mon cheval soit bien bouchonné et nourri avec votre meilleure avoine, avant d'être installé à l'écurie.

—Bien sûr, monsieur Guillaume ! Ménard va s'en occuper immédiatement. N'est-ce pas, Ménard ?

Robert Ménard, l'époux de Madeleine, au nombre de ces hommes qui ont besoin d'être dirigés d'une main ferme par leur douce moitié, quitta précipitamment sa chaise pour aller s'occuper d'Éclair,

en gratifiant au passage Guillaume et Madeleine de son plus beau sourire d'homme gâté par la vie.

Après un court passage dans sa chambre, Guillaume, affamé, se fit servir une succulente tourte au poulet, accompagnée d'un fort agréable vin de Bordeaux.

— Ah, Madeleine, on peut dire que vous savez comment faire le bonheur d'un homme ! lança-t-il en clignant de l'œil à l'intention de la tenancière, dont le visage vira au rouge vif.

— Monsieur Guillaume, un homme de votre qualité ne dit pas ces choses-là à une honnête...

Elle s'arrêta, distraite par l'arrivée d'un nouveau client, avant de poursuivre en disant :

— Tiens, ces mauvaises galanteries sont plus le fait de jeunes polissons comme lui.

— Bonjour, Madeleine ! la salua Louis. Je vois que tu es toujours aussi malcommode que belle. Sers-moi ton meilleur Bordeaux. Nous ne sommes peut-être que des gardes ordinaires, mais nous fêtons un événement extraordinaire : les retrouvailles de deux bons camarades.

Pendant au-delà d'une heure, les deux jeunes hommes se racontèrent leurs péripéties des deniers jours avec tout l'enthousiasme que procurent la jeunesse et le bon vin.

— Tu as donc vraiment été prisonnier des Guise comme le voulait la rumeur ?

— Eh oui.

— Dis-moi, as-tu rencontré la sulfureuse duchesse de Montpensier ?

— Non, mentit Guillaume, peu désireux de partager ce passage avec son camarade, loin d'être reconnu comme un modèle de discrétion.

— Ah non ?

— Non, bien sûr que non ! Que ferait une duchesse avec un jeune morveux comme moi ?

— Hé ! Hé ! mon ami, je ne voulais pas savoir si tu avais fait quoi que ce soit avec elle, mais simplement si tu l'avais croisée.

— Je comprends, mais la réponse demeure non.

Bien qu'intrigué par l'attitude de Guillaume, Louis jugea préférable de faire dévier la conversation en proclamant :

— Dans ce cas, je vais peut-être la croiser avant toi. Je sais qu'elle se trouve à Blois, et le capitaine vient de m'annoncer que je vais là-bas pas plus tard que demain.

Cette nouvelle foudroya Guillaume.

— Quoi ?

— J'ai simplement dit que je partais pour Blois demain, répliqua Louis, de plus en plus étonné par le comportement de son camarade.

— Pourquoi Crillon refuse de m'y emmener, alors que toi, qui es tout aussi nouveau que moi, tu seras du voyage ?

— Je ne sais pas. Peut-être parce que j'ai reçu une formation de base alors que toi, tu la commenceras seulement demain. Et puis...

Louis hésitant à poursuivre, Guillaume l'y encouragea.

— Bien quoi ? Continue, ne me laisse pas en plan comme ça.

— C'est que j'ai fortement insisté auprès du capitaine pour faire partie de l'expédition. Il sait que c'est très important pour moi.

— Et pourquoi est-ce si important pour toi ?

— C'est que...

— Sacrebleu, vas-tu t'expliquer, à la fin ?

— C'est parce que je me suis engagé dans les gardes pour pouvoir rencontrer Chicot et que...

— Chicot ? C'est qui, lui ?

— Tu ne connais pas Chicot ?

— Pardieu, non ! Pourquoi connaîtrais-je quelqu'un avec un nom si bizarre ?

— Chicot est le fou du roi et le plus grand artiste que la terre n'ait jamais porté. J'étais certain de pouvoir le croiser un jour ou l'autre dans la cour du Louvre, mais il est parti rejoindre le roi à Blois voilà trois jours.

— Allons donc, tu te moques de moi ! Tu es entré dans les gardes juste pour rencontrer un bouffon ?

Visiblement froissé, Louis mit quelques secondes avant de rétorquer :

— Chicot est beaucoup plus qu'un bouffon. C'est un philosophe et un grand artiste, en plus d'être l'un des meilleurs soldats de France.

— Allons donc !

— Eh oui, *monsieur qui se croit supérieur aux autres*, je n'ai aucune honte à dire que je l'admire et que je rêve de le rencontrer. Et toi, quels sont les motifs qui t'ont amené à t'enrôler dans les gardes ?

—Protéger le roi et servir la France.

—Ouais, ouais... Les grands motifs nobles en cachent souvent des moins nobles.

—Pourquoi dis-tu ça ? Je n'ai aucun motif caché.

Sentant que la conversation risquait de tourner au vinaigre, Louis fit une fois de plus un effort pour alléger l'atmosphère.

—Tu sais quoi ? fit-t-il doucement. Je rêve depuis toujours de devenir bouffon. Je suis convaincu qu'un jour, les gens paieront le gros prix pour entendre des bouffons leur raconter des histoires drôles.

Guillaume pouffa de rire. Ce ne fut qu'après de longues secondes qu'il réussit à reprendre son sérieux pour répliquer :

—Ha ! Ha ! Elle est bonne, celle-là. Jamais, tu entends, jamais, même dans des centaines d'années, des gens seront assez fous pour payer afin d'entendre d'autres fous.

—Au moins, constata Louis en souriant, j'ai réussi à te faire oublier ta déception de ne pas partir à Blois.

—Ah, pour ça oui, mon ami ! Alors, buvons à Chicot et à ta future carrière de bouffon.

Les mères ont l'immense avantage sur les autres humains de toujours écouter leur cœur autant que leur raison. Tout au long du bref parcours entre *l'Auberge du Cœur vaillant* et la modeste résidence de sa mère, Guillaume se demanda de quelle façon il allait aborder celle-ci. Devrait-il s'excuser pour son attitude irrespectueuse ? Exiger de plus amples explications sur les circonstances de son adoption ? Se contenter de l'embrasser ?

En poussant la porte d'entrée de la vieille maison familiale, il n'avait toujours pas pris de décision. Sa mère, elle, oui ! Elle le prit simplement dans ses bras en lui murmurant :

—Guillaume, mon fils, comme je suis heureuse de te revoir.

Ils s'installèrent à la table de la cuisine, sur laquelle la mère déposa un pichet de vin, du fromage et du pain frais. Sûrement qu'elle mourrait d'envie de lui demander où il était passé pendant ces quelques jours qu'elle avait vécus comme un enfer interminable, mais elle se retint. Elle le laissa plutôt prendre l'initiative de lui fournir des explications. Il lui raconta l'épisode de son *arrestation*, ainsi que celui de

son séjour à l'hôtel de Guise, non sans omettre certains détails comme ses combats à l'épée et ses rencontres avec Catherine.

Sa mère sembla plutôt fière de la façon dont il avait géré ces péripéties.

— Eh bien, constata-t-elle, en quelques jours, tu as été mis au fait de toutes les intrigues politiques qui agitent le royaume. C'était sûrement une expérience fabuleuse, mais je suis très heureuse que tu aies réussi à t'en sortir.

— Justement, maman, j'aurais quelques questions à te poser concernant papa et son rapport avec les troubles religieux. Savais-tu qu'il avait servi dans l'armée du duc François lors de ce que les protestants appellent *le massacre de Wassy*?

Marie Allard parut surprise et peut-être même un peu troublée par la question. Après quelques secondes de réflexion, elle y répondit toutefois avec son honnêteté habituelle.

— Je connaissais ton père depuis très peu de temps à cette époque. Nous avons déjà évoqué la possibilité de nous marier, mais aucune décision définitive n'avait été prise, en partie parce qu'il tentait encore de faire sa place au sein de l'armée. Il ne m'a jamais rien dit au sujet de son implication à Wassy. Mais je sais qu'au lendemain de l'affrontement, il a été nommé lieutenant de la garde, et c'est alors qu'il m'a officiellement demandée en mariage.

— Je vois, fit Guillaume d'un ton songeur.

— Mais tu sais, ce sont les protestants qui parlent d'un massacre. Personne n'a jamais reproché quoi que ce soit à ton père suite à cette bataille.

Marie s'arrêta, puis fouilla dans ses souvenirs avant d'ajouter :

— À part lui-même, peut-être...

— Que veux-tu dire ?

Marie se leva, alla dans sa chambre et revint aussitôt en tenant dans sa main droite ce que Guillaume reconnut comme étant la vieille bible personnelle de son père.

— Tu reconnais cette bible ?

— Bien sûr, j'ai tellement vu papa s'user les yeux à la lire à toute heure du jour et même de la nuit.

Marie l'ouvrit à une page du Deutéronome de l'Ancien Testament, qu'elle montra à Guillaume en lui expliquant :

—Tu constates bien sûr que cette page a été arrachée et froissée avant d’être remise en place tant bien que mal...

—En effet.

—Et en y regardant de plus près, on voit aussi que cette page a été lue à de nombreuses reprises, car elle est cornée et plus abîmée que les autres.

Guillaume devança la conclusion que sa mère allait tirer en déduisant :

—Donc, cette page était sa lecture préférée jusqu’à ce qu’il la déchire et la froisse dans un mouvement de colère. Il l’a ensuite remise en place, vu son grand respect pour les Saintes Écritures.

—Ça m’apparaît évident.

—Sais-tu quand il a éprouvé ce mouvement de colère ?

—Aucune idée. Je sais que cette bible lui appartenait avant même notre mariage, mais je ne l’ai jamais ouverte avant son décès.

Malgré les altérations du livre, Guillaume put quand même lire la fameuse page où il était écrit :

Quand tu approcheras d’une ville pour l’attaquer, tu lui offriras la paix.

Si elle accepte la paix et t’ouvre ses portes, tout le peuple qui s’y trouvera deviendra ton esclave.

Si elle n’accepte pas la paix avec toi et qu’elle veut te faire la guerre, alors tu l’assiégeras.

Et après que l’Éternel, ton Dieu, l’aura livrée entre tes mains, tu en feras passer tous les mâles au fil de l’épée.

Mais tu garderas pour toi les femmes, les enfants, le bétail, tout ce qui sera dans la ville, tout son butin, et tu te nourriras du butin de tes ennemis que l’Éternel, ton Dieu, t’aura livré.

Le jeune homme referma le livre et tenta de camoufler son trouble en le remettant respectueusement à sa mère.

—Mais dis-moi, dit-il, si papa était encore parmi nous aujourd’hui, à qui irait sa loyauté, selon toi ? Au duc de Guise, au roi Henri III, ou au protestant Henri de Navarre ?

Cette fois, Marie réfléchit longuement. Elle baissa même la tête pour visiblement mieux se plonger dans ses lointains souvenirs. Puis

elle planta son regard dans celui de son fils avant de lui répondre avec assurance :

— Notre dernière conversation à ce sujet remonte à quelques mois avant sa mort. Je me souviens très bien de ses paroles. Il m'avait dit : « Ce dont la France aurait besoin, c'est d'un amalgame entre les trois Henri : l'ultra-catholicisme et la popularité du duc, la sagesse pondérée d'Henri III et les qualités de meneur d'hommes du protestant de Navarre. Malheureusement, cela n'arrivera jamais et la France va donc continuer de souffrir ».

— Je comprends. Dirais-tu que, comme bien des Français, il était partagé entre les trois options ?

— Je crois bien, oui. Ton père était un ultra-catholique comme le duc, mais il aimait beaucoup Henri III, en plus d'admirer la personnalité du roi de Navarre, même s'il exécrait ses croyances.

— Je vois. Je te remercie, ça m'aide à comprendre certaines choses.

Marie approuva de la tête, puis, toute à sa joie d'entendre son fils la tutoyer à nouveau, elle se lança dans le récit de ses occupations lors de la dernière semaine. Guillaume fut ravi de l'entendre lui parler de ses visites au marché et de ses rencontres avec ses voisines.

« Au moins », se dit-il, « la vie simple et heureuse des gens du peuple continue pendant que les puissants du royaume ne pensent qu'à comploter et à s'entretuer. »

Sa mère termina par une offre qui le prit totalement par surprise.

— Tu te souviens sûrement du vieux Gilbert qui tient un étal de boucherie au marché depuis des années ?

— Oui, bien sûr.

— L'âge le force à se retirer. Il m'a offert d'acquérir son commerce. Tu pourrais y travailler avec moi, si tu veux. Dans quelques années, je te céderais le commerce ; ce serait une façon agréable de gagner ta vie sans avoir à subir les ordres d'un patron.

Guillaume lui sourit en promettant d'y réfléchir, mais en réalité, une phrase du duc de Guise occupait toutes ses pensées... « Si je n'étais qu'un simple boucher de la rue Saint-Denis, je crois bien que cet enfant m'aurait embroché comme un vulgaire poulet ».

Non, pas question qu'il devienne un *simple boucher*. Le lendemain matin, à 10h pile, il se présenta devant le brave Crillon et son lieutenant Grimouville.

— Monsieur, quand arriverons-nous à Orléans ?

— Pas avant une autre heure de cavalcade, mon jeune ami. Si tu savais comme j'ai hâte.

— Encore votre dysenterie ?

— En effet, mon pauvre ventre, avec tout ce qui s'y rattache, n'en peut plus.

Guillaume s'était pris d'affection pour Nicolas de Grimouville, seigneur de Larchant et chef des gardes dits ordinaires, pendant la dizaine de semaines qu'avait duré son entraînement militaire. Bien que continuellement aux prises avec différents maux réels ou imaginaires, dont de violentes diarrhées n'étaient pas les moindres, Grimouville demeurait un officier efficace et respecté de tous.

Malgré sa hâte de quitter le Louvre pour Blois, Guillaume avait beaucoup aimé les enseignements que Grimouville lui avait dispensés, particulièrement ceux sur l'art de bien traiter sa monture pour que cavalier et cheval ne fassent qu'un. Faut dire qu'en ce domaine, Éclair s'était révélé un bien meilleur élève que lui.

Enfin, à la mi-décembre, un messager de Crillon avait apporté au Louvre la bonne nouvelle tant attendue : Grimouville et tous les hommes en état de servir étaient attendus à Blois dans les plus brefs délais. Le seigneur de Larchant n'ayant pu réprimer une grimace à la lecture de ce courrier, Guillaume lui avait demandé si sa réaction venait de l'état de ses intestins ou du contenu du message.

— Les deux, avait-il répondu, pensif.

— Je suis vraiment désolé pour vos problèmes digestifs, mais j'aimerais bien savoir ce qui se prépare à Blois.

— La mort.

— La mort ?

— Oui, nous utilisons un langage chiffré secret, mais je suis certain d'avoir bien compris. Crillon parle de la mort *du plus grand traître de France*.

Toutes les tentatives de Guillaume pour en apprendre davantage se butèrent à la même réponse sibylline : *Le capitaine, s'il le juge bon, t'en dira davantage à Orléans, où il nous attend*.

Vers 4 h de l'après-midi, la spectaculaire silhouette de la ville d'Orléans, quatrième et dernière étape entre Paris et Blois, se profila

enfin à l'horizon. Un unanime cri de joie jaillit de la petite troupe d'une dizaine de cavaliers.

— Enfin, soupira Grimouville, je vais pouvoir soulager quelque peu mon pauvre ventre.

— Enfin, je saurai pleinement ce qui se passe à Blois, lâcha Guillaume.

— Seulement si le capitaine le juge bon, mon jeune ami.

Arrivés à *l'Auberge de la Pucelle* sise en plein cœur de la ville, un peu avant 5 h, les gardes ordinaires se précipitèrent dans la salle pour se gaver de vin et de charcuteries. L'auberge étant un important relais de poste, ses clients pouvaient profiter d'une imposante écurie, brillante de propreté. Guillaume y mena lui-même Éclair et prit tout le temps nécessaire pour bien le bouchonner, tout en lui chuchotant des mots de reconnaissance à l'oreille. Au cours des semaines précédentes, l'homme et la bête avaient développé une complicité exceptionnelle, au point où Guillaume dut se faire violence pour aller rejoindre ses camarades humains. Toujours privés de solde, ces derniers comptaient une fois de plus sur la générosité de leur jeune ami pour leur payer bons vins et victuailles. Charles Lejeune, un impénitent jouisseur originaire de Toulouse, le remercia chaleureusement en ces termes :

— Ah ! Guillaume, qu'est-ce qu'on deviendrait sans toi ? Pour ma part, je crois que je me joindrais aux moines augustins ; à voir leur rotondité, ils semblent bien nourris pour des moines mendiants, alors que nous...

— Mon bon Charles, je pense que le vœu de chasteté te causerait bien des ennuis.

— De toute façon, sans argent et avec une trogne comme la mienne, j'en suis réduit à pratiquer ce vœu bien malgré moi. En plus, Grimouville a pris nos quartiers à *l'Auberge de la Pucelle* ! Alors, je crains que ma nuit soit une fois de plus très chaste.

— Jeanne d'Arc semble très populaire à Orléans. J'ai cru remarquer que tous les établissements y font référence. Mais parlant du chef, je ne le vois nulle part. Il se trouve encore aux latrines ?

— En fait, il est monté à sa chambre depuis une bonne demi-heure en compagnie de Crillon. Je me demande bien ce qu'ils se racontent.

Lejeune se tut en apercevant Crillon descendre l'escalier. Les traits du capitaine constamment graves et sévères s'adoucirent quelque peu lorsqu'il s'adressa à ses hommes.

—Messieurs, je vous rappelle qu’une mission fort importante vous attend. Ce soir, vous pouvez jouir du bon vin, mais gare à celui qui en abuserait au point de nuire à son devoir.

Le chef militaire leur jeta un regard chargé d’autorité avant de lancer à Guillaume :

—Allard, viens me rejoindre à ma table, j’ai à te parler.

Après tout au plus une minute de banals propos imposés par la courtoisie, le capitaine en vint au sujet qui visiblement, le préoccupait beaucoup.

—Grimouville ne va pas bien du tout. C’est très embêtant, car le roi et moi comptons sur lui pour une fort délicate affaire prévue dans quelques jours.

Il fit une pause afin de s’assurer de la totale attention de son interlocuteur avant d’ajouter :

—Les choses changent très vite de nos jours. Voilà à peine trois mois, tu n’étais qu’une verte recrue, mais quand j’ai demandé à Grimouville qui pourrait le remplacer s’il devait s’aliter, il a tout de suite mentionné ton nom. Il m’a assuré que ton jugement ne faisait jamais défaut et que tu étais respecté et estimé des autres gardes.

Je l’espère bien, se dit Guillaume. *Avec ce qu’ils me coûtent en vin*. Mais il répondit plutôt :

—Je lui suis reconnaissant pour ses propos, mais s’il est vrai que dans notre groupe, nous sommes tous nouveaux, il se trouve sûrement des hommes plus expérimentés et plus qualifiés que moi parmi ceux qui sont déjà à Blois.

—Pas vraiment. Nous avons eu à déplorer plusieurs désertions, récemment. Je peux difficilement blâmer ces hommes, pour la plupart en charge d’enfants, qui n’ont pas reçu leur solde depuis près de quatre mois. De plus, en raison du manque d’effectifs, je dois faire avec certains éléments indisciplinés qui en temps normal seraient renvoyés ou même emprisonnés. Justement, ton ami Louis me pose de sérieux problèmes. Il ne songe qu’à boire et à courir le cotillon.

Guillaume réprima difficilement un sourire.

—De plus, enchaîna Crillon, il entraîne régulièrement deux ou trois autres hommes avec lui. Je suis convaincu qu’ils commettent divers larcins en ville pour se payer leurs frasques. Dès que notre affaire sera réglée, je sévirai très durement, mais pour l’instant, je dois endurer cette situation.

— Votre affaire ?

— Oui, le roi a pris sa décision. Et comme tu risques fort d'avoir à remplacer Grimouville, je dois te révéler des secrets d'État de la plus haute importance. Tu comprends que ces informations doivent demeurer confidentielles et qu'en parler à quiconque serait considéré comme un acte de haute trahison.

— Comme vous le savez, capitaine, j'ai toujours été discret en tout.

— C'est vrai et je te fais confiance. Alors, voici... Le roi a décidé d'exécuter le duc de Guise.

— Quoi ? Assassiner le duc ?

— Chut ! Pas si fort ! Non, on ne parle pas d'un assassinat, mais bien d'une exécution.

— Comme ça, sans procès ?

— Le roi de France possède le droit légal de rétablir son autorité par ce qu'on appelle : *un coup de majesté*. C'est ce qu'il a décidé de faire contre les Guise.

— Les Guise ? Toute la famille, pas seulement le duc ?

— Sûrement aussi son frère Louis. Pour Charles et Catherine, ça s'annonce plus difficile puisqu'ils n'ont pas leurs quartiers au château.

— Allons donc ! Louis est un cardinal de l'Église catholique et Catherine...

— Louis est plus traître à la France que cardinal de l'Église. Quant à Catherine, cette intrigante est pire que la peste.

Craignant de ne pas avoir réussi à garder un visage totalement impassible alors qu'il entendait ces derniers mots, Guillaume répliqua avec conviction :

— En tant que garde, je suis au service du roi, et à vos ordres, capitaine. Si je comprends bien, la décision de sa majesté est définitive ?

— Oui, depuis hier. Faut dire que le duc et ses proches ne lui ont guère laissé le choix. Le soir du 17 décembre, le traître a tenu une réunion avec ses proches conseillers. Forts de l'appui d'une majorité de députés aux États généraux, les guisards ont décidé de ramener le roi à Paris pour le démettre de ses fonctions, quitte à l'assassiner en cas de résistance. Lors de cette soirée, le cardinal Louis a osé boire *au nouveau roi de France*, pendant que la duchesse Catherine agitant une paire de ciseaux en promettant de tondre elle-même le roi Henri avant de l'envoyer se morfondre dans un monastère.

—C'est très grave, en effet. Mais comment le roi peut-il être certain que ces faits se sont réellement produits ?

—Les deux partis, autant celui du roi que celui du duc, débordent de traîtres et d'espions.

—Ah oui ?

—Tu l'ignoraient vraiment ? questionna Crillon en soulevant un sourcil.

—Bien sûr. Les traîtres me puent au nez ; je me tiens loin de toute fourberie.

—Toujours est-il que l'acteur de théâtre Venetialli, qui jouit de l'entière confiance du roi, était présent à cette soirée. Aussitôt celle-ci terminée, il s'est précipité chez le roi. Après une rapide réunion d'urgence avec ses conseillers, Sa Majesté a établi un plan pour se débarrasser de ces sales traîtres.

—Un plan ?

—Comme je participais à cette réunion, le roi m'a d'abord proposé d'exécuter moi-même le duc. J'ai offert de provoquer Guise en duel, ce qui aurait été une fin honorable pour lui, car je n'ai aucun doute que je l'aurais vaincu. Mais le roi a clairement indiqué qu'il voulait une exécution sommaire pour que tous soient au fait de l'ignominie du duc.

—Il le déteste à ce point ?

—Oh que si ! J'ai refusé de participer à l'exécution en expliquant au roi que je fais profession de soldat et non de bourreau. Il a eu la noblesse de me répondre qu'il comprenait ma décision, et qu'il ne m'en appréciait que davantage. Diverses solutions ont alors été étudiées et finalement, c'est celle suggérée par le seigneur de Lamezan qui a été retenue.

—Et quelle est cette suggestion ?

Crillon jeta un bref regard furtif autour de lui avant de répondre :

—Voici ce que tu dois savoir, toujours dans l'éventualité que Grimouville ne puisse reprendre ses fonctions à temps. Bientôt, le duc sera convoqué à une réunion du conseil ; ensuite, le roi le fera mander à son cabinet privé, qu'on appelle le *cabinet vieux*. Pour se rendre à cette pièce, Guise devra traverser la chambre du roi ; les Quarante-cinq, armés jusqu'aux dents, y seront cachés pour l'attaquer.

—Les Quarante-cinq ?

—Oui. Le duc d'Épernon, l'ex-conseiller du roi, n'a jamais eu entièrement confiance aux soldats. Il a donc créé et recruté lui-même une garde personnelle pour le roi. Ils sont quarante-cinq jeunes ambitieux, tous gascons et tous pauvres. Et surtout, tous prêts à tuer pour le roi, d'autant plus qu'ils peuvent se le permettre, puisqu'ils ne sont pas soumis au code d'honneur militaire. Bien que personnellement je les considère comme de vulgaires assassins, ils accompliront leur tâche à la perfection.

—Et nous, les gardes ordinaires, quelle sera notre tâche? Devrai-je participer à l'exécution?

—Non, mais vous aurez une fonction importante qui vous sera expliquée juste avant le moment fatidique.

—Et quand ce *moment fatidique* aura-t-il lieu?

—La date et l'heure n'ont pas encore été arrêtées, mais ça ne saurait tarder.

—Je comprends. Merci de votre confiance, capitaine.

Crillon regarda intensément son interlocuteur pendant quelques secondes qui parurent à ce dernier une éternité, puis conclut :

—Guillaume, au nom de ton père, ne me déçois surtout pas. Tu peux disposer; moi, je repars dans quelques minutes. Je suis venu à Orléans pour rencontrer des partisans du roi, mais je dois retourner à Blois ce soir même. Plusieurs détails restent à régler concernant notre affaire. Bonne soirée.

Guillaume, bien que bouleversé par les révélations de son chef, alla rejoindre ses camarades avec qui il continua à partager vin et rires pendant près d'une heure. Puis, désirant réfléchir à la situation, il monta à sa chambre.

Le duc et son frère, le cardinal, seraient exécutés! Peut-être même Catherine... Guillaume prenait de plus en plus conscience de l'ampleur de *l'affaire*. Ces terribles événements risquaient de mettre la France à feu et à sang pendant des années. Malgré son inexpérience en politique, le jeune garde comprenait que le roi n'avait effectivement guère d'autre choix; mais imaginer le corps si ardent de Catherine soudainement sans vie le plongeait dans un profond tourment. Aurait-il le temps et le pouvoir d'empêcher une telle abomination?

Au moins, se dit-il, en me dévoilant les plans du roi, Crillon a clairement démontré qu'il n'entretenait aucun doute sur ma loyauté.

Il avait longuement hésité avant d'accepter la demande, ou plutôt la sommation, formulée quelques mois auparavant par la duchesse de Montpensier... Guillaume devait réaliser son rêve de devenir membre des gardes français, mais seulement dans le but de renseigner les Guise sur les plans du roi et de son fidèle Crillon.

Quel choix déchirant ce fut ! D'abord, incapable d'envisager l'idée de trahir le brave et bon Crillon, l'homme qu'il avait toujours admiré depuis sa tendre enfance, le premier réflexe de Guillaume fut de céder à l'honorable tentation de la loyauté. D'un autre côté, à la seule pensée de ne plus jamais revoir Catherine de Montpensier, il ressentait l'insoutenable impression que son sang se figeait dans ses veines.

Avant elle, Guillaume n'avait connu que la douceur juvénile et innocente de Nicole, une jeune voisine qui avait bouleversé son adolescence, puis, tout dernièrement, le savoir-faire euphorisant des *belles-de-nuit*, comme Louis qualifiait pudiquement les prostituées. Catherine formait, en quelque sorte, un irrésistible amalgame de ces deux féminités extrêmes. Finalement, la déshonorante tentation de la trahison l'emporta.

Fort bien planifiée par Catherine, sa fausse évasion de l'hôtel de Guise s'était déroulée sans anicroche. Toutefois, lors de la rencontre avec Crillon pour l'obtention d'un poste de garde, Guillaume avait éprouvé l'inquiétante impression que sa duplicité avait été percée à jour. Maintenant pleinement rassuré à ce sujet, il se concentra sur l'élaboration d'une stratégie visant à faire échouer les exécutions projetées par Henri III, qu'il jugeait infâmes et indignes du descendant du grand roi Saint Louis.

Un doute lui effleura toutefois l'esprit. La trahison l'avait effectivement toujours dégoûté, et voilà qu'il s'appropriait à commettre les pires fourberies. Le jeune garde rejeta rapidement cette pensée. Comme tous les nouveaux traîtres, il justifia ses agissements en les enrobant de bons sentiments. Selon l'Église, tuer n'était-il pas le plus grand des péchés ? Dans les circonstances, Dieu lui donnait non seulement la possibilité, mais aussi l'obligation d'empêcher les meurtres du chef des ultras catholiques et d'un cardinal. Après s'être bien convaincu de la noblesse de sa décision, il se livra à un rapide calcul mental.

Le lendemain, 19 décembre, la troupe des gardes ordinaires devrait chevaucher durant au moins cinq heures... six, même, en tenant compte des pauses nécessaires pour se rendre à Blois. Comme Grimouville tenait absolument à voyager de clarté, le départ ne se ferait pas avant 9h, ce qui laissait supposer qu'ils arriveraient vers 3h de l'après-midi au plus tôt.

Guillaume savait que la sécurité des châteaux royaux était toujours grandement renforcée à la tombée de la pénombre. Donc, passé 5h, il lui faudrait montrer patte blanche pour franchir le poste de garde du guichet à Blois. De 3h à 5h ! Deux petites heures pour reconnaître les lieux, se rendre à l'hôtel particulier des Guise, prévenir la duchesse du projet d'attentat, et revenir au château de Blois. Extrêmement serré, mais jouable.

Le jeune homme avait pleinement conscience que même en cas de réussite, ça ne laisserait que très peu de temps au clan Guise pour déjouer le plan du roi.

Je dois absolument prévenir Catherine dès demain, lança Guillaume à voix haute.

Et si Grimouville n'était pas du voyage ? En tant que nouveau responsable de la troupe, Guillaume pourrait ordonner de partir plus tôt et d'accélérer la cadence pour arriver vers 2h de l'après-midi. Mais comment convaincre Grimouville de demeurer à Orléans ? Une solution s'imposa alors à son esprit, non sans lui révéler du même coup que les nouveaux traîtres sont capables des idées les plus diaboliques... Réconforté, il s'endormit, malgré tout, du sommeil du juste.

6h45 du matin, 19 décembre 1588.

Pendant son entraînement, Guillaume avait fait la rencontre d'un riche aristocrate qui s'était engagé dans les gardes en espérant démontrer sa virilité à une jeune et jolie comtesse. Après seulement une semaine, l'homme avait abandonné ses folles espérances pour regagner le confort de son somptueux château.

Pendant ces sept jours, il avait sans cesse exhibé ce qu'il considérait comme la huitième merveille du monde : une montre. Mais pas n'importe quelle montre... Une montre qu'on pouvait porter en tout temps sur soi ! Véritable œuvre d'art pour certains, mais surtout objet

très pratique pour Guillaume, qui n'avait pu résister à la tentation de se procurer cette *merveille*.

Le prix de cent écus, la moitié du salaire annuel d'un ouvrier, avait fait quelque peu houspiller le bon notaire Mazurette, qui débloqua néanmoins les fonds nécessaires. Guillaume sourit en se remémorant l'obsession de ce dernier pour le salaire des ouvriers, alors qu'il jetait un regard qu'il aurait souhaité moins chargé d'orgueil vers son superbe *œuf de Nuremberg*, comme on appelait cette nouvelle invention.

6 h 45... Ça lui donnait amplement le temps d'exécuter son plan. Il se frotta avec un linge de corps, s'habilla et se rendit aussitôt à la chambre de Grimouville, dont il connaissait les habitudes matinales. Il prit son air le plus affligé pour saluer son chef avant de s'exclamer :

— Mon pauvre monsieur, comme vous semblez mal en point !

— Au contraire, mon jeune ami, je me sens beaucoup mieux qu'hier.

— Pourtant, vous avez le teint terriblement jaune et les yeux hagards. J'admire votre courage, mais il ne fait aucun doute que votre état empire.

— Tu crois ?

— C'est l'évidence même. Continuez à vous reposer, je vous en prie. Je vais aller aux cuisines et vous ramener de quoi vous sustenter.

— Merci, mais je me sens assez remis pour...

— Si vous me permettez, je crois vraiment que vous devriez manger et reprendre un peu de vos couleurs avant de rencontrer les hommes ce matin. Il faut leur démontrer que leur chef a retrouvé ses pleines capacités.

Grimouville réfléchit pendant quelques secondes, laissant ainsi le temps à sa prodigieuse imagination de l'emporter sur son jugement.

— D'accord, mon ami, approuva-t-il, il est vrai que je ne me sens pas très bien. Je vais donc t'attendre ici.

La veille, Guillaume s'était souvenu que quelques années auparavant, son père avait aussi souffert de violentes diarrhées. Accouru à son chevet, l'apothicaire Nicholas Faucher l'avait vertement tancé en lui reprochant sa grande consommation de fageots, un mets qu'il considérait comme le pire ennemi d'une saine digestion.

La cuisinière de *l'Auberge de la Pucelle* frottait ses yeux encore tout bouffis de sommeil, lorsque Guillaume surgit dans sa cuisine.

— Oh là, jeune homme ! On n'entre pas ici comme dans un moulin, rugit-elle.

— Pardonnez ma précipitation, ma chère dame, mais mon chef souffre d'un problème de constipation. Quand ça lui prend, son apothicaire lui suggère de manger des fageots, sauriez-vous lui en cuisiner ? Bien sûr, comme tout travail mérite salaire, voici pour vous.

Guillaume avait conclu sa requête en déposant une pièce de deux livres, soit le salaire d'un jour pour un ouvrier, aurait dit le notaire, sur la table à laquelle était assise la cuisinière. Celle-ci jeta un regard avide vers la pièce, avant d'assurer son client de sa totale collaboration.

— Comme je comprends votre pauvre chef, mon bon jeune homme ! Je souffre moi-même régulièrement de ce problème, ma foi, fort embêtant. Va pour les fageots, c'est effectivement un bon choix. J'y rajouterai même un ingrédient de mon cru, du psyllium. Avec ça, croyez-moi, les intestins de votre chef couleront comme la Loire.

Cela dit, elle s'empara lestement de la pièce de monnaie, sourit à Guillaume et précisa :

— Revenez dans trente minutes. Les meilleurs fageots du monde vous attendront.

Ah ! L'étonnant pouvoir de l'argent, s'émerveilla Guillaume pour lui-même, avant de saluer l'avenante cuisinière.

— Je vous remercie, ma bonne dame, et vous souhaite une excellente journée. À tantôt, donc.

Il profita de cette demi-heure pour faire la tournée des chambres afin de réveiller les hommes et leur demander d'être prêts à sauter sur leur cheval à 8 h au plus tard.

7 h 25 du matin.

Assis sur son lit, Grimouville s'empiffrait des fageots de la cuisinière...

— Je ne suis pas convaincu que ce plat va soulager mes pauvres intestins, mais je dois admettre que c'est délicieux.

— En effet, approuva Guillaume. Malgré tout, j'espère de tout cœur que cela vous remettra sur pieds, mais je crois sincèrement qu'il serait plus sage que vous preniez tout le temps nécessaire pour bien

vous rétablir. Je pourrais mener la troupe à Blois aujourd'hui et vous nous y rejoindriez demain.

—Pas question. Je n'ai jamais abandonné mon poste de toute ma vie. Va plutôt t'assurer que les hommes soient prêts à prendre la route dès le lever du jour ; à 9 h au plus tard.

—À vos ordres, monsieur, j'y vais de ce pas, l'assura Guillaume, sans préciser que tous s'étaient déjà préparés afin de pouvoir monter à cheval dès 8 h.

7h55 du matin.

Après une discussion amicale avec ses camarades et une visite aux écuries pour s'assurer de la bonne forme d'Éclair, Guillaume était retourné à la chambre de Grimouville, convaincu de le retrouver au beau milieu d'une nouvelle attaque de diarrhée. Mais le diable d'homme était plutôt en train de finir de s'habiller en sifflotant un air à la mode.

—Ah, Guillaume ! s'exclama-t-il, débordant de santé et de bonheur. Quelle merveille, ces fageots ! Je me sens comme à vingt ans.

—Tant mieux, monsieur, lui retourna Guillaume avec un superbe faux enthousiasme, tout en regrettant sa générosité envers la cuisinière.

—Les hommes seront-ils prêts pour 9 h ?

Guillaume n'ayant d'autre choix que de composer avec la forme retrouvée de son chef, il préféra utiliser la situation à bon escient.

—Oui, monsieur, même qu'ils sont déjà tous prêts à partir tellement ils ont hâte d'arriver à Blois. Ils m'ont fait savoir qu'ils aimeraient beaucoup partir dès 8 h 30. Chevaucher quelques minutes avant le lever du jour ne causerait effectivement pas de problèmes.

Le vieux lieutenant n'eut besoin que de cinq secondes de réflexion avant de rendre sa décision.

—En effet, je connais cette route ; son bon état nous permettra de chevaucher en sécurité, même à la noirceur.

—Merci, monsieur. À tantôt, donc. Je descends prévenir les hommes.

Guillaume dévala l'escalier, heureux d'avoir réussi à dissimuler sa grande satisfaction. En partant dès 8 h 30, l'arrivée à Blois, prévue

vers 2 h 30, devenait une quasi-certitude, ce qui lui laisserait amplement le temps de prévenir Catherine du complot qui menaçait sa famille.

10 h 15 du matin, aux environs de Meung-sur-Loire.

— Crois-tu qu'il en a encore pour longtemps ? s'inquiéta Charles Lejeune.

— Comment savoir, mon bon ami ? À son premier arrêt, voilà à peine une heure, il a eu besoin d'une dizaine de minutes pour libérer ses intestins.

Guillaume jeta un rapide coup d'œil sur son œuf Nuremberg et constata :

— Cette fois, ça fait déjà quinze minutes qu'il s'est réfugié dans la forêt. Il ne devrait donc pas tarder.

— Je l'espère, ces arrêts non prévus sont ennuyeux autant pour les chevaux que pour les hommes.

— À qui le dis-tu !

— C'est quand même bizarre, enchaîna Charles, le lieutenant semblait tellement en forme ce matin.

— En effet, mais on n'y peut rien. Malgré les progrès de la médecine moderne, la cause de ces maux de ventre est encore inconnue.

— Je suppose qu'il...

Lejeune s'interrompt en voyant Grimouville surgir de la forêt en finissant d'ajuster ses hauts de chausses. Il apostropha Guillaume dès qu'il s'approcha de la troupe.

— Toi et tes maudits fageots !

— Désolé, lieutenant, je connais peu ces choses, mais la cuisine semblait tellement sûre de sa solution.

Pour toute réponse, Grimouville remonta en selle en jetant un regard ambigu à Guillaume, qui crut y lire un curieux mélange de colère et de suspicion. Quelques minutes plus tard, le jeune homme se permit d'attiser davantage la colère de son chef quand, dans le but de reprendre un peu du retard accumulé, il lança son cheval au galop. Bientôt, toutes les autres montures de la troupe se mirent à suivre le rythme imposé par Éclair. Faisant mine ne pas entendre les exhorta-

tions de Grimouville à ralentir la cadence, Guillaume ne put réprimer un sourire de satisfaction. Il lui était encore possible d'arriver à temps à Blois.

2 h 30 de l'après-midi, Auberge de l'ermite, Saint-Dyé-sur-Loire.

— Quelle idée vous avez eue, mon bon monsieur, de vous gaver de fageots alors que vous souffrez de diarrhées ?

— Je suis bien d'accord avec vous, chère madame, et croyez bien qu'on ne m'y reprendra plus jamais, répliqua Grimouville.

La patronne de l'auberge, tout heureuse de recevoir une troupe d'hommes affamés en cette période peu propice aux affaires, avait écouté avec une compassion exemplaire les malheurs du lieutenant. Elle semblait bien déterminée à diminuer les souffrances du pauvre homme, tout en augmentant les bénéfices de son établissement.

— Je vais vous servir un bon bouillon de légumes ; buvez-le tranquillement pendant que je vous prépare du jambon avec des carottes. Mais surtout, prenez tout votre temps pour profiter de nos commodités afin de bien soulager vos intestins.

— C'est un plaisir d'entendre d'aussi bons conseils, chère madame, la remercia Grimouville en élevant la voix à l'intention de Guillaume, assis à la table voisine en compagnie de Charles.

— Je peux aussi servir du vin et du jambon à vos hommes ; s'ils peuvent payer, évidemment, proposa l'aubergiste.

— Évidemment ! Guillaume, à toi l'ardoise ! ordonna Grimouville en élevant à nouveau la voix. Tu nous dois bien ça.

— D'accord, monsieur, à vos ordres.

Avec ce nouvel arrêt, les espoirs de Guillaume pour une arrivée hâtive à Blois s'amenuisaient de minute en minute. Selon la patronne, son auberge se trouvait à au moins cinq lieues du château de Blois. Et ni Grimouville ni ses hommes ne semblaient pressés d'abandonner vin et jambon pour se lancer sur la route battue de plus en plus violemment par un vent glacial de décembre. Guillaume se dit alors que la route vers la fourberie pouvait aussi être parsemée d'embûches et qu'il avait encore beaucoup à apprendre sur les bienfaits et méfaits culinaires.

6 h 30 du soir, 19 décembre 1588, salle de garde du Château de Blois.

— En plus de tout ça, je n'ai toujours pas pu rencontrer Chicot. Le mauvais sort s'acharne vraiment sur moi.

Guillaume avait été très heureux de retrouver son ami Louis Leblanc, mais il fut encore plus heureux de l'entendre conclure l'interminable récit de ses pérégrinations depuis son arrivée à Blois.

— Comment ça ? l'interrogea-t-il quand même, plus par politesse que par réel intérêt.

— La reine mère Catherine n'a jamais aimé l'humour de Chicot. La grosse italienne a exigé qu'il soit chassé de Blois, par crainte qu'il nuise aux négociations du roi avec les délégués des États généraux. Il s'est donc réfugié au château de Chambord, tout près de Blois. Je m'y suis rendu un après-midi de la semaine dernière, convaincu que j'allais enfin pouvoir le rencontrer, vu que ce château est très peu habité à cette période de l'année.

— Donc, tu as pu le rencontrer ?

— Eh non, la reine mère venait d'exiger qu'il soit plutôt retourné au Louvre.

— Vraiment pas de chance pour toi, mon pauvre ami. Mais j'ignorais que Catherine de Médicis se trouvait à Blois.

— La maudite florentine est partout où l'on intrigue, et actuellement, Blois est le paradis des amateurs d'intrigues et de complots.

— Je déteste quand tu déblatères contre autrui. De plus, la reine mère jouit de tout mon respect pour avoir toujours tenté de ramener la paix entre catholiques et protestants.

— Tu as raison. Qui suis-je pour juger de ses politiques ? Et il est vrai que je suis trop porté sur les ragots.

Louis fit une pause pour examiner son ami, qui lui semblait fatigué et surtout dépité.

— Je n'aurais pas dû te tenir un aussi long discours. Je voulais t'en apprendre sur la vie à Blois, mais tu es sûrement épuisé après cette longue chevauchée. À quelle heure êtes-vous arrivés ?

— Il passait 5 h 30, ce qui explique mon air peu aimable. Je suis extrêmement déçu d'être arrivé après la fermeture de la barrière au guichet, car j'aurais aimé découvrir la ville en arrivant.

— Dans ce cas, tu n'as rien manqué.

— Comment ça ?

— Les mesures de sécurité ont été renforcées depuis hier matin. La barrière est maintenant sévèrement contrôlée vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Quoi ?

— Tu vas bien, mon ami ? Pendant une seconde, j'ai cru que tu allais tomber dans les pommes.

— Je me suis donné tout ce trouble pour rien ! explosa Guillaume.

Constatant l'air éberlué de son interlocuteur, il adopta un ton plus posé pour demander :

— Il doit quand même y avoir une possibilité de franchir cette maudite barrière ?

— Oui, mais seulement pour un excellent motif et avec une autorisation écrite de la main de Crillon. C'est valable pour tous, sauf pour les nobles, bien sûr.

Leblanc prit son plus bel air de comploteur et pencha le torse vers son ami pour lui murmurer :

— N'en parle à personne, mais il se prépare sûrement quelque chose de grave. Il y a environ trois cents hommes à Blois pour la tenue des États généraux ; des nobles, des religieux, des bourgeois, des soldats. Chacun est un partisan fanatique du roi ou du duc, et tous complotent pour faire triompher leur parti. Des duels éclatent régulièrement entre royaux et guisards ; même qu'un affrontement en règle a fait plusieurs morts, le 30 novembre dernier. C'est complètement fou ! Des rumeurs circulent... Certaines parlent de l'enlèvement du roi par les partisans du duc et d'autres de l'emprisonnement du duc par le roi ; certaines parlent même de meurtre. Pas de doute, quelque chose de grave se prépare.

— Et quand ce *quelque chose* doit-il se produire ?

— Ça, personne ne le sait.

— C'est embêtant ! Je parle de la fermeture de la barrière, bien sûr. J'aurais bien aimé découvrir la ville de Blois et les environs.

— À la recherche d'une bonne amie, je suppose ? Il est vrai qu'à part la reine mère, qui a depuis longtemps cessé de batifoler, la gent féminine se fait rare au château. Il y a bien Louise de Lorraine-Vaudemont, l'épouse du roi... Certains disent avoir aperçu

une des maîtresses du duc, Charlotte de Sauve, mais ces deux femmes ne sont évidemment pas pour des communs comme nous.

— Comment faire pour franchir la barrière ? se questionna Guillaume à voix haute.

— Allons, allons, mon bon ami, ne désespère pas. Tu connais pourtant ma débrouillardise légendaire. Je sais comment sortir de l'enceinte du château.

— Quoi ? Comment ?

— Laisse-moi te raconter. Avant même que les mesures de sécurité soient renforcées, il fallait montrer patte blanche pour passer au guichet, une fois la nuit tombée. Or, il se trouve que depuis trois semaines, j'ai une bonne amie à Blois. Elle est superbe, je te le jure, mais elle a un défaut : elle ne peut me recevoir que le soir. Il me fallait donc trouver une solution.

— Et tu as trouvé ?

— Bien évidemment. Tout problème peut être résolu quand on a les bonnes informations. Et où trouve-t-on les bonnes informations, selon toi ?

— Euh... dans les livres ?

— Non, que nenni, mon ami. On trouve les bonnes informations chez les vieux. Il faut bien sûr éviter ceux qui sont déjà séniles, mais généralement, plus ils sont vieux, plus ils sont une bonne source d'informations.

— Allons donc, fit Guillaume, déçu que Louis lui serve une autre de ses plaisanteries douteuses.

— Je ne plaisante pas. J'ai tenté l'expérience de nombreuses fois. Les aînés savent plein de choses, mais personne ne leur parle. Les hommes, surtout, sont très souvent seuls et aimeraient bien discuter avec les gens, sauf que personne ne s'intéresse à eux. Moi si, à tout le moins quand je cherche des informations. Alors, je vais dans une auberge ou une taverne, et je m'intéresse au bonhomme qui me semble le plus âgé et qui a toute sa tête. Je m'assois à sa table, lui paie du vin, lui pose des questions et surtout, *surtout* je dis bien, je l'écoute. Tout homme âgé qui n'a pas été réellement écouté depuis des années devient un flot intarissable d'informations, en particulier quand on stimule sa mémoire avec du vin. C'est ce que j'ai fait voilà quelques semaines. Le tenancier de *l'Auberge de la Loire* m'avait désigné un très vieux client en me disant qu'il était un ancien serviteur

du château de Blois. Alors, je suis allé m'asseoir avec, lui ai payé du vin et l'ai écouté.

— Et puis ?

— Que veux-tu savoir sur l'histoire du château ?

— Pour dire le vrai, ça ne fait pas partie de mes intérêts actuels.

— Tu devrais. Laisse-moi t'éduquer. Tiens, savais-tu que c'est ici, lors du passage de Charles Quint en 1539, que notre poète national Ronsard a rencontré Cassandre Salviati, qui lui a inspiré son célèbre poème *Les amours de Cassandre* ?

— Non, bien sûr que non, mais...

— Mais, Augustin, mon vieil ex-serviteur, le savait, lui. Bon, changeons d'art et voyons si tu t'y connais plus en peinture. Connais-tu le tableau *La Naissance de Vénus*, de Botticelli ?

— Non, et franchement, ton cours sur l'art ne m'intéresse pas du tout !

— Ah oui, même si ce tableau te permettait de quitter l'enceinte du château sans encombre ?

— Là, je suis plus intéressé. Explique-toi.

— Avec joie, mais d'abord, réglons les vulgaires questions monétaires. Comme tu sais, notre solde n'est toujours pas réglée et j'ai eu pas mal de dépenses, dernièrement. Ma bonne amie aime bien les petites surprises et Augustin m'a coûté très cher en vin. Alors, sincèrement, je pense qu'une légère contribution de ta part serait justifiée.

— Combien ?

— Vingt livres.

— C'est raisonnable. Ça représente deux semaines du salaire d'un... enfin, bref, je suis d'accord. Mais à la condition que ton plan ne me conduise pas en prison.

— Il est sans failles. Laisse-moi te l'expliquer.

Trente minutes plus tard, Guillaume ne put que féliciter son ami.

— Je m'engage à te donner vingt livres chaque fois que tu me sortiras de mon ignorance.

— Ah oui ? Alors, je vais devenir plus riche que le duc de Guise !

L'espoir ayant refait surface, Guillaume alla se coucher dans la minuscule chambrette que Grimouville lui avait assignée. Toutefois, le sommeil lui vint difficilement. Dans quelque vingt-quatre heures, il allait soit revoir la duchesse de Montpensier, soit être mis aux arrêts pour haute trahison.

8 h du matin, 20 décembre, appartements de Catherine de Médicis, château de Blois

—Comment vous portez-vous, aujourd’hui, ma mère?

Un bref éclair de colère enflamma le regard d’Henri III, mais il se reprit rapidement et sourit au duc de Guise en lui tendant son drageoir.

—Elle va mieux, ce matin, mon cher cousin, répondit le roi pour la reine mère, mais goûtez ces dragées que mon pâtissier vient de préparer. Une vraie réjouissance pour le palais!

Le duc tendit sa main droite vers le drageoir, puis la retira aussitôt.

—Je serais un très mauvais sujet si je me servais avant Votre Majesté.

—Allons donc, cher duc, vous ne croyez quand même pas que ces petites merveilles sont empoisonnées? répliqua doucement le roi.

Il glissa ostensiblement une dragée entre ses lèvres avant de poursuivre.

—Combien de fois devrai-je vous dire que de tous mes sujets, vous êtes celui qui m’est le plus cher?

Bien joué, mon fils, songea la reine mère, même après toutes ces années, tu détestes toujours autant que Guise s’adresse à moi en m’appelant « ma mère ». Mais tu sais maintenant dissimuler parfaitement ta haine ; il est vrai que tu es allé à la bonne école.

Catherine de Médicis se souvenait très bien, malgré les trente-deux années qui s’étaient écoulées depuis, de cet après-midi de juillet 1556 au cours duquel son fils avait tenté de frapper Henri de Guise au visage, précisément parce qu’il avait osé dire *ma mère* à Catherine. Déjà beaucoup plus fort que le futur roi, le tout jeune Guise avait bloqué le coup avant de projeter son agresseur au sol. *Tu t’en souviens très bien, mon fils, car je t’ai appris tout jeune à ne jamais oublier un affront.*

Lasse d’entendre les deux Henri rivaliser en faux compliments et en révérences forcées, Catherine, comme cela arrive souvent aux très vieilles personnes, préféra replonger dans son passé; le pire de ses souvenirs lui semblant plus doux que le meilleur de ses moments présents.

Elle se revit à quatorze ans, héritière de la colossale fortune des Médicis, alors qu'elle arrivait en France pour épouser Henri, le deuxième fils du roi François 1^{er}, avec, dans ses valises, une immense dot de 130 000 écus.

Son oncle, le pape Clément VII, avait promis une dot papale tout aussi impressionnante lors de ses négociations avec François 1^{er}. Mais ce dernier dut se contenter d'une demi-dot, puisqu'après le décès de Clément VII, moins d'un an après le spectaculaire mariage, son successeur Paul III refusa de payer la somme promise au roi de France, qui se lamenta en ces termes : *J'ai eu la fille toute nue, personne ne m'en avait prévenu.*

Ce n'était que justice, se redit Catherine pour la centième fois, *puisque, moi, personne ne m'avait prévenue que je n'aurais qu'un demi-mari.*

Effectivement, le roi Henri étant follement amoureux de son ex-gouvernante, la très belle Diane de Poitiers, il fit de celle-ci sa maîtresse officielle à la cour, au grand dam de Catherine.

Ah ! Que je l'ai détestée, celle-là ! Tellement que je n'ai pu haïr vraiment aucune autre personne de toute ma vie. La vraie haine, la haine profonde et intemporelle, nous épuise à ce point, que j'ai craint d'y laisser toute mon énergie.

Le destin de Catherine et d'Henri bascula lorsque celui-ci devint l'héritier du trône, après le décès aussi précoce que mystérieux de son frère aîné, le dauphin François. Bien sûr, Catherine fut soupçonnée de l'avoir empoisonné. N'était-elle pas femme et Italienne ?

Quoi qu'il en soit, elle commença dès lors à subir de fortes pressions pour faire oublier la déception de la dot papale, en donnant au plus tôt des héritiers mâles au royaume de France, comme le voulait la loi salique. Elle s'y appliqua de son mieux, malgré les amours toujours florissantes entre son mari et la belle Diane de Poitiers. Mais après dix ans de mariage, aucun futur roi n'avait fait son apparition dans le royaume de France.

Désespérée et craignant une répudiation, Catherine consulta une pléthore de médecins et une multitude de voyantes de tout acabit. Or, l'héritier se faisait toujours attendre, malgré de nombreuses suggestions plus ou moins valables scientifiquement, comme s'insérer de l'ail dans le vagin pendant douze heures ou pire encore, du sang de lapin dans lequel avaient macéré du vinaigre et la patte arrière gauche

d'une belette. Et que dire de l'urine de mule qu'elle devait ingurgiter quotidiennement ? Le pauvre Henri n'était pas en reste, puisqu'il devait frotter son membre avec de l'huile de cerfeuil dans lequel avaient trempé les couilles des meilleurs taureaux de France.

Finalement, en janvier 1544, Catherine accoucha d'un premier héritier, le futur roi François II. Un médecin plus terre-à-terre que les autres, Jean Fernel, après avoir constaté une légère anomalie dans l'organe sexuel royal, avait simplement suggéré au couple la position de la levrette. Excellente suggestion ! Catherine accoucha de dix enfants par la suite, dont trois devinrent rois de France. La reconnaissance de la reine envers le bon docteur fut évidemment sans limites, jusqu'à ce qu'elle apprenne que l'efficace suggestion venait en fait de Diane de Poitiers !

Cette garce préférait que je reste la reine plutôt que de me voir remplacée par une femme jeune et séduisante qui lui aurait fait une plus forte compétition. Dire qu'en plus, Henri m'a imposé cette chipie à titre de gouvernante de nos enfants. Difficile de trouver mieux comme humiliation.

Malgré tout, Catherine adorait son mari. Aussi fut-elle dévastée par sa mort spectaculaire en juillet 1559. Alors qu'il participait à un tournoi, Henri voulut démontrer sa vigueur à Diane, dont il portait les couleurs. Il insista donc pour continuer à rompre des lances contre le jeune et robuste comte de Montgomery. Évidemment que ce dernier ne voulait pas sortir vainqueur du combat, mais sa lance glissa accidentellement sur le bouclier du roi, avant de s'enfoncer profondément dans son œil droit.

J'ai vraiment cru devenir folle en voyant Henri se tordre de douleur. J'ai tout fait pour tenter de le sauver. J'ai même exigé qu'on amène des condamnés à mort afin que les médecins reproduisent sur leurs viles personnes l'accident dont fut victime le roi. Ça ne servit qu'à démontrer au grand chirurgien Ambroise Paré qu'il n'y avait rien à faire, puisque les lances atteignaient toujours le cerveau des condamnés après leur avoir percé l'œil. Le cerveau de mon cher Henri était donc mortellement touché. Il décéda après dix jours d'atroces souffrances. Depuis près de trente ans, je n'ai jamais porté une autre couleur que le noir en souvenir de mon amour pour lui. Une seule consolation a soulagé quelque peu mon immense peine... Sitôt les fu-

nérailles terminées, j'ai forcé la Diane à plier bagage et à quitter la cour. En tant que régente et reine mère, j'ai dû par la suite gouverner la France pendant de longues et terribles années. Bien sûr, certaines personnes m'ont accusée de tous les complots visant à m'accrocher au pouvoir. Pauvres imbéciles ! J'étais bien obligée de régner, vu le décès prématuré de mon premier fils, François, et la faiblesse de mon deuxième, Charles. Et maintenant, mon fils préféré, Henri, celui que j'ai toujours vénéré, règne sans tenir compte de mes conseils. Je le vois se précipiter à sa ruine, et je crains fort qu'il ne perde le corps, l'âme et le royaume.

Catherine se sentit tout à coup terriblement lasse. Elle regroupa toutes ses forces restantes et sortit son plus bel accent italien, celui qui avait fait trembler la France pendant tant d'années, pour houspiller les deux Henri comme s'ils avaient encore cinq ans.

— Vous deux, je vous prie, épargnez-moi vos hypocrisies et vos faux-semblants. Veuillez quitter ma chambre, je vous prie, et laissez la mort s'installer en moi.

Après quelques *Après vous, cher cousin* et *Votre Majesté est trop aimable*, les deux Henri s'approchèrent de la porte et saluèrent la reine mère d'une même voix parfaitement harmonisée.

— Bonne journée, ma mère.

Catherine remarqua que le poing de son fils se ferma violemment, avant de se relâcher tranquillement, comme à regret. Effrayée par ce geste pourtant anodin, elle regretta d'avoir éconduit ainsi les deux Henri. Elle songea même à les rappeler pour les supplier de cesser leur mascarade et de chercher à s'entendre réellement pour le bien de la France. Mais elle se ravisa aussitôt. Fataliste depuis toujours, elle savait qu'on ne pouvait lutter contre le destin, et celui de ces deux-là était irrémédiablement fixé depuis longtemps. La reine mère se contenta de fermer les yeux pour mieux laisser la mort s'emparer d'elle.

7 h 30 du soir, 20 décembre 1588, salle du Conseil d'Henri III, château de Blois.

— Valmont, as-tu déjà chassé le sanglier ?

Lors du Conseil précédent, Louis de Valmont avait cru déceler un certain fléchissement dans la volonté du roi. Il venait donc de lui suggérer l'emprisonnement du duc de Guise plutôt que son exécution pure et simple.

— Non, sire, désolé, répondit-il, quelque peu désarçonné par la question.

— Ça se voit, car tu saurais qu'il existe des bêtes sur lesquelles il ne sert à rien de jeter un filet, puisqu'aucun ne leur résiste. La seule solution est donc d'abattre ces maudites bêtes.

— Je vois, Sire, et je remercie Sa Majesté pour l'explication.

— D'autant plus que les seuls bons ennemis sont les ennemis morts, car les morts ne peuvent livrer bataille.

Tous les conseillers royaux approuvèrent bruyamment cette affirmation. D'abord, parce qu'elle était incontestable et ensuite, parce qu'elle avait été proférée par le très puissant seigneur Roger de Bellegarde, premier gentilhomme de la chambre du roi, que celui-ci venait de désigner pour superviser les préparatifs de l'exécution du duc.

Au cours des minutes suivantes, les conseillers s'entendirent aussi sur les derniers détails de *l'affaire*. Il ne leur restait plus qu'à attendre le prochain Conseil auquel devrait participer le duc, en espérant qu'entretemps, ce dernier demeure sans méfiance.

8 h 35 du soir, aile des gardes, château de Blois.

Guillaume ne pouvait détacher son regard de son œuf de Nuremberg. Cinq minutes de retard ! Avait-il bien fait d'accorder sa confiance à l'inconstant Louis Leblanc dans un moment si critique ?

Il admirait toutefois l'habileté dont avait fait preuve son camarade pour soutirer des informations à Augustin. L'ex-serviteur avait appris qu'un des conseillers du roi Louis XII avait fait aménager un escalier dérobé afin de recevoir sa maîtresse sans s'attirer le courroux du très scrupuleux roi. Augustin ne connaissait toutefois pas l'emplacement précis de cet escalier secret ; il n'avait qu'appris que son entrée était dissimulée par un tableau.

Or, des centaines de tableaux et de reproductions étaient suspendus dans les 564 pièces du château, sans compter les 75 escaliers qui menaient à autant de corridors. Louis Leblanc avait écarté d'emblée

les pièces fermées, dont les locataires changeaient régulièrement, pour plutôt concentrer ses recherches dans les corridors moins fréquentés où la belle pouvait faire une entrée plus discrète. Il supposa ensuite, l'amour étant ce qu'il est, que le conseiller avait probablement choisi un tableau qui lui rappellerait sa bien-aimée. Après quelques jours de brèves explorations, Louis tomba sur une splendide reproduction de *La naissance de Vénus*. Eurêka ! Le tableau dissimulait effectivement une ouverture qui donnait sur un escalier qui lui-même menait en quelques minutes à une sortie située sur une façade latérale, éloignée des points d'entrée au château. Guillaume se mourait d'impatience de voir ce fameux escalier de ses propres yeux.

Enfin, trois légers grattements se firent entendre à sa porte. C'était le signal convenu. Aussitôt la porte ouverte, Louis incita son ami au silence en plaçant un index sur ses lèvres. Guillaume se laissa guider par la faible lueur d'un bougeoir que Louis tenait à sa main droite.

Pas mal, hein ? murmura ce dernier d'un ton lubrique en éclairant les formes de *la Vénus*. En moins de cinq minutes, les deux amis se retrouvèrent dans la cour extérieure du château.

Restait à franchir la barrière du guichet. *Aucun problème*, avait assuré Louis la veille au soir. En effet, il avait conclu avec Thomas, un autre garde ordinaire tout aussi libertin et indiscipliné que lui, un de ces marchés pas très honorables dont il se faisait une spécialité. Celui-ci était fort simple : chacun des deux dévoyés laissait l'autre franchir le guichet lors de sa période de garde. Profitant du faible éclairage fourni par les flambeaux, Louis fit de sommaires présentations.

— Salut, Thomas, je te présente Guillaume, l'ami dont je t'ai parlé. Examine bien sa tronche pour que tu puisses le reconnaître sans peine à son retour.

Thomas, un gros garçon d'à peine vingt ans aux cheveux roux et au nez retroussé, sourit de toutes ses dents précocement cariées.

— Pas de problème, mon ami. Amusez-vous bien, cette nuit, mais n'oubliez pas que je termine ma garde un peu avant 8 h et que des rondes de surveillance sont effectuées toutes les heures. D'ailleurs, disparaîsez vite, la prochaine est pour bientôt.

Les deux amis ne se firent pas prier et se mirent à courir vers la ville de Blois. À peine trois minutes plus tard, ils arrivèrent à un carrefour où ils s'arrêtèrent pour reprendre leur souffle. Lors de banales

conversations avec ses camarades, Guillaume avait appris qu'il devait prendre à droite pour se rendre à l'hôtel de Guise.

— C'est ici que nos chemins se séparent, dit-il à Louis.

— Non, c'est tout droit pour aller chez ma bonne amie. Je vais te présenter à sa sœur, comme convenu.

— J'ai déjà une bonne amie. Bonne soirée.

Et Guillaume se remit à courir vers Catherine. Dans sa précipitation amoureuse, il ne remarqua pas que Louis le suivait de loin...

Le guichet de l'hôtel de Guise était gardé par deux hommes autrement plus zélés que Thomas. Les deux soulevèrent leurs arquebuses dès que Guillaume fut à vingt pieds d'eux. Une voix rageuse s'éleva dans la nuit :

— Allard ! Enfin, on se retrouve. Je savais que Dieu, dans sa grande bonté, allait me permettre d'exercer ma vengeance !

— Retz, je t'avais oublié, toi ! Écoute, ce sera un plaisir de continuer cette conversation à un autre moment, mais pour l'instant, je dois voir la duchesse de toute urgence.

Retz rangea son arquebuse et sortit du guichet.

— La seule urgence, ici, c'est de te faire goûter à la pointe de mon épée.

— Ça sera quand tu voudras, mais pour l'instant, comme tu peux le constater, je n'ai même pas d'épée et je...

— Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Un homme venait de sortir de la pénombre et s'avançait lestement vers le guichet.

— Laurent ! Je ne savais pas que tu étais rendu à Blois, mais je suis content de te revoir. S'il te plaît, fais entendre raison à Retz et conduis-moi vite chez la duchesse.

— Salut, Guillaume. Pour commencer, je vais t'emmener chez le capitaine Lavigne. Ce sera à lui de décider pour la suite.

— D'accord, mais faisons vite, s'il te plaît, chaque minute compte.

— Elle t'a manqué à ce point, rigola Laurent, qui reprit aussitôt sa physionomie sévère de lieutenant pour ordonner à Retz de remettre ses projets de vengeance à plus tard.

Guillaume rejoignit prestement Laurent et lui emboîta le pas, sous les maugréements de Retz.

9 h 20 du soir, salle des gardes, hôtel de Guise, Blois.

—Guillaume ! Eh bien, si je m’attendais à ta visite. Je n’avais plus eu de tes nouvelles depuis ta spectaculaire évasion.

—Je crois, capitaine, que vous savez très bien à quoi vous en tenir sur ma *spectaculaire évasion*. Ma visite ici en est d’ailleurs la suite logique.

—Je vois. Mais avant que je te conduise chez la duchesse, tu vas devoir m’en dire davantage.

Lavigne écouta avec la plus grande attention le récit de Guillaume, en ne se permettant que de très rares interruptions pour lui demander de préciser certains points, puis se leva pour lui serrer la main en le félicitant chaleureusement.

—Bravo ! Tu es bien le digne fils de Pierre Allard.

Dix minutes plus tard, Guillaume ne put dissimuler son émotion lorsqu’un garde lui ouvrit les portes de l’appartement privé de Catherine de Montpensier. Malgré l’heure tardive, la duchesse était vêtue fort élégamment d’une robe rouge serrée à la taille et tendue vers l’avant. Le jeune amant avait rêvé à un accueil plus chaleureux, mais elle se contenta de lui lancer :

—J’espère que tu as une bonne raison pour te présenter chez moi à cette heure sans même prévenir.

—Oui, madame, une excellente raison, se contenta de répondre Guillaume avant de lui raconter les fruits de sa trahison.

À son tour, Catherine l’écouta religieusement. Son expression oscillait entre la colère et l’inquiétude, jusqu’à ce qu’elle statue :

—Ce sont effectivement des informations importantes, mais aussi très troublantes. Même moi, pourtant bien au fait de la fourberie d’Henri III, je n’avais pas prévu une telle ignominie. Je te remercie pour ta loyauté, mais tu n’as pas une idée du moment précis où ces lâches veulent assassiner mon frère ?

—Malheureusement non, madame, enfin... pas précisément. Mais ça se passera lors d’une prochaine participation du duc à une réunion du Conseil royal.

Malgré une inquiétude apparente, le visage de Catherine s'adoucit. Elle s'approcha de Guillaume pour lui déposer un rapide baiser sur les lèvres, puis ouvrit la porte pour lancer un ordre au garde de faction.

— Va vite quérir Brissac. Je le veux ici dans moins de dix minutes.

Elle referma la porte et expliqua sommairement :

— Le comte de Brissac est le meilleur ami de mon frère. C'est un excellent soldat et surtout, un fin stratège. Lors de la journée des barricades, il a réussi à neutraliser le brave Crillon. J'espère qu'il pourra répéter cet exploit et sauver Henri des griffes du roi.

Le visage de Guillaume se décomposa légèrement en entendant le ton enthousiaste avec lequel la duchesse avait vanté les mérites du comte. Le ton d'une amoureuse, ou à tout le moins d'une ex-amoureuse. Elle s'approcha pour lui pincer la joue comme les mères le font avec un gamin difficile et dit :

— Tu sais que tu es intelligent et très perspicace, toi, mais aussi, un peu trop jaloux. Tu as toujours su que je n'avais rien d'une oie blanche. Mais mon histoire avec Brissac est terminée depuis longtemps et... tiens, le voilà.

En effet le garde venait d'annoncer l'arrivée de Charles de Cossé, comte de Brissac. C'était un homme plutôt grand qui devait approcher de la quarantaine. Ses traits nobles et intelligents reflétaient les airs d'une personne habituée aux plus grands honneurs. Il salua respectueusement Catherine, puis, après de courtes présentations et d'encore plus courtes salutations, la duchesse lui résuma les faits. Le comte saisit parfaitement l'importance et l'urgence de la situation.

— Soyez assurée, madame, que je vais tout faire pour sauver le duc. Je m'en vais de ce pas renforcer la sécurité autour de sa personne. Et dès son réveil demain matin, je me chargerai de le convaincre de ne pas assister au prochain Conseil.

— Je compte sur vous, mon cher ami.

Le comte fit une courte révérence à la duchesse, salua Guillaume d'un bref mouvement de la tête, et se dirigea vers la sortie du pas assuré des gens convaincus de leur importance.

La mine de Guillaume trahissait un niveau d'assurance beaucoup moins élevé. Visiblement, il digérait toujours aussi mal l'évidente bonne entente entre Catherine et son *cher ami*. Constatant son trouble, cette dernière lui sourit avant de lui chuchoter :

—Allons, mon cher amant jaloux, viens avec moi. Tu as bien mérité une récompense.

Elle le prit par la main et l'entraîna vers une pièce fermée qu'il espérait être sa chambre.

7 h 20 du matin, 21 décembre, cabinet privé du duc de Guise, château de Blois.

—Allons donc, mon cher Brissac, jamais il n'osera. Il se mettrait à dos non seulement le roi d'Espagne et le pape, mais tous les bons catholiques de France.

—Croyez-moi, monseigneur, il osera.

—Je l'ai encore vu chez la reine mère, hier. Je le connais bien et j'aurais deviné son jeu s'il préparait quelque trahison. Mais il m'a assuré une fois de plus qu'il tenait à m'avoir à ses côtés pour le bien de la France et de la vraie religion.

—Je n'en doute pas, monseigneur, mais vous savez à quel point le roi peut être habile politicien et fin dissimulateur, comme l'était son ancêtre Louis XI.

—Que vient faire Louis XI dans cette histoire ?

—Vous venez de me dire que le roi a assuré vous vouloir à ses côtés.

—En effet.

—Savez-vous ce que Louis XI a dit au connétable de Saint-Pol quelques jours avant de lui faire trancher la tête ?

—Allons donc, Brissac, Louis XI est mort depuis cent ans. Je ne m'intéresse pas à ces vieilles histoires.

—Vous devriez, monseigneur. Ne dit-on pas que l'histoire est un éternel recommencement ?

—Bon, bon ! Qu'a donc dit Louis XI au connétable quelques jours avant de lui faire trancher la tête ?

—Il lui a dit : « J'ai besoin d'une bonne tête comme la vôtre près de moi ».

9 h du soir, aile des gardes, château de Blois.

Allongé sur son minuscule lit, Guillaume se laissait aller à des sentiments partagés. Malgré l'immense joie qui l'habitait depuis ses retrouvailles avec Catherine, il ne parvenait toujours pas à chasser entièrement le fort désagréable sentiment de n'être qu'un traître. Un triple traître, même ! Traître envers son roi, traître envers son mentor Crillon et traître envers son père.

Une autre pensée l'obsédait. Qu'avait voulu dire Lavigne par : « Tu es bien le digne fils de Pierre Allard » ? Sur le coup, tout à son excitation de retrouver Catherine, Guillaume n'y avait pas porté attention. Mais maintenant, dans le calme de sa chambrette, cette simple phrase lui revenait constamment en tête, comme un mauvais augure.

Il se dit que c'était sans doute la morosité de cette journée du 21 décembre 1588 qui lui faisait tout voir en noir. Après avoir quitté Catherine, il avait pu revenir au château sans encombre et même, s'accorder un peu de sommeil. Mais dès le matin, on aurait dit que le temps s'était arrêté et qu'une immense chape de nuages noirs flottait au-dessus du château de Blois, dont les habitants semblaient opprésés par une menace aussi terrible qu'invisible.

Le roi et le duc avaient passé la journée enfermés dans leur cabinet privé respectif, où ils ne recevaient que leurs très proches collaborateurs. Même les gardes ordinaires s'étaient vus confiner dans leur salle après un très bref exercice dans la cour extérieure. Fait encore plus troublant : l'exubérant Louis, l'omniprésent Louis, semblait plongé dans ses pensées et passa la journée à éviter son camarade.

Il faut qu'il se passe quelque chose, n'importe quoi, mais quelque chose, implora Guillaume à voix haute.

7 h 30 du matin, 22 décembre, cabinet privé du roi, château de Blois.

Quelque peu ébranlé par les avertissements de Brissac et de ses autres conseillers, le duc de Guise dédaigna le protocole et se rendit de bon matin directement au cabinet privé du roi, en écartant d'un mauvais regard quiconque se plaçait sur son chemin.

—Que Votre Majesté me pardonne, mais de mauvais bruits me sont venus aux oreilles. Suis-je en danger?

Réussissant à cacher son mécontentement devant cette intrusion totalement irrespectueuse, le roi lui répondit d'un ton plus doux que jamais :

—Mon cousin, croyez-vous que j'aie l'âme si méchante pour vous vouloir du mal? Au contraire, comme vous le constaterez au cours des prochains jours, j'ai de grands desseins pour vous.

Comme le duc lui sembla peu rassuré par ces propos sibyllins, qui n'étaient pas sans rappeler ceux tenus jadis par Louis XI au connétable de Saint-Pol, le roi lui tendit le bras droit en lançant :

—Venez plutôt avec moi assister à la messe afin que tous constatent notre belle entente.

Les bons catholiques entassés dans la petite chapelle Saint-Calais en ce froid matin de décembre furent consternés en voyant les deux Henri ennemis prier de concert dans le même missel. Tous se posaient la même question : puisque Dieu ne pouvait satisfaire deux requêtes, sûrement à l'extrême l'une de l'autre, lequel des Henri verrait ses prières exaucées?

Une fois la messe achevée, les cousins se rendirent bras dessus, bras dessous dans le jardin du château. Ils s'y promenèrent tout l'avant-midi, comme deux sombres rapaces dans la nature dépouillée. Ils furent nombreux, les courtisans et les conseillers de tout crin à tendre l'oreille pour tenter de saisir la moindre bribe de leurs conversations.

Mais les témoins de cette rencontre lugubre ne purent que se fier aux gestes et aux tons des deux hommes pour essayer d'en tirer des conclusions. Quand le roi repoussa l'heure de son dîner prévu à dix heures selon le rituel, le parti des modérés crut qu'ils allaient enfin abandonner leurs rôles réciproques et aborder leurs différends en toute franchise.

Mais aucun des deux maîtres dissimulateurs ne céda à la tentation de jouer franc-jeu. Le roi persista dans son rôle de monarque faible et trop bon, alors que le duc conserva celui du pauvre calomnié qui ne voulait que du bien pour son roi.

Vers la fin de l'après-midi, le souverain s'approcha des membres de sa suite et déclara haut et fort au duc :

— Mon bon cousin, la nuit porte conseil. Nous avons beaucoup d'affaires sur les bras qu'il serait urgent d'expédier avant la fin de l'année. Je vous attends donc demain matin dès 7 h à la salle du Conseil.

Sa prise ainsi bien ferrée, le roi se retira dans son cabinet privé où, épuisé d'avoir si brillamment tenu son rôle, il soulagea enfin ses nerfs en enlevant son chapeau pour le piétiner avec rage en hurlant :

— Je t'ai bien joué, sale traître ! Demain, je serai vraiment roi.

9 h du soir, 22 décembre, aile des gardes, château de Blois.

Guillaume allait se coucher après une autre longue journée de désœuvrement et d'appréhension, lorsqu'il entendit gratter à sa porte. Ça ne pouvait être que Louis. Mais que pouvait-il lui vouloir à cette heure, et après avoir passé une deuxième journée consécutive à tout faire pour le fuir ?

Guillaume ne put camoufler sa surprise en apercevant plutôt Grimouville. Celui-ci, selon son habitude, alla directement au vif du sujet :

— C'est pour demain.

— Quoi demain ?

— L'exécution du duc, bien sûr !

Malgré l'aspect tragique de la situation, Guillaume fut soulagé d'apprendre que tout serait bientôt accompli.

— Je vois. Et quel sera notre rôle ?

— Le roi m'a ordonné d'amener tous les gardes ordinaires en bas de l'escalier François 1^{er} dès 6 h 30 demain matin.

Guillaume savait bien sûr que cet imposant escalier menait au deuxième étage du château où se trouvaient la salle du Conseil et les appartements du roi.

— Et ensuite, quelles seront mes tâches précises ?

— Tu apprendras le reste de notre mission avec les autres demain matin. Entretemps, il vous est défendu de sortir de vos chambrettes. Le secret doit demeurer absolu. À demain, donc, et surtout ne manque pas d'y être. Bonne nuit.

Une fois seul, Guillaume se mit à évaluer la situation. Demain matin ! Déjà ! En tant que garde ordinaire du roi, il lui était bien sûr impossible de se rendre aux appartements du duc pour le prévenir.

Brissac avait-il réussi à convaincre ce dernier de ne pas se présenter au prochain Conseil ? Rien n'était moins sûr.

Guillaume décida finalement d'officialiser en quelque sorte sa trahison en se rendant à nouveau chez Catherine afin qu'elle mette tout en œuvre pour empêcher le duc de se rendre au Conseil du lendemain. Il se savait capable de retrouver le fameux escalier dérobé. Et avec un peu de chance, il tomberait à nouveau sur Thomas à la barrière du guichet. Sinon, il était prêt à prendre les grands moyens pour sortir de l'enceinte du château. De toute façon, une fois arrivé à l'hôtel de Guise, il devrait évidemment y demeurer puisque revenir au château serait trop risqué. Mais au moins, il pourrait alors abandonner ce rôle fallacieux qu'il exérait.

Sa décision bien arrêtée, il sortit de sa chambrette et s'engagea dans le couloir, pour aussitôt tomber face à face avec Charles Lejeune, son compagnon lors de la longue chevauchée entre Paris et Blois, dont il avait appris la récente nomination comme membre en règle des gardes français. Lejeune l'arrêta d'un geste de la main gauche tout en plaçant sa main droite sur son épée.

9 h 20 du soir, 22 décembre, cabinet privé du roi.

— C'est quand même dommage que nous soyons obligés d'en venir à cette extrémité.

— Oui, sire, c'est dommage, et oui, sire, nous y sommes obligés.

— Et l'exécution du cardinal, y sommes-nous aussi obligés ?

Bellegarde, en vieil habitué des hésitations du roi, s'était préparé en conséquence.

— Aucun doute, sire, Louis a trop complété, et surtout trop ouvertement contre la personne de Votre Majesté.

— Je crains que tu n'aies raison, mon bon Bellegarde. Je sais que le pape ne me pardonnera jamais ces exécutions, mais Dieu, Lui, penses-tu qu'Il me pardonnera ?

— Bien sûr, sire. Après tout, n'êtes-vous pas son représentant sur terre en France ?

Henri examina son conseiller en se demandant s'il se moquait de lui, mais décida de passer outre.

— Sais-tu qu'il vient à peine d'être père ?

—Le pape ? fit Bellegarde, surpris, sachant que les mœurs de l'austère Sixte V n'avaient rien à voir avec celles, beaucoup plus dissolues, de certains de ses prédécesseurs.

—Non, bien sûr que non, je parlais du cardinal. Voilà un peu plus d'une semaine, une de ses maîtresses a accouché d'un mâle. Quelle ironie ! Ma bonne Louise et moi avons tout tenté pour donner un héritier légitime à la France, mais en vain. Et voilà que le traître cardinal devient père d'un mâle illégitime et non désiré quelques jours avant de mourir.

—Je comprends. N'empêche que le cardinal doit être exécuté.

—Et le jeune Charles, le fils du duc ?

—Je ne crois pas que cela soit nécessaire. Il n'a que dix-sept ans. Il deviendra le nouveau duc en titre, bien sûr, mais il faut s'attendre à ce que le nouveau chef du clan Guise soit son oncle Charles, le duc de Mayenne. Celui-là a tout d'un mollasson et rien d'un molosse comme Henri.

—Et Catherine de Montpensier ?

—Sa mort, quoique bien méritée, ne servirait pas la cause de Votre Majesté. De plus, elle est bien protégée à l'hôtel de Guise.

—Bien, très bien. Tenons-nous-en donc au duc et au cardinal. Inutile de faire davantage souffler la violente tempête que la mort de ces deux-là provoquera.

—En effet, sire.

—As-tu eu des nouvelles de Grimouville ?

—Oui, les gardes ordinaires seront tous à leur poste demain matin.

—Bien, et les Quarante-cinq ?

—Leurs meilleurs éléments seront prêts à recevoir vos ordres dès 5 h.

—Parfait. Alors, va te coucher. Une grosse journée nous attend demain. N'oublie pas de prévenir mon valet, monsieur du Halde, de me réveiller à 4 h.

—Bien, sire. Bonne nuit, sire.

—Bonne nuit, Bellegarde. Que Dieu nous préserve.

9 h 30, aile des gardes, château de Blois.

— Bonsoir, Charles. J'ai appris ta nomination au sein des gardes français. Félicitations.

— Merci. Le manque d'effectifs a forcé le brave Crillon à m'enrôler plus vite que prévu. Je suis désolé, Guillaume, mais je suis en devoir et je dois te demander de retourner dans ta chambre.

— Sérieux ?

— Très sérieux.

N'ayant d'autre choix que d'obéir, Guillaume entreprit de retraiter lentement vers sa chambrette. Une question lui brûlait les lèvres ; la poser pourrait le rendre suspect aux yeux de Charles, mais il devait savoir si sa duplicité avait été découverte.

— Dis-moi, mon ami, ça fait beaucoup de couloirs et de passages à surveiller, surtout en tenant compte du manque d'effectifs.

— Je ne peux pas t'en parler, Guillaume. Désolé.

— Mais, j'aimerais juste savoir si c'est seulement mon couloir qui...

Charles, qui n'avait plus rien du joyeux camarade d'Orléans, l'interrompt...

— Retourne dans ta chambre, Guillaume, c'est un ordre.

1 h du matin, 23 décembre, aile des invités, château de Blois.

Le duc de Guise passa une main qu'il aurait voulu plus caressante sur toute la longueur du sublime corps de sa maîtresse, Charlotte de Sauve.

— Ton corps m'excite encore, mais l'âge s'installe. Si ce n'était de sa maladie, je crois que la reine mère t'aurait remplacée au sein de son escadron volant.

— Pourquoi êtes-vous toujours si méprisant après que nous ayons fait l'amour ? Je n'ai jamais fait secret que j'aime le sexe, l'argent et le pouvoir. Et vous savez que les femmes qui n'ont pas la chance d'être de très haute noblesse comme votre sœur, doivent recourir à leurs atouts physiques si elles veulent réaliser leurs ambitions.

Charlotte de Sauve venait d'avoir trente-sept ans. Malgré une silhouette qui commençait à s'alourdir, elle conservait le charme et l'esprit qui avaient amené Catherine de Médicis à l'enrôler dans ce que la Cour appelait avec dérision *l'escadron volant*.

Cet escadron très spécial était formé de belles et jeunes femmes, généralement de moyenne noblesse, mais sans fortune, choisies par la reine mère pour séduire et espionner les opposants aux politiques de la Couronne.

Henri de Guise savait très bien que l'art de l'amour pratiqué par ces jeunes femmes n'avait rien à voir avec de la prostitution et, qu'au contraire, Catherine insistait pour qu'elles soient traitées avec respect et une certaine forme d'amour courtois. Mais Charlotte découvrit rapidement qu'en cette nuit du 23 décembre 1588, le duc de Guise ressentait le besoin viscéral de l'humilier.

— Dis-moi, ma chère, qu'as-tu donc rapporté sur moi à Catherine et au roi ?

— Monseigneur sait très bien que je n'ai jamais trahi le moindre de ses secrets. Il est vrai que la reine mère aime qu'on lui rapporte les agissements des ennemis de la France, mais vous n'en avez jamais fait partie.

— Elle a quand même exigé que tu couches avec son propre fils, François d'Alençon.

Charlotte réprima un frisson en se remémorant le profond dégoût que lui procuraient ses ébats avec François, dont le visage était affreusement mutilé par la petite vérole.

— Il est connu de tous que François complotait contre son frère, le roi Henri. Et puis, la reine mère n'a jamais exigé quoi que ce soit de moi ; elle se contente de suggérer et de convaincre.

— Elle a aussi *suggéré* que tu accueilles Henri de Navarre, le mari de sa fille Margot, dans ta couche. Est-il vrai que celui-là empest tellement l'ail que tu exiges qu'il te prenne seulement en levrette ?

C'en était trop pour Charlotte ! La gifle et l'attaque verbale jail-
lirent en même temps.

— Qu'est-ce qui te permet de me parler ainsi ? À l'instant même, ta femme vient d'accoucher de votre treizième enfant et pourtant, toi, le héros des ultra-catholiques, c'est près de moi que tu te trouves et tu oses me faire la morale.

Un éclair éclata dans le regard du duc. *Mon Dieu, je vais mourir*, se dit Charlotte. *En l'espace de quelques secondes, j'ai tutoyé, insulté et giflé le duc de Guise.*

À sa grande surprise, la lueur des flambeaux lui révéla que le duc avait déjà adouci son regard. Il se fit même tout petit en se blottissant dans les bras de sa maîtresse, au point que malgré sa taille de géant, Charlotte eut l'impression d'enlacer un enfant. Sachant par expérience qu'une telle expression de tendresse était extrêmement rare chez un homme comme Guise, elle accueillit ce moment avec une dévotion quasi religieuse.

A-t-il compris qu'il va mourir dans quelques heures ou a-t-il enfin pris conscience que de tous les hommes que j'ai connus, de par ma volonté ou par celle de la reine mère, il est le seul que j'ai vraiment aimé?

Abandonnant toute réserve, elle laissa couler ses larmes en le suppliant :

— Monseigneur, je comprends que vous avez vécu des moments fort éprouvants depuis quelques jours. Veuillez donc excuser mon manque de respect, mais je vous implore de ne pas aller au Conseil, ce matin.

Le duc reprit quelque peu de sa superbe pour lui rétorquer :

— Toi aussi ! Mais qu'avez-vous donc tous ?

— Je sais que vous êtes constamment l'objet de menaces depuis des années, mais cette fois, c'est bien réel. N'allez pas au Conseil, je vous en conjure.

D'un ton ferme, mais non exempt de douceur, il expliqua :

— Je vais me confier à toi, parce que tu as toujours été là pour moi, ne serait-ce que pour m'écouter, et ce, sans rien me demander. Je sais que cette menace est plus sérieuse que toutes les autres, et si j'étais fils de lièvre, il me serait facile de me sauver. Mais je suis fils de duc, et je suis prisonnier de ce titre. Ne pas assister au Conseil serait pire que de tourner le dos à l'ennemi sur un champ de bataille. Je perdrais mes appuis politiques aux États généraux et surtout, l'appui et l'estime du peuple. Je sais cela, le roi aussi le sait, et nous savons tous les deux que nous devons jouer nos rôles jusqu'au bout dans cette macabre comédie.

— Comme j'ai dû jouer le mien dans l'escadron.

Le duc approuva de la tête et se perdit longuement dans ses pensées avant de conclure :

— Tu sais, parfois j'aimerais n'être qu'un simple boucher de la rue Saint-Denis.

— Et moi, la tendre et fidèle épouse d'un simple boucher de la rue Saint-Denis.

Les deux amants s'embrassèrent ; bientôt la passion reprit tous ses droits, bien que leurs ébats eurent rapidement un goût apocalyptique.

5 h 30 du matin, chambre du roi, château de Blois.

Ils étaient huit. Huit membres de la fameuse garde dite des Quarante-cinq, prêts à tout pour le roi qui leur fit l'honneur de les appeler par leurs noms : Montserié ; Luppé ; Sariac ; Semalens ; des Effranats ; Saint-Paulet ; des Vignes et Saint-Gaudens.

— Vous savez, les harangua le roi, comment Guise m'a traité ces dernières années, surtout depuis la journée des barricades. J'ai toujours défendu la politique du compromis et des accommodements entre catholiques et protestants, car c'est la seule politique qui peut sauver la France. Malheureusement, ça n'a servi qu'à m'attirer la haine des deux côtés, mais surtout de celui des ultras catholiques de la Ligue. Tellement que le duc, oubliant tous les bienfaits reçus et porté par son ambition démesurée, menace ma couronne et ma vie. Si bien qu'il m'a réduit à cette extrémité qu'il faille que je meure ou qu'il meure, et que ce soit ce matin.

Le seigneur de Sariac donna un léger coup dans la poitrine du roi, comme s'il eut été un vieil ami, en lui déclarant en gascon :

— Cap de Diou iou lou bous rendrai mort (*Par la tête de Dieu, je vous le rendrai mort*).

— Merci, mes amis, que Dieu vous garde.

Le roi s'éclipsa pour céder la place à Bellegarde, qui fit son entrée en portant de nombreux poignards de différentes formes.

— Messieurs, servez-vous !

6 h du matin, chapelle royale de Blois.

Étienne Dorguyn, maître chapelain du roi, et Claude de Bulles, aumônier du cabinet royal, se montrèrent fort perplexes après avoir écouté la demande du sieur de Bellegarde.

— Mais, monsieur, plaida Dorguyn, comment pouvons-nous prier Dieu d'accorder à Sa Majesté la grâce de mener ses entreprises à bonne fin si nous ignorons la nature de ses entreprises ?

— Contentez-vous de prier, Dieu saura bien de quelles entreprises il s'agit.

— Nul doute, monseigneur, n'empêche que...

— Je suis ici à la demande expresse du roi, oseriez-vous désobéir à Sa Majesté ?

Évidemment que ni le chapelain ni l'aumônier ne voulaient déplaire au roi, mais les deux auraient bien aimé savoir si les *entreprises* royales risquaient de nuire au duc de Guise, dont ils étaient de grands supporteurs.

— Nous sommes les humbles serviteurs de Dieu et du roi, consentit Dorguyn.

— Bien ! Mettez-vous au travail en commençant par dire une messe. Barrez la porte et toutes les issues dès mon départ. Défense d'ouvrir et de parler à quiconque, à part moi, bien sûr, et ce, jusqu'à nouvel ordre. C'est bien compris ?

— Oui, monseigneur.

— Bien ! Que Dieu soit avec vous et bonne journée.

Maître Dorguyn commença à se préparer pour célébrer la messe, mais ses mains tremblaient tellement qu'il tendit aube et étole à de Bulles pour qu'il célébrât à sa place.

6 h 30, appartements du duc de Guise, château de Blois.

À 3 h de la nuit, le duc s'était résigné à quitter l'accueillant lit de Charlotte, afin de s'accorder quelques heures de sommeil dans la quiétude de ses appartements. En sortant de ceux-ci, il se heurta comme chaque matin à une dizaine de ses proches collaborateurs qui faisaient le pied de grue dans le couloir. Aussitôt, deux d'entre eux, Jean de

Fontanges et Louis d'Alancourt, se précipitèrent pour l'exhorter une fois de plus à la prudence.

— Monseigneur, nous vous en prions, demeurez chez vous.

Le duc les assomma d'une réplique aussi cinglante qu'énigmatique...

— Vous êtes des idiots. Elle seule a compris.

Semblant de bonne humeur, malgré sa courte nuit et l'éprouvante journée qui l'attendait, il ajouta :

— Venez plutôt avec moi. Je n'ai jamais commencé une journée sans prier Dieu, et ce matin je sens mon âme particulièrement opprimée.

Suivi de son escorte, il se rendit donc à la chapelle qu'il trouva hermétiquement fermée. Il s'en montra très contrarié et se mit à frapper la porte en criant :

— Ouvrez, Dorguyn, c'est moi, le duc, j'ai besoin de me confesser.

Aucune réponse.

— Bizarre, fit d'Alancourt, j'ai pourtant vu de Bulles et Dorguyn, accompagnés de Bellegarde, y entrer voilà à peine une heure.

Tous virent le duc blêmir sans en comprendre la raison. Mais lui avait tout compris. Par une autre fourberie du roi, il allait fort probablement lui arriver le seul malheur qu'il avait toujours craint : mourir en état de péché mortel.

Si ce n'était que le péché de chair, se dit-il en se livrant à un rapide examen de conscience avant d'enchaîner acte de contrition sur acte de contrition, à la stupéfaction de ses suivants.

Mais le duc n'en avait visiblement pas terminé avec les surprises. Rendu à l'escalier François 1^{er}, il y vit Grimouville et ses gardes qui, chapeau à la main, semblaient l'attendre.

6 h 50, escalier François 1^{er}, château de Blois.

En arrivant à son poste à 6 h 30, comme prévu, Guillaume fut soulagé d'entendre certains de ses camarades questionner Grimouville sur la surveillance dont ils avaient fait l'objet pendant la nuit. Il n'était donc pas le seul visé. Grimouville coupa rapidement court aux récriminations.

—Messieurs, le moment n'est pas à la discussion, mais à l'obéissance et à l'action. Vous avez tous hâte de toucher vos soldes. Je vous annonce que vous serez payés dès demain si vous accomplissez bien votre mission de ce matin. Cette mission est très simple, mais exige à la fois de la fermeté et du discernement. Vous savez tous que le duc de Guise, en tant que lieutenant-général des armées, est responsable des soldes. Dans quelques minutes, il devra emprunter cet escalier pour se rendre à la salle du Conseil. Vous devrez lui bloquer la voie fermement, mais respectueusement, en exigeant le paiement de vos soldes. Il sera accompagné d'une dizaine de ses proches dont quelques-uns seulement porteront une épée. Le but est de séparer le duc de ses suivants. Ceux-ci protesteront évidemment devant votre manque de respect envers le duc. Vous devrez alors argumenter poliment avec eux afin de les distraire et les retarder, mais sans user de la force. Comme ils seront inférieurs en nombre, aucun d'eux n'osera sortir son épée. Je répète : le but est de les séparer du duc. Je harcèlerai moi-même ce dernier, si bien que lorsque je lui laisserai l'occasion de s'éloigner, il en profitera prestement sans s'occuper de sa suite. Pendant qu'il montera l'escalier, vous continuerez à occuper et à retenir ses hommes. Lorsque le duc sera entré dans la salle du Conseil, et seulement à ce moment, nous procéderons à leurs arrestations.

Grimouville promena un regard scrutateur sur chacun de ses hommes, avant de leur demander :

—Est-ce bien clair ?

Tous hochèrent la tête affirmativement.

—Bien, prenez vos positions et gardez un air naturel. Le duc arrivera dans quelques minutes.

Guillaume ne put qu'admirer l'habileté de la manœuvre. De toute évidence, l'exécution du duc avait été planifiée dans les moindres détails. Mais allait-il oser se présenter au Conseil, malgré les avertissements de Brissac et de ses autres conseillers ?

Il arriva à 6h55 ! Visiblement extrêmement surpris de la présence des gardes ordinaires, il tenta habilement de les contourner, mais Grimouville se planta devant lui.

—Pardonnez-moi, monseigneur, mais mes hommes n'en peuvent plus d'attendre leurs soldes. Ils exigent, et j'en suis, d'être payés aujourd'hui même.

—Plus tard, mon bon Grimouville, plus tard.

—Nous avons déjà trop attendu, monseigneur. Le moment est venu de nous payer.

Jamais le duc n'avait vu Grimouville dans un tel état d'excitation. Lui-même devint tellement énervé qu'il ne remarqua pas que chacun de ses hommes devait aussi argumenter avec deux ou parfois trois gardes.

—Grimouville, laisse-moi passer, je te promets que j'en parlerai au Conseil ce matin et que vous serez bientôt payés.

Jugeant que le moment était effectivement venu de lui laisser la voie libre, Grimouville le gratifia de remerciements interminables, puis s'écarta en lui faisant une révérence. C'est alors que se produisit un événement d'apparence banale, mais qui sidéra le duc. Un garde venait de lui marcher sur le pied droit ! Jamais un tel affront n'avait été fait à un duc de Guise. Il regarda l'insolent en balbutiant :

—Que signifie ?

Le garde se contenta de répondre par un discret mouvement de tête négatif. Le duc le regarda plus attentivement, puis eut l'air de se demander : *Où ai-je déjà vu ce visage ?* Il hésita pendant une seconde ou deux, puis décida de profiter de l'ouverture laissée par Grimouville pour monter l'escalier à vive allure et se diriger vers la salle du Conseil.

7 h 30, salle du Conseil, château de Blois.

Pour une rare fois dans sa vie, le duc de Guise se sentait horriblement mal. À son arrivée dans la salle, quelque trente minutes plus tôt, il n'y avait trouvé que quatre membres du Conseil, tous dévoués au roi. Aucun d'eux n'avait osé le regarder en face alors qu'il les saluait en prenant place à la table des délibérations.

L'arrivée de Péricord, son secrétaire particulier, lui avait redonné un peu de ses forces et de son assurance.

—Péricord, j'ai oublié mon drageoir rempli de raisins de Corinthe, va me le chercher, lui ordonna-t-il.

Le duc adorait croquer dans des raisins de Corinthe le matin. Il espérait que sa collation préférée lui permettrait de retrouver sa forme habituelle. Sauf que Péricord ne revenait pas. Et pour cause, il venait à son tour d'être mis en état d'arrestation par les gardes au pied de l'es-

calier François 1^{er}. Ce fut plutôt Jean Guérault, un huissier du Conseil, qui rapporta son drageoir au duc.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Où est Périscord ?

— Je l'ignore, monseigneur, un inconnu m'a remis ce drageoir en me disant de vous le...

Guérault sortit de la salle du Conseil avant même d'avoir terminé sa phrase.

Là, le duc commença à se sentir vraiment mal. Comme son front fut soudainement inondé de sueurs glacées, il ordonna qu'on fasse un grand feu dans la cheminée. Puis il eut trop chaud et commença à saigner du nez.

— Vite, qu'on m'apporte un mouchoir ! exigea-t-il.

Décidément, en ce jour, rien ne se déroulait normalement pour le grand duc de Guise. Le Conseil se poursuivait quand même. Il fut question de la gabelle et effectivement de la solde des gardes, mais tous les participants agissaient comme des pantins, leurs idées étant visiblement ailleurs.

Malgré ses fortes appréhensions, le duc fut soulagé lorsque Réval, le secrétaire d'État, entra dans la salle pour lui dire en balbutiant, avant de ressortir aussitôt de la pièce comme si elle était en feu :

— Monsieur le duc, le roi vous attend dans son cabinet vieux.

Contre toute attente, Guise se leva si précipitamment, qu'il renversa la chaise sur laquelle il était assis. Il glissa son manteau sur son bras gauche, s'empara de son drageoir et de son chapeau, qu'il souleva pour saluer les membres du Conseil qui, pétrifiés, le regardaient partir.

— Messieurs, adieu !

8 h, chambre d'Henri III, château de Blois.

Le duc cogna à la porte de la chambre du roi, qu'il fallait traverser pour se rendre à son cabinet vieux, puis il y entra résolument.

Les huit gardes des Quarante-cinq s'y trouvaient depuis près de trois heures. Tous se levèrent et saluèrent le duc. Malgré cette marque de respect, ce dernier vit sa mort dans leurs yeux. Il leur jeta un regard si terrible que les huit reculèrent. Montsérié eut le courage de s'avancer ; il sortit son poignard, jusqu'alors dissimulé dans son mantelet, et frappa le duc en pleine poitrine en lui criant :

—Ah, traître, tu en mourras !

Aussitôt après, ce fut la ruée ; le sieur des Effrenats se jeta aux jambes du duc, pendant que le sieur de Sémalens lui portait par derrière un grand coup de poignard dans la gorge et que le sieur de Laignac y allait d'un autre dans les reins. À chaque coup le duc criait : *Hé mes amis ! Hé mes amis !* Lorsque le sieur de Sariae le frappa dans le bas du dos, le duc comprit que la fin arrivait et il s'écria tout haut : *Miséricorde, Seigneur ! Ce sont mes péchés...* Il réussit quand même à démontrer sa force phénoménale pour une dernière fois en traînant la horde de ses agresseurs jusqu'au pied du lit du roi où il tomba, lardé d'une dizaine de coups de poignard.

Quinze minutes plus tard, Bellegarde revint de la chapelle après s'y être rendu pour vérifier, à la demande expresse d'Henri III, si Dorguyn et de Bulles avaient bien prié pour la réussite des *entreprises du roi*. Une fois que Bellegarde eut traversé la chambre du monarque, il alla lui confirmer que c'était clairement le cas...

Henri III semblait malgré tout éprouver des sentiments contradictoires en voyant le cadavre de son adversaire. Ils avaient quand même grandi ensemble à la cour du Louvre, pratiquement comme deux frères. Certains témoins ont mentionné plus tard que le roi, toujours aussi impressionné par la prestance du duc, aurait dit en contemplant son corps : *Seigneur, qu'il est grand ; il est même plus grand mort que vivant.*

Mais comment être certain des propos sur un mort à une époque où les vivants craignaient plus la vie que la mort ? Chose certaine, Henri III ne prolongea pas ses attendrissements.

—Fouillez-le, ordonna-t-il.

Il ne fallut que quelques secondes aux spadassins pour découvrir cette note écrite de la main du duc :

« Pour entretenir la guerre en France, il faut sept cent mille écus, tous les mois ».

Henri III laissa échapper un cri de triomphe. Même dans ses rêves les plus fous, il n'avait jamais espéré une meilleure preuve des accointances du duc avec Philippe II, roi d'Espagne et ennemi juré de la France, fortement soupçonné d'*entretenir* les armées de la Ligue ultra catholique.

—Qu'on prévienne le grand prévôt afin qu'il envoie le bourreau finir le travail, susurra le roi avec une satisfaction évidente.

Charles Hamelin, bourreau des hautes et basses œuvres, avait toujours préféré les premières aux secondes. Mais cette fois, les ordres du grand prévôt et du roi ne lui laissaient aucun choix. Pas question que la moindre parcelle d'os du duc de Guise ne devienne une relique pour les ultras catholiques. Charles devait donc exécuter la pire des basses œuvres : sectionner le cadavre du duc, le brûler à la chaux vive, puis dans les flammes de la meilleure cheminée du château, et finalement, jeter les cendres dans la Loire.

Ainsi allait s'achever le destin d'Henri de Lorraine, duc de Guise, dit le Balafre, destin très éloigné de celui auréolé de gloire et de puissance que lui prévoyait sa sœur Catherine.

10 h, salle des gardes, château de Blois.

Après un court entraînement dans la cour extérieure du château, les gardes furent rassemblés dans leur salle où leur furent servis un frugal dîner et une brève harangue du capitaine Crillon.

—Messieurs, je suis content de vous. Comme promis, vous toucherez l'entièreté de votre solde demain, veille de la Noël, qui marque la naissance de Jésus-Christ notre sauveur. Vous avez fait ce que vous aviez à faire pour le bien de la couronne et celui de la France. Comme vous le savez, des événements extraordinaires se produisent présentement au château. Je vous demande donc de retourner à vos chambrettes et d'y demeurer toute la journée. Votre souper vous y sera servi. Demain la vie reprendra son cours normal pour vous et toute la France.

Comme les gardes entreprenaient de se diriger lentement vers leurs quartiers, Louis Leblanc s'approcha de Guillaume.

—Il faut que je te parle, lui murmura-t-il quasiment à l'oreille.

—Tiens, j'existe à nouveau pour toi.

—Chut, pas si fort, c'est grave.

—Je t'écoute.

—Nous devons tuer Thomas.

—Quoi ?

—Chut ! Tu as bien compris. Nous devons absolument tuer Thomas, ou c'est nous qui y passerons. Il est de garde au guichet, actuellement. Il faut agir vite avant qu'il ne soit interrogé et nous dénonce. Tu le distrairas et je me chargerai de le poignarder.

—Par la foi du Christ, tu es en plein délire !

—Ne joue pas à l'innocent. Je t'ai vu l'autre soir te diriger vers l'hôtel de Guise. Je suis certain que Crillon le sait aussi ou à tout le moins, qu'il s'en doute, car il y a eu une fuite qui aurait pu faire échouer l'exécution du duc. Crillon ne pardonne pas ce genre de trahison. Et puis, il y a cet avertissement du pied que tu as fait au duc. Ça manquait de subtilité, tu sais.

—C'était un accident.

—Allons donc ! Soit tu surestimes ton intelligence, soit tu sous-estimes celle des autres. Suis-moi. Nous devons agir maintenant, te dis-je.

—Non ! Pas question ! Nous ferions une grosse erreur. Nous n'avons rien à craindre de Crillon. Retourne à ta chambrette, comme je retourne à la mienne à l'instant même.

2 h de l'après-midi, aile des gardes, château de Blois.

Crillon ne prit pas la peine de gratter à la porte. Il entra abruptement dans la chambre de Guillaume, suivi de deux gardes français, dont Charles Lejeune.

—L'heure des explications est arrivée, annonça-t-il simplement.

Même s'il savait qu'il ne servait à rien de jouer au plus fin avec Crillon, Guillaume s'y risqua quand même, faute d'une meilleure stratégie.

—Je ne comprends pas, capitaine. Que se passe-t-il ?

—Tu sais très bien ce qui se passe, mais je vais commencer par t'apprendre ce que tu ne sais pas encore : Thomas est mort et ton ami Louis est disparu.

Guillaume ne put camoufler entièrement le choc que lui causa cette annonce. Crillon poursuivit, implacable...

—Je ne sais pas ce qui s'est passé lors de ton séjour à l'hôtel de Guise de Paris et ta supposée évasion, mais je n'ai plus jamais eu

entièrement confiance en toi depuis. Tu as fait une erreur en esquissant un geste pour me tendre la main, à la façon stupide des guisards. J'ai moi-même fait une erreur en te révélant certains détails sur l'exécution du duc lors de notre rencontre à Orléans. Je voulais sonder ta loyauté envers moi et le roi, en espérant bêtement que j'avais tort de la mettre en doute. J'avais évidemment demandé à mes gardes de surveiller étroitement tes allées et venues à Bois, et de me prévenir si tu tentais de sortir de l'enceinte du château. Tu y es visiblement parvenu sans qu'ils s'en rendent compte. Bravo ! Je pense que Louis et Thomas auraient pu me renseigner sur la façon dont tu t'y es pris, mais malheureusement...

Le capitaine fit une pause pour mieux plonger son regard incisif dans celui de son ex-protégé avant d'ajouter :

— Allez, soulage ta conscience et raconte-moi tout. Le roi en tiendra compte quand il aura à décider de ton sort.

— Je suis désolé, capitaine, que vous portiez un tel jugement sur moi. J'ai toujours été loyal envers vous et envers le roi.

Crillon explosa...

— Morbleu ! Me prends-tu pour un imbécile ? Et l'appel du pied que tu as fait à Guise ? Ce seul geste prouve ta trahison.

— Ce n'était qu'un stupide accident. J'étais très énervé et j'ai voulu trop bien faire.

Soudain, des cris de frayeur résonnèrent dans tout le château. Crillon eut un léger sourire et resta silencieux, afin de permettre à Guillaume de bien entendre ce qui semblait les lugubres plaintes d'un agonisant. Puis il expliqua :

— C'est le cardinal, le frère de l'autre traître, qui subit son châtimement à son tour. Parle, Guillaume, évite-toi ce triste sort.

Comprenant que Crillon avait attendu ce moment précis pour l'interroger, Guillaume fut pris d'un léger tremblement. Il vint bien près de céder, mais réussit à répéter :

— J'ai toujours été loyal envers vous et envers le roi.

Crillon fit alors une autre pause, très longue, cette fois, sans jamais cesser de fixer son ancien protégé. Au grand soulagement de celui-ci, il finit par abandonner.

— Je n'en sais pas assez pour te faire pendre, mais j'en sais trop pour espérer te refaire confiance un jour. Va-t'en ! Tu as trente minutes pour quitter l'enceinte du château, pas une seconde de plus.

Comme il allait sortir de la chambrette, il s'arrêta et se retourna pour lancer :

— Ne te retrouve jamais face à moi lors d'un affrontement ou sur un champ de bataille, parce qu'alors, j'oublierais l'amitié que j'avais pour ton père.

En moins de vingt minutes, Guillaume avait emballé ses maigres possessions et récupéré Éclair aux écuries. Puis il fut escorté jusqu'au guichet par les gardes.

— Désolé d'avoir trahi notre amitié, glissa-t-il à l'intention de l'honnête Charles Lejeune.

N'ayant reçu pour toute réponse qu'un regard chargé de reproches, Guillaume se résolut à franchir la barrière. C'est alors qu'il aperçut le corps de Thomas encore pathétiquement étendu au sol. Il réprima avec peine une forte envie de vomir, en se demandant si ce haut-le-cœur avait été provoqué par la vision du cadavre ou par celle de sa propre déchéance.

Chapitre IV

« Deux Henri, c'est encore deux de trop »

— Tu n'aurais pas dû venir.

Même s'il ne s'était écoulé que quatre semaines depuis la mort du duc, Guillaume avait difficilement reconnu Paul Lavigne, tellement ses traits avaient vieilli.

« Tout a tellement changé en si peu de temps », songea-t-il en revivant mentalement les derniers événements.

Lavigne avait conservé ses fonctions de chef des gardes sous les ordres de Charles de Lorraine, duc de Mayenne. Gras et empâté, le nouveau chef de la maison Guise n'avait en rien la prestance de son défunt frère. Par contre, il jouissait d'une grande subtilité d'esprit, ce dont Henri avait toujours cruellement manqué.

Guillaume avait lui-même l'impression d'avoir vieilli d'une dizaine d'années au cours du dernier mois. Sitôt après son expulsion du château de Blois par Crillon, il s'était réfugié à l'*Auberge du cœur vaillant* d'où il ne sortait que très rarement pour visiter sa mère et s'assurer qu'elle ne manquait de rien.

Il se laissa entraîner dans une routine quotidienne à la fois ennuyeuse et rassurante, passant ses avant-midi à s'occuper d'Éclair, d'abord en le promenant dans la cour intérieure de l'auberge, puis en le bouchonnant avec une attention quasi amoureuse. Ensuite, il entrait pour s'attabler et déguster les copieux dîners servis par la toujours attentionnée Madeleine. Souvent, le mari de celle-ci, Ménard, se joignait au dîneur pour lui faire part des événements qui agitaient Paris et la France.

C'est ainsi que le jeune homme apprit qu'Henri III avait facilement pu mettre fin à la menace des États généraux, principalement grâce à la frayeur, très compréhensible, ressentie par les députés après les exécutions du duc et du cardinal, mais aussi grâce à l'appui du comte de Brissac, ex-conseiller du duc de Guise et ancien *cher ami* de la duchesse de Montpensier.

Le roi ne tient pas sa couronne d'un accident de parcours, mais de Dieu lui-même, avait affirmé Brissac aux députés, qui retournèrent paisiblement à leurs banales et bourgeoises occupations.

Mais ce fut la seule victoire du roi, car la France et principalement Paris, sombra dans l'intolérance et le fanatisme dès que la mort des deux frères ultra-catholiques fut connue.

Dans les églises, les prédicateurs de la Ligue sommaient leurs ouailles de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang afin de venger les princes martyrs. Même les savants législateurs de la Sorbonne délièrent le peuple de France de son serment de fidélité envers le roi, lui donnant ainsi le droit de prendre les armes contre son souverain. Les Parisiens en particulier ne se privèrent pas d'user et d'abuser de ce droit. Dans tous les quartiers de la capitale, les actes de vandalisme et les violentes manifestations se multipliaient.

Profitant de ce fanatisme et craignant avec raison une unification des forces royalistes avec celles d'Henri de Navarre, le duc de Mayenne monta une puissante armée de trente mille hommes. « Tout ça va mal se terminer », concluait invariablement le brave Ménard.

Un jour l'aubergiste, tout énervé, prit littéralement d'assaut la table de Guillaume.

— Elle est morte ! s'écria-t-il.

— Qui ça ? Beaucoup de gens meurent en France, ces temps-ci.

— L'Italienne ! La grosse Florentine !

Devant le regard courroucé du meilleur client de l'auberge, Ménard adopta un autre ton.

— Pardonnez-moi, monsieur Guillaume, il me revient que vous aimiez beaucoup la reine mère.

— En effet.

— Alors, je suis désolé de vous apprendre qu'elle est décédée à Blois, le 5 janvier. Juste après, semble-t-il, avoir dévoré pour une dernière fois son plat préféré, son fameux ragoût aux crêtes de coq.

— Ragoût ou pas, elle était très âgée et avait beaucoup travaillé durant toute sa vie.

— En effet, il fallait bien s'y attendre. Mais permettez que je vous raconte un fait cocasse auquel personne ne s'attendait. Saviez-vous qu'elle se tenait très loin du Louvre et du château de Saint-Germain-en-Laye, et ce, depuis plusieurs années ?

— J'avoue que je l'ignorais.

— Un jour, un voyant lui avait prédit qu'elle mourrait près de Saint-Germain. Elle n'a donc jamais remis les pieds à son château de Saint-Germain, pourtant l'un de ses préférés, ni au Louvre, puisqu'il

est voisin de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Or, comme son confesseur habituel était absent lors de ses derniers moments, on avait fait mander un prêtre du village de Blois. Elle en a été très satisfaite et, pour le remercier, elle lui a demandé son nom. Tout heureux, il lui a répondu : « Je suis l'abbé Saint-Germain ».

Avant même de terminer son récit, Ménard avait éclaté d'un rire tonitruant pas très respectueux pour la défunte.

— Excusez-moi, monsieur Guillaume, mais avouez que c'est plutôt drôle.

— Oui, c'est amusant, mais est-ce bien vrai ? Ça, j'en doute. Je crois que c'est une autre de ces calomnies qu'a dû subir la reine mère toute sa vie, et même au-delà de toute évidence. Les calomnies sont l'arme préférée des faibles contre les personnes fortes, et Catherine de Médicis était très forte.

Le pauvre Ménard salua rapidement son client et se lança à la recherche de personnes plus susceptibles de partager son hilarité.

En général, Guillaume aimait beaucoup la simplicité et la bonhomie des propriétaires de l'Auberge du cœur vaillant, mais, dès la mi-janvier 1589, il se mit à retourner de plus en plus régulièrement à la maison de son enfance. Il se reprochait l'attitude cavalière qu'il avait manifestée envers sa mère le fameux jour de ses vingt et un ans. Il percevait de plus en plus Marie Allard comme une femme exceptionnelle qu'il n'avait jamais jugée à sa juste valeur, obnubilé qu'il était par son admiration sans bornes pour son père adoptif.

Un soir, comme il allait la laisser pour retourner à l'auberge, Marie lui demanda d'attendre quelques secondes. Elle alla dans sa chambre et en revint aussitôt en lui tendant une enveloppe :

— Un homme est passé hier pour me prier de te remettre ceci. J'avoue que j'ai hésité à t'en parler. Cette enveloppe est trop bien parfumée pour que son contenu soit banal et sans conséquence. Mais tu es majeur et tu as le droit de décider de ta vie.

— Merci, lui répondit simplement son fils en s'emparant de l'enveloppe tout en tentant de dissimuler les battements de son cœur après avoir reconnu le parfum de Catherine.

— Tu ne l'ouvres pas ?

— Bah ! Ce n'est sûrement rien d'urgent. Je le ferai une fois dans ma chambre, laissa entendre Guillaume d'un ton détaché dont sa mère ne fut pas dupe.

Bien évidemment qu'il ouvrit l'enveloppe tout de suite après avoir fait quelques pas dans la rue. Il s'arracha les yeux à lire le billet qu'elle contenait dans l'obscurité quasi totale de ce soir de janvier...

Tu n'as pas pu aider mon frère, aie au moins le cœur de m'aider moi. Je t'attends mercredi prochain.

— Tu n'aurais pas dû, répéta Lavigne, pour sortir son visiteur de la profonde rêverie dans laquelle il semblait se complaire.

— Je ne le sais que trop.

— Tu ne peux plus te passer d'elle, n'est-ce pas ?

Guillaume approuva d'un triste hochement de tête et demanda :

— Comment va-t-elle ?

Elle, c'était évidemment Catherine-Marie de Lorraine, duchesse de Montpensier.

— Elle survit, sans plus. Ah, voilà Laurent. Il va te mener à elle. Bonne chance, Guillaume.

Et Lavigne fit mine de s'intéresser à la pile de documents qui encombraient toujours sa table de travail.

Guillaume était heureux de retrouver le bon vieux Laurent, dont rien ne semblait pouvoir altérer la bonne humeur.

— Tiens, le jeune amoureux ! Comme on se retrouve. Mais par la barbe de ma belle-mère, tu me sembles aussi abattu que ce pauvre capitaine. Comme je me tue à lui dire, se laisser dépérir n'est jamais bon pour qui que ce soit, à commencer par soi. Secouez-vous, vous deux, pour l'amour du Christ !

— Je me secoue, mon bon Laurent, ne crains rien. Mais effectivement, le capitaine semble dans une mauvaise passe, dit Guillaume.

— Il se reproche encore la mort du duc. Je lui ai répété mille fois que tout chef de la garde qu'il était, il ne pouvait absolument rien faire pour éviter ce malheur. Puisqu'aucun garde du duc n'est autorisé à entrer dans un château royal, le capitaine, comme tous les autres conseillers du duc, ne pouvait que l'abreuver de recommandations dont il se foutait totalement, avec le résultat que l'on connaît.

— Effectivement, même le duc comprenait que sa garde ne pouvait avoir accès à un château du roi. C'était le seul point sur lequel le duc et le roi s'entendaient.

—Exactement. Ah, pendant que j'y pense. Ton bon ami Retz est encore dans les parages. J'aimerais me débarrasser de ce mauvais élément, mais il me semble protégé par quelqu'un d'important. Je me demande bien qui, d'ailleurs.

—Merci, je saurai bien m'occuper de lui s'il m'y oblige.

—Ça m'étonnerait qu'il te cherche noise. Le capitaine et moi-même l'avons prévenu qu'il serait renvoyé sur-le-champ s'il ne tournait pas la page sur cette vieille histoire. De plus, le duc de Mayenne a clairement indiqué qu'il désirait que ses gardes et ses soldats conservent leurs énergies pour l'ennemi.

—Ce n'est que bon sens.

—Oui, mais le bon sens n'a jamais été la principale qualité de Retz. Alors, méfie-t'en quand même. Ah, nous sommes arrivés.

Laurent fit un signe de la main au gardien de faction, et, peu après, Guillaume se retrouva à nouveau devant Catherine.

Elle était presque exactement comme à leur première rencontre. Portant la même spectaculaire robe à vertugadin, elle prenait place dans la même chaise caqueteuse que quelques mois plus tôt.

Elle voulait sans doute démontrer que la maison des Guise et elle-même n'avaient rien perdu de leur magnificence et de leur puissance. Pourtant, les cernes sous ses yeux et une lassitude dans son regard trahissaient que la duchesse de Montpensier ne serait plus jamais celle d'avant le 23 décembre 1588.

—Je t'en ai voulu, tu sais et je crois même que je t'en veux encore, lança-t-elle d'emblée à son jeune visiteur, aussi intimidé qu'à leur première rencontre.

Guillaume réussit à reprendre assez de son aplomb pour lui répondre :

—Je comprends mal pour quelle raison vous m'en voudriez. J'ai tout fait pour éviter les terribles morts du duc et du cardinal. J'ai même failli tout y perdre, y compris ma vie. Votre *cher ami* Brissac n'a rien perdu, lui, puisqu'il n'a eu besoin que de quelques heures pour se rallier au roi.

—Oui, depuis peu, je suis consciente que les vrais amis dignes de confiance sont rares.

Catherine se leva et s'avança jusqu'à Guillaume, au point où il put enfin ressentir à nouveau la chaleur de son corps.

— Puis-je te compter parmi mes amis dignes de confiance ? lui demanda-t-elle.

— Bien sûr, madame, je crois l'avoir assez démontré.

Le jeune homme voulut la prendre dans ses bras, mais elle fit un pas vers l'arrière.

— Avant, tu dois me promettre que tu es prêt à m'aider.

— Vous aider ? En quoi pourrais-je bien vous aider ?

— Il y a toujours deux Henri, et deux Henri, c'est encore deux de trop.

Guillaume avait promis, bien sûr, même après avoir écouté les demandes totalement irréalistes de Catherine. Il aurait été prêt à affronter le diable en personne pour assouvir à nouveau sa passion démesurée pour cette femme.

Je ne pourrai être heureuse à nouveau que le jour où Henri III et Henri de Navarre auront connu le même sort que mes frères, lui avait-elle assuré du ton sans réplique dont seuls sont capables les désespérés.

Guillaume avait commencé par lui répondre que Navarre n'avait rien à voir dans l'exécution du duc et du cardinal. Aussi, puisque Henri de Navarre était en guerre contre son frère, le duc de Mayenne, c'était ce dernier, à titre de nouveau chef de la famille Guise, qui devait vaincre Navarre.

Après de longues hésitations, Catherine avait fini par donner raison à son amant sur ce point.

— Il est vrai que mon frère, à la tête de sa puissante armée, pourra s'occuper du protestant. Mais promets-moi de me rendre mon bonheur et ma quiétude en me débarrassant de l'infâme Henri III, avait-elle supplié Guillaume.

Ses capacités de réflexion complètement anéanties par le désir et la passion, ce dernier avait fini par promettre.

Tout au long des jours suivants, dans la navrante solitude de sa chambre à l'Auberge du cœur vaillant, il avait pris pleinement conscience de toute l'aberration de cette promesse. Puis un jour, sans

doute à force de vivre dans cette invraisemblable atmosphère de haine envers le roi qui imprégnait tout Paris, Guillaume réfléchit une première fois à l'idée qu'effectivement, la mort d'Henri III représentait peut-être la seule solution pour sortir la France de ses malheurs.

Afin d'éclairer sa conscience, il se mit à assister à la messe pratiquement tous les matins. C'est ainsi qu'il entendit Jean Boucher, curé de Saint-Benoît, inciter ses braves paroissiens à assassiner le roi.

« Celui qui aurait le courage de tuer le tyran Henri III ne commettrait pas un crime, mais accomplirait une œuvre pieuse », proclamait-il du haut de sa chaire.

L'esprit de Guillaume se mit à l'écoute de ces appels au *tyrannicide*. Il s'y montra d'autant plus sensible qu'il avait été profondément révolté par les méthodes indignes utilisées par le roi pour se débarrasser du duc et du cardinal. Les indescriptibles lamentations émises par ce dernier au moment de son exécution hantaient régulièrement les nuits du jeune homme. Peu à peu, l'idée devint une hypothèse, puis une possibilité, puis une certitude, et finalement, une obligation : il devait tuer Henri III !

Guillaume avait beau tenter de se convaincre que sa décision était purement politique et motivée par le seul bien de la France, tout au fond de son âme, il savait très bien que son but ultime était de pouvoir continuer à satisfaire sa passion malade pour une femme dont il était devenu l'instrument. Ça aussi, il ne le savait malheureusement que trop bien.

« Viens directement chez moi les mercredis en après-midi, je serai toujours là et je donnerai des ordres pour qu'on te laisse passer », lui avait assuré Catherine lors de leur dernière rencontre.

Le mercredi 1^{er} février 1589, Guillaume se rendit à l'Hôtel de Guise, sans passer saluer Paul Lavigne, de crainte que ce dernier ne le convainque de renoncer à sa visite. À son arrivée dans le long couloir qui menait aux appartements de la duchesse, il vit un homme déambuler à l'autre extrémité du couloir. Bien que l'homme fût de dos, Guillaume le reconnut facilement à sa démarche chaloupée et à son port de tête arrogant. Retz ! *Que fait-il ici, celui-là ?* maugréa-t-il pour lui-même.

Le garde à la porte le salua avec un sourire un peu trop prononcé à son goût. L'homme ouvrit ensuite ostensiblement la porte pour annoncer à la duchesse l'arrivée de son visiteur. Celle-ci accueillit ce dernier avec sa plus belle physionomie sarcastique...

— Tiens, un revenant !

— J'avais besoin de réfléchir. Il faut dire que notre dernière rencontre m'avait donné beaucoup de matière à réflexion.

— La réflexion est importante, en effet, pourvu qu'elle mène aux actes.

— Et Retz, lui, est-il déjà rendu aux actes ?

— Je n'ai pas de comptes à te rendre, mais pour une fois, et pour cette fois seulement, je vais le faire. Retz n'a ni ton charme ni ton intelligence, mais c'est effectivement un homme d'action. Pendant que tu ne donnais aucune nouvelle, il s'affairait à dresser un plan pour débarrasser la France de ce maudit roi Henri. Je vais aussi répondre à la question que tu n'oses pas me poser : non, je n'ai pas couché avec Retz. Il a dû se contenter de vagues promesses jusqu'à maintenant. Mais je m'engage devant Dieu à appartenir à l'homme qui saura me débarrasser d'Henri. Je ne parle pas de mariage, bien sûr, car ni l'un ni l'autre n'êtes d'assez haute condition, mais d'une relation totale et exclusive. J'ai appris la profonde haine que vous ressentez l'un pour l'autre, et je suis bien placée pour savoir que la haine peut devenir une meilleure source de motivation que l'amour.

Je ne sais pas comment, mais elle s'est arrangée pour que j'aperçoive Retz dans le couloir, se dit Guillaume qui afficha une moue réprobatrice. Se méprenant sur le sens de cette réaction, Cathérine explosa.

— Je sais ce que tu penses. Ah, quelle disgrâce ! Une femme qui utilise le sexe pour parvenir à ses fins ! Depuis des siècles, les hommes se servent du sexe comme outil de pouvoir ; je refuse de ne pas en faire autant simplement parce que Dieu m'a dotée d'une vulve plutôt que d'un pénis. Moi, contrairement à ce que font les hommes avec les femmes, je ne t'impose rien. Les règles du jeu sont très claires ; à toi de participer au jeu ou non.

Guillaume ne pouvait qu'admirer l'honnêteté, l'intelligence et surtout, la détermination de la duchesse. Se faisant conciliant, il répondit :

— Sans en être heureux, je ne désapprouve pas votre attitude autant que j’ai pu vous en donner l’impression. Même que dans un certain sens, je la comprends. Mais comme je devrai malgré moi me retrouver dans le même camp que Retz, j’aimerais bien connaître son plan.

Catherine eut besoin d’un moment de réflexion avant de répondre :

— Ce n’est évidemment pas le plus subtil ni le plus garant des succès, mais avant de t’en faire part, je dois avoir ta parole que tu ne t’en mêleras pas. Sauf si tu peux faire mieux et plus vite que lui.

— Vous avez ma parole.

— Il entend se servir de la famille d’un garde pour obliger ce dernier à exécuter le roi.

— En menaçant de tuer la famille du garde, comme de raison ! C’est idiot, mais à quoi d’autre pouvais-je m’attendre de ce rustre ? J’ai aussi un plan, mais celui de Retz ne peut que mener à un échec et à un renforcement des mesures de protection du roi.

— Tu as un plan ? J’ai hâte de l’entendre.

Catherine fit une pause et prit son interlocuteur par la main en l’entraînant.

— Mais pour l’instant, dit-elle, suis-moi. J’ai encore plus hâte de te faire l’amour.

Plus tard, bien plus tard, fidèle à elle-même, Catherine, redevenue la vindicative duchesse de Montpensier, demanda abruptement à son jeune amant :

— Allez, parle-moi de ton plan.

— J’ai besoin de voir quelques personnes avant de vous l’expliquer en détail. Pour l’instant, je ne peux vous dire que contrairement à Retz, je connais les faiblesses du roi et des protections qui l’entourent. J’ai bien l’intention de me servir de ces avantages.

Guillaume fut surpris de constater que Catherine semblait très satisfaite de ces maigres explications.

Bien sûr, se dit-il, elle a compris que mon court séjour parmi les gardes du roi pouvait lui être utile. C’est pour cette raison que je me retrouve dans ses bras.

Au cours des minutes suivantes, Catherine lui démontra que ce n’était peut-être pas la seule raison.

—Évidemment que je me souviens de ton père. Il était un excellent catholique et un grand défenseur de la vraie foi. Je me souviens même de toi. Tu devais n’avoir que sept ou huit ans quand ton père, tout fier de son grand garçon, t’avait emmené à une parade de la Ligue contre l’infâme édit de Beaulieu.

Guillaume se souvenait aussi très bien de cette journée et de sa brève rencontre avec François Bourgoing, dont le regard ardent avait causé une grande frayeur à l’enfant qu’il était. Près de quinze ans plus tard, Bourgoing affichait toujours le même intense regard d’illuminé, ce qui devait sûrement bien le servir dans ses tâches de prieur des frères dominicains à Paris. L’homme versa un grand verre de vin à son visiteur avant de poursuivre...

—On m’a parlé de ta courageuse tentative visant à faire échouer l’horrible complot d’Henri III contre le duc et le cardinal. Félicitations, tu es bien le digne fils de Pierre Allard.

Encore un autre, se dit Guillaume en se promettant bien de questionner éventuellement le prieur sur ce sujet. Pour l’instant, il préféra s’en tenir au but de sa visite.

—Malheureusement, mes efforts ont échoué, et l’infâme Henri est toujours bien vivant.

—Nous prions chaque jour pour que la France et la vraie foi soient libérées de ce tyran.

Voyant que le ton et le regard du prieur ne laissaient aucun doute sur la sincérité de ses prières, Guillaume reprit en disant :

—Justement, Dieu m’a éclairé et m’a fourni les moyens qui pourraient permettre que vos prières soient exaucées. J’aimerais vous en parler, car je sais que je peux compter sur votre entière discrétion.

—Je t’écoute, mon fils.

Pendant plus de trente minutes, le prieur écouta les propos de son visiteur comme s’ils sortaient de la bouche de saint Dominique lui-même. Guillaume conclut son exposé en demandant :

—Croyez-vous avoir un tel homme parmi vos moines ?

—Aucun doute, mon fils, et tu peux compter sur mon entière collaboration.

Fort satisfait de sa rencontre avec le prieur Bourgoing, Guillaume retourna tranquillement à l'auberge en laissant Éclair trotter à son allure. La température exceptionnellement très douce en ce mois de février 1589 permettait d'espérer un printemps précoce, ainsi que des jours meilleurs pour la France.

Arrivé près du grand Châtelet, le jeune homme aperçut un important rassemblement devant une modeste résidence de la rue Saint-Denis.

Une autre manifestation contre le roi, songea-t-il. Mais peu à peu, les bruits de la foule se faisaient plus précis.

— Quelle époque, Seigneur, quelle époque ! criait un homme d'âge moyen.

— Dieu nous a abandonnés, à cause de ce maudit Henri ! vociférait un autre.

Intrigué, Guillaume descendit de cheval pour s'adresser à une femme entre deux âges qui, plongée dans une profonde prière, lui semblait moins excitée que les autres.

— Excusez-moi, ma brave dame, mais que se passe-t-il ? Pourquoi cette agitation ?

— Ah, monsieur, de grands malheurs frappent la pauvre ville de Paris ! Priez pour que Dieu nous pardonne !

— Je veux bien, madame, mais qu'est-il arrivé, au juste ?

— Une famille complète a été lâchement assassinée dans cette maison, juste là, celle aux volets rouges.

— Une famille complète ?

— Oui, monsieur, une vieille femme, sa fille et son garçon. Tous cruellement passés au fil de l'épée. De bonnes gens, pourtant, et de bons catholiques. Je les fréquentais souvent à la messe.

— C'est terrible, en effet.

— Cette bonne veuve Lejeune n'avait pourtant que des amis dans le quartier.

— Lejeune, vous dites ? Comment s'appelait le jeune homme ?

— Charles, Charles Lejeune. Il était garde du roi, mais c'était quand même un bon garçon.

Charles Lejeune ! L'incorrigible fêtard qui s'était soudainement transformé en garde zélé et consciencieux. Il avait été un excellent camarade lors de la chevauchée entre Paris et Blois, et ensuite, Guillaume lui avait envié sa droiture. Contrairement à lui, Charles était

resté fidèle à ses idéaux. Cette infamie était clairement l'œuvre de Retz. Avait-il choisi Charles parce qu'il avait appris l'amitié entre les deux gardes pendant la chevauchée vers Blois ? Guillaume serra les dents. Un jour ou l'autre, Retz allait devoir payer.

Deux jours plus tard, à l'hôtel de Guise, ce fut Guillaume, cette fois, qui repoussa doucement Catherine pour passer subitement des doux gestes d'amour à la dureté des paroles.

— Vous saviez pour le massacre de la rue Saint-Denis ? la questionna-t-il.

— Un massacre ? Allons donc, tu exagères ! Ce n'était que trois personnes du commun qui devaient tremper dans des affaires louches.

— Ils étaient de bonnes gens sans histoires. J'ai connu le jeune homme quand j'étais dans les gardes ordinaires. J'aimerais savoir si vous étiez au courant du massacre AVANT qu'il ne soit perpétré.

— Non, bien sûr que non. Mais maintenant que tu m'en parles, je comprends ton trouble. Tu crois sans doute que c'est l'œuvre de Retz.

— Évidemment que c'est l'œuvre de Retz. Tout, dans ce drame, porte les marques de sa bêtise. Il a voulu m'atteindre en choisissant un garde que j'aimais bien, mais jamais Charles n'aurait trahi son serment au roi. En plus d'avoir fait trois victimes innocentes, le crime de Retz va probablement amener une meilleure protection autour de la personne d'Henri III, ce qui ne peut que nuire à mon plan.

— Je comprends, j'ai peut-être eu tort d'avoir voulu utiliser Retz.

Surpris d'un tel aveu de la part de Catherine, généralement toujours sûre d'elle, Guillaume se fit rassurant.

— Devant mes hésitations, vous avez dû vous tourner vers quelqu'un de plus volontaire. De toute façon, il semble que Crillon ne perçoive pas ces meurtres comme une attaque envers les gardes français ou le roi, mais comme un simple vol qui aurait mal tourné. Alors, la folie de Retz ne devrait pas nuire à mon plan. Mais vous devez absolument vous assurer qu'il se tienne tranquille, dorénavant.

— Je m'y engage.

Catherine embrassa son amant avec un heureux mélange de passion et de douceur qu'il ne lui avait jamais connu auparavant. Puis elle lui servit son sourire le plus enjôleur en demandant :

— Maintenant, je t'en prie, parle-moi de ton plan.

Elle lui avait adressé cette supplique en tapant des mains, comme une gamine exigeant qu'on lui apprenne un nouveau jeu.

— D'accord, le moment est venu, en effet. Vous savez sans doute que pour des raisons inconnues, Henri III admire beaucoup les moines. On peut même parler d'une vénération sans bornes.

— À voir ce que ce maudit Henri a fait à mon frère le cardinal, je ne suis pas aussi certaine de son admiration envers les religieux.

— Je précise que ses nobles sentiments sont surtout dirigés vers les moines mendiants, ce que, pardonnez ma franchise, votre frère n'était pas vraiment.

Sachant le luxe dans lequel son frère se vautrait, Catherine se permit un sourire, avant d'approuver.

— Effectivement, je connais très bien les penchants d'Henri pour les moines ; il n'est pas surnommé le *roi-moine* pour rien.

— Exact. Mais ce que très peu de gens savent, c'est ce que j'ai pu apprendre lors de mon passage à Blois à titre de garde ordinaire. Même si je ne pouvais pas approcher le roi, je partageais mes temps libres et mes repas avec les membres de sa garde rapprochée. Je les ai entendus à plusieurs reprises discuter de l'interdiction que leur fait le roi de questionner et même de fouiller tout moine mendiant qui voudrait parler à son souverain. Il craindrait, semble-t-il, une quelconque damnation s'il avait le malheur de mal recevoir l'un de ces moines. Vous voyez l'intérêt de cette information ?

— Oh que oui ! C'est très intéressant, en effet.

— Sachant cela, je suis allé rencontrer François Bourgoing, le prieur des dominicains. Vous le connaissez sûrement.

— En effet, c'est le plus ultra des ultras-catholiques. Comparée à lui, je pourrais passer pour une modérée. C'est tout dire.

— C'est aussi une vieille connaissance de mon défunt père, à qui il vouait une grande admiration.

— Je vois.

— Je lui ai demandé si parmi ses moines, il en connaissait au moins un capable de se sacrifier pour la vraie foi en se rendant chez le roi. Je lui ai bien expliqué que je voulais un mystique, mais non

un illuminé. L'homme doit être assez fanatique pour commettre un tyrannicide, mais assez terre-à-terre pour ne pas se laisser dominer par ses sentiments au moment critique. Ce sont évidemment deux traits de caractère difficiles à trouver chez un seul homme.

— En effet. Et a-t-il trouvé un tel homme ?

— Oui.

— Super ! L'as-tu rencontré ? Ton plan me semble excellent, pourvu qu'on choisisse le bon exécutant.

— Oui, je l'ai même rencontré à deux reprises, et sans le moindre doute possible, il possède toutes les caractéristiques voulues pour mener à bien une telle mission. Il est prêt à mourir pour la sainte Église, d'autant plus qu'il souffre d'une maladie incurable. Il déteste évidemment Henri III, mais je le sens capable de contrôler sa haine lorsqu'il le faudra.

— Très bien, je suis fière de toi, mon chéri.

Catherine l'avait appelé *mon chéri* ! Guillaume aussi dut faire un effort pour dominer ses sentiments. Il enchaîna donc en disant :

— Pour lui éviter les souffrances de la question, j'aimerais lui fournir un poison qu'il pourrait avaler avant d'être arrêté.

La duchesse savait très bien que *la question* était l'euphémisme employé pour désigner la torture infligée aux grands criminels, et le régicide était le plus grave des crimes.

— Je pourrai te procurer un excellent poison sans problème. Et pour Bourgoing ?

— Oui, il serait préférable de lui en fournir aussi, même s'il pense pouvoir s'en tirer sans être interrogé.

— Très bien, et ton moine... en fait, comment s'appelle-t-il ?

— Pierre Lacroix.

— Lacroix ? Un nom prédestiné. Aura-t-il besoin d'autre chose ?

— Oui, en effet. D'abord, il veut qu'on lui fournisse la lettre d'un évêque via laquelle il sera absous d'avance pour son crime.

— Aucun problème, je t'en remettrai une écrite de la main de Louis Bertrand après-demain. Le moine pourra la lire, mais évidemment, il ne devra pas la conserver.

— Parfait. Finalement, il aura bien sûr besoin d'un laissez-passer pour sortir de la ville et, là ça risque d'être plus difficile, d'une lettre d'un ami du roi qui lui présentera Pierre Lacroix à titre de partisan qui a d'importantes informations à lui fournir.

— Le laissez-passer ne pose pas de problème, mais pour la lettre d'un ami du roi, je vais devoir recourir aux services d'un faussaire. J'en connais d'excellents.

— Je n'en doute pas.

— J'y pense... que dirais-tu d'une fausse note *écrite* par de Harlay, le président du Parlement de Paris, pour vanter les mérites de ton moine au roi ?

Guillaume connaissait l'histoire d'Achille de Harlay, grand partisan d'Henri III.

— Ça serait parfait.

— D'accord, tu auras le poison, le laissez-passer et la lettre de l'évêque dans deux jours, mais le faux message de la part du président de Harlay prendra plus de temps.

Catherine fit une pause avant d'ajouter :

— Et toi ?

— Moi ?

— Tu veux une dose de poison pour toi ?

Guillaume posa un regard interloqué sur son interlocutrice et répliqua :

— Vous êtes sérieuse ?

Catherine partit à rire de son grand rire de gamine joueuse de tours.

— Je plaisante, voyons ! Tu n'as aucun souci à avoir. Tout comme moi, tu ne seras pas importuné par les autorités, quoi qu'il advienne. Je serai toujours là pour te défendre. Après la mort du tyran, toi et moi serons liés pour la vie.

Deux jours plus tard, Guillaume reçut le poison, le laissez-passer, ainsi que la précieuse lettre d'absolution de l'évêque Bertrand. Catherine pouvait se montrer extrêmement efficace. Le jeune homme se rendit donc au couvent des dominicains comme prévu. Dès son arrivée, il fut plongé dans une profonde agitation. Des moines couraient en tous sens, tandis que d'autres s'interpellaient sur un ton paniqué. Tous semblaient sous l'emprise d'une peur extrême.

Ils étaient tellement énervés, qu'aucun ne s'arrêta lorsque Guillaume tenta de leur parler. Il se rendit donc directement à la loge du

prieur Bourgoing, qu'il trouva dans un même état d'extrême fièvre que ses ouailles. Il marchait de long en large dans la pièce en se grattant la tête. Il était tellement désespéré et absorbé par sa réflexion, qu'il ne remarqua même pas l'arrivée de son visiteur, qui éleva la voix pour l'interroger.

— Pour l'amour de Dieu, que se passe-t-il ?

— Ah, Guillaume ! Dieu nous aime, ça ne fait pas de doute, mais le diable, non ! Il nous a envoyé certains de ses émissaires pour accomplir ses tristes œuvres.

— Que se passe-t-il donc ? insista Guillaume.

— Notre frère Pierre Lacroix a été assassiné !

— Quoi ?

— Tu as bien compris, mon fils. Tôt ce matin, peu après les laudes, frère Gabriel, dont la cellule se trouve voisine de celle de notre malheureux frère Pierre, l'a entendu pousser des cris de mort. Il s'est précipité pour lui venir en aide, mais aussitôt sorti de sa cellule, il a été bousculé rudement par trois hommes armés d'épées qui sortaient de chez le frère Pierre. Tu peux facilement imaginer la suite. Notre ami gisait mort sur le plancher de sa cellule. Les assassins ne lui ont laissé aucune chance. Il ne connaîtra pas le bonheur de mourir en martyr comme il le souhaitait.

— Mais comment des hommes armés ont-ils pu entrer si facilement dans votre couvent ?

— Justement, c'est un couvent librement accessible à tout bon chrétien. Nous sommes un ordre de religieux, non de militaires. À leur arrivée, les assassins ont prétendu être des officiers du roi en devoir. Le portier n'avait aucune raison et surtout, aucun moyen de les empêcher d'entrer.

— Des officiers du roi ?

— C'est ce qu'ils ont affirmé, mais frère Gabriel leur a plutôt trouvé des allures de vulgaires coupe-jarrets.

Le côté pragmatique de la personnalité de Guillaume reprit le dessus. Il voulut savoir si des personnes à l'extérieur du couvent avaient pu apprendre le triste sort du frère Pierre.

— Nous vivons en totale autonomie, expliqua le prieur. Nous allons nous occuper nous-mêmes de notre malheureux frère. Personne n'apprendra sa mort.

— Bien, je suis vraiment désolé pour vous tous, mais dites-moi, pensez-vous que cet assassinat peut être relié à notre affaire ?

— Je me suis bien sûr posé la question, mais malheureusement, je n'ai pas trouvé la réponse.

Guillaume en connaissait une qui aimerait sûrement elle aussi obtenir une réponse à cette question. Mais pour l'instant, il devait s'empresse d'aller lui apprendre la nouvelle.

Guillaume dut attendre de longues minutes avant que le garde ne lui donne accès aux appartements de Catherine. Il eut alors la surprise de découvrir une femme totalement différente de l'implacable duchesse et de l'amante passionnée qu'il connaissait. Assise dans un modeste fauteuil à bascule, Catherine berçait doucement un bébé d'environ quatre mois !

— Je te présente Louis de Guise, le fils de mon frère le cardinal.

Elle avait fait ces présentations d'un ton tellement solennel, que Guillaume se sentit obligé de saluer le poupon avec une légère révérence qui le fit se sentir ridicule. Satisfaite, Catherine continua...

— C'est un bâtard, mais j'en ferai un vrai Guise.

Comme pour appuyer les dires de sa tante, le jeune Louis se mit à pousser des cris assourdissants. Une nourrice fit aussitôt son entrée dans la pièce pour débarrasser la duchesse de son bruyant neveu.

— Heureusement, je n'ai pas eu d'enfants, laissa entendre Catherine.

Redevenue la duchesse de Montpensier, elle porta toute son attention vers son amant.

— Et toi, que fais-tu ici ? Tu sais que je déteste recevoir des visites imprévues, même la tienne, et nous ne sommes pas mercredi à ce que je sache.

— Je dois vous apprendre une nouvelle aussi navrante que surprenante. Le moine Pierre Lacroix a été assassiné.

— Ah bon.

Elle le savait. Décidément, cette femme ne cessera jamais de m'étonner, se dit Guillaume.

— Vous semblez peu surprise. Vous le saviez déjà ?

—Une femme de mon rang et dans ma position se doit d'être toujours bien informée.

—Alors, vous devez aussi savoir qui a commis ce crime sordide. Les meurtriers se sont présentés comme étant des officiers du roi. Si c'est le cas, nous sommes en danger ; le frère Pierre a peut-être parlé et alors nous...

—Ne crains rien, je m'arrange toujours pour ne jamais être en danger.

—J'ai vraiment l'impression que vous savez qui a voulu la mort de ce pauvre frère.

—En effet.

—Qui, alors ?

—Moi !

—Vous ? Allons donc !

Fidèle à une habitude déjà profondément ancrée chez lui dans de tels moments, Guillaume se mit à marcher de long en large afin de chasser sa nervosité.

—Calme-toi, tu me donnes le tournis.

Catherine se leva pour aller s'asseoir dans une grande caquetteuse, puis invita son jeune amant à la rejoindre :

—Viens près de moi pour écouter attentivement ce que j'ai à te dire.

Après une brève hésitation, Guillaume se résigna à obéir.

—Alors ? demanda-t-il sèchement.

—J'exige que tu restes calme et que tu m'écoutes attentivement. Tu dois non seulement bien entendre mes propos, mais surtout en comprendre le bien-fondé.

—D'accord, mais expliquez-vous, je vous en prie.

—Bien sûr, je n'ai pas tué moi-même ce frère Pierre, mais j'ai fait en sorte qu'il le soit.

—Mais pourquoi ? Et comment ?

—Tu es intelligent, Guillaume, mais tu as peu d'expérience dans ce genre de situations. Tu as eu une excellente idée, mais tu as choisi le mauvais exécutant. Tu aurais dû me parler de ton plan plus tôt. Aussitôt après ta dernière visite, j'ai mis toutes les ressources à ma disposition, et elles sont nombreuses, crois-moi, pour m'informer rapidement et confidentiellement sur ce frère Pierre. J'ai appris que plusieurs membres de sa famille, dont son père, ont été des serviteurs

d'Henri de Bourbon-Condé, le grand prince protestant. Tout m'a porté à croire que ce Pierre Lacroix était un espion protestant auprès de la Ligue catholique.

Bien que cette révélation troubla Guillaume, il objecta :

— Mais si je comprends bien, vous n'en aviez aucune preuve. Chaque jour des centaines de gens changent de religion dans ce pays.

— Je n'avais aucune preuve, il est vrai, reprit Catherine, mais je n'avais non plus aucun autre choix que de le faire assassiner. Ton plan était vraiment excellent, mais si ce Pierre Lacroix en avait parlé aux gardes du roi, nous n'aurions pas pu le mettre en exécution et surtout, tu aurais été en grand danger. Tu comprends ?

Guillaume resta longtemps silencieux, en tentant une fois de plus de se convaincre de la bonne foi de Catherine.

— Et qu'avez-vous fait, au juste ? Comment vous y êtes-vous prise pour engager ces tueurs ?

— Je n'ai pas eu besoin de le faire.

— Comment ça ?

— Je t'ai déjà dit que je connais bien les hommes et leur impétuosité. Il m'a suffi de parler du frère Pierre à quelqu'un, tout en sachant qu'il allait se précipiter pour l'exécuter afin de faire échouer ton projet.

Aussitôt, Guillaume comprit non seulement ce qu'elle avait fait, mais surtout, jusqu'où elle était prête à aller pour atteindre ses buts.

— Retz ! Vous en avez parlé à Retz !

Catherine hocha affirmativement de la tête en expliquant :

— Je l'ai fait pour la France et pour la vraie foi, mais aussi, malgré les apparences, pour toi. En choisissant le frère Pierre comme exécutant, tu mettais non seulement ton plan en danger, mais également ta propre personne. Il fallait qu'il meure. J'étais certaine que Retz allait s'en occuper. Vous êtes tellement prévisibles, vous autres, hommes.

— Mais tu es diabolique ! explosa Guillaume.

— Ne me tutoie pas !

— Peu importe que je te tutoie ou non, c'est fini ! Je ne veux plus jamais te voir. Comment ai-je pu être si naïf ?

Sans même un dernier regard vers son amante, Guillaume lui tourna le dos et se précipita vers la sortie sans tenir compte des cris de Catherine, qui l'exhortait à revenir. Une fois dans la cour intérieure, il continua sur sa lancée et se dirigea droit vers la salle des gardes.

Une dizaine d'hommes seulement s'y trouvaient, dont Laurent et, tout au fond de la pièce, Retz, qui discutait tout bas avec trois autres gardes. *Les assassins du frère Pierre et de la famille Lejeune ?* se questionna Guillaume. Mais toute son attention resta dirigée vers Retz. Il se planta devant lui et, sans un mot, le frappa au visage de toutes ses forces avec son poing droit.

Retz tomba lourdement au sol, mais se releva aussitôt et sortit son épée en se précipitant vers son rival. Voyant que celui-ci n'avait que sa dague pour se défendre, Laurent lui tendit rapidement sa propre épée, juste à temps pour que Guillaume puisse bloquer la première charge de son attaquant. L'épée se révéla rapidement beaucoup plus lourde et difficile à manœuvrer que celles auxquelles Guillaume était habitué. Il se retrouva donc en sérieuses difficultés dès le début de l'affrontement. D'autant plus qu'en bloquant le premier coup de Retz, il avait ressenti une très violente douleur à la main droite ; de toute évidence, elle avait été blessée au moment où il avait frappé son ennemi.

À son grand désespoir, Guillaume dut reconnaître que dans ces conditions, il n'avait aucune chance de résister longtemps aux attaques de Retz. Ce dernier prit rapidement conscience de la situation délicate dans laquelle son adversaire se trouvait. Il se lança donc dans une série de violents coups d'estoc que Guillaume ne para qu'à grand-peine, en grimaçant chaque fois.

Retz sentait sa victoire imminente, mais, à l'instar de tous les hommes rustres, il ne perçut pas que la patience pouvait parfois être sa meilleure alliée. Aussi, voulut-il en finir rapidement. Il allongea sa jambe droite pour porter un violent coup de taille à l'épaule de Guillaume, ce qui laissa tout son bas du corps à découvert.

Guillaume bloqua le coup avec sa dague, puis vif comme l'éclair, se fendit pour porter un coup d'épée à l'arrière du genou droit de Retz. Celui-ci poussa un immense cri d'animal blessé et se laissa glisser au sol, pendant que sa jambe droite pissait le sang.

— Le coup de Jarnac ! s'exclama Laurent.

Guillaume avait effectivement pu éviter le pire en utilisant la célèbre botte dite de Jarnac, qu'il avait pratiquée des centaines de fois avec le brave Crillon, qui l'avait lui-même apprise de Guy Chabot, comte de Jarnac en personne !

Mais il n'en avait pas encore fini avec Retz. En effet, celui-ci réussit péniblement à se relever en se tenant sur sa jambe gauche, et tenta un désespéré coup droit qui aurait pu être fatal. Guillaume para toutefois l'attaque et, résistant à la tentation de la clémence, planta son épée dans le cœur de Retz qui mourut sur le coup, non sans plonger Guillaume dans une profonde stupeur. C'était la première fois qu'il tuait un homme, et la malveillance du personnage n'enlevait rien à la gravité du moment.

Foudroyé par son propre geste, le jeune homme remit simplement l'épée à son propriétaire et sortit tranquillement de la pièce, sous les regards consternés des gardes.

Le 31 juillet 1589, un tout jeune moine dominicain arborant la spectaculaire tonsure des Jacobins, comme on surnommait les membres de cet ordre mendiant, se présenta aux abords du château de Saint-Cloud où le roi Henri III s'était installé afin de mener un siège militaire sur Paris. La ville étant alors détenue par la ligue ultracatholique dirigée par le duc de Mayenne, le roi s'était résolu à former une alliance avec le protestant Henri de Navarre afin de reprendre le contrôle de la capitale.

Le moine aux manières délicates et au naturel bon enfant déclara qu'il venait de la part d'Achille de Harlay, président du Parlement de Paris qui se trouvait alors détenu par la ligue en raison de son appui indéfectible à Henri III. Il montra même aux gardes une lettre prétendument écrite de la main du président Harlay.

— J'ai d'importantes révélations à faire au roi concernant la situation à Paris, expliqua le moine.

Impressionnés par l'attitude à la fois sereine et déterminée du Jacobin, les gardes décidèrent de le conduire chez Jacques de la Guescle, procureur général du roi.

Habitué aux longs et délicats interrogatoires, le procureur questionna rigoureusement le moine.

— Quel est ton nom, mon ami ?

— Je m'appelle Clément, Jacques Clément. Je suis originaire de la Yonne. Depuis près d'un an, je suis moine au couvent des Jacobins, rue Saint-Jacques.

— Tu dis venir de la part du président de Harlay ; où l’as-tu rencontré ?

— Comme monsieur le sait sûrement, le président est détenu à la Bastille pour avoir pris la défense du roi lors de la journée des barricades.

— En effet.

— Bien évidemment, il est détenu avec tous les égards dus à son rang. Il a donc droit aux visites des serviteurs de Dieu dont je suis un modeste représentant. C’est ainsi que j’ai pu le rencontrer à quelques reprises.

L’homme s’exprimait avec calme et confiance, sans hésitations ni tremblements dans la voix. De la Guescle ne laissa pas tomber sa méfiance pour autant.

— On m’a dit que tu es en possession d’une lettre du président de Harlay ; donne-la-moi.

Le moine lui tendit respectueusement un billet qui avait été plié avec minutie, selon les habitudes du président. Le message se bornait à garantir la loyauté du *bon moine Clément* et l’importance des faits dont il devait personnellement informer le roi. Le billet semblait bien être écrit de la main du président, mais son habitude d’écrire en italique rendait son écriture facile à imiter.

De la Guescle changea de stratégie et interrogea le moine sur les importantes informations qu’il devait révéler au roi. À chacune des questions, peu importe la formulation, le bon moine Clément répondait invariablement :

— Je suis désolé, monsieur, mais le président de Harlay m’a ordonné de ne parler qu’au roi.

De guerre lasse, de la Guescle finit par annoncer :

— D’accord, je me rends de ce pas demander au roi s’il veut bien te recevoir. Attends-moi ici, mes serviteurs te tiendront compagnie.

— Ça me semble bien l’écriture de ce bon de Harlay, convint Henri III.

Le roi tenait Achille de Harlay en très haute estime depuis que ce dernier avait tenu tête au duc de Guise en pleine journée des barricades, en lui déclarant : « C’est grand pitié quand le valet chasse le

maître». Cette bravade lui avait effectivement mérité un séjour à la Bastille, gracieuseté du duc.

— Ça me semble aussi, Votre Majesté, mais je ne puis en être certain.

— Et à quoi ressemble ce moine ?

— Plutôt banal et insignifiant, comme tous les moines, se contenta de répondre de la Guescle en haussant les épaules.

— Dans ce cas, amène-le-moi demain matin après 6 h.

— Si vous permettez, sire, je crois que...

— Allons, allons, de la Guescle, tu connais mon amour pour les moines mendiants. De plus, si je refusais de le voir, les guisards m'accuseraient encore d'être un mauvais catholique.

De retour à ses appartements, de la Guescle retrouva Jacques Clément en train de savourer un énorme saucisson dont il coupait de larges tranches avec son couteau, tout en échangeant des plaisanteries avec les serviteurs de la maison. L'un de ceux-ci lança soudainement au moine :

— Dites donc, avec un couteau si tranchant, vous pourriez facilement trucher le roi.

— Bien sûr, mon ami, tu vois bien que j'ai tout d'un horrible assassin.

Clément avait prononcé cette phrase en affectant une mimique farfelue si faussetment cruelle, que tous les serviteurs éclatèrent de rire. Même de la Guescle ne put réprimer un sourire, de plus en plus rassuré qu'il fût par la bonhomie de son visiteur. Trop rassuré ! Le lendemain matin, avant de l'emmener chez le roi, il ne prit même pas la peine de lui réclamer ce couteau si tranchant...

Dès leur arrivée au château, de la Guescle et Clément furent introduits dans la chambre du roi par de Halde, son premier valet. Aux premières heures de sa journée de travail, Henri III avait l'étrange habitude de recevoir ses visiteurs alors qu'il était bien installé sur sa chaise percée afin de satisfaire un besoin commun à tous les humains,

qu'ils soient valets ou rois. Jacques Clément demanda à s'approcher d'Henri pour lui faire ses fameuses révélations.

— Parle haut, lui ordonna de la Guescle, le roi n'a ici que de bons et loyaux serviteurs.

Mais Henri III, toujours aussi fasciné par les moines mendiants, lui fit signe de s'approcher, ce que Clément s'empressa de faire. Le puissant roi et l'humble moine se saluèrent dans un mutuel respect, puis soudain, Henri III poussa un cri chargé de douleur et de désespoir.

— Ah, le méchant moine ! Il m'a tué, qu'on le tue !

Pendant que l'assassin se tenait bien droit devant sa victime, cette dernière se leva péniblement en tentant de retirer le couteau bien enfoncé dans son ventre. Quelques-uns des Quarante-cinq qui se trouvaient dans la pièce voisine accoururent avec à leur tête Montserié, celui-là même qui, au même endroit, huit mois auparavant, avait porté le premier coup au malheureux duc de Guise.

Montserié avait ordonné de ne pas tuer le moine afin de pouvoir l'interroger, mais l'un des Quarante-cinq transperça tout de même le corps de l'assassin de son épée. D'autres gardes l'imitèrent aussitôt en criblant le moine de coups avant de lancer son cadavre par la fenêtre. Ainsi mourut le *bon moine* Jacques Clément, qui du coup, s'évitait les horribles supplices infligés aux régicides.

— Monsieur Guillaume, un homme qui dit s'appeler Paul Lavigne vous attend dans la grande salle.

Depuis sa fort désagréable rencontre avec Catherine et la fatale confrontation avec Retz, Guillaume, qui redoutait une vengeance de la part des amis de ce dernier, s'était à nouveau réfugié à l'*Auberge du cœur vaillant*. Selon son habitude, il se trouvait à l'écurie en train de dorloter Éclair lorsque Ménard l'y rejoignit pour le prévenir de cette visite aussi intrigante qu'imprévue. Que pouvait bien lui vouloir Paul Lavigne ? Certes, celui-ci n'aimait pas vraiment Retz, mais il n'avait sûrement pas aimé non plus qu'on tue l'un de ses hommes. Et encore moins à l'intérieur du lieu quasi sacré que constituait la salle des gardes de la maison des Guise.

Mais Guillaume se savait coupable d'un crime beaucoup plus grave encore, du moins aux yeux des Guise : son manque total de

respect envers la duchesse de Montpensier. Il s'assura donc que sa dague était bien à portée de main avant d'aller rejoindre Lavigne, qui étonnamment, semblait de fort bonne humeur.

— Guillaume, quel plaisir de te revoir ! le salua ce dernier en l'invitant à sa table d'un geste de la main.

— Bonjour, capitaine, mais pour ma part, je parlerais plus d'une surprise que d'un plaisir.

— Allons donc, je crois profondément que certains hommes sont unis par un destin commun, qu'ils le veuillent ou non, et je crois que c'est notre cas, philosopha Lavigne.

— Vous croyez ? répliqua Guillaume, sceptique.

— Ça me semble évident. D'abord, tu as perdu ton père quand tu n'étais qu'un adolescent, alors que moi, j'ai perdu mon fils unique quand il n'avait que seize ans. Puis, à quinze ans d'intervalle, nous avons succombé à la même passion amoureuse, ou... à la même folie, devrais-je dire, pour la même femme. Ça ne peut pas n'être que le fruit du hasard... Ça veut dire quelque chose, crois-moi.

— C'est elle qui vous envoie ?

Lavigne prit le temps de savourer une gorgée de vin avant de répondre :

— Pas vraiment, je suis d'abord venu pour t'apprendre une grande nouvelle qui devrait...

Une forte clameur s'éleva soudainement dans la rue, ce qui empêcha Lavigne de terminer sa phrase. Très vite, la clameur se fit plus nette, si bien qu'il fut permis aux deux hommes de saisir les cris hystériques émis par une foule de plus en plus nombreuse...

— Le tyran est mort ! Vive la France et la vraie foi !

— La race maudite des Valois est enfin éteinte !

— Le sodomite est allé rejoindre la grosse Florentine en enfer !

Guillaume comprit alors la raison de la bonne humeur de son visiteur.

— Henri III est mort, ce qui fait qu'il ne reste qu'un seul Henri, échappa-t-il doucement.

— Oui, confirma Lavigne, le tyran, l'ignoble assassin du duc et du cardinal est mort. Ces braves gens à l'extérieur m'ont privé de mon effet de surprise, mais j'aimerais te raconter comment il est mort. Ça t'intéresse ?

— Évidemment !

—D'accord. Donc, avant-hier, le 31 juillet, un moine dominicain a quitté son couvent avec l'autorisation de son supérieur, le prieur François Bourgoing, pour se diriger vers le château de Saint-Cloud. Ce jeune moine, Jacques Clément de son nom, était muni d'un laissez-passer et d'une lettre de recommandation supposément écrite de la main du président de Harlay. Ah oui, il était aussi muni d'un excellent couteau... Il s'en est servi pour poignarder le tyran, qui est mort vers 3 h cette nuit.

Lavigne marqua une pause pour évaluer la réaction de son interlocuteur. Les yeux exorbités par la colère, Guillaume se leva rageusement de table et vociféra :

—Catherine ! Toujours Catherine ! Elle a osé...

Lavigne le força au silence en se levant à son tour et en lui lançant cet avertissement lourd de sens :

— Silence ! Pas un mot de plus. Assieds-toi et écoute-moi attentivement. Il y va de ta vie.

Cédant à l'implacable autorité de Lavigne, Guillaume reprit place à la table, mais uniquement après s'être assuré que la salle était toujours vide. Il fit alors face à son interlocuteur pour lui dire :

— J'ai beaucoup de respect pour vous, capitaine, mais cette fois, Catherine est allée trop loin. Elle s'est servie de moi sans scrupules, selon son habitude. Ce faisant, elle m'a impliqué malgré moi dans le meurtre du roi.

— Ça suffit ! Ferme ta grande gueule et écoute-moi ! Sache que je suis venu ici d'abord et avant tout pour t'aider, mais aussi pour te prévenir que je serai sans pitié si tu deviens une menace pour la duchesse, destin commun ou pas. Tu t'es impliqué toi-même dans le complot contre le roi. Catherine n'a fait que reprendre ton idée en s'assurant de sa bonne exécution.

Lavigne s'arrêta pour permettre à Guillaume de mieux percevoir les cris de joie de la foule à l'extérieur.

— Tu entends ces braves gens ? N'est-ce pas la meilleure preuve que, grâce à la duchesse, ton plan a bien fonctionné, cette fois ?

— N'empêche qu'elle s'est servie de moi une fois de plus.

Elle s'est servie de moi une fois de plus, répéta comiquement Lavigne en empruntant le timbre de voix d'un bébé, avant de reprendre d'un ton sévère :

—Tu es jeune, mais la jeunesse ne peut servir continuellement d'excuse à la sottise.

Surpris, Guillaume le regarda avec de grands yeux interrogateurs.

—Oui, reprit Lavigne, tu es capable des pires idioties et des pires balourdises. Tu ne te rends même pas compte que la duchesse t'aime vraiment. J'aurais donné ma vie pour qu'elle m'aime comme elle t'aime, ne serait-ce que pendant une heure. Ne sais-tu donc pas qu'elle t'a sauvé la vie au moins deux fois au cours des dernières semaines ?

—Comment ça ?

—Comment ça ? Tu es incroyable ! Tu te souviens de Pierre Lacroix ? J'ai enquêté sur lui et sa famille, et crois-moi, il était bien à la solde des protestants. Et si Catherine n'avait pas trouvé une façon rapide et efficace de l'exécuter, il t'aurait sans doute dénoncé aux gardes du roi. Tu aurais été arrêté et exécuté comme régicide. Connais-tu le sort réservé aux régicides ?

—Pas vraiment.

—En résumé, et sans rentrer dans les détails les plus scabreux, les bourreaux commencent par les attacher à une claie, puis ils leur déchirent les chairs avec des tenailles rougies au feu.

Guillaume grimaça ; sans pitié, Lavigne continua...

—Ensuite, ils arrosent généreusement les plaies avec un mélange brûlant de cire, de soufre et de plomb.

—C'est affreux, échappa Guillaume en blêmissant.

—Effectivement, mais le comble du raffinement, c'est que les supplices sont savamment dosés pour que les condamnés restent conscients jusqu'à la grande finale du spectacle.

—La grande finale ?

—Oui, les bras et les jambes du supplicié sont attachés à quatre chevaux afin qu'ils soient détachés du tronc. Ce qui ne serait pas si mal si les quatre chevaux tiraient également. Mais ce n'est jamais le cas, ce qui fait que le démembrement prend souvent une bonne heure avant d'être complété.

—Quelle horreur !

—Voilà ce que la duchesse t'a évité. Et tu l'as remerciée en lui démontrant un total manque de respect.

—Je comprends.

—J'espère bien que tu comprends. Et ce n'est pas tout. Certains de mes gardes ont bien aimé le sort que tu as fait subir à Retz, mais pas tous, et certainement pas moi. Malgré ses défauts, cet homme m'a toujours été loyal et d'une grande utilité. Quant au duc de Mayenne, il était furieux. Il ne pouvait accepter qu'un jeune blanc-bec provoque et tue l'un de ses hommes sur sa propriété. J'avoue ne t'avoir défendu que du bout des lèvres. Or, le duc a quand même accepté de renoncer à ton arrestation et à ton exécution. Une seule personne a pu le convaincre de te laisser la vie sauve...

Lavigne laissa sa phrase en suspens pour laisser Guillaume tirer sa propre conclusion.

—Catherine.

—Bien sûr, Catherine. Et jamais deux sans trois, puisqu'elle s'apprête à te sauver une fois de plus.

—Comment ça ?

—Tu l'as dit toi-même plus tôt ; que tu le veuilles ou non, tu es impliqué dans la mort du roi.

—Je comprends, mais en quoi suis-je en danger ? Ce moine, Jacques Clément, avait du poison sur lui, je suppose, justement pour éviter les supplices que vous venez si bien de me décrire.

—Je suppose aussi, mais ce qui est certain, c'est qu'il ne risque pas de parler. Après le drame du lâche assassinat du duc de Guise, nous nous sommes payé un espion parmi les membres des Quarante-cinq, qui s'est chargé du moine sitôt le meurtre du roi commis.

—Je vois. Vous ne laissez rien au hasard.

—C'est la différence entre toi et moi, entre un amateur et un soldat de carrière. J'ai choisi personnellement ce Jacques Clément, en plus de vérifier soigneusement ses antécédents pour ne pas reproduire l'erreur que tu avais commise avec Pierre Lacroix. La duchesse elle-même a visité Clément dans sa cellule afin de s'assurer de ses états d'âme.

—Ah oui ?

—Eh oui. Il semble que le pauvre moine ait complètement chaviré quand elle l'a embrassé sur la joue.

Lavigne s'interrompt avant de chuchoter tout bas, comme pour lui-même :

—D'ailleurs, je doute fortement qu'un chaste baiser ait été sa seule motivation.

Guillaume préféra faire dévier la conversation en répliquant :

— Alors, puisque Jacques Clément est mort, personne ne peut nous relier, Catherine et moi, au régicide.

— Si, car François Bourgoing est toujours vivant. Depuis hier, il se terre si bien dans son couvent, qu'il nous est impossible de l'approcher. Je ne crois pas qu'il parle si jamais il était soupçonné et arrêté. Je me suis informé sur lui, et selon ce que j'ai appris, il est du genre à vouloir mourir en martyr pour obtenir une bonne place au ciel. Mais beaucoup d'hommes courageux et discrets deviennent très bavards lorsqu'ils sont soumis à la torture, alors...

— Alors quoi ?

— Tu dois disparaître.

— Disparaître ?

— Oui. Même si la duchesse ne risque rien de grave, elle préfère pour l'instant que son nom ne soit pas associé à la mort du roi. Mais surtout, elle n'aimerait pas apprendre que tu as été écartelé par quatre chevaux. Alors, tu dois disparaître.

— Ai-je le choix ?

— Pas vraiment !

— Et combien de temps va durer ma *disparition* ?

— Tant que nous ne serons pas fixés sur le sort de Bourgoing. Quelques mois, je suppose.

— Et où vais-je disparaître ?

— Au paradis sur terre ; enfin, façon de parler.

Chapitre 5

« Ralliez-vous à mon panache blanc »

14 mars 1590, Ivry.

Guillaume tentait tant bien que mal de calmer les battements de son cœur en contemplant les milliers de soldats lourdement armés alignés devant lui. Le spectacle était aussi fascinant qu'effrayant.

« Seigneur Dieu tout-puissant, qu'est-ce que je fais ici ? Et Éclair, mon brave Éclair, pourquoi l'ai-je entraîné vers une mort quasi certaine ? »

Quelques jours auparavant, Paul Lavigne s'était rendu au Mont-Saint-Michel, où Guillaume avait *disparu* depuis huit mois. Les moines bénédictins étant parmi les plus fidèles partisans de la ligue ultra-catholique, le jeune homme y avait été reçu en véritable héros.

— Qu'est-ce qui me vaut une fois de plus votre visite, capitaine ? Notre fameux destin commun ?

— Bonjour, Guillaume, les bénédictins m'ont appris que tu aimais beaucoup leur petit paradis entre terre et mer. Mais je viens t'annoncer que tu es libre et que tu peux maintenant réapparaître dans le vrai monde.

— Comment ça ?

— Le prieur François Bourgoing a eu droit au traitement réservé aux régicides le 23 février dernier. Malgré de longues semaines à subir les pires tortures, il n'a mentionné aucun nom ; il a préféré mourir en héros de la vraie foi. Paix à son âme.

— Je m'en doutais bien, cet homme était né pour mourir en martyr. Je suis donc libre de retourner à Paris et de reprendre ma vie ?

— Oui. Enfin... pas tout à fait, selon moi.

— Que voulez-vous dire ?

— Tu dois une faveur aux Guise après tout ce qu'ils ont fait pour toi.

— Vous croyez ? s'esclaffa Guillaume. Je ne vois pas en quoi je leur suis redevable.

—Écoute, tu as sans doute appris qu'avant de mourir, Henri III a en quelque sorte adoubé le protestant Henri de Navarre comme son successeur. L'impensable, l'inacceptable, est malheureusement devenu réalité : la France, catholique depuis toujours de par la volonté de Dieu, a maintenant un protestant comme roi. Heureusement, le duc de Mayenne s'apprête à livrer une bataille décisive à Henri IV. Bientôt, les Guise gouverneront la France. En participant à cette bataille, non seulement tu leur montreras ta reconnaissance, mais tu assureras ton avenir en étant du bon côté. Et surtout, tu te mettras à l'abri d'une possible vengeance du duc d'Épernon.

—Que me comptez-vous là, encore ?

—Tu n'as pas connu le duc d'Épernon, je crois ?

—J'en ai seulement entendu vaguement parler.

—Il était le favori et le principal conseiller d'Henri III. Pendant des années, il n'y a pas eu de plus grands amis dans tout le royaume de France. Certains prétendent même qu'ils étaient plus qu'amis, mais enfin...

—Et alors ?

—Après la journée des barricades, le duc de Guise avait obtenu que d'Épernon soit chassé de la cour. Il y est bien sûr retourné après l'assassinat du duc, en se voyant octroyer des pouvoirs accrus et la très importante fonction de colonel général de l'infanterie. À la mort de son protecteur et grand ami, il a juré de mener à l'échafaud toute personne impliquée dans son assassinat. Si Henri IV réussit à se maintenir sur le trône, aucun doute que d'Épernon pourra exercer sa vengeance. Alors, que tu le veuilles ou non, tu es des nôtres.

—Désolé, mais je ne suis pas d'humeur guerrière. Ces quelques mois vécus parmi les moines du Mont-Saint-Michel ont apaisé mon âme et mon corps.

—Tu ne veux quand même pas te faire moine ?

—Non, mais j'ai appris que la vie n'est pas que confrontations et complots. Depuis quelques mois, j'assiste le frère André, le moine guérisseur. Soulager la douleur de mes frères humains m'a apporté beaucoup de paix et de joie.

—Eh bien, j'avoue que je suis surpris d'entendre ça. Tu pourras toujours revenir à ta nouvelle vocation après avoir aidé les Guise à remporter cette importante bataille, parce que je suis toujours d'avis que tu dois leur démontrer ta reconnaissance.

— Est-ce une menace ?

— Non, un simple rappel aux réalités de la vie.

Guillaume prit quelques secondes pour analyser la situation. Il ne pouvait nier que Lavigne avait raison ; en partie, du moins.

— D'accord, je pourrais peut-être participer à cette bataille, mais pas par esprit de reconnaissance ou par crainte de ce duc d'Épernon.

— Pourquoi, alors ?

— J'ai la conviction que vous en savez beaucoup sur le rôle joué par mon père lors du massacre de Wassy.

— Peut-être...

— Je veux avoir votre parole que si j'engage ma personne et mes fonds dans cette bataille, vous me raconterez tout ce qui s'est vraiment passé à Wassy en 1562.

— Tu ne peux vraiment pas te départir de cette obsession malsaine pour un événement qui date de près de trente ans ?

— Non, c'est une obsession, il est vrai, mais la seule façon de m'en libérer est de connaître toute la vérité au sujet de mon père.

Lavigne n'eut besoin que d'une très courte réflexion avant de répondre :

— D'accord, tu as ma parole d'homme d'honneur.

C'est ainsi que ce 14 mars 1590, Guillaume se retrouva face à la puissante armée que le nouveau roi Henri IV avait alignée devant la milice encore plus puissante des ultras-catholiques de la Ligue dirigée par le duc de Mayenne.

Du côté du roi se tenaient huit mille hommes d'infanterie et trois mille cavaliers. Le duc de Mayenne, pour sa part, pouvait compter sur douze mille fantassins et quatre mille cavaliers, dont deux mille lanciers espagnols. L'armée des ultras-catholiques disposait donc d'effectifs largement supérieurs en nombre à celle du roi.

Pourquoi alors les soldats de l'armée royale semblent-ils aussi certains de l'emporter ? Auraient-ils une arme secrète ? s'inquiéta Guillaume.

Ayant choisi de combattre comme lancier, il se trouvait à l'extrême gauche du déploiement militaire avec trois mille autres cavaliers, dont les deux mille lanciers espagnols. La présence de ces

derniers à ses côtés lui donnait à nouveau la désagréable impression d'être un traître à la France.

Soudain, une immense clameur s'éleva au sein de la milice royaliste. Henri IV, suivi d'une impressionnante suite d'au moins cinq cents chevaliers, venait de prendre place à la tête de son armée. Monté sur un superbe cheval noir et coiffé d'un spectaculaire panache blanc, il en imposait par son assurance et Sa Majesté naturelle. Juste derrière lui, se tenait fièrement le brave Crillon, entouré par les membres du régiment des gardes.

Ne te retrouve jamais face à moi sur un terrain de bataille, avait jadis menacé Crillon. Guillaume frissonna ; non par peur, mais par honte de se retrouver parmi des soldats étrangers face à son roi et au brave capitaine des gardes. Crillon, quant à lui, toujours fidèle à son pays et à son roi, s'était bien évidemment joint à ce dernier dès l'assassinat de son prédécesseur.

Tout à coup, une voix solennelle, teintée d'un fort accent gascon, domina le champ de bataille. Le roi haranguait son armée...

— Mes compagnons, si vous courez ma fortune aujourd'hui, je cours aussi la vôtre. Je veux vaincre ou mourir avec vous. Si la chaleur du combat vous le fait quitter, pensez aussitôt au ralliement ; c'est la clé de la victoire. Si vous perdez de vue vos enseignes, ralliez-vous à mon panache blanc ; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire.

Guillaume se demanda s'il ne venait pas d'entendre l'arme secrète de l'armée royale. Il chercha le duc de Mayenne du coin de l'œil, dans l'espoir de le voir s'avancer à son tour devant ses troupes pour les haranguer d'aussi belle façon. Or, aucune trace du duc.

Sans crier gare, six détonations assourdissantes se firent entendre, puis autant de boulets de canon roulèrent parmi les lanciers de la Ligue, ce qui sema la confusion dans leurs rangs.

— Suivez-moi vers la victoire ! hurla Henri IV.

Son cheval se cabra et se dirigea à vive allure vers la troupe des lanciers ennemis. Sa vaste expérience des combats avait appris au roi qu'il devait attaquer les lanciers avant qu'ils n'aient l'espace nécessaire au bon usage de leurs longues armes.

Surpris par une charge si rapide et si violente, les lanciers de la Ligue furent bientôt débordés. Le duc de Mayenne n'eut d'autre choix que d'ordonner à sa cavalerie de réserve d'attaquer l'escadron royal.

Bientôt, les deux armées ne furent plus qu'un seul amas indescriptible de chevaux, d'hommes et d'armes. Rapidement, les cavaliers de la Ligue profitèrent de leur avantage numérique pour prendre l'initiative et dévaster la cavalerie ennemie. Malgré son manque d'expérience sur les champs de bataille, Guillaume, bien servi par sa jeunesse et la dextérité d'Éclair, se défendait plutôt bien. Il espérait juste que Lavigne cesse de constamment lui hurler : « Frappe pour tuer, Guillaume ! Frappe, tue ! »

Quinze minutes à peine après le début des terribles affrontements, les hommes du duc de Mayenne étaient convaincus de leur victoire. Des cris fusaient de partout...

— Le roi est mort !

— Nous sommes victorieux !

— Vive le duc de Mayenne !

— Vive la vraie foi !

Cherchant à comprendre ce qui se passait, Guillaume jeta un rapide regard vers l'endroit où le roi bataillait quelques minutes auparavant. Le superbe panache blanc avait disparu ! Ayant sûrement fait la même constatation, l'adversaire contre qui Guillaume ferraillait depuis de longues minutes leva soudainement sa lance et éperonna son cheval. Il abandonnait le combat ! Plusieurs autres soldats de l'armée royale en firent autant, persuadés que le roi était mort ou gisait au sol.

« Serait-ce déjà fini ? » se questionna Guillaume. « Quelques minutes à peine auraient-elles suffi à changer le cours de l'histoire de France ? »

Non ! Soudainement, un panache blanc domina à nouveau la mêlée et surtout, la voix au fort accent gascon résonna à nouveau dans le tumulte...

— Suivez-moi, mes amis. Si vous préférez fuir plutôt que livrer bataille, ayez au moins le courage de tourner la tête pour me voir mourir.

Ces quelques mots produisirent un effet prodigieux. Le roi et sa suite foncèrent à nouveau sur les lanciers de la Ligue, avant de reprendre rapidement l'initiative des combats. Fasciné, Guillaume ne pouvait détacher son regard du roi. « Seul cet homme peut unir la France et la sortir de ses malheurs », se dit-il.

Royalistes et guisards se battaient maintenant au corps à corps, en respirant avec difficulté une horrible odeur de fumée et de sang.

Guillaume vit soudain le roi, Crillon et ses gardes juste à sa droite, à seulement une quinzaine de pieds de lui et de Lavigne. Ce dernier semblait devenu possédé. Complètement sous l'emprise de la haine, il hurla à nouveau : « Frappe, tue ! » en s'approchant du roi par en arrière.

Une vingtaine d'hommes se retrouvèrent alors prisonniers d'un tourbillon de coups d'épée et de lance. Lavigne réussit à s'approcher à quelques pieds d'Henri IV. D'un geste vif, il pointa sa lance qui allait atteindre le roi lorsque Guillaume, dans un geste désespéré, réussit à étendre sa lance pour faire dévier celle de son capitaine. Surpris, ce dernier se retrouva en déséquilibre. Un garde royal en profita pour lui planter son épée dans le bas-ventre, laissé à découvert par son plas-tron.

Guillaume aperçut les têtes du roi et de Crillon se tourner vers lui, puis tout alla très vite. Éclair fléchit soudainement des genoux et roula par terre, entraînant son cavalier avec lui. Après quoi, Guillaume se sentit sombrer dans un trou noir sans fond.

Quand il reprit connaissance, il entendit des clameurs de joie et des cris de victoire qui n'aidèrent en rien le violent mal de tête qui l'affligeait. Il ouvrit tranquillement les yeux, pour constater qu'il était allongé sur une pailleasse à même le sol. Ensuite, il aperçut le brave Crillon en grande discussion avec un de ses subalternes.

— Le roi a été très clair. Faites ce que vous voulez des mercenaires étrangers, mais pas question d'exécuter un seul Français. Le roi ne se satisfait plus de gagner des batailles, il veut gagner la paix pour tous les Français.

— Bien compris, capitaine.

— Dès que vous aurez fini de monter la tente pour abriter les blessés, vous en érigerez une autre pour que tous les combattants d'aujourd'hui, catholiques ou protestants, guisards ou royaux, puissent fraterniser et festoyer ensemble.

— Un festin entre vainqueurs et vaincus après une si violente bataille ? Pardonnez-moi, mon capitaine, mais je n'ai jamais vu une telle chose et...

— Tu n'as jamais vu un roi comme Henri IV non plus ; faudra t'y faire. Allez, exécution !

Guillaume n'ayant pu retenir un léger gémissement tant sa tête le faisait souffrir, Crillon baissa les yeux vers lui.

— Tiens, tu es revenu dans le monde des vivants. Je m'y connais peu dans ces choses, mais je te recommande de rester allongé, le temps que ta tête revienne aussi dans notre monde.

— La bataille est finie ?

— Oui, bien finie et bien gagnée par les troupes royales. Ton cher duc de Mayenne a déguerpi comme un lièvre.

Guillaume ne releva pas ce dernier sarcasme, préférant laisser Crillon poursuivre...

— Je n'ai évidemment pas été surpris de t'apercevoir dans le camp de la Ligue, mais j'avoue que j'ai été très étonné de te voir sauver la vie du roi. Il t'en est d'ailleurs très reconnaissant.

Le jeune homme se souvint alors de la terrible scène qui avait précédé son évanouissement.

— Éclair ! Lavigne !

— Ça en dit beaucoup sur une armée quand un soldat regrette davantage son cheval que son capitaine. Je suis désolé de t'apprendre que les deux sont effectivement morts. Ton cheval a reçu une balle perdue en pleine tête. Si ça peut t'apporter une certaine consolation, il est sûrement mort sur le coup. En tombant avec lui, tu t'es cogné la tête sur le plastron d'un soldat mort. Grosse erreur, d'ailleurs de ne pas porter de casque. Si j'ai survécu à des dizaines de batailles, c'est en bonne partie parce que je porte toujours un casque. Quoi qu'il en soit, selon nos médecins, tu n'as subi aucune blessure grave, à part ce coup à la tête. Et encore, qui sait, peut-être que ça te redonnera un peu de ton ancien bon sens ?

— Merci, capitaine, mais pourquoi... je veux dire, après ce que j'ai fait à Blois...

— Ah ! Ah ! Tu avoues enfin ! s'exclama Crillon en riant.

Décidément, Guillaume ne l'avait jamais vu d'aussi bonne humeur.

— J'aimerais pouvoir vous expliquer les raisons de ma folle conduite d'alors, mais malheureusement, j'en suis incapable.

— J'ai depuis appris ton idylle avec la duchesse. Il semble bien que l'amour puisse mener à une forme de folie. Dans un sens, je t'envie, car de toute ma vie, le seul amour que j'ai connu est celui pour mon pays. Une histoire sûrement moins passionnante que la tienne

avec la duchesse. Enfin... disons qu'en sauvant la vie d'Henri IV, tu as quelque peu fait oublier ta félonie envers Henri III.

— Vous connaissez le nouveau roi depuis longtemps, je crois.

— Depuis presque toujours. Nous sommes tous les deux originaires du sud du royaume. Les aléas de la politique et de la guerre nous ont fait emprunter des chemins différents. Comme tu le sais, j'ai toujours été fidèle et loyal au roi légitime. Malgré le protestantisme d'Henri IV, je me suis rallié à lui dès qu'il est devenu à son tour le roi légitime du royaume. Il ne me reste plus qu'à espérer qu'il se convertisse à nouveau au catholicisme pour le plus grand bien de la France.

— J'admire les hommes comme vous. Vous êtes capable d'une loyauté indéfectible, ce qui est une qualité rare de nos jours.

— Oui, la trahison règne maintenant en maître partout. Tu es bien placé pour le savoir...

— Malheureusement, je me dois de l'admettre. Je vous remercie à nouveau pour votre magnanimité, même si je ne suis pas certain de la mériter. Vous m'avez dit que mon cheval était mort sur le coup, ce qui m'apporte effectivement une mince consolation, mais le capitaine Lavigne, êtes-vous certain qu'il soit mort ?

— Pour dire le vrai, je ne puis en être sûr. Je l'ai vu tomber de cheval après qu'un de nos hommes l'ait frappé. Mais si j'ai tenu à accompagner les brancardiers après la bataille, c'était pour te retrouver, toi. Lavigne était le dernier de mes soucis. Je ne l'ai pas vu, mais je suppose qu'il n'a pu survivre à un tel coup au ventre.

— Je vois. Me permettez-vous d'aller récupérer sa dépouille pour l'enterrer ?

— Ça serait une erreur.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vois que tu ne sais pas ce qu'est vraiment un champ de bataille une fois les hostilités terminées. Tu as l'impression de te retrouver en plein milieu de la vallée de Josaphat, mais sans la présence de Dieu. Je fais la guerre depuis mes dix-huit ans et j'en aurai bientôt cinquante. Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai pris pleinement conscience de l'horreur de la guerre lorsque j'ai parcouru le champ de bataille pour te trouver. Aucune cause, même celles que l'on croit justes, ne mérite autant de morts et de souffrances. Je vais me tenir loin des guerres et me retirer sur mes terres dès qu'Henri IV sera maître de Paris. Pour l'instant, je dois continuer à me battre pour le roi, mais

toi, Guillaume, tu n'es pas fait pour cette vie. Retourne chez ta mère et fais-toi boutiquier ou commis. Tiens, le roi va bientôt revenir. Il voudra sûrement te remercier de lui avoir sauvé la vie. Si tu veux, je pourrais t'obtenir un poste au sein de l'administration royale.

—Merci, mais je ne suis pas fait non plus pour les intrigues de bureau. Sans vouloir manquer de respect au roi, je préfère rentrer à Paris. Je n'ai pas vu ma mère depuis des mois et je veux lui faire oublier mon ingratitude. Mais avant, j'aimerais récupérer le corps du capitaine Lavigne afin de lui offrir une sépulture chrétienne. Pour vous, il n'était qu'un ennemi, mais pour moi, il a toujours été bon.

—Je comprends. Je vais te faire accompagner par Levasseur, notre chef brancardier. Ses tâches ingrates ont fait de lui l'homme le plus cynique et le plus bourru du royaume, mais il est loyal et compétent. Crois-moi, tu seras reconnaissant de l'avoir à tes côtés.

Crillon s'interrompit pour lancer quelques ordres à un homme de sa suite, avant de conclure son entretien avec son ex-protégé.

—Adieu, donc, Guillaume. Prends soin de toi et tâche de retrouver un peu de quiétude et de bonheur. Ne manque pas de saluer ta mère de ma part.

Quelques minutes plus tard, Guillaume, escorté du nommé Levasseur et de deux des aides de ce dernier, entreprenait la quête la plus inconcevable qui soit. Il se doutait bien, comme l'avait prévenu Crillon, que la recherche du corps de Lavigne serait tout sauf une partie de plaisir, mais jamais à ce point.

Il fut d'abord frappé par les odeurs. L'odeur âcre et pestilentielle du sang à laquelle se mêlait celle, moins subtile, mais tout aussi écœurante, de la poudre qui continuait à flotter dans l'air déjà putride.

Alors qu'il s'attendait à parcourir un champ parsemé de cadavres, il se retrouva plutôt en plein milieu d'une masse grouillante de blessés hurlant leur douleur. La vallée de Josaphat... Plusieurs suppliaient Guillaume et ses compagnons de leur donner un peu d'eau. Certains les imploraient même de mettre fin à leurs souffrances d'un coup d'arquebuse.

Alors que Levasseur et ses acolytes demeuraient imperturbables, ces lamentations devinrent rapidement insupportables aux oreilles non endurcies de Guillaume, qui ressentit soudainement un besoin impérieux de parler, juste pour se prouver qu'il était bel et bien vivant. En dépit de l'air revêche affiché par son escorte, il lui demanda :

—Comment avez-vous fait pour vous habituer à de telles horreurs ?

—Qui t'a dit qu'on s'y est habitué ? Impossible ! Au mieux, on peut parfois réussir à passer des nuits sans cauchemars. Pour ma part, je vois ça comme un avant-goût de l'enfer. Ça m'aide à devenir un meilleur chrétien. Je te recommande de te dire que certains de ces hommes ont voulu te tuer voilà quelques heures à peine. Ça aide, parfois.

—Merci, mais je ne pense pas que ça fonctionnerait pour moi. Vous en faites métier de ces tâches ?

—Personne ne serait assez fou pour choisir ce travail volontairement. En fait, nous sommes des prisonniers de guerre. Pendant les batailles, nous transportons les canons, les armes et les munitions. Après les affrontements, nous devons servir de brancardiers.

Malgré ses côtés lugubres, cette conversation faisait du bien à Guillaume. Il se risqua donc à poser une autre question au très flegmatique Levasseur...

—*Brancardier*, c'est bizarre comme nom. D'où ça vient ?

—On m'a dit que jadis, les hommes se servaient de branches d'arbre pour transporter les morts et les blessés. Maintenant, assez parlé ; concentre-toi pour trouver le corps de ton ami.

Guillaume continua donc sa morne promenade en silence. Pour une centième fois, il tentait d'éviter de marcher sur un corps, lorsque soudain, une main le saisit à sa cheville gauche, pendant qu'une voix rauque suppliait :

—Un peu d'eau, je vous en prie, pour l'amour du Christ.

Comme il tendait une main pour s'emparer de sa gourde, Levasseur lui hurla :

—Non ! Pas question, continue d'avancer !

—Mais pourquoi ne pas soulager un peu ce pauvre homme ? protesta Guillaume.

—Vite fait, on compte environ mille cinq cents pauvres types allongés sur ce champ, dont environ mille blessés. Si tu *soulages* l'un d'eux, comment réagiront les autres, crois-tu ? Comme tu vois, ils ont tous un regard suppliant tourné vers nous. As-tu la prétention de tous les soulager ?

—Malheureusement, c'est impossible.

—Exact ! Et en aider un seul ne ferait que susciter de vains espoirs chez des centaines d'autres. Pour ces malheureux, un espoir non comblé serait la pire des souffrances.

Guillaume dut convenir du bien-fondé de cette argumentation. Il grogna quand même :

—Mais alors, vous servez à quoi comme brancardiers ?

—Notre tâche consiste essentiellement à ramener les corps de nos officiers morts au combat. Plus rarement, nous ramenons des blessés ; plus rarement encore, il arrive que l'un d'eux soit guéri par les trois seuls médecins que compte l'armée royale. Pour ma part, lorsque mon tour viendra, je vais préférer de loin agoniser sur le champ de bataille plutôt que d'être charcuté par ces trois incompetents.

Les rôles s'étaient inversés ; c'était maintenant Levasseur qui semblait éprouver un pressant besoin de parler, pendant que Guillaume se réfugiait dans un silence qu'il espérait apaisant.

—D'ailleurs... voulut poursuivre le brancardier.

—Chut ! Écoutez, l'adjura son compagnon d'infortune.

Ce dernier venait d'entendre un murmure, ou plutôt un balbutiement, provenant de quelques pieds à sa gauche.

«Guillaume... Guillaume...»

—Louis Leblanc !

—C'est bien toi, mon vieux camarade ?

—Oui, c'est moi. Mais... je... je ne savais pas que tu t'étais enrôlé.

—Je me suis engagé dans l'armée de la Ligue comme simple piqueur à pied. Je devais gagner ma vie... Comme tu vois, ce n'est pas très réussi, dit Leblanc en levant sa main droite pour dévoiler une importante blessure au ventre.

Guillaume jeta un œil vers Levasseur, qui se contenta de faire non de la tête. Du coup, le jeune homme comprit que son ex-camarade n'avait aucune chance de s'en tirer.

—Je suis désolé, dit-il en se penchant davantage vers celui qui fut jadis son seul véritable ami.

—Ne le sois pas. Malgré les apparences, c'est le plus beau jour de ma vie. J'ai enfin réussi à rencontrer Chicot. Même que j'ai eu l'immense privilège d'être tué par lui.

—Allons donc ! Premièrement, tu n'es pas mort.

—Question de minutes... crois-moi... mais imagine ma chance... tué par le grand Chicot ! Faut dire que je lui ai grandement facilité la chose. En me retrouvant devant lui, j'ai littéralement figé de bonheur. Il a donc facilement pu me passer son épée à travers le corps.

Louis Leblanc lâcha un grand soupir, son dernier. Il mourut avec le sourire aux lèvres, peut-être en s'imaginant déjà au paradis des bouffons, se dit Guillaume.

—Ce gars était complètement fou, se moqua Levasseur en guise d'oraison funèbre.

—Je me suis moi-même souvent demandé s'il était un fou ou un génie, mais que voulez-vous dire, au juste ?

—Le bouffon Chicot n'a pas participé à la bataille. Malgré son courage et sa détermination, son grand âge et sa santé défaillante ne lui ont pas permis d'en être.

«Quelle tristesse, il a poursuivi une chimère toute sa vie, et il a fini par mourir à cause d'elle.» Bien qu'il n'ait émis cette remarque que pour lui-même, Guillaume entendit la voix de Levasseur y répondre :

—Pouah... À chacun ses chimères. Nous en sommes tous victimes un jour ou l'autre.

Écœuré et complètement vidé de ses forces morales, Guillaume était sur le point de renoncer à ses recherches, lorsqu'il aperçut la carcasse d'Éclair. Il détourna aussitôt le regard pour ne pas avoir à contempler le résultat de son inconséquence et enchaîna quelques enjambées hasardeuses vers l'emplacement où, croyait-il, était tombé Lavigne.

La petite troupe se trouvait au beau milieu de l'emplacement où s'était déroulé le gros de la bataille. Il s'y trouvait très peu de blessés, mais en revanche, des dizaines de cadavres, souvent empilés les uns sur les autres. La scène devenait insoutenable, même pour un vieil habitué de ces visions apocalyptiques comme Levasseur.

—Je te laisse cinq minutes pour retrouver ton gars, prévint ce dernier. Après, nous retournerons au camp.

Le jeune homme entreprit donc une autre série d'enjambées périlleuses entre les cadavres.

—Le voilà ! s'écria-t-il soudainement en désignant un corps allongé sur le dos.

Lavigne était recouvert en bonne partie par le corps d'un autre soldat tué, visiblement un protestant à en juger par ses vêtements. Il affichait toutefois un visage serein, comme s'il était heureux d'être enfin délivré de ces années de haine envers les hérétiques tant honnis.

Levasseur fit un geste vers le corps en aboyant à ses aides :

— Vous autres, embarquez-moi ça vite fait !

Comme les deux hommes s'affairaient à soulever le corps du protestant pour accéder à celui de Lavigne, un assourdissant cri de douleur retentit, ce qui amplifia davantage l'atmosphère irréelle qui régnait sur le champ de bataille.

— Capitaine ! s'écria Guillaume aussi bouleversé que surpris.

— Vite, ordonna Levasseur, remettez le corps du protestant exactement dans la même position qu'auparavant.

Pendant que Guillaume se penchait vers Lavigne, Levasseur lui expliqua succinctement :

— En tombant sur ton gars, le corps du protestant a arrêté l'hémorragie. Autrement dit, ton capitaine catholique a été sauvé par un soldat protestant.

Guillaume acquiesça d'un mouvement de tête sans détourner les yeux du spectacle fascinant qui montrait Lavigne revenir d'entre les morts en ouvrant tranquillement les yeux.

— Guillaume, fit-il d'une voix pratiquement éteinte, je savais que tu allais me rechercher.

— Normal, je n'ai pas oublié notre fameux destin commun, répliqua Guillaume en le faisant boire un peu à même sa gourde.

— Pourquoi ? demanda simplement le blessé d'une voix un peu plus forte.

— Appelons ça un mauvais réflexe, se défendit piteusement Guillaume. J'ai la forte impression que ce nouveau roi peut mettre fin aux troubles en France. J'ai voulu lui sauver la vie, mais surtout pas au prix de la vôtre.

— Oui, j'avais compris ton geste. Tu as bien fait.

— Quoi ?

— Crois-moi, quand on passe des heures à attendre la mort, comme c'est mon cas actuellement, on voit les choses autrement.

Lavigne s'arrêta. Guillaume se tut aussi afin de lui permettre de réunir le peu de forces qui le maintenaient en vie. Puis Levasseur s'impatia à nouveau...

—Assez de papotage, je dois retourner au camp !

D'un geste de la main, Guillaume l'implora d'attendre, pendant que Lavigne s'apprêtait à reprendre la parole.

—Ce que j'aimerais savoir, c'est pourquoi nous en sommes venus là ? questionna ce dernier en roulant des yeux pour désigner la désolation qui les entourait. Pourquoi toute cette haine entre adorateurs du même Dieu ?

—Chaque homme a ses raisons bien à lui, je suppose. La vôtre est bien compréhensible, puisque votre enfant unique a été tué par les protestants.

—Justement, non.

—Quoi ?

—J'ai menti pendant toutes ces années. À force de répéter le même mensonge, j'ai fini par y croire. Enfin, parfois... Mon fils n'a pas été tué par des protestants.

—Par qui, alors ?

—Par moi.

Stupéfait, Guillaume se pencha davantage vers Lavigne pour mieux entendre sa confession. Même Levasseur en oublia son impatience pour lui aussi s'approcher du blessé qui avoua péniblement :

—Un soir que j'avais abusé du vin, j'ai commencé à adresser des reproches à mon fils parce qu'il était arrivé très en retard au repas du soir. Le ton a rapidement monté. Il m'a finalement avoué qu'il revenait d'un prêche protestant et qu'il s'était converti à la réforme. Fou de rage, je l'ai frappé avec mon poing. Il n'avait que dix-sept ans, c'était encore un enfant, alors que moi, j'étais un adulte en pleine force de l'âge. Il est tombé et s'est cogné la tête contre le jambage de la cheminée. Et... j'ai monté une histoire voulant qu'un groupe de protestants m'avait attaqué et que mon fils était mort en héros en me défendant. Tous m'ont cru... même moi... parfois.

Il prit une longue respiration en produisant une sorte de sifflement qui fit craindre le pire à Guillaume. Contre toute attente, le blessé retrouva assez de force pour saisir le poignet droit du jeune homme et lui demander :

—Guillaume, veux-tu toujours connaître la vérité au sujet de ton père ? Crois-moi, la vérité, qu'on la dise ou qu'on l'entende, fait toujours beaucoup de bien à l'âme.

Avant même d'avoir obtenu une réponse, il prit une autre longue inspiration et se lança...

—Au début des années 1560, ton père aidait le sien à exploiter une petite terre qui appartenait au duc François de Guise, près de Wassy. La misère et la faim guettaient continuellement la famille Al-lard. Ton père s'engageait à l'occasion comme soldat lors des batailles auxquelles le duc participait, tout en rêvant d'être embauché sur une base permanente dans la garde de son supérieur. C'était pour lui la seule façon de s'assurer d'un revenu suffisant et régulier. Au début de 1562, quelques semaines après avoir rencontré ta mère, Pierre s'est dit qu'il lui fallait provoquer le destin. Wassy comptait déjà une importante communauté protestante. Il a donc décidé de la joindre afin d'y glaner des informations susceptibles de lui permettre de bien se faire voir du duc, qui était violemment opposé au protestantisme. Mais les chefs protestants étaient prudents et s'en tenaient aux dispositions de la loi prévues dans l'édit de janvier 1562. Bientôt, il est devenu évident qu'aucun bâtiment à l'extérieur des murs de Wassy ne serait assez vaste pour contenir la toujours croissante communauté protes-tante. Pierre a alors fait appel à ses talents de chef pour convaincre ses nouveaux coreligionnaires de tenir leur assemblée à l'intérieur de Wassy, ce qui était strictement interdit par l'édit de janvier. La veille de l'événement, ton père est allé prévenir le chef de la garde du duc. Tu connais le reste de l'histoire... L'armée du duc est intervenue en force. Les soldats ont tué une centaine d'habitants du village, des hommes pour la plupart, mais aussi des femmes et des enfants. Une semaine plus tard, ton père a été engagé dans la garde ducale, dont il est rapidement devenu l'un des lieutenants. J'ai eu l'occasion, une fois, de discuter avec lui de cette journée fatidique. Il m'a donné l'impression de regretter sincèrement le rôle qu'il y avait joué. Jamais il ne s'était douté que cette intervention tournerait si mal, encore moins qu'elle serait à l'origine des affrontements qui secouent la France depuis. Comme moi, ton père a dû vivre toute sa vie avec un poids insou-tenable sur la conscience. Voilà... tu sais tout. Désolé, mais au moins tu connais maintenant la vérité.

Choqué, mais non vraiment surpris de ces révélations, Guil-laume tenta de rassurer Lavigne, qui semblait totalement vide de toute force vitale.

—Merci, capitaine. Je crois aussi que la vérité, même si elle fait mal, est préférable au doute et à la suspicion. Nous allons vous...

Lavigne venant de s'évanouir à nouveau, Guillaume laissa sa phrase en suspens pour se tourner vers Levasseur en lui murmurant :

— Il faut l'emmener rapidement au camp.

—Pas question, rétorqua vivement le brancardier, ma mission est de ramener un cadavre pour l'enterrer, pas un blessé de la Ligue pour le soigner.

Constatant l'affliction de Guillaume, Levasseur adoucit son ton avant d'ajouter :

—Écoute, jeune homme, j'ai vu des dizaines d'hommes qui ont subi ce type de blessure. Aucun ne s'en est sorti. Aucun ! Je vais te confier un secret. Sais-tu comment est mort Henri III ?

Levasseur se méprit sur le silence de son interlocuteur. Se disant qu'un jeune homme comme lui ne pouvait savoir ce qui était exactement arrivé au défunt roi, il expliqua :

—L'assassin l'a poignardé dans le bas-ventre et lui a infligé la même blessure que celle de ton capitaine. Malgré la présence des meilleurs médecins du royaume, le roi est mort quelques heures plus tard. Alors, crois-moi, les médecins du camp ne pourraient rien pour ton ami, à part prolonger son agonie en le faisant souffrir.

Il fit une pause, persuadé que Guillaume réfléchissait à ses propos. En fait, il prenait conscience de l'ironie du sort qui avait voulu que Lavigne soit emporté par la même blessure que l'assassin recruté par ses soins avait infligée à Henri III... Levasseur mit fin à sa réflexion en disant :

— Il n'y a qu'une solution. Elle va te sembler cruelle, mais c'est de loin la meilleure.

Devant le regard interrogateur de Guillaume, il se contenta de mettre la main sur le pistolet à rouet qu'il portait à la taille.

Guillaume jeta un bref coup d'œil à Lavigne, toujours évanoui, puis se releva pour aller planter son regard dans celui de Levasseur. Il le fixa ainsi pendant une bonne minute, comme s'il voulait le sonder jusqu'au plus profond de son âme, et lui demanda :

—Vous me garantissez qu'il aura une sépulture chrétienne ?

—Il aura une sépulture digne de l'amitié qu'il t'a inspirée.

Guillaume opina légèrement de la tête. Ensuite, il tourna le dos à Levasseur, pendant que celui-ci s'approchait de Lavigne.

Guillaume s'était préparé au bruit de la détonation, mais pas à l'immense vide qui s'empara alors de tout son être. En ce 14 mars 1590, en plus d'avoir failli perdre la vie, il avait perdu des dizaines de camarades, ses deux meilleurs amis, ainsi que les dernières illusions qu'il entretenait encore sur Pierre Allard. Mais le pire, et c'est ce qui lui causa, en fait, cette insupportable sensation de vide, ce fut de constater que la perte dont il souffrait le plus était celle de son fidèle Éclair. « Quelle sorte d'homme, suis-je devenu ? » se questionna-t-il.

La voix de Levasseur lui parvint comme à travers un brouillard...

— Voilà, maintenant, je peux accomplir ma mission. Bonne chance, jeune homme. Que Dieu te protège.

— Quel Dieu ? répliqua Guillaume à voix basse.

Il marmonna de vagues adieux au brancardier et se mit en marche vers Paris. Il ressentait un violent besoin de marcher jusqu'à l'épuisement total de ses forces physiques. Il évalua qu'il lui faudrait une vingtaine d'heures pour rejoindre la capitale. Ce devrait être suffisant pour remplir ce vide et chasser le profond mal de tête qui l'assaillait encore, mais serait-ce assez pour retrouver un peu d'humanité en lui ?

Le 15 mars 1590, après quelques heures de sommeil dans une petite auberge de Thoiry et une deuxième longue journée de marche, Guillaume arriva en vue de la porte Saint-Antoine moins d'une heure avant le coucher du soleil.

Il avait choisi ce point d'accès à la capitale parce qu'il avait appris que Laurent, l'ex-lieutenant de Lavigne, en assurait le contrôle, de même qu'il était à la tête des préparatifs de défense contre une attaque imminente de l'armée royale. Comme toujours, et malgré les circonstances peu favorables aux démonstrations de joie, Guillaume et le vieux soldat se retrouvèrent avec un plaisir manifeste.

Laurent avait bien sûr appris la défaite de la Ligue à Ivry, ainsi que le décès de son ex-capitaine. Peu désireux de s'attarder sur ce dernier événement, Guillaume préféra tenter de convaincre son inter-

locuteur de l'inutilité, voire la dangerosité, d'opposer une résistance à l'armée royale.

— Mon bon Laurent, je connais ton courage et ta détermination, mais j'ai vu les qualités de chef d'Henri IV et la puissance de son armée. Crois-moi, vous n'avez aucune chance de la vaincre. Lui résister ne pourra qu'amener d'autres morts inutiles et plus de misère pour le peuple de Paris. Si vous l'y obligez, le roi assiégera la ville le temps qu'il faudra. Il n'aura même pas besoin de combattre. Son armée encerclera Paris pour empêcher son ravitaillement en vivres. Dans quelques mois, vous aurez le choix entre vous rendre sans condition ou mourir de faim.

— Tu sous-estimes le courage du peuple. Encouragés par le duc de Nemours et la duchesse de Montpensier, les Parisiens ont adopté un mot d'ordre : « Tout souffrir plutôt que de se rendre ». Et j'en suis !

Laurent avait prononcé ce réquisitoire d'une voix si forte, que Guillaume y vit une forme de représentation théâtrale pour deux hommes qui passaient près d'eux. En effet, dès que ces derniers se furent éloignés, le brave soldat ajouta sur le ton de la confiance :

— Il faut être très prudent. La ville est dirigée par une nouvelle instance appelée *les Seize*. Ses membres sont des fanatiques qui n'hésitent pas à faire noyer dans la Seine quiconque parle de paix et de rapprochement avec le roi. Quant à moi, je suis un soldat de la Ligue, et je resterai à mon poste quoi qu'il advienne. Bonne chance, Guillaume, que Dieu veille sur toi et sur le bon peuple parisien.

Guillaume faillit rétorquer qu'il revenait aux hommes de veiller sur le peuple parisien, mais il se contenta de saluer Laurent et de le laisser retourner aux préparatifs d'une catastrophe appréhendée.

Il fut étonné de redécouvrir une capitale étonnamment calme et silencieuse. Mais il savait maintenant que ce calme affecté était souvent précurseur des pires violences.

Encore quelques minutes de marche lui permirent de se retrouver devant la façade de la petite maison de son enfance. Il hésita. Était-ce encore sa maison ? Devait-il frapper ou entrer tout bonnement ? Il choisit la deuxième option. Mais impossible d'ouvrir la porte ! Pourtant, sa mère ne mettait jamais la barre avant le coucher du soleil... Un peu perplexe, il frappa et attendit impatiemment qu'on lui ouvre la porte. À sa grande surprise, il se retrouva devant un vieillard d'une soixantaine d'années aux traits tirés et aux yeux chargés de fatigue.

—Que fais-tu ici, vieil homme ? s'insurgea-t-il.

—Je fais ce qu'un fils ingrat n'a pas eu le courage de faire. Je prends soin de sa mère.

Le père Nicholas, l'apothicaire et ancien soupirant de sa mère ! Guillaume l'avait reconnu au son de sa voix plutôt qu'à ses traits cruellement vieillis par l'âge.

—Eh oui, le père Nicholas, s'identifia le vieillard.

—Je suis heureux de vous revoir, mais pas de vous entendre m'accuser de manquer de courage. Je me suis battu pour la France et pour la vraie foi.

—Enlever la vie à des inconnus est à la portée de n'importe quel imbécile équipé d'une arquebuse ou d'une lance. Mais veiller jour et nuit sur la vie d'une personne qui nous est chère, ça, ça demande du vrai courage.

—Que voulez-vous dire, au juste ? Ma mère est malade ?

Le père Nicholas fit un signe affirmatif de la tête. Il s'apprêtait à étayer sa réponse lorsqu'une voix faiblote provenant de la chambre toute proche l'interrompit.

—Guillaume, mon fils, c'est bien toi ?

Le jeune homme se précipita aussitôt vers la chambre de sa mère. C'était la première fois qu'il la voyait allongée dans son lit. Il en fut surpris et quelque peu embarrassé. Dissimulant difficilement son malaise, il l'embrassa doucement sur le front. Ce faisant, il perçut une sensation à la fois chaude et exsangue qui accentua son embarras.

—Oui, c'est bien moi. Je suis de retour pour de bon. Tu auras une belle vieillesse, je m'y engage.

La mère avait les yeux grand ouverts, mais son regard fixe semblait absent, comme perdu dans un lointain passé. Elle passa sa langue sur ses lèvres desséchées, avant de tendre laborieusement sa main droite vers la table de chevet en demandant :

—Tu veux bien me donner un peu d'eau de ce verre, s'il te plaît ?

Son fils s'exécuta avec empressement, mais elle ne but que deux infimes gorgées qui semblèrent toutefois la soulager énormément, en plus de lui permettre de poursuivre.

—Merci pour ce pieux mensonge qui est pour moi une preuve d'amour filial. Mais je sais que je ne connaîtrai pas la grande vieillesse. Ce qui n'est pas une mauvaise chose, quand on y pense.

Elle s'interrompit pour passer une main rêche sur le visage de Guillaume, puis lui murmura d'une voix quasi inaudible :

— Tu es beau. Je t'ai toujours tellement aimé. Ton retour me permettra de vivre une belle mort.

Sentant que les sanglots montaient en lui et allaient bientôt l'empêcher de parler, Guillaume s'empessa de lancer :

— Pardonne-moi de t'avoir laissée seule pendant tous ces longs mois. Tu as toujours été une merveilleuse mère et moi, je t'ai...

Voulant éviter que des larmes ne viennent gâcher son bonheur de retrouver son fils, Marie l'interrompit en lui caressant le bras.

— C'était normal, l'assura-t-elle. C'est dans la nature de la vie. Lorsqu'on est jeune, on ne se contente pas d'observer une montagne au loin, on veut la gravir. Tu as gravi ta montagne et tu m'es revenu, c'est tout ce qui compte.

S'étant contenté jusqu'alors d'observer les retrouvailles mère-fils du seuil de la porte, le père Nicholas intervint doucement, mais avec fermeté.

— Marie, c'est un grand jour pour toi et je partage ton bonheur, mais tu dois te reposer, maintenant. Je t'ai préparé une mixture. Guillaume, tu veux bien la lui faire boire ? Après, j'aimerais qu'on discute un peu, tous les deux.

Cinq minutes plus tard, Guillaume retrouva le père Nicholas assis à la table, en train d'apposer des étiquettes sur une dizaine de pots bien alignés devant lui.

— Elle a tout bu ? s'enquit-il sans abandonner ses pots du regard.

— Oui, tout. Pourtant, cette mixture pue terriblement. Elle doit avoir beaucoup confiance en vous pour boire une telle cochonnerie.

— Elle a confiance en ma réputation forgée par trente-cinq ans de travail et de recherche.

Guillaume examina les pots multicolores d'un œil curieux et fit remarquer :

— Je comprends d'où vient le surnom dont on affuble les apothicaires.

— Potard ! Pour moi, ce surnom est un titre de noblesse. Chacun de ces pots est le fruit de dizaines d'heures de travail et d'expérimentations. Et surtout, chacun d'eux permet de soulager, parfois même de guérir des pauvres gens malades.

— En effet, vous exercez un métier fort noble. Maintenant, j'aimerais bien que vous m'expliquiez ce que ma mère a, exactement.

— Bien sûr, elle souffre d'une tumeur et...

— Une tumeur ?

— Oui, je sais, le mot fait peur. On aurait certes pu en trouver un meilleur, mais c'est ainsi qu'on désigne cette maladie. En gros, une masse étrangère s'est développée dans son corps, plus précisément dans son estomac. Cette masse continue à grossir et malheureusement...

— Malheureusement quoi ?

— Cela entraîne presque toujours le décès.

Guillaume fit un geste rageur vers la table.

— Et vos fameux pots que vous semblez tant aimer n'y peuvent rien ?

— Dans le cas de ta mère, ils ne peuvent que soulager sa douleur, ce qui est déjà beaucoup.

Guillaume entreprit ses rituels mouvements d'aller-retour pour tenter de chasser son désarroi. Soudain, il s'arrêta devant le vieil apothicaire et le foudroya du regard.

— Vous n'avez pas demandé à un médecin de l'examiner, c'est bien ça ? Je sais que les potards détestent les médecins et les chirurgiens, mais...

— Je l'ai fait, l'interrompit doucement le père Nicholas. Il est vrai que je ne suis pas un grand admirateur de ces charlatans, mais tout métier compte des hommes de grand talent, même celui de médecin.

— Et ?

— Et j'ai demandé au meilleur médecin de France, le seul bon, même, selon moi, de passer pour examiner ta mère.

— Qui ça ?

— Ambroise Paré.

— Le fameux Ambroise Paré ?

— Lui-même. Il est une vieille connaissance. Malgré ses quatre-vingts ans, il pratique encore un peu et n'a rien perdu de ses capacités. Cet homme est incroyable. Il a réussi à sauver la vie de plusieurs patients en pratiquant des exérèses pour retirer les tumeurs de leurs organismes.

— Quoi ? Que me dites-vous là ?

— Il fait des trous dans la peau pour enlever les tumeurs du corps des malades.

— Impossible ! lança Guillaume, sidéré.

— Je te l'ai dit, cet homme est extraordinaire.

— Dans ce cas, pourquoi n'a-t-il pas guéri ma mère ?

— Malheureusement, il était trop tard pour elle. La tumeur est tellement grosse, qu'il n'a pas pu pratiquer l'exérèse. Comme moi, il pense que nous ne pouvons que soulager son mal par des potions.

Guillaume demeura silencieux pendant de longues minutes, à fixer les pots comme s'ils pouvaient accomplir des prodiges. Il finit par murmurer :

— Combien de temps ?

— Difficile à dire avec précision. Quelques semaines au mieux, quelques jours au pire.

L'apothicaire laissa tout le temps voulu au jeune homme pour lui permettre de bien encaisser le choc, et enchaîna en disant :

— Je suis heureux que tu sois revenu. Malgré mes paroles sévères de tout à l'heure, je sais que tu as toujours été un bon fils et que tu sauras bien t'occuper d'elle. Pour ma part, j'ai beaucoup négligé mes autres patients, dernièrement. J'aimerais donc t'expliquer le traitement que j'ai préparé pour ta mère afin que tu le lui administres toi-même. Je passerai chaque jour pour m'assurer que tout va bien.

— Bien sûr, et soyez certain que je vous suis reconnaissant pour ce vous faites pour elle.

Au cours des minutes suivantes, Guillaume s'initia à un monde et à des termes aussi fascinants que nouveaux pour lui : dose, renouvellement, valériane, tisane, papaver somniferum, chanvre.

— Voilà, conclut le père Nicholas, tu connais l'essentiel pour l'instant. Malheureusement, malgré ses progrès, la science ne permet pas d'éliminer entièrement la douleur. Prépare-toi donc à voir souffrir ta mère. Au cours des prochains jours, j'augmenterai progressivement les doses, surtout pour le papaver dont je me sers comme base pour créer un somnifère très puissant.

— D'accord, et merci à nouveau pour tout.

— À demain, donc.

— À demain.

Aussitôt après le départ de l'apothicaire, Guillaume déploya une paillasse près de la chambre de la malade. Au bout d'un moment, mère

et fils s'abandonnèrent enfin à un profond sommeil. Elle, toute à son bonheur d'avoir retrouvé son fils, et lui, complètement épuisé par les événements des derniers jours.

Le lendemain matin, avant même que les premières lueurs de l'aube n'envahissent la maisonnée, Guillaume fut réveillé par les bruits familiers d'une routine qu'il avait vécue des centaines de fois : les doux sons produits par sa mère en train de préparer le matinel.

Alarmé, il bondit sur ses deux pieds et se précipita vers le coin-repas, où sa mère s'apprêtait à faire cuire ses traditionnelles galettes d'avoine.

— Mère, veux-tu bien retourner te coucher. Je vais me charger du repas.

— Je t'en prie, mon fils, laisse-moi le plaisir de préparer tes galettes préférées. Je me sens en pleine forme, ce matin. Ton retour et peut-être, aussi, les potions du père Nicholas m'ont ramenée à la vie.

Sans s'occuper des protestations de son garçon, elle fit cuire les galettes avec une dextérité remarquable, puis, fière d'elle, elle les servit avec moult gestes grandiloquents, accompagnés de son plus beau sourire.

— Monsieur est servi ! annonça-t-elle.

Guillaume ignorait s'il devait s'inquiéter ou se réjouir de l'étonnant regain d'énergie de sa mère, mais il se savait complètement affamé. Il engouffra donc goulument les galettes, véritables incarnations culinaires de son enfance, sous l'œil attendri de sa mère.

— Tu sais quoi ? lança celle-ci aussitôt qu'il eut avalé une dernière bouchée. C'est bientôt le printemps et une magnifique journée s'annonce. J'aimerais que tu m'accompagnes au marché.

— Au marché ? Est-ce bien prudent ? L'air du temps est encore frais et...

— Allons... Allons... mon cher fils, tu dois obéir à ta mère. Va te préparer pendant que je vais essayer de me faire belle.

Moins de trente minutes tard, Guillaume, plus charmé que surpris, vit une Marie Allard complètement transformée sortir de sa chambre. Vêtue de sa plus belle robe, elle avait réussi habilement à cacher la pâleur de son visage grâce à un fard. De plus, un spectaculaire chapeau ne laissait presque rien voir de sa chevelure jadis éblouissante, mais rendue rare et terne par la maladie. L'illusion de santé et de jeunesse était presque réussie. Toute à sa joie, elle s'exclama :

—Monsieur mon fils, allons montrer au peuple de Paris que les Allard sont toujours bien en vie !

Tout l'avant-midi, elle se pavana au bras de son garçon dans les allées encombrées du marché. Lorsqu'elle rencontrait une connaissance ou mieux, une vieille amie, elle se faisait une joie de lui dire :

—Vous reconnaissez mon garçon Guillaume ? Il revient d'Ivry où il s'est battu pour la France et la vraie foi.

Ce qu'elle était fière et heureuse, la Marie ! De temps à autre, elle croisait quelque cancanière qui lui murmurait perfidement :

—Ma chère Marie, comme je suis heureuse de te voir. On m'avait dit que tu étais gravement malade.

—Ah, tu sais... répondait alors invariablement Marie.

Et elle laissait sa phrase en suspens, ce qui était la meilleure façon de ne pas répondre la vérité, sans toutefois mentir.

Au fait de la grave pénurie de vivres qui risquait de s'abattre sur Paris, Guillaume suggéra à sa mère de faire provision de denrées non périssables. Ce à quoi elle répondit avec indifférence :

—Ce n'est pas nécessaire. Ces derniers jours, le brave Nicholas a rempli ma réserve de telles denrées.

Guillaume ne put que louer une fois de plus la bienveillance et la sagesse de l'apothicaire tout en se disant : « Elle n'est pas venue au marché pour acheter, mais pour vendre ; pour vendre l'image d'une famille et d'un fils qui ne mérite pas tant de fierté et d'amour ».

Vers la fin de l'avant-midi, Marie éprouva de plus en plus de difficulté à jouer le rôle de la femme débordante de santé. Elle s'appuya plus pesamment sur le bras de son fils et lui chuchota :

—Ton père serait tellement fier de nous voir ainsi. Il a toujours été une excellente personne, tu sais, même si parfois il a dû prendre des décisions difficiles. Il a surtout été un père idéal. J'espère que tu seras toujours fier de lui.

Connaissait-elle le rôle joué par Pierre Allard à Wassy ? Chose certaine, elle se doutait qu'il avait appris un douloureux secret sur son père. L'instinct des femmes, et des mères en particulier, ne se trompe jamais.

Constatant la lenteur que mettait son fils à lui répondre, elle dut craindre qu'il ne lui serve son : « Ah, tu sais... », car elle lui lança un regard inquiet, presque suppliant.

—Oui, bien sûr que je serai toujours fier de lui, assura finalement Guillaume, content d'avoir réussi à donner un ton si catégorique à sa réponse.

Marie eut un petit sourire fatigué et teinté de tristesse.

—Viens, entrons, je suis prête à mourir, maintenant.

—Allons donc, tu es en forme comme jamais ! Le père Nicholas a dû se tromper sur ton état. Il n'est plus très jeune, l'âge affecte sûrement son jugement.

À nouveau, Marie se contenta de sourire, encore plus tristement si possible. De retour à la maison, elle dîna d'un simple morceau de pain et d'un bouillon de légumes. Après quoi, elle dut demander l'aide de Guillaume pour regagner son lit.

En fin d'après-midi, lorsque le père Nicholas s'enquit de l'état de la malade, le jeune homme fut bien embêté de lui donner son opinion. Il se contenta donc de lui raconter la journée en détail, avant de conclure :

—Cette visite au marché indique qu'elle va guérir, n'est-ce pas ?

—Ne te crée pas d'illusions. On remarque très souvent ce genre de comportement chez les malades en fin de vie ; c'est comme un pied de nez à la mort en quelque sorte. Laisse-moi aller la voir, je t'en dirai plus par la suite.

Quelques minutes suffirent au vieil apothicaire. À sa sortie de la chambre, l'expression de son visage ne laissait aucun doute.

—Désolé, Guillaume, tu dois te préparer au pire.

—Allons donc, elle débordait de vie pas plus tard que ce matin. Vous devez sûrement vous tromper. Ce n'est pas une tumeur, mais juste une enflure quelconque.

—Il m'arrive bien sûr de me tromper, mais pas cette fois, malheureusement. Et puis, je te rappelle que le grand Ambroise Paré a été tout aussi catégorique sur l'existence et la gravité de cette tumeur. Mieux vaut pour toi et pour elle d'accepter la triste réalité.

Mais ne pouvant lui-même supporter *la triste réalité*, l'apothicaire salua Guillaume après quelques autres vagues paroles de réconfort et le laissa se préparer en vue de l'un des plus difficiles moments dans la vie de tout être humain : le départ de sa mère.

Le père Nicholas avait bien évidemment fait le bon diagnostic. Le lendemain de sa spectaculaire sortie au marché, Marie Allard dut garder le lit toute la journée. Le surlendemain, elle commença à som-

brer dans une forme de léthargie qui aurait pu passer pour un sommeil réparateur aux yeux d'un non averti, mais pas à ceux du vieil apothicaire, qui prévint Guillaume...

— Elle est entrée dans sa dernière phase.

— Combien de jours ? s'enquit Guillaume.

— Deux ; trois, maximum.

— Croyez-vous qu'elle puisse m'entendre ?

— L'homme de science que je suis croit que non, mais l'homme de cœur que j'espère être croit que oui. Parle-lui tant que tu voudras. Ça ne pourra que lui faire du bien ; à toi aussi, d'ailleurs. Je lui ai préparé des doses plus fortes de la potion à base de papaver. Il est possible qu'elle se réveille à l'occasion ; si ça se produit, tu essayeras de lui en faire boire, si possible.

Guillaume passa deux jours et deux nuits au chevet de sa mère, à lui raconter tout ou presque de ses aventures des derniers mois, même sa relation tumultueuse avec Catherine. Encore là, le père Nicholas avait eu raison. Guillaume avait la quasi-certitude que Marie ne comprenait pas le sens de ses paroles, mais que la vibration produite par le son de sa voix l'apaisait grandement. Chose certaine, cette longue et invraisemblable confession fit le plus grand bien au fils.

Pendant ces deux jours et deux nuits qu'il passa à attendre la mort, Guillaume eut bizarrement l'impression de ressentir la vie plus fortement, plus énergiquement que jamais auparavant. Comme si ce corps physique terriblement affaibli qui n'attendait plus que la mort laissait toute la place à une forme de vie supérieure, plus puissante : celle de l'âme et de l'esprit.

Marie Allard mourut en toute dignité le 21 mars 1590, la journée même de l'arrivée de sa saison préférée qui, cette fois, fut pour elle une saison éternelle.

Après une brève et intime cérémonie au cimetière des Saints-Innocents, elle fut inhumée dans le cimetière du même nom, adjacent à la vénérable église. Guillaume et le père Nicholas demeurèrent longtemps seuls, côte à côte, devant l'emplacement où Marie reposait dorénavant. Le fils exploré n'eut pas besoin de voir ou d'entendre le vieux Nicholas pour percevoir toute sa douleur.

— Vous l'avez beaucoup aimée, n'est-ce pas ?

— Depuis toujours. Je fais partie de ces malheureux qui n'aiment qu'une seule femme, alors que cette femme n'aime qu'un seul

homme qui n'est pas lui. Pour ta mère, ç'a été Pierre Allard. Ce n'était que normal, ton père était un illustre soldat, alors que je ne suis qu'un simple potard.

— Nous devenons souvent ce que les autres pensent et disent de nous. Malheureusement, en ces années troubles, les militaires obtiennent plus de gloire que les apothicaires.

— Au moins, tu as compris la leçon, répliqua le vieil homme. Tu as bien fait de devenir militaire. Maintenant, tu m'excuseras. J'aimerai toujours Marie, même au-delà de la mort, mais les vivants ont besoin de moi. Adieu, Guillaume, n'hésite pas à me faire signe si je peux t'aider.

— Père Nicholas, le retint Guillaume, vous m'avez dit que ça prenait beaucoup de courage pour s'occuper d'une personne proche malade ; croyez-vous que j'aie eu ce courage au cours des derniers jours ?

— Oh oui ! Aucun doute !

— Dans ce cas, vous pouvez m'aider.

— Ah oui, et en quoi ?

— Je veux devenir potard. Le meilleur. Et vous seul pouvez m'aider à y arriver. Vous serez mon panache blanc.

Deuxième partie

Janvier 1608-Mai 1610

Chapitre I

« Le passé est un fantôme à la mémoire infailible »

12 janvier 1608, Paris.

Monsieur, vous êtes convoqué chez le puissant seigneur Pierre Dugua de Mons à son cabinet du Louvre, demain, 13 janvier 1608. Veuillez vous y trouver sans faute à 10 h précises.

Depuis de longues minutes, Guillaume Allard tournait et retournait entre ses doigts ce billet que lui avaient laissé deux gardes du roi. Il se mit même à le secouer comme s'il espérait en faire tomber une quelconque explication. Que pouvait bien lui vouloir ce puissant seigneur qu'il ne connaissait que de nom ?

Le passé est un fantôme à la mémoire infailible ; un jour ou l'autre il revient nous hanter, prenait plaisir à disserter son maître, père Nicholas.

Au cours des quelque dix-huit dernières années, Guillaume s'était donc souvent douté qu'un jour ou l'autre, son passé trouble surgirait dans son présent trop paisible d'apothicaire prospère. Ce doute était même devenu une quasi-certitude lorsqu'à la mi-décembre 1607, une rumeur se propagea dans Paris : le duc d'Épernon aurait reçu de nouvelles informations lui permettant de relancer l'enquête sur l'assassinat de son ami et maître bien-aimé, le roi Henri III.

Malgré ses multiples discrètes tentatives, Guillaume ne put savoir si ces nouvelles informations concernaient le rôle qu'il avait joué, dix-huit ans plus tôt, auprès de François Bourgoing, prieur des moines jacobins et supérieur de l'assassin du roi. Mais après moult réflexions, aucun doute ne subsista dans son esprit : le seigneur Dugua de Mons ne pouvait l'avoir convoqué qu'à la demande expresse du duc d'Épernon.

Il songea d'abord à s'enfuir. Mais il ne pouvait abandonner aussi soudainement la nombreuse clientèle de son apothicairerie. Tant de pauvres affligés se fiaient sur lui. De plus, le duc d'Épernon, en tant que colonel général de l'infanterie, contrôlait pratiquement l'armée

française. Toute tentative de fuite était donc vouée à l'échec et ne constituerait qu'un lamentable aveu de culpabilité. Non ! Guillaume devait faire face et se présenter au Louvre le lendemain.

Fidèle à sa vieille maxime, il décida donc d'espérer le mieux tout en se préparant au pire. Pour ce faire, il devait d'abord avoir une discussion avec son assistant, Jean Lebrun, qui ne réussissait toujours pas à se débarrasser du surnom de *Gros-Jean*, même après avoir obtenu le prestigieux titre de maître apothicaire au bout de sept ans d'efforts et de brillantes études.

Guillaume entrouvrit donc la porte qui séparait son officine de la pièce principale de l'apothicairerie où Gros-Jean s'affairait à servir une cliente. Il salua cette dernière, une brave femme qui devait continuer à faire des ménages chez les bourgeois, malgré ses soixante-dix ans.

— Bonjour, mère Irène, comment se portent vos rhumatismes ?

— De mieux en mieux, maître Guillaume, grâce à Gros-Jean. Vous savez que ce jeunot est presque aussi bon que vous, maintenant ?

— Je ne le sais que trop, chère madame. D'ailleurs, Gros-Jean, pour te remercier de ton bon travail, je t'invite à souper à l'*Auberge du cœur*. Je m'y rends à l'instant ; je t'y attendrai dans une demi-heure après la fermeture de l'apothicairerie.

— Merci maître, mais je vous préviens, je meurs de faim. Donc, garnissez bien votre bourse.

Gros-Jean, alors un minuscule garçon d'à peine quatorze ans, s'était présenté à l'apothicairerie en février 1599, en expliquant à Guillaume, avec les mots simples et directs de ceux qui n'ont plus rien à perdre :

— Maître, on m'a parlé de vous comme d'un homme bon et savant. Ma grand-mère vient de décéder et je suis seul au monde. Si vous m'engagez, vous n'aurez jamais à le regretter. Si vous ne m'engagez pas, je vais mourir de faim et ce sera une grande perte pour vous et pour la science.

Effectivement, Guillaume n'eut jamais à le regretter. Il eut souvent l'impression, au fil du temps, que le père Nicholas, décédé exactement un an auparavant, avait guidé les pas de l'adolescent vers l'apothicairerie en ce jour de 1599. Gros-Jean avait grandi dans la région de Chemillé, en Pays de la Loire, reconnu pour l'abondance et la qualité de ses plantes médicinales. Fait très jeune orphelin de père

et de mère par la guerre, il avait été élevé par sa grand-mère maternelle. Cette dernière, une célèbre herboriste prénommée Alicia ayant transmis à son petit-fils sa passion pour les plantes médicinales et sa compassion pour les malades, Guillaume n'avait jamais espéré trouver un meilleur assistant.

À l'été 1607, l'affable couple formé de Madeleine et Robert Ménard avait vendu l'*Auberge du cœur vaillant* à Louis Lacroix, un ténébreux Charentais qui avait eu le mauvais goût suprême de la rebaptiser *L'auberge du cœur couronné transpercé d'une flèche*. Le nouveau maître des lieux n'expliqua jamais d'où lui était venue l'idée de ce nom aussi scabreux qu'inutilement long, mais il eut au moins l'intelligence de retenir Louissette, l'excellente cuisinière à qui Madeleine avait transmis tous ses succulents secrets culinaires. Malgré son nouveau nom et son nouveau propriétaire, Guillaume continua donc de fréquenter régulièrement l'auberge, qu'il désignait toutefois plus sobrement par l'appellation de *L'auberge du cœur*.

Comme convenu, Gros-Jean l'y rejoignit aussitôt après la fermeture de l'apothicaire. Il salua fort respectueusement son patron avant de grommeler en s'assoyant :

— Décidément, je ne m'habituerai jamais à ce nom ridicule.

— Tu vas vite l'oublier en goûtant la tourte à la viande et au gratte-cul que j'ai commandée.

— Hummmm, une tourte à la viande et au gratte-cul, mon mets préféré ! Merci, maître. Mais dites-moi, puis-je accompagner la tourte d'une comminée de volaille ?

— Bien sûr !

— Et d'un vin de Sancerre ?

— J'allais te le proposer.

Gros-Jean représentait une véritable énigme pour l'esprit scientifique de son patron. Mangeant pratiquement autant que tout un escadron de cavaliers, il demeurait le freluquet qui avait poussé la porte de l'apothicaire neuf ans auparavant. Cette incapacité intemporelle d'engraisser et de grandir lui avait valu ce surnom ironique, mais dénué de méchanceté, de Gros-Jean.

—Dis-moi, Gros-Jean, parlant de nom de commerce, que penses-tu du nôtre, *l'Apothicaierie du père Nicholas*?

—C'est un très beau nom, répondit l'employé d'un ton convaincu, tout en souriant béatement pour souligner l'arrivée de la tourte.

—Certain ?

—Très certain, confirma le jeune homme en engouffrant une première bouchée de pâté.

—Alors, dans ce cas, si un jour je venais à disparaître, tu conserverais ce nom ?

—Évidemment. *L'Apothicaierie du père Nicholas*, ça fait beaucoup plus sérieux que *L'Apothicaierie du Gros-Jean*.

—En effet.

—Mais que me chantez-vous là avec votre : *si je venais à disparaître* ? Vous venez à peine d'avoir quarante ans et êtes en pleine forme, alors...

—Oui, mais mieux vaut prévoir. Écoute, tu connais mon adulation pour le père Nicholas...

—Oh que oui ! Vous m'en avez parlé des centaines de fois.

—Je sais, mais je crains de devoir t'en parler une fois de plus. Sache que je songe à faire de toi mon héritier, s'il m'arrivait quelque chose, bien sûr, et je veux que son souvenir demeure lié pour toujours à l'apothicaierie. Alors, en plus du nom de commerce, j'aimerais que le tableau qui le représente demeure bien en vue dans l'établissement. Je sais que tu le détestes, mais t'engages-tu à le conserver ?

—Cette horreur qu'on dirait peinte par un enfant ? Ce Rubis est incroyablement mauvais peintre !

—Il s'appelle Rubens, et j'ai entendu dire qu'il est en voie de devenir célèbre en Italie. Dis-toi que cette *horreur* vaudra peut-être des milliers d'écus, un jour.

—Ça, sûrement pas ! Mais, maître, vous êtes en voie de gâcher mon souper avec vos propos macabres. Vous n'êtes pas près de mourir et d'ici ce jour malheureux, vous avez amplement le temps de vous marier. C'est à votre future femme que doivent revenir vos biens, y compris l'apothicaierie et cette monstruosité de tableau. Tiens, la gentille pâtissière que vous voyez ces temps-ci vous ferait une merveilleuse épouse.

—C'est fini entre Juliette et moi.

—Ah oui ? Désolé d'apprendre ça.

—Vois-tu, un homme m'a déjà mentionné un jour qu'il était de ces malheureux qui n'aiment qu'une seule fois et...

—Je crois savoir qui était cet homme, marmonna Gros-Jean.

—Je crois effectivement que tu as bien compris. Mais tu dois comprendre aussi que je suis comme lui, et que j'ai déjà aimé cette femme unique voilà près de vingt ans, ce qui fait de moi un cas désespéré et de toi, mon seul héritier possible.

Cette affirmation jeta une ombre de tristesse sur le visage toujours rayonnant de Gros-Jean. Il comprenait très bien l'espèce d'idolâtrie que vouait Guillaume au père Nicholas, puisque lui-même éprouvait le même sentiment de respect et de gratitude envers son maître.

—Écoutez-moi, maître Guillaume, je suis prêt à vous jurer que le souvenir du père Nicholas imprégnera toujours l'apothicaire, tout comme sa bonté et son dévouement que vous m'avez tant vantés. Même le tableau pourra continuer à effrayer la clientèle. Mais pour l'instant, je vous prie, ne parlons plus de votre *disparition*. Concentrons-nous plutôt sur l'apparition de cette excellente comminée sur notre table. D'accord ?

—D'accord, agréa Guillaume, entièrement rassuré par l'engagement de son assistant, grâce à toi, je vais pouvoir dormir en paix, cette nuit.

En fait, Guillaume passa une très mauvaise nuit, hantée qu'elle fut par un cauchemar récurrent mettant en vedette le prieur François Bourgoing en pleine séance de décapitation. Ce rêve extrêmement désagréable revenait régulièrement gâcher son sommeil depuis la fameuse journée d'août 1589 au cours de laquelle Paul Lavigne lui avait décrit le supplice qui attendait les régicides.

Même si le Louvre ne se trouvait qu'à une quinzaine de minutes à pied du logement qu'il occupait au-dessus de l'apothicaire, Guillaume entreprit de s'y rendre dès 9 h. Il tenta de se convaincre qu'il désirait faire une marche matinale pour chasser les effets pervers de sa mauvaise nuit, mais au fond de lui, il savait très bien pourquoi il s'imposait ce long détour par le quartier du Marais.

Ça n'avait effectivement rien à voir avec les bienfaits espérés d'un exercice matinal. Ce qu'il désirait, en fait ce à quoi il ne pouvait résister, c'était de se replonger une fois de plus dans une nostalgie malsaine qui l'avait déjà fait souffrir trop de fois dans le passé.

Presque malgré lui, ses pas l'amènèrent une fois de plus devant l'Hôtel de Guise. Il s'y arrêta et se laissa peu à peu glisser dans ses souvenirs. C'est là qu'il l'avait vue pour la première fois. Catherine ! C'est là aussi qu'il l'avait vue pour une dernière fois, le jour de sa mort en mai 1596. Près de douze ans plus tard, les souvenirs étaient toujours aussi vivaces, toujours aussi douloureux.

Quelques jours avant sa mort, Catherine lui avait fait parvenir un billet écrit d'une main dont elle n'avait pu entièrement contrôler les tremblements. *Je vais mourir, j'ai besoin de toi. Viens, s'il te plaît.*

Bien sûr, fidèle à ses anciennes habitudes, Guillaume s'était précipité vers elle. La duchesse occupait une chambre beaucoup plus austère que ses anciens appartements. Couchée dans un lit confortable, quoique très simple, elle n'eut pas à expliquer son état. Mieux que les mots, son visage émacié et son physique déformé par la souffrance révélèrent une cruelle évidence à Guillaume. Une tumeur. Semblable à celle qui avait emporté sa mère et des centaines de malheureux depuis. Comme jadis, Catherine ignore les formules d'usage et alla à l'essentiel.

— Tu m'en veux encore ?

Guillaume eut envie de lui répondre : « Bien sûr que je t'en veux ! Après toi, je n'ai pu aimer aucune autre femme. Toutes m'apparaissent fades et inintéressantes. »

Mais il lui répondit plutôt sur le ton le plus calme et le plus rassurant qu'il put affecter :

— Non, madame, bien sûr que non. Pourquoi vous en voudrais-je ? Nous avons vécu quelque chose de grandiose et d'unique.

— En effet. Je veux que tu saches qu'avec toi, ce n'était pas que sexuel. Je t'ai vraiment aimé.

Elle s'arrêta. Comme jadis, la femme en elle prit un court moment pour s'oublier afin de laisser toute la place à la duchesse de Montpensier, avant de poursuivre...

— Moi non plus, je ne regrette rien. J'ai vécu la vie que j'avais à vivre selon le caractère que Dieu m'a dotée. Non, aucun regret, pas même cette infamie pour laquelle je risque de passer à l'histoire.

Guillaume savait très bien à quelle *infamie* elle faisait allusion. Le pain de la Montpensier ! En 1590, peu après la bataille d'Ivry, Henri IV avait mené un siège autour de Paris afin de bloquer le ravitaillement de la ville en armes et en vivres. Il espérait qu'ainsi privés de l'essentiel, les Parisiens se rendent rapidement. Mais fanatisés par le clergé et des aristocrates extrémistes, dont Catherine n'était pas la moindre, des milliers d'habitants de la ville préférèrent mourir de faim plutôt que d'accepter un roi protestant. Afin d'encourager le peuple à poursuivre la résistance, malgré leur faim impitoyable, certains membres de la Ligue, dont Catherine bien sûr, eurent la cruelle idée de fabriquer un pain avec la seule matière première dont ils disposaient en abondance : les ossements des morts. Trempés dans de l'eau avec de mystérieux ingrédients, ces ossements produisirent un *pain* qui ne fit qu'accélérer le décès des pauvres malheureux qui se résignèrent à en manger. Laurent, le brave lieutenant des gardes et fidèle allié de Guillaume, fut l'une des premières victimes du pain de la Montpensier.

— Le peuple avait déjà mangé tous les chats et les chiens... même les rats. Il fallait bien essayer quelque chose.

Le regard terne de la duchesse se voila encore davantage, démontrant un remords qu'elle n'osait afficher. Incapable de résister à un intense besoin de se justifier, elle ajouta, en dépit de la fatigue :

— En fait, je regrette un peu d'avoir mal jugé cet Henri IV. Malgré sa puanteur et sa personnalité souvent exécrable, c'est un homme bon. En 1590, il a levé le siège de Paris ; il préférerait reconquérir pleinement son trône quelques années plus tard en se reconvertissant au catholicisme. Qu'en penses-tu ?

— Oui, c'est un homme bon, approuva simplement Guillaume.

— Il m'a beaucoup impressionnée lorsqu'il m'a fait une visite.

— Il vous a visitée ? s'étonna Guillaume.

— Oui, ici même, voilà deux ans, peu après son sacre à Chartres. Il était bien sûr accompagné d'une forte escorte armée. Puisque je savais que la veuve d'Henri III et le duc d'Épernon réclamaient mon arrestation et mon exécution, je lui ai mentionné que je remettais mon sort entre ses mains. Il m'a assuré qu'il venait juste rendre ses hommages à une digne représentante de la maison de Lorraine, et que les vieux conflits étaient dorénavant du passé. Connaissant sa réputation et comme j'étais encore attirante à l'époque, j'ai pensé qu'il avait des intentions lubriques en tête, mais...

La duchesse s'arrêta et eut un sourire las avant de dire encore :

— Je ne devais pas être si attirante, car il m'a dit : « Madame, je sais que nous partageons une passion commune ». Et nous avons joué aux cartes toute la soirée... Quel homme étonnant !

La duchesse fut prise d'un léger rire en revivant ce souvenir d'une époque à la fois si récente et si lointaine. Parler la fatiguait, mais semblait en même temps lui donner l'illusion d'une santé retrouvée.

Guillaume porta un verre d'eau aux lèvres de la malade, qui but quelques petites gorgées par à-coups avant de se remettre à parler...

— Pour la première fois de ma vie, j'envie les gens du commun. Ils sont nés dans la souffrance et y ont passé toute leur vie. Alors, ils peuvent affronter les affres de la mort imminente avec facilité, même avec joie, parfois. Je me rends compte que ma haute noblesse m'a permis de toujours éviter la vraie souffrance, et maintenant qu'elle est là, inévitable, à s'emparer peu à peu de mon corps, je ne puis l'endurer. Toi qui es un homme de science et de cœur, aide-moi, je t'en prie, à y mettre fin.

Guillaume hésita, le temps de chercher vainement une parole apaisante. Pour toute réponse, il ne put que poser une main bienveillante sur celles, brûlantes, de la malade.

— Promets-le-moi, supplia-t-elle.

Comme à de trop nombreuses reprises par le passé, le jeune homme lui céda.

— Je vous le promets, madame. Je reviendrai très tôt demain matin.

Il lui déposa un léger baiser sur le front avant de quitter les lieux précipitamment, beaucoup plus troublé qu'il ne l'avait imaginé.

En 1596, Guillaume n'avait pas terminé son compagnonnage. Sans le titre de maître apothicaire, il devait toujours en référer au père Nicholas, qui lui-même, devait souvent obtenir la prescription d'un médecin. Comment faire, alors, pour administrer à Catherine le traitement que le jeune homme avait en tête ?

Il demeurait encore dans l'ancienne maison familiale héritée de sa mère. À minuit, il se munit d'un bougeoir, glissa dans sa poche la clé de l'apothicairerie et se dirigea vers celle-ci d'un pas allègre.

Connaissant bien la disposition des choses dans l'officine, il n'eut aucune difficulté à trouver la fiole dont il avait besoin. Comme il en approchait le bougeoir pour lire l'étiquette afin de s'assurer de son contenu, il entendit une voix très familière, malgré l'inhabituel ton de colère qui l'altérait.

— J'ignorais que la duchesse de Montpensier avait la syphilis.

— Bon... bonjour, maître, bégaya Guillaume.

— Bonne nuit, plutôt, le reprit père Nicholas.

Celui-ci demeurait à l'époque au-dessus de l'apothicairerie, dans le logement dont Guillaume prit possession plus tard. Était-ce un léger bruit, la faible lueur du bougeoir ou simplement son instinct infailible qui avait averti le vieil homme de la présence d'un visiteur nocturne ? Toujours est-il qu'il se tenait juste devant celui-ci, les poings solidement plantés sur les hanches.

— Alors, reprit-il, la duchesse a-t-elle la syphilis ?

— Non, bien sûr que non !

— En ce cas, aurais-tu l'obligeance de m'expliquer ce que tu entends faire avec cette fiole d'arsenic ?

Après un long et pénible silence, Guillaume tenta une maladroite explication...

— Je... je n'arrivais pas à dormir, alors j'ai voulu...

— Guillaume, s'il te plaît, ne me mens pas. Un mensonge ne fait jamais avancer une discussion. Je connais l'état de santé de la duchesse. Son médecin, Escaber, m'en a parlé. Tout se sait dans le petit milieu des soignants de Paris. Tout... Hippocrate doit se retourner dans sa tombe en voyant son serment si peu respecté. C'était chez elle que tu te trouvais cet après-midi, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Sa tumeur la fait sans doute cruellement souffrir. Vu l'heure tardive de ta visite, je ne suis pas tenté de te faire une longue leçon d'éthique. Mais sache que pour devenir apothicaire, tu devras apprendre à accepter la douleur. Celle de tes patients, bien sûr, mais surtout la tienne face à la leur. Tu devras être compatissant tout en conservant un certain détachement. Je sais que ça peut sembler contradictoire, et ça l'est effectivement. Mais dans notre métier, tout est une question de dosage, même dans les sentiments. Tu devras souvent trouver le juste milieu entre deux attitudes et crois-moi, la ligne est parfois très mince. Tu comprends ?

—Oui, maître.

—Parlant de ligne mince...

Le père se tut, s'avança vers Guillaume et lui enleva doucement la fiole d'arsenic, qu'il remplaça sur la tablette. Puis, il fit quelques pas pour s'emparer d'une autre fiole qu'il posa avec précaution près de la première. Il souleva ensuite le bougeoir pour mieux planter son regard dans celui du jeune homme et lui expliquer :

—Deux fioles quasi identiques d'apparence, mais extrêmement différentes de par leur contenu et leur usage. Je n'ai jamais employé l'arsenic à d'autres fins que pour soigner la syphilis et de temps à autre la malaria. Mais comme on dit dans notre métier, c'est la dose qui fait le poison. Je sais que des confrères ont franchi une mince ligne de dosage avec l'arsenic. Je ne les critique pas puisqu'ils doivent vivre avec les conséquences de leur choix. Tu avais l'intention de franchir cette ligne pour la duchesse, n'est-ce pas ?

—Oui, confirma doucement Guillaume.

—Je vais te surprendre ; je n'ai pas l'intention de t'en empêcher. Comment le pourrais-je, d'ailleurs ? Tu n'es pas tout à fait apothicaire, mais tu es un homme, et un homme doit être capable de prendre et d'assumer ses décisions. Il est tard et à mon âge, le sommeil est précieux, je vais donc me coucher. Je te laisse avec ta conscience et ces deux fioles. Celle de gauche, comme tu sais, contient de l'arsenic pur. Celle de droite, un nouveau concentré très efficace de papaver somniferum. Je crois qu'avec ce produit et ta présence auprès d'elle, la duchesse connaîtra une fin supportable et digne, bien que non exempte de souffrances. Si demain matin, je constate que la fiole d'arsenic est disparue, je ne te dénoncerai pas, mais je ne pourrai pas t'appuyer pour ta maîtrise. Tu pourrais peut-être quand même devenir apothicaire avec le concours d'un confrère. Si la fiole de papaver est disparue, alors je saurai que tu es un homme vraiment capable de prendre et d'assumer ses décisions dans un contexte difficile. Je saurai surtout que tu feras un excellent apothicaire. Voilà... Je te souhaite une bonne nuit.

Après quelques heures d'une intense et douloureuse réflexion, Guillaume passa quatre jours et trois nuits au chevet de Catherine,

qu'il ne quittait que pour s'accorder quelques heures de sommeil ou pour aller assister le père Nicholas lors des moments de grande affluence à l'apothicairerie. Il profitait alors des conseils de son maître pour ajuster les doses de papaver somniferum selon l'état de la malade.

Père Nicholas avait eu à moitié raison. Catherine vécut ses derniers jours en pleine dignité, mais ses souffrances furent beaucoup plus grandes qu'anticipées par le vieil apothicaire. Tellement qu'au cours de la troisième journée de sa veille, Guillaume regretta à plusieurs reprises de n'avoir pas recouru à l'arsenic.

Au matin du 5 mai, la duchesse prononça péniblement ses derniers mots : « Merci pour tout... Je t'aime ». Puis, finalement, dans un souffle très léger, presque moribond, mais quand même résolu, elle ajouta : « Méfie-toi du duc d'Épernon... ». Le soir même, cette grande âme qui fut malheureusement trop agitée par l'ambition, passa dans l'impénétrable autre monde sans avoir pu goûter pleinement à la puissance et à la gloire qu'elle avait tant recherchées dans celui des humains.

Au moment même de sa mort, un violent orage éclata sur Paris. L'ombrageux chroniqueur Pierre de Lestoile en profita pour écrire :

La fureur du ciel ne pouvait qu'avoir un rapport direct avec l'esprit malin, brouillon et tempétueux de la princesse.

Mais Guillaume savait, lui, que cette femme était aussi capable, pendant de très courts moments, il est vrai, de douceur et de tendresse. Certaines personnes expriment leur tendresse à tout venant ; Catherine, pour sa part, n'avait toujours extériorisé la sienne qu'avec une parcimonie circonspecte, ce qui ne la rendait que plus précieuse.

Une violente rafale sortit l'apothicaire de sa rêverie pour le ramener dans la réalité de cette froide journée du 13 janvier 1608. Il fit une courte prière pour le repos de l'âme de Catherine, et se remit en route vers le Louvre où l'attendait son destin sous les traits du puissant seigneur Pierre Dugua de Mons.

Il trouva le Louvre énormément changé depuis l'époque de son entraînement comme garde royal ordinaire. Aussitôt après son assermentation officielle en tant que roi de France, Henri IV avait exprimé son intention de faire de Paris une capitale moderne et at-

trayante, ce qu'il appelait : *Le grand dessein*. Bien sûr, ce grand dessein devait d'abord passer par des travaux d'agrandissement et d'amélioration de la résidence royale.

Guillaume se retrouva donc en plein chantier. Des ouvriers travaillaient à finaliser la construction d'une longue galerie devant relier le Louvre au nouveau château des Tuileries que s'était fait bâtir Catherine de Médicis, tandis que d'autres s'affairaient à supprimer les vestiges du Louvre médiéval. Comme bien d'autres avant lui, Guillaume constata qu'Henri IV ne faisait pas les choses à moitié.

Le rez-de-chaussée de l'auguste demeure n'échappait pas non plus au zèle des constructeurs. Guillaume dut littéralement se débattre pour se rendre au cabinet de travail de l'homme qui l'avait convoqué. L'opulence du lieu ainsi que sa proximité avec la grande salle du Conseil royal ne laissaient aucun doute sur l'importance du *puissant seigneur Dugua de Mons*. L'illustre personnage accueillit son visiteur avec un entrain qui rassura ce dernier.

— Maître Guillaume, merci d'être venu ! Je suis Pierre Dugua de Mons.

— C'est un honneur de vous rencontrer, monseigneur.

Pierre Dugua de Mons était un homme robuste d'une cinquantaine d'années. Il avait de grands yeux vifs et arborait fièrement le spectaculaire duo moustache-barbichette à la mode. Il était assis à une table de travail avec à sa droite, un homme qui aurait pu passer pour son frère jumeau, n'eut été qu'il semblait de dix ans plus jeune. Pour le reste, même regard intelligent, même barbichette, même moustache. À la gauche du seigneur, un homme au port très différent : la soixantaine fatiguée, le regard morne et aviné, les traits tirés.

Dugua de Mons invita Guillaume à s'asseoir dans un fauteuil placé juste devant lui et lui demanda d'un ton avenant :

— Vous devez bien sûr vous demander ce qui vous a valu cette convocation ?

— En effet, se contenta de répondre l'apothicaire, impatient d'entendre les explications de son interlocuteur.

— Le roi m'a fait l'honneur de me nommer lieutenant général en Amérique septentrionale. J'ai déjà dirigé deux expéditions dans ces contrées lointaines, qui offrent d'immenses possibilités pour le royaume. Au cours de la seconde expédition qui a duré près de quatre ans, soit du printemps 1603 à l'automne dernier, j'étais secondé par

Samuel de Champlain, un excellent navigateur et un explorateur expérimenté.

Le seigneur s'interrompt pour permettre au dénommé Champlain, le quarantenaire au duo moustache-barbichette assis à sa droite, de saluer Guillaume ; salut que ce dernier lui rendit respectueusement.

—Après des débuts fort prometteurs, cette expédition, comme d'autres avant elle, a connu de nombreuses difficultés : rigueur de la saison hivernale, conflits avec les indigènes et mystérieuses maladies. Aussi, et surtout peut-être, en raison de l'étendue et de la diversité de ces territoires, nous n'avons pu trouver l'emplacement idéal pour y établir une colonie.

Il s'arrêta à nouveau pour se tourner vers Champlain, à qui il sourit amicalement avant de poursuivre.

—Sur ce sujet, mon ami Champlain et moi avons eu de fort nombreux différends ; pourtant, nous nous entendons généralement à merveille. C'est alors qu'un des membres de l'expédition nous a fait une étonnante révélation. Damien, ici présent à ma gauche, a été pendant de nombreuses années gardien à la prison du Châtelet. Ce n'est qu'après notre arrivée en Amérique qu'il nous a appris qu'un des prisonniers dont il avait jadis la garde avait participé, vers l'année 1540, à une importante expédition dans ce que nous appelons Canada ou Nouvelle-France. Ce prisonnier, maître Guillaume, comme vous le savez sûrement, était votre père naturel, Jean Lamontagne.

L'expression abasourdie de Guillaume ne laissait aucun doute.

—Quoi ? s'exclama Dugua de Mons. Vous ne saviez pas que votre père naturel avait vécu en Amérique ?

—Non, fit l'interpellé en roulant des yeux effarés.

—Pourtant, Damien, qui jouit de mon entière confiance, m'a assuré qu'il avait remis en mains propres, au notaire de votre père, un long récit écrit de la main de celui-ci, avec instructions de vous le remettre le jour de vos vingt ans. Le notaire aurait-il manqué à son devoir ?

—Ni le notaire ni monsieur Damien n'ont manqué à leur devoir. C'est que je n'ai pas lu ce récit... Enfin, je n'en ai lu que la première page. Je ne...

—Comment ça, pas lu ? s'insurgea soudainement le dénommé Damien, rouge de colère.

Il fit même un pas menaçant vers Guillaume, en donnant l'impression d'être prêt à en venir aux mains avec lui.

— Calme-toi, Damien, lui intima Dugua de Mons, nous allons régler ce malentendu en gentilshommes.

— Me calmer ? Ça m'est très difficile, en tout respect pour vous, monseigneur. Son père a tout sacrifié pour lui. Il a passé ses dernières semaines à prendre d'énormes risques afin de lui écrire ce récit, et lui ne l'a même pas lu.

L'ex-gardien s'arrêta, jeta un regard hargneux vers Guillaume et lui lança :

— Tu es un être infâme ! Ton père était un homme exceptionnel. Tu ne mérites pas d'être son fils !

Dugua de Mons y alla alors d'une démonstration d'autorité tranquille dont seuls sont capables les hommes de pouvoir. D'un seul regard qui passa tranquillement de Damien à Champlain, il imposa sa volonté. Champlain se leva donc, prit Damien par le bras gauche et l'entraîna doucement, mais fermement vers la sortie.

— Viens, mon ami, lui dit-il, allons prendre une marche et laissons monseigneur discuter avec son invité.

Champlain fit un salut respectueux et quitta la pièce. Damien le suivit docilement, non sans avoir jeté un dernier regard chargé d'acrimonie et d'incompréhension vers Guillaume. Une fois en face à face avec ce dernier, Dugua de Mons crut bon d'expliquer la conduite de l'ex-geôlier.

— Veuillez l'excuser, mais il vouait une admiration sans bornes à votre père, dont il a eu l'occasion, selon ses dires, de constater maintes fois la bonté et la grandeur d'âme dans les semaines qui ont précédé sa mort. Il se faisait une grande joie de vous rencontrer afin de discuter de lui et de son fameux récit.

— Je comprends très bien sa déception et son étonnement.

— Je dois dire que je suis moi-même très étonné.

— Je n'en doute pas ! Mais vous devez savoir que j'étais très jeune, à l'époque. De plus, imaginez le désarroi dans lequel je me trouvais après avoir appris que le père que j'admirais tant n'était que mon père adoptif, et que mon père naturel avait été pendu pour avoir tué un membre de la garde royale, dont je rêvais depuis toujours de faire partie.

— Je vois... Vous avez eu un réflexe normal dans les circonstances. Mais plus tard, vous auriez pu demander à lire ce récit...

— C'est vrai, mais après avoir appris ces troublantes nouvelles, j'ai été pris dans une espèce de tourbillon qui a bouleversé ma vie pendant près de deux ans. Je pense que mon attitude s'explique surtout par mon caractère. Je suis quelqu'un de profondément ancré dans le présent et le futur. Le passé ne m'intéresse guère.

— Je comprends, mais je trouve cette attitude malheureuse, car s'il ne faut pas vivre dans le passé, il faut savoir qu'il peut parfois nous fournir des enseignements fort utiles. J'en viens donc à l'importance, pour moi, et même pour l'avenir de la France, du récit écrit par votre père.

— C'est à mon tour de ne pas comprendre, mais soyez assuré que vous pouvez compter sur mon entière collaboration.

— Merci. Bien que rien ne m'y oblige, je veux vous témoigner mon respect en expliquant sommairement l'importance, tout au moins la possible importance, de ce récit. Pour diverses raisons, notre roi Henri IV tient énormément à établir une colonie française dans le nord de l'Amérique. Pour des raisons économiques d'abord, du fait que ces territoires contiennent des richesses que nous commençons à peine à évaluer. Des minéraux, du gibier en abondance, du bois, et bien sûr, les fameuses fourrures tant à la mode actuellement en Europe.

— Ah, c'est donc de là que viennent ces spectaculaires couvre-chefs que l'on voit un peu partout en ville ?

— Pour la plupart, oui. Il y a aussi les raisons politiques. L'Espagne, notre grand ennemi, est déjà très bien implantée dans le sud de l'Amérique. La France doit donc lui faire contrepoids en prenant possession du nord de ce continent. Toutefois, nous devons faire vite, car d'autres, comme les Anglais, les Corses et les Hollandais, ont des visées sur ces territoires. Il ne faut pas laisser ces nations voisines devenir trop puissantes à nos dépens.

— Je vois.

— Il y a aussi des raisons religieuses. Ces territoires sont peuplés par des milliers d'indigènes dont nous devons faire de bons chrétiens.

Dugua de Mons ayant énoncé cette raison d'un ton peu convaincu, Guillaume approuva simplement d'un signe de tête, puis le laissa conclure :

—Mais ce que souhaite surtout Sa Majesté en établissant une colonie en Amérique, c'est qu'elle nous permette de découvrir le my-thique passage du Nord-Ouest qui mène aux Indes et à leurs richesses. Alors, vous comprenez maintenant l'importance de ces territoires pour la France ?

—Oui, très clairement, mais si vous me permettez, en quoi le récit de mon père naturel peut vous être utile ?

—Ces territoires sont terriblement vastes et pour bien nous y implanter, nous devons mieux les connaître. Nous avons passé des mois à les explorer, mais des années de recherches seraient nécessaires pour trouver l'emplacement idéal de la future colonie. Nous espérons donc que le récit de votre père nous fasse gagner du temps en nous en apprenant davantage sur ces territoires.

—Je vois. Vous croyez que ce récit vous aidera à régler le différend entre vous et monsieur de Champlain quant au choix de cet emplacement.

—Entre autres, en effet. Mais nous espérons aussi y trouver d'utiles informations sur d'autres sujets. Par exemple, notre expédition a été dévastée par une terrible maladie que nous appelons *le mal de la terre*. Or, Damien a appris, lors de ses discussions avec votre père, que des membres de l'expédition dite Cartier-Roberval avaient été guéris de cette maladie grâce à une décoction préparée par les indigènes de l'endroit.

Déjà subjugué par les propos de son interlocuteur, Guillaume sursauta. Son intérêt était soudainement décuplé par sa curiosité professionnelle.

—C'est fascinant ! Des indigènes dans ces contrées sauvages connaissent et utilisent le pouvoir curatif des plantes ?

—Il semble bien.

Guillaume remercia chaleureusement le seigneur pour ses précieuses explications, avant de l'assurer à nouveau de sa totale collaboration.

—Le fils de maître Mazurette, le notaire de mon père, a repris son étude. Je le verrai dès demain afin de vous remettre ce récit dans les plus brefs délais, en espérant qu'il vous sera utile.

—Merci. Vous serait-il possible...

Soudain, un immense cri de douleur éclata dans le corridor du Louvre.

— Le roi ! s'exclama Dugua de Mons en se ruant vers la sortie.

Henri IV ayant déjà été la cible de nombreux attentats contre sa vie, son entourage vivait dans la hantise de ne pouvoir empêcher une énième tentative de régicide. Guillaume eut le réflexe de se lancer à la suite de son hôte. Arrivé dans la salle du conseil en moins de trente secondes, il découvrit le roi dans une posture beaucoup moins glorieuse que lors de leur première rencontre à la bataille d'Ivry.

Toutes chausses descendues, Henri IV balançait son pénis juste au-dessus d'un cierge allumé, tenu par un gentilhomme servant royal.

— Ventre-saint-gris ! de Heurles, n'approche pas trop la flamme, geignit le roi.

— Infection urinaire ? demanda Guillaume à Dugua de Mons.

— Oui, il en souffre depuis des années.

— Obtenez de Sa Majesté que je m'en occupe.

Dugua de Mons approuva de la tête et entreprit de se frayer un passage à travers la dizaine de courtisans qui entouraient déjà le roi en y allant de leurs multiples suggestions aussi contradictoires que saugrenues.

— Sire, lança fermement Dugua de Mons après avoir réussi à rejoindre le roi, je suis avec Guillaume Allard, un apothicaire renommé qui a toute ma confiance ; je crois qu'il peut vous soulager.

— Ah, mon bon de Mons, n'importe quoi plutôt que de continuer à chauffer mon membre comme du vulgaire boudin...

Guillaume s'approcha du roi à son tour et dit :

— Venez vous asseoir, sire, nous allons vous soigner. Ça va demander un peu de temps, mais bientôt vous serez mieux.

— Je l'espère, ventre-saint-gris, murmura le roi en se laissant entraîner vers un banc à colonnade.

Guillaume en profita pour glisser à l'oreille de Dugua de Mons :

— Qu'on apporte de l'eau. Beaucoup d'eau fraîche et un peu d'eau chaude avec des linges de corps.

— D'accord, je m'en occupe.

Guillaume fouilla dans une poche de sa veste pour en extirper un petit crayon de plomb et un bout de papier, sur lequel il griffonna quelques mots.

— Veuillez aussi envoyer un garde à mon apothicairerie afin qu'il remette ce mot à mon assistant. Que cet homme nous rapporte rapidement ce que mon confrère va lui remettre.

Pendant que Dugua de Mons donnait des ordres pour satisfaire les demandes de l'apothicaire, ce dernier aidait le roi à bien se positionner sur le banc tout en lui disant d'un ton rassurant :

— Sa Majesté doit boire beaucoup afin d'améliorer le fonctionnement de sa vessie.

— Tu as compris, de Heurles ? lança le roi à l'intention du pauvre Philippe de Heurles, son principal gentilhomme servant, apporte-moi vite du vin.

— Non, sire, pas de vin, intervint Guillaume, mais de l'eau, beaucoup d'eau. En voici, d'ailleurs.

— De l'eau ! Tu veux m'achever !

— Ça vous fera le plus grand bien, assura Guillaume, en servant au monarque un grand gobelet d'eau fraîche qu'on venait d'apporter. Vous verrez, ça ne goûte rien, mais ça donne une agréable sensation. Buvez-en à petites gorgées pendant que j'applique une compresse d'eau chaude sur votre vessie.

Le puissant Henri IV, maître absolu du royaume de France et d'une partie de l'Europe, se laissa dorloter comme s'il était un poupon de deux mois, l'air d'accorder sa totale confiance à ce soignant inconnu, malgré les grimaces dont il accompagnait chaque gorgée de *ce breuvage nauséabond*, comme il qualifiait l'eau.

Bien que les compresses d'eau chaude qu'il avait savamment appliquées sur la vessie de son illustre patient semblaient quelque peu soulager ce dernier, Guillaume fut heureux de voir revenir le garde avec la trousse que Gros-Jean lui avait remise.

— C'est quoi, cette gadoue ? interrogea le roi, quelque peu inquiet, en regardant Guillaume vider le contenu de la trousse.

— C'est de l'argile verte. Vous verrez, une fois mélangée avec certaines herbes, ça vous aidera beaucoup plus que l'eau chaude. Ensuite, je vais vous préparer une tisane à base de bruyère qui vous fera aussi grand bien.

Moins d'une demi-heure plus tard, le roi, délivré du gros de sa souffrance, se mit à examiner son soignant.

— Merci, mon ami, je vais déjà beaucoup mieux. Mais qui es-tu au juste ? Ton visage m'est vaguement familier...

Soudain, comme frappé d'une révélation, il fut pris d'une grande fébrilité.

—Mais oui, je te reconnais ! Tu es le lancier de la Ligue qui m’a sauvé la vie à Ivry !

—Ne bougez pas, sire, vous risquez de nuire à l’efficacité du cataplasme.

—Mais, morbleu, c’est bien toi, n’est-ce pas ?

—Oui, sire.

—Enfin, je te retrouve ! À l’époque, le brave Crillon m’avait convaincu de ne pas te faire rechercher, sous prétexte que tu voulais retrouver une vie simple, loin de la Cour.

—En effet, sire, et c’est toujours le cas aujourd’hui.

—Cette fois, pas question que je te laisse aller. Tu deviendras l’apothicaire officiel de la Cour. Le potard d’Henri IV ! C’est un beau titre, non ?

—Votre Majesté a sûrement déjà beaucoup de médecins et d’apothicaires à son service. Je ne vois pas en quoi je pourrais lui être utile.

—Oui, j’en ai malheureusement une bonne dizaine. Mais ils m’ont tous été imposés par le protocole. Et tous ne sont que des incompetents et des profiteurs. Heureusement, ils ne sont jamais là quand j’ai besoin de leurs services. Non, j’insiste, tu seras mon potard officiel.

—Je suis le serviteur de Votre Majesté, murmura Guillaume, en réussissant plus ou moins bien à cacher son embarras.

Soudain, un murmure se fit entendre dans la foule de conseillers et de courtisans qui continuaient à entourer le roi... « Le duc... Le duc arrive... »

En effet, un homme qui avait toutes les allures d’un grand seigneur venait de faire une entrée très remarquée dans la salle du conseil. Très mince et d’une bonne taille, il portait de somptueux habits surmontés d’une collerette d’un blanc immaculé qui contrastait fortement avec le noir vif de sa barbe et de ses yeux ténébreux.

Sans même un regard pour l’assemblée de courtisans, il se rendit jusqu’au roi, qu’il salua d’une savante révérence.

—J’ai su que Votre Majesté avait été prise d’un malaise. Où donc est Dulaurens ?

—Mon premier médecin, comme tous les autres de sa race, est absent de la Cour selon son habitude. Ce qui est une chance pour moi, car ce savant apothicaire s’est très bien occupé de ma personne.

—Un apothicaire ! Votre Majesté sait pourtant qu'elle doit impérativement être soignée par un médecin sorti de la Faculté.

—Allons, d'Épernon, tu ne pourrais pas laisser tomber tes airs affectés de grand seigneur, pour une fois. Seuls les résultats comptent et ce potard en a produit d'excellents.

D'Épernon ! Guillaume avait tressailli en entendant ce nom si lourd de sens pour lui. Le duc d'Épernon se trouvait à deux pas de lui, en train de lui jeter un regard chargé de mépris !

—Et qui est-il au juste, ce potard ? s'enquit l'homme d'une voix encore plus méprisante que son regard.

—C'est incroyable, d'Épernon ! Les voies de Dieu sont vraiment impénétrables. Je t'ai déjà parlé de ce lancier de la Ligue qui m'a sauvé la vie à Ivry, n'est-ce pas ? Eh bien, tu l'as devant toi.

D'Épernon tressaillit à son tour. Il se retourna vivement vers Guillaume pour lui demander :

—Tu étais membre de la Ligue des ultras catholiques ?

—Pas vraiment, monseigneur, je me suis retrouvé dans leur armée à la suite d'un concours de circonstances.

—Je vois, répliqua le duc, visiblement nullement convaincu. Et tu t'appelles ?

—Guillaume, Guillaume Allard.

—Guillaume ! explosa le duc.

Henri IV sentit le besoin de venir au secours de son nouveau potard officiel.

—Ah non, d'Épernon ! Tu ne viendras pas me casser les oreilles une fois de plus avec ton obsession sur les Guillaume.

—Comme Votre Majesté le sait, il s'agit de beaucoup plus qu'une simple obsession. Le mois dernier, un moine jacobin a voulu libérer sa conscience avant de retourner à son créateur. Il m'a fait passer un billet dans lequel il me révélait qu'en 1589, un jeune homme prénommé Guillaume avait rencontré François Bourgoing, le prieur des Jacobins, afin d'ourdir l'assassinat d'Henri III. Tout homme impliqué dans un régicide doit être jugé et exécuté afin de décourager les complots contre l'autorité royale.

Au moins, Guillaume savait maintenant sur quoi se basait d'Épernon pour relancer l'enquête sur l'assassinat d'Henri III. Sur bien peu de choses, en réalité. Le roi fit écho à ses pensées en répliquant :

—Je veux bien, d'Épernon, mais il existe des milliers de Guillaume dans le royaume, et celui-là m'a sauvé la vie à Ivry, même s'il était dans le camp de la Ligue. De plus, si je me souviens bien, Crillon m'avait confié que le père de ce Guillaume est Pierre Allard, jadis un illustre serviteur de l'autorité royale sous Charles IX et de ton bon ami Henri III.

—C'est bien le cas, s'empressa de confirmer Guillaume.

—Mais tu étais bien de la Ligue à Ivry, commença à argumenter le duc, alors raison de plus pour...

—D'Épernon, c'en est assez ! l'interrompit le roi d'un ton sans réplique. Je ne veux plus t'entendre déblatérer sur cette vieille affaire qui remonte à près de vingt ans. Contente-toi de me protéger contre les nombreux fanatiques qui rêvent de m'assassiner et laisse ce brave potard soulager mon mal.

D'Épernon camoufla tant bien que mal sa profonde contrariété. Il réussit à saluer le roi en respectant les règles du protocole, avant de quitter rapidement les lieux, non sans avoir jeté un dernier regard acerbe vers le *brave potard*.

Pendant la courte discussion entre le duc et le roi, Guillaume avait feint de se concentrer entièrement sur ses tâches de soignant, en appliquant avec soin le cataplasme d'argile sur la vessie du souverain.

—Voilà, sire, annonça-t-il, ce cataplasme va vous soulager, mais à court terme seulement. Pour éviter d'autres crises, vous devrez diminuer votre consommation de vin et boire beaucoup d'eau et de tisane.

—Pouahh ! lâcha le roi.

—Vous devrez aussi manger moins de viandes et de charcuteries. Une alimentation plus légère diminuera les crises de goutte dont je sais que vous souffrez.

—Oh là là ! Comme tu y vas ! Finalement, tu es pire que mes médecins. C'est tout ?

—Pas tout à fait, sire. Je vous recommande aussi l'usage du fourreau de Faloppia.

—Le fourreau de Faloppia ? Qu'est-ce encore ?

—C'est un fourreau d'étoffe légère qui protégera votre membre des maladies vénériennes.

—Bon ! Va pour ton eau et tes tisanes, je suis même prêt à diminuer ma consommation de viandes et de charcuteries, mais abandonner les plaisirs du vin et des femmes, il n'en est pas question ! Il

ne resterait que la guerre pour occuper mon temps, ce qui serait très mauvais pour la France et l'Europe. Je te remercie, tes soins m'ont fait beaucoup de bien, mais tu peux maintenant me débarrasser de ce cataplasme afin que je reprenne mon travail de roi.

Henri IV gratifia quand même Guillaume de son plus beau sourire, avant de s'adresser à Pierre Dugua de Mons qui se tenait un peu à l'écart.

— De Mons, merci de m'avoir amené ce potard. Prends-en bien soin. Je ferai régulièrement appel à ses bons services, même s'il veut me transformer en moine.

Guillaume et Dugua de Mons saluèrent le monarque, qui invita aussitôt ses conseillers à reprendre le Conseil. Une fois de retour à son cabinet de travail, Dugua de Mons prévint son invité.

— Je ne suis pas certain que critiquer le mode de vie du roi était une bonne idée, mais il semble avoir reconnu votre compétence.

— Je me dois d'être honnête et de dire la vérité à mes patients, quel que soit leur rang.

— Je comprends. Alors, revenons à notre affaire, si vous voulez bien. Avant cette interruption, j'allais vous prier de tout faire pour me remettre le récit de votre père dès demain matin. Je me trouve actuellement en pleine négociation avec le roi et d'importants investisseurs concernant le financement de notre prochaine expédition. J'espère que ce récit pourra me fournir des arguments convaincants.

— Je vois. Je vais donc me rendre tout de suite chez mon notaire, et c'est avec plaisir que je vous apporterai le document dès demain, à 10h, si cela vous convient.

— C'est parfait ainsi. À demain, donc.

Les deux hommes se laissèrent après des salutations témoignant d'un profond respect réciproque. En se rendant au Louvre, Guillaume craignait de devoir affronter un accusateur et un potentiel ennemi, il quittait plutôt l'auguste château après y avoir fait la connaissance d'un homme loyal et respecté, qui ne pouvait que devenir un allié précieux et peut-être même un ami.

Une ombre menaçante se profilait toutefois; moins de deux heures parmi les grands du royaume avaient suffi à le faire retomber dans leurs intrigues et leurs complots. Mais au moins, il pouvait maintenant mettre un visage sur l'homme qui voulait le faire tomber. Malgré le peu d'informations dont il disposait pour parvenir à ses fins,

d'Épernon se révélerait sûrement un redoutable adversaire. Guillaume se promit solennellement de ne jamais le prendre à la légère.

—Maître Guillaume, comme je suis heureux de vous revoir !

Louis Mazurette n'affichait pas l'air respectable et imperturbable de son défunt père, mais il avait hérité de ses compétences et de son professionnalisme. Guillaume avait pris l'habitude de le rencontrer une fois par année pour faire le point sur ses finances et ses diverses possibilités d'investissement.

De plus, l'austère apothicaire aimait bien rencontrer l'affable notaire pour profiter de ses connaissances sur la vie sociale et politique du royaume. Louis Mazurette se faisait un point d'honneur de connaître tout ce qui pouvait être utile à ses clients, sans toutefois basculer dans les ragots. Grâce à lui, Guillaume était toujours bien renseigné sans avoir à se taper les mondanités qu'il abhorrait tant. C'est d'ailleurs ainsi qu'il avait appris les intentions du duc d'Épernon concernant la mort d'Henri III.

—Le fameux récit de Jean Lamontagne ! s'exclama le notaire après avoir patiemment écouté la requête de son client.

—Vous l'avez lu ?

—Je dois avouer que oui. Et je m'en excuse, car je ne suis pas certain que cela respecte la discrétion nécessaire à la bonne pratique de ma profession. Mais mon père avait tellement piqué ma curiosité avec l'histoire du vôtre, que je n'ai pas pu résister. Je me doutais bien, d'ailleurs, qu'un jour ou l'autre, vous voudriez lire ce récit ; même que je le souhaitais.

—Ah oui ? Et pourquoi ça ?

—De par ma profession et mon éducation, je juge essentiel qu'un homme en connaisse le plus possible sur ses origines. Se couper de ses racines, c'est non seulement se couper de son passé, mais c'est aussi handicaper son présent et son futur.

—Vous avez bien raison, sage Louis.

—D'autant plus que dans votre cas, vos racines ont produit des résultats très florissants. Voulez-vous connaître l'état actuel de votre patrimoine ?

—Oui, si ce n'est pas abuser de votre temps.

—Mais non, cher ami, bien sûr que non. J'ai déjà mis à jour les données de votre dossier.

Le notaire ouvrit un tiroir et en sortit quelques feuillets qu'il déposa fièrement sur son bureau.

—Voilà, annonça-t-il, j'ai le plaisir de vous annoncer que tenant compte du rendement de vos investissements, de la valeur de la maison héritée de vos parents adoptifs et de celle de votre apothicairerie, votre actif se monte à exactement soixante-dix-neuf mille livres. Ce qui équivaut au salaire d'un ouvrier pendant...

Il s'interrompit et laissa échapper un léger rire avant de conclure :

—Comme vous le voyez, il n'est pas facile de couper ses racines... Enfin, disons que ça fait beaucoup, beaucoup !

Lui-même surpris, Guillaume ne put s'empêcher de laisser échapper un léger sifflement. Le notaire hocha joyeusement la tête et sortit une autre liasse de papiers de son tiroir.

—Et voici, enchaîna-t-il, le fameux récit de votre père naturel. Il vous revient de plein droit, mais connaissant votre sagesse, je suppose que vous en ferez imprimer quelques exemplaires, dont un qui serait conservé ici même à mon étude. Je vous souhaite une bonne lecture, cher ami !

Dès son retour à son modeste logis, Guillaume s'y enferma à double tour et se plongea dans la lecture des dizaines de feuillets qui constituaient le récit de Jean Lamontagne. Il ne s'arrêta de lire que quelques secondes en début de soirée, lorsque Gros-Jean, inquiet de ne pas avoir de nouvelles de son patron, monta cogner à sa porte.

—Monsieur, vous allez bien ? hurla le jeune assistant.

—Bien sûr que je vais bien. Pourquoi cette question ?

—Je cogne à votre porte depuis une bonne minute et vous ne répondez pas.

—Merci pour ta prévenance, mais je vais très bien.

—Je suis vraiment inquiet, monsieur, ce n'est pas dans vos habitudes de vous enfermer ainsi. Que faites-vous, au juste ?

—Je découvre mes racines. Enfin ! Laisse-moi, maintenant.

Peu rassuré, Gros-Jean descendit tranquillement l'escalier après avoir souhaité une bonne soirée à son patron, qui reprit aussitôt sa

lecture. Ce n'est que très tard dans la nuit qu'il abandonna la liasse de papiers en s'adressant le même reproche que lui avait lancé Damien : ce Jean Lamontagne était un homme extraordinaire qu'il ne méritait effectivement pas comme père.

À 10 h précises le lendemain, il retrouva avec plaisir Pierre Dugua de Mons à son cabinet du Louvre.

— Bonjour, maître Guillaume, et merci pour votre ponctualité. Comme vous pouvez le constater, j'ai jugé bon de demander à Champlain de se joindre à nous. Mais je suppose que vous ne m'en voudrez pas d'avoir omis d'inviter Damien.

— Je suis très heureux de vous revoir, ainsi que monsieur de Champlain. Mais je dois dire que je comprends mieux la réaction de ce brave Damien. Ses reproches étaient justifiés.

— Vous l'avez lu ? s'enquit Dugua de Mons en désignant le tas de feuilles que tenait Guillaume.

— Oui, et avec un très grand intérêt.

— Et puis, intervint Champlain, le récit donne-t-il des détails sur l'emplacement choisi par Cartier et Roberval ?

— Oui, et je crois que ces informations seront utiles à un homme qui comme vous, connaît ces terres. Il y est question, entre autres, d'un promontoire situé à quelques jours de bateau de l'embouchure d'un imposant fleuve.

— Ah ! Ah ! s'exclama Champlain en jetant un regard triomphant vers son voisin de table.

— Ne vous emballez pas trop vite, cher ami, le prévint Dugua de Mons en souriant, nous devons d'abord étudier ce récit en détail.

— Et concernant cette maladie que nous appelons *mal de la terre* ? questionna de nouveau Champlain.

— Il y est mentionné qu'elle peut être guérie par une décoction faite avec les racines et l'écorce d'un arbre, mais malheureusement, il n'y a aucune information qui permette d'identifier cet arbre.

— C'est malheureux, en effet, mais je suppose qu'en procédant à des essais avec différents arbres, nous finirons par tomber sur le bon.

— Ce serait très risqué. Comme vous le savez, ici, en Europe, nous soignons avec les plantes, très rarement avec des arbres. Nous sa-

vons toutefois que les racines et les écorces de certains arbres peuvent être toxiques au point de causer la mort.

— Ça ne nous avance guère, en effet, constata Dugua de Mons.

— Ce sont quand même des informations fort valables. J’y ai aussi lu que des autochtones, nommés Iroquois, savent comment soigner ce que vous appelez *le mal de la terre*.

— Oui, nous avons été informés de ce fait, mais malheureusement, ces Iroquois ont disparu du secteur où nous avons l’intention de nous implanter. Ils n’y reviennent qu’à l’occasion pour s’en prendre à d’autres autochtones avec qui nous sommes alliés. Dans les circonstances, tout contact avec ces Iroquois est devenu impossible.

— Je vois... Bon, messieurs, je vous remets le récit en espérant qu’il vous sera utile. Vous comprendrez que j’aimerais le récupérer une fois que vous en aurez produit et imprimé quelques exemplaires.

— Bien évidemment, cher maître.

— Alors, adieu, messieurs, et que Dieu vous protège.

Signe d’un respect évident envers leur interlocuteur, Champlain et Dugua de Mons se levèrent pour les salutations d’usage. Champlain annonça alors qu’il devait partir pour se rendre à Honfleur.

— Je dois encore affréter deux navires et recruter une dizaine de membres d’équipage. Merci encore, maître Guillaume, votre collaboration nous est très précieuse.

Une fois seul avec son invité, Dugua de Mons sembla mal à l’aise et hésitant. Il finit par confesser :

— Euh... maître Guillaume, avant que vous ne partiez, j’aimerais vous prévenir. Le duc d’Épernon m’a posé énormément de questions sur vous après notre rencontre d’hier. Je n’ai pas compris exactement ce qu’il vous reproche, mais je le connais bien et croyez-moi, il va toujours jusqu’au bout de ses rancunes. Et ce n’est pas son pire trait de caractère ; il est de ceux qui n’aiment guère la paix relative dans laquelle nous vivons. Il préfère la violence et les vieilles querelles du passé.

Bien qu’ébranlé de recevoir une fois de plus un avertissement de méfiance envers le duc, Guillaume joua la carte de l’indifférence.

— Merci, monseigneur, je pense n’avoir rien à craindre, mais je me souviendrai de votre conseil. Mais, dites-moi, comme le roi ne m’a pas semblé aimer particulièrement le duc, je comprends mal pourquoi il le garde dans son entourage.

—Même le roi de France ne peut se débarrasser d'un puissant seigneur comme le duc d'Épernon. Le titre de colonel général de l'infanterie ne peut lui être retiré à moins de motifs extrêmement sérieux. Henri IV ne veut surtout pas créer un conflit comme celui qui existait entre Henri III et le duc de Guise. Vous comprenez ?

N'ayant remarqué aucun sous-entendu dans la dernière phrase de Dugua de Mons, Guillaume, ne put que l'approuver d'un mouvement de la tête. Il fit ensuite une courte pause, comme s'il était plongé dans une intense réflexion, puis lança :

—Puis-je vous demander, monseigneur, pour quand est prévu le départ de votre prochaine expédition vers le Nouveau Monde ?

—Pas avant une dizaine de semaines. Pour des raisons climatiques principalement et aussi, comme Champlain l'a mentionné, nous avons encore beaucoup de préparatifs devant nous. Moi-même, je dois partir pour la Bretagne afin de trouver des investisseurs. Vous comprenez sûrement qu'une telle expédition exige d'importants fonds dont je ne dispose pas entièrement.

—Bien sûr, mais dites-moi, ces fonds doivent-ils provenir uniquement de la noblesse ?

—Non, pas du tout, seul le chef de l'expédition doit être noble. C'est pourquoi le roi m'a nommé à cette fonction plutôt que Champlain qui, pour le reste, possède toutes les qualités nécessaires. Sinon, la plupart de mes investisseurs sont de riches marchands.

—Je ne veux pas m'imposer, mais la lecture du récit de mon père a éveillé en moi un vif intérêt pour ces terres lointaines. J'aimerais faire partie de l'expédition. Je serais même prêt à y investir dix mille livres. Qu'en pensez-vous ?

Dugua de Mons, malgré ses talents de négociateur aguerri, se laissa aller à un moment d'enthousiasme.

—Ce que j'en pense ? Mais ce serait formidable ! Ces dix mille livres représentent plus de la moitié des investissements manquants. Je ne serais plus obligé de me mettre à genoux devant de stupides marchands bretons.

Sentant qu'il se mettait en position de faiblesse en vue d'une éventuelle négociation, il changea de ton et dit encore :

—Et puis, cher maître, permettez-moi d'ajouter que, selon Damien, c'était le vœu le plus cher de votre père naturel. Malheureusement, il n'a pas eu le temps de l'écrire avant d'être amené vers... enfin vous

savez quoi... mais il voulait vous demander de vous embarquer pour le Nouveau Monde si jamais l'occasion se présentait.

— C'est effectivement ce que j'ai ressenti en lisant son récit.

— Bon, mes hommes de loi communiqueront avec votre notaire pour les détails, mais avant, par souci d'honnêteté, je dois vous informer que...

À nouveau, Dugua de Mons sembla mal à l'aise et chercha ses mots. Guillaume choisit de venir à son secours et termina pour lui en disant :

— Si vous désirez me parler de votre monopole sur la traite des fourrures que le roi vous a retiré, je suis au courant.

— Ah oui ? Alors vous savez que ce monopole était essentiel à la rentabilité de notre précédente expédition. Malheureusement, le roi, qui a été soumis à de fortes pressions par différents pouvoirs économiques, nous l'a retiré l'automne dernier, ce qui nous a forcés à abandonner la colonie et à rentrer en France.

— Je sais, et je sais aussi que le roi vous a de nouveau octroyé ce monopole dernièrement.

— Oui, mais pour un an seulement. C'est un très court délai pour rentabiliser une expédition du genre. Les bénéfices des investisseurs seront peut-être importants, mais sûrement hasardeux. Êtes-vous toujours prêt à être des nôtres dans ces circonstances ?

— Je vous remercie pour votre honnêteté, monseigneur, mais oui, ma décision est définitive. Vos hommes de loi n'auront donc qu'à rencontrer maître Mazurette.

Dugua de Mons se laissa aller à de courts pas de danse, comportement extrêmement déconcertant de la part d'un homme de son rang, avant de prendre Guillaume par les épaules pour lui déclarer haut et fort :

— Mon cher ami, soyez assuré que je vais tout faire pour assurer votre fortune et celle de la France !

Soudain, un fort mouvement se fit à l'entrée de la pièce. Le roi, suivi de son escorte habituelle, venait d'y faire irruption. Son sourire et sa démarche assurée indiquaient une santé totalement récupérée.

— Mais c'est mon potard préféré ! s'exclama-t-il. Ta potion et tes cataplasmes ont fait des merveilles. Mon bon de Heurles s'y prend très bien pour me les administrer, et surtout, il préfère ce truc à celui de la bougie qu'avait prescrit Dulaurens. N'est-ce pas, de Heurles ?

Philippe de Heurles approuva sans hésitation et avec une joie évidente.

— Oh oui, sire, sans aucun doute !

— Et puis, continua le roi à l'intention du potard, je commence même à m'habituer à ton eau. Mais ne t'avise pas à me recommander à nouveau l'abandon du vin et des nombreux plaisirs de la chair.

— L'important est la santé de Votre Majesté, répliqua Guillaume. Je suis heureux de constater qu'elle se porte bien.

— Comme à vingt ans. Mais, puisqu'on en parle... Lorsque j'étais jeune, je craignais avoir un problème... En fait, j'étais certain qu'un os supplémentaire m'avait poussé entre les jambes.

Un assourdissant concert de rires gras éclata parmi les membres de la suite du roi, qui ajouta :

— Mais, malheureusement, aujourd'hui le problème est tout autre ; il a même tendance à s'inverser, alors qu'il me reste tant de jolies femmes du royaume à aimer.

— Vous êtes certain, sire, qu'il vous en reste tant que ça ? questionna Dugua de Mons en souriant.

— Allons, mon bon Dugua, tout le monde ne peut mener une vie aussi monacale que la tienne... Alors, mon potard préféré, des suggestions pour ma jeunesse à retrouver ?

— Des suggestions, oui, mais des miracles, non. J'espère avoir l'honneur d'en discuter éventuellement en tête à tête avec Votre Majesté.

Satisfait, Henri IV se tourna à nouveau vers son lieutenant général en Amérique septentrionale.

— Mais, dis-moi, toi-même, tu me sembles en excellente forme. Notre nouvel ami aurait-il réglé ton problème d'arthrite ?

— Je n'ai pas eu l'occasion de lui en parler. Il m'a toutefois appris une excellente nouvelle.

— Ah oui, et quelle est donc cette nouvelle ?

— Notre nouvel ami vient de m'annoncer qu'il sera de notre prochaine expédition et qu'il va même y investir de ses fonds.

Toute trace de bonne humeur disparut du visage du roi, qui éclata de rage.

— Morbleu, Dugua de Mons, tu veux me l'enlever alors que je viens d'en faire mon potard personnel ? Il n'en est pas question ! Oublie ça, ou sinon tu devras oublier ta fameuse expédition !

Prenant conscience de son erreur, Dugua de Mons blêmit et resta sans réplique. Guillaume intervint doucement pour lui.

— Si vous me permettez, sire, monseigneur n’a jamais eu l’intention de vous enlever quoique ce soit, au contraire. Nous croyons que plusieurs plantes de ces contrées pourront être salutaires à Votre Majesté, puisqu’elles y poussent à l’état sauvage. Je ne partirais que pour un peu plus d’un an. Et, avant le départ, j’aurai amplement le temps de vous établir un programme de soins. J’ai un excellent assistant ; pendant mon absence, lui et monsieur de Heurles pourront vous appliquer ce traitement aussi bien que moi-même. À mon retour, je ne pourrai que rendre de meilleurs services à Votre Majesté.

Henri IV n’hésita que quelques secondes avant de se rendre aux arguments de son nouvel apothicaire.

— D’accord, dans ces conditions, j’accepte ton absence pour cette durée de temps, mais, vous deux, ne vous avisez pas à vous jouer de moi.

Rassuré par les engagements de totale loyauté avancés par Guillaume et Dugua de Mons, le roi ordonna aux membres de sa suite :

— Messieurs, veuillez me suivre à la salle du Conseil. Il nous reste encore beaucoup à faire pour reconstruire la France et mettre une poule au pot sur la table de tous les Français.

Au cours des semaines suivantes, pendant que Champlain et Dugua de Mons s’activaient fébrilement à superviser les derniers préparatifs de l’expédition, Guillaume travailla avec autant d’ardeur à assurer la bonne continuation de l’apothicairerie. À cette fin, il signa diverses ententes commerciales avec Gros-Jean, à qui il céda tous les droits d’opération pour la durée de son absence, en plus de lui louer le logement du haut. Finalement, il procéda à la vente de la maison héritée de ses parents adoptifs. Depuis la lecture du récit de Jean Lamontagne, il se surprenait lui-même en appelant constamment ce dernier *mon père*, plutôt que *mon père naturel*.

Le 16 mars, il eut la surprise de recevoir une lettre du brave Crillon, qu’il savait retiré dans ses terres depuis plusieurs années. Toutefois, un passage de cette lettre au ton généralement très amical assombrit le plaisir qu’elle lui avait procuré.

Cher Guillaume, au nom de la vieille amitié qui m'a lié à ton père adoptif pendant des années, je me dois de te faire une mise en garde. Le duc d'Épernon a envoyé deux de ses hommes pour me poser un tas de questions sur toi et ton passé. Je n'ai pas jugé utile de leur mentionner le bref moment d'égarement que tu as eu à Blois voilà bientôt vingt ans. J'ai toutefois été très étonné d'entendre leurs questionnements sur de probables rencontres que tu aurais eues avec le prieur des Jacobins quelque temps avant l'assassinat d'Henri III. J'espère de tout cœur que ton égarement ne s'est pas rendu jusque-là. Mais, le cas échéant, je te recommande la plus grande prudence. Le duc a les moyens et tout le temps nécessaire pour trouver les informations qui pourraient te mener à l'échafaud.

Décidément, il collectionnait les avertissements au sujet du duc d'Épernon ! Vivement l'embarquement pour le Nouveau Monde. En s'y rendant, il ne s'accordait qu'un sursis d'une quinzaine de mois, mais cela risquait fort d'être suffisant. Après tout, bien des choses pouvaient se produire en quinze mois. Même, se dit-il, que le duc, n'étant plus de première jeunesse, risquait de décéder avant son retour... Il éprouva de la honte d'avoir eu cette pensée, et décida d'au moins quitter Paris pour aller assister Champlain dans ses préparatifs à Honfleur.

Le 4 avril 1608, Guillaume Allard, né Lamontagne, embarquait enfin à bord du *Lévrier*, un petit navire de quatre-vingts tonneaux commandé par François Dupont-Gravé sous les ordres de Samuel de Champlain, lieutenant général de l'expédition, qui allait lui-même quitter Honfleur quelques jours plus tard à bord du *Don de Dieu*. Le lendemain matin, 5 avril, le *Lévrier* leva l'ancre et mit les voiles pour le Nouveau Monde, devant des dizaines de spectateurs partagés entre leur admiration envers ces courageux pionniers et leur appréhension sur le sort qui les guettait.

Chapitre II

« Toute nouvelle terre est baptisée dans le sang »

21 août 1608, Habitation de Quebecq.

Guillaume se réveilla en sursaut et balaya de sa main droite son front inondé de sueurs chaudes. De violents coups venaient d'être frappés à la porte du magasin de l'Habitation de Quebecq. De toute évidence, malgré ces souvenirs d'une autre époque qui avaient envahi son esprit, il avait fini par succomber au sommeil en cette chaude nuit d'août 1608.

Il se leva brusquement et s'empara de la première des cinq arquebuses qu'il avait disposées juste à sa gauche. Il s'agissait d'une arquebuse à rouet dotée de deux canons, une arme redoutable capable d'abattre deux ou même trois adversaires d'un seul tir. Guillaume savait bien sûr qu'elle explosait souvent dans les mains du tireur pour le tuer sur le coup, mais en ce moment précis, il se sentait calme et en pleine confiance. Malgré les années écoulées, le potard-magasinier était redevenu un redoutable militaire.

L'arme bien appuyée sur son épaule et les deux pieds solidement plantés au sol, il attendait que les mutins viennent à bout de la porte et fassent irruption dans la pièce. Mais plutôt que des cris de forcenés, il entendit une voix rauque et amicale lui dire :

— Guillaume, ouvre-moi, c'est Le Testu ! J'apporte des victuailles de Tadoussac ; nous devons les entreposer au plus vite dans la cave.

Guillaume Le Testu ! Capitaine de navire et ex-soldat aimé de tous.

— Le Testu, si tu savais comme je suis content d'entendre ta voix ! s'exclama Guillaume en se précipitant pour enlever la barre. Je suis même content de revoir ta sale tronche, lança-t-il en cédant le passage à un homme au physique imposant avec ses six pieds et son visage cuivré par le soleil et les vents de l'Atlantique.

Les deux Guillaume avaient sympathisé dès leur première rencontre à Tadoussac, quelques semaines auparavant. En plus du même

prénom, ils avaient à peu près le même âge et la même condition sociale.

Le Testu, encadré de deux soldats en armes, fit quelques pas dans la grande pièce du magasin en examinant, l'air hébété, l'important arsenal mis en place par son hôte. Il laissa échapper un long sifflement avant de lâcher :

— Dis donc, drôle de façon d'accueillir trois pauvres gars qui se sont éreintés à te ramener des provisions pour l'hiver !

— Je vais t'expliquer...

— Je l'espère bien, mon ami, mais veux-tu me l'expliquer en nous aidant à descendre les marchandises dans la cave ? Certaines risquent de souffrir de la chaleur.

Les deux Guillaume et les deux soldats eurent besoin d'une bonne heure pour descendre et empiler dans la fraîcheur de la cave les nombreuses victuailles — farine, riz, pois, etc. — sur lesquelles compaient les colons pour passer à travers le dur hiver qui ne manquerait pas de se pointer.

De temps à autre, Guillaume Allard retrouvait assez de son souffle pour résumer à Le Testu les troublants événements de la veille : la visite du bûcheron Legris, la conversation entendue par ce dernier sur un fort probable complot de meurtre et bien sûr, la disparition inexpiquée de ce même Legris.

— Une mutinerie ! s'exclama Le Testu en balançant de toutes ses forces le dernier sac de provisions.

Même si des mutineries éclataient souvent lors de telles expéditions au Nouveau Monde en raison des conditions extrêmes et des longues heures de travail, Le Testu exprima sa totale incompréhension.

— Une mutinerie, répéta-t-il, mais pourquoi ? Champlain a toujours respecté ces hommes et a tout fait pour leur fournir de bonnes conditions de vie.

— C'est vrai, approuva Guillaume, mais comme Legris, je crois aussi que nous serons bientôt confrontés à une mutinerie, et comme toi, je n'en comprends pas les raisons. Les conditions de vie dans une colonie ne sont pas toujours faciles, c'est vrai, mais ces hommes savaient à quoi s'attendre en signant leur contrat. Effectivement, ils ne peuvent rien reprocher de grave à Champlain. Toutefois, un élément nous manque et nous devons le découvrir rapidement.

— Que veux-tu dire ?

—Selon la conversation qu’a entendue Legris, les mutins planifient de commettre un meurtre très bientôt. C’est pourquoi j’ai cru qu’ils allaient m’attaquer pendant que toi et Champlain étiez absents.

—C’était logique, tu as bien fait de te protéger.

—Oui, mais finalement, la nuit dernière, ils n’ont pas attaqué le magasin ni son arsenal, alors que j’étais seul pour les défendre; ce qui signifie qu’ils ont une cible bien précise en tête et que cette cible ne peut être que...

Guillaume s’arrêta, conscient de l’importance du moment.

—Eh bien? l’invita à poursuivre Le Testu.

—Cette cible ne peut être que Champlain!

—Ils voudraient assassiner Champlain? Allons donc! Pourquoi commettraient-ils une telle infamie?

—Ils veulent frapper haut et fort et je pense savoir pourquoi. Mais ce n’est qu’une théorie, et avant de t’en parler, j’aimerais la valider en interrogeant Natel, l’homme dont Legris a surpris les propos.

—Je comprends. Je connais ce Natel pour avoir fait la traversée avec lui.

Le Testu frappa violemment la paume de sa main gauche avec son poing droit, avant de lancer:

—Je saurai bien le faire parler!

—Je n’en doute pas, mon ami, mais j’aimerais essayer une méthode qui a déjà fait ses preuves dans de telles circonstances, selon Grimouville, mon ancien lieutenant chez les gardes du roi.

Le Testu était le seul, avec Champlain, à connaître le passé militaire de Guillaume.

—Et quelle est cette méthode? interrogea-t-il.

—Nous allons l’inviter à un festin.

—Pardon?

—Tu as bien compris, mon ami, laisse-moi t’expliquer.

Après quelques minutes d’une écoute attentive, quoique parfois dubitative, Le Testu approuva la suggestion de son camarade.

—C’est l’idée la plus idiote que je n’ai jamais entendue, mais les idées idiotes sont souvent celles qui fonctionnent le mieux. Au moins, nous devrions nous amuser. Alors, allons-y!

Avant de sortir, il commanda aux deux soldats:

—Martin, surveille discrètement le logis de Champlain. Thomas, viens avec nous, nous avons une invitation à livrer.

Antoine Natel, quinquagénaire à la silhouette arrondie et serrurier de son état, travaillait surtout comme bûcheron depuis que le gros des travaux de serrurerie avait été complété à l'Habitation.

Les deux Guillaume et le soldat Thomas rejoignirent le petit groupe de travailleurs de la forêt vers la fin de l'avant-midi. Natel ouvrit de grands yeux effarés en entendant Le Testu le saluer bruyamment, comme s'il venait de retrouver un vieil ami d'enfance.

—Mais, ma parole, c'est mon ami Antoine! lâcha ce dernier en y allant d'une bonne tape amicale sur l'épaule du serrurier-bûcheron.

—Bonjour, capitaine, répondit timidement Natel en jetant un discret regard pour évaluer la réaction de ses camarades.

—Ah, cher Natel, j'ai plein de bons souvenirs de la traversée en ta compagnie. C'est que tu es un comique, toi!

—Ah oui? s'étonna Natel, qui ne se connaissait pas ce trait de caractère.

—Oui, bien sûr! Je me suis beaucoup ennuyé de tes bons mots. Mais, j'y pense, c'est bientôt le dîner. Viens manger avec nous; notre ami Guillaume le potard a mis de côté un excellent jambon, que nous dégusterons avec du pain frais et du maïs.

—Merci, capitaine, mais j'aime bien manger une soupe avec mes camarades pour le dîner. Une autre fois, peut-être...

—Allons, allons, mon bon Antoine, tu ne peux pas me refuser ça! insista Le Testu en entraînant son invité par le bras gauche.

Natel jeta un regard circulaire sur les visages chargés de soupçons de ses camarades, puis sur les arquebuses de Le Testu et du soldat Thomas. Après une brève hésitation, il se laissa emmener vers l'Habitation, suivi par les regards, hargneux pour certains, envieux pour d'autres, de ses camarades.

Aussitôt la porte du magasin fermée et barrée, Le Testu abandonna son ton amical.

—Assieds-toi là, ordonna-t-il à Natel en lui désignant une vulgaire bûche tout juste bonne pour le poêle.

L'homme obéit piteusement, mais aussitôt assis, il se racla la gorge avant de faire remarquer à son hôte:

—Merci pour l'invitation, capitaine, mais comme vous m'avez à peine adressé cinq mots durant toute la traversée, je ne pense pas

avoir le privilège de compter parmi vos amis. Aussi, si vous le voulez bien, j'aimerais bien retourner avec mes camarades.

Le Testu ne lui fit même pas l'honneur d'un regard. Il se tourna plutôt vers le seul homme dans la pièce qu'il considérait vraiment comme un ami et lui dit :

— Dis donc, Guillaume, ce jambon et ce maïs valent bien d'être accompagnés du fameux vin charentais de notre ami Samuel, qu'en dis-tu ?

— Pourquoi pas ! Nous avons bien mérité une petite récompense, consentit Guillaume, sans préciser qu'il s'était déjà octroyé une récompense la veille.

Il alla porter leur ration aux soldats en poste à l'extérieur, puis rejoignit Le Testu à la table en bois brut.

— Et puis, le questionna-t-il en découpant le jambon, quelles sont les nouvelles de Tadoussac ?

— Plutôt bonnes, répondit Le Testu. Les Montagnais et les Algonquins collaborent très bien avec nous. La traite des fourrures s'annonce tellement lucrative, que Dugua de Mons peut espérer rentrer dans ses frais.

— Excellentes nouvelles, effectivement ! L'amitié que Champlain a toujours témoignée envers les Autochtones depuis leur rencontre en 1603 nous a permis d'établir une solide relation avec eux. Et qu'en est-il des Basques ? Pas d'autres problèmes avec eux ?

À son arrivée à Tadoussac à la fin mai, *le Lévrier*, commandé par Dupont-Gravé et à bord duquel Guillaume s'était embarqué, avait fait une fort désagréable rencontre : un baleinier basque mouillait dans le petit havre. Alors que le capitaine de l'embarcation tentait de commercer des fourrures avec les Autochtones, Dupont-Gravé lui fit bien sûr remarquer que ce faisant, il contrevenait aux ordres d'Henri IV. Une violente escarmouche s'ensuivit, pendant laquelle Français et Basques s'échangèrent de nombreuses canonnades. Une fois le calme rétabli, Louis Grenier, un tout jeune matelot originaire de Bretagne, a été découvert gisant sur le pont, mort. Dupont-Gravé lui-même fut sévèrement blessé avant d'être fait prisonnier par les Basques. À son arrivée à Tadoussac, quelques jours plus tard, Champlain dut déployer toutes ses qualités de chef et de négociateur pour faire libérer Dupont-Gravé et établir des relations plus harmonieuses avec les Basques.

—Non, pas d'autres problèmes avec les Basques, répondit Le Testu. Encore là, l'excellent travail de Champlain a porté ses fruits. Nous avons beaucoup de chance d'avoir un tel homme comme chef. Plaise au ciel qu'il ne lui arrive aucun mal.

Dans un geste qui lui était familier, Le Testu s'arrêta quelques secondes pour frapper violemment sa paume gauche avec son poing droit.

—Chose certaine, reprit-il, je suis prêt à aider le ciel pour éviter qu'un malheur frappe notre commandant.

Déjà peu à l'aise, Natel s'agita davantage sur sa bûche en entendant cette harangue.

—Excusez-moi, capitaine, murmura-t-il, comme s'il craignait de déranger, mais je crois qu'il est temps que je rejoigne mes camarades et reprenne mon travail.

Une fois de plus, ni Le Testu ni Guillaume ne daignèrent lui accorder un regard. Le potard se contenta de renchérir :

—Oui, plaise au ciel qu'il ne lui arrive aucun malheur. En plus de ses nombreuses qualités humaines, les quelque quatre années qu'il a passées en Amérique lui ont permis de bien connaître ces territoires et leurs durs hivers. Sans lui, nous n'aurions aucune chance de survivre à la prochaine saison hivernale.

—Effectivement, il est vrai qu'il a été exigeant envers les hommes parce qu'il tenait à ce que l'Habitation soit construite dans les meilleurs délais, mais seuls quelques idiots n'ont pas compris qu'il y allait de leur survie.

—Dis-moi, Le Testu, toi qui le connais depuis longtemps, crois-tu que Champlain est le fils naturel d'Henri IV, comme le veut la rumeur ?

—Notre bon roi n'est pas surnommé *Le vert galant* pour rien, rigola Le Testu. On ne réussit plus à tenir le compte de ses maîtresses et de ses enfants naturels. Mais je ne crois pas aux rumeurs, encore moins à celle-là qu'aux autres, et ce, par respect pour la mère de Champlain.

—Mais Champlain ne s'est jamais insurgé contre cette rumeur.

—Oui, mais il ne s'en est jamais vanté non plus. Il laisse simplement courir, en homme sage qu'il est. Chose certaine, Henri IV l'aime autant que s'il était son fils. Si jamais il lui arrivait un malheur, le roi saura le venger, encore mieux que le ciel et moi réunis.

Cette fois, Natel réussit à contrôler suffisamment ses tremblements nerveux pour se lever et implorer les deux hommes :

— Mes seigneurs, je vous en prie, laissez-moi rejoindre mes camarades. Voilà maintenant plus d'une demi-heure que j'ai quitté le travail. Ils vont m'en vouloir de les avoir abandonnés ainsi.

Aucune réponse ! Il jeta un regard désespéré vers la porte solidement barrée. Aucune chance de s'y rendre et de l'ouvrir avant d'être rattrapé par ses *hôtes*. De toute façon, deux soldats armés se trouvaient de l'autre côté. Le pauvre bougre ne vit donc aucune autre possibilité que de se rasseoir sur sa bûche.

Après avoir terminé leur excellent repas, les deux Guillaume continuèrent à déguster tranquillement le vin de Charente en bavardant de leur passé respectif et de leur nouvelle vie en Amérique. Ils eurent besoin d'une heure de plus pour venir à bout de la bouteille.

— Tiens, elle est vide, constata tristement Le Testu. Je ferais mieux d'aller rejoindre Champlain avant de céder à la tentation d'en vider une autre. Merci beaucoup, Guillaume, pour ce...

— Et moi ? l'interrompit Natel en se levant précipitamment.

— Ah oui, tu es encore là, toi, rétorqua Le Testu. Sais-tu, après réflexion, j'admets que j'ai fait erreur ; nous n'avons jamais été amis, finalement. Désolé, mais il n'y a plus rien à boire et à manger, tu peux t'en aller.

— Non !

— Comment ça, non ? Tu nous as cassé les oreilles pour qu'on te permette de t'en aller, et là tu ne veux plus partir ?

— Non ! Je ne veux pas... je ne peux pas partir...

— Comment ça ? Tu es ridicule à la fin !

— Il aurait fallu que je reste ici une demi-heure au maximum. Là, après deux heures, je ne peux plus partir.

— Je ne comprends rien à ton charabia. Guillaume, s'il te plaît, ouvre-moi la porte, je vais te débarrasser de ce gêneur !

Pendant que Guillaume s'affairait à enlever la barre de la porte, Le Testu, du haut de ses six pieds, agrippa solidement Natel par le collet de sa chemise et entreprit de le traîner vers la porte.

— Nonnnn, je vous en prie !

— Mais enfin, pourquoi ne veux-tu plus partir ? Il me semble que ta bûche n'était pas si confortable...

—Après quelques minutes, j’aurais pu rejoindre mes camarades sans encombre, mais là, après deux heures... ils vont...

— Ils vont quoi ?

— Me soupçonner.

— Te soupçonner ? De quoi ? Tu n’as rien fait. Tu n’as même pas mangé...

— Ils vont me...

— J’en ai assez ! Tiens bien la porte, Guillaume. Il arrive !

— Non, arrêtez ! Ils vont m’accuser de délation... de trahison, même.

— De trahison ? C’est grave, ça.

— Oui, mais je vais tout vous dire ! Ne me retournez pas avec eux ! Je vous en supplie, ne faites pas ça. Je vais tout vous dire, gémit le pauvre Natel qui était sur le point d’éclater en sanglots.

— Tout ? Vraiment tout ? voulut s’assurer Le Testu.

— Oui, tout ! Si vous me promettez votre protection.

— Vas-y, on t’écoute. Si ton histoire est bonne et surtout complète, on te trouvera peut-être un morceau de jambon ; sinon, tu iras rejoindre tes camarades.

Pendant plus de trente minutes, le serrurier-bûcheron dévoila dans les moindres détails le complot ourdi par un serrurier du nom de Jean Duval. Ce dernier avait sans trop de difficultés convaincu trois charpentiers-menuisiers de se joindre à lui.

— Leurs noms ?

— Écoutez, ce sont des camarades et je...

— Leurs noms ! le coupa impétueusement Le Testu.

— Antoine Durand, Bernard Lacolle et Louis Lavallière, balbutia l’infortuné Natel.

— Louis Lavallière ! s’étonna Guillaume.

— Sale ingrat ! Après tout ce que Champlain a fait pour lui, renchérit Le Testu.

Louis Lavallière était un jeune charpentier originaire du petit village de Brouage, tout comme Champlain. Ce dernier l’avait en quelque sorte pris sous son aile en l’utilisant à l’occasion comme serviteur, afin de le libérer des durs travaux de charpenterie.

Natel poursuivait en plaidant maladroitement que s'il avait songé à se joindre aux mutins, il avait fini par changer d'idée. Selon lui, la grande majorité des autres hommes refusaient tout simplement de s'impliquer. Autant ils refusaient de participer au complot, autant ils ne voulaient pas le dénoncer.

— Je dois dire que les pauvres gars sont terrorisés par Duval, qui les menace souvent de son couteau, ajouta Natel.

— C'est le sort qu'a connu Legris ? demanda Guillaume. Il a été poignardé par Duval ?

— Je ne saurais le dire, répondit Natel, je sais juste que nul n'a revu Legris après sa visite au magasin hier après-midi.

Guillaume dut combattre un fort sentiment d'abattement en songeant au courageux bûcheron. Par la suite, il se ressaisit pour questionner à nouveau Natel.

— Mais une chose m'intrigue. Pourquoi les mutins n'ont-ils pas attaqué le magasin alors que j'étais seul à le défendre ? Ils auraient pu prendre facilement le contrôle de l'arsenal et donc, de la colonie.

— C'était le plan original de Duval. Il prévoyait prendre le contrôle de la colonie pour la céder aux Basques contre une importante somme d'argent. J'admets que j'étais alors plutôt d'accord avec lui. Mais j'ai renoncé à le suivre quand il a plutôt décidé de tuer Champlain, ainsi que vous deux, si nécessaire, afin de se faire bien voir des Espagnols. C'est que voyez-vous, il espérait être nommé gouverneur de la colonie.

— C'est bien ce que je pensais. Duval voulait frapper haut et fort pour s'imposer auprès des Espagnols. Or, même si ceux-ci sont nos ennemis, ils ne sont pas idiots et fourbes comme ce Duval. Son plan n'avait aucune chance de réussite. Henri IV aurait réagi très fortement à la suite d'un tel affront.

— C'est aussi ce que moi et plusieurs de mes camarades avons pensé. Et puis, nous ne voulions pas être impliqués dans une affaire de meurtre et de haute trahison. Les Basques ne sont pas les ennemis de la France, mais les Espagnols le sont. Je prends conscience que nous aurions dû dénoncer Duval et ses complices bien avant, mais nous ne sommes que des modestes travailleurs et nous étions terrorisés.

Le Testu, touché par l'évidente repentance de Natel, se leva pour lui servir une énorme tranche de jambon.

— Tiens, fit-il, tu as bien mérité ton repas, finalement.

—Merci, mais je n'ai pas faim, indiqua Natel, toujours tremblant de peur. J'aimerais juste savoir ce qu'il va advenir de moi.

—Je vais plaider ta cause devant Champlain, mais c'est lui seul qui décidera de ton sort. Je m'en vais de ce pas le rencontrer. Entre-temps, mes deux hommes vont discrètement t'escorter sur mon navire ; tu y seras en sécurité.

Samuel de Champlain n'était pas homme à s'émouvoir d'un rien ; aussi, la révélation d'un complot visant à l'assassiner sembla lui causer plus de chagrin que de frayeur.

—Louis Lavallière ! Même lui était prêt à me trahir... J'avais remarqué un changement d'attitude chez plusieurs hommes. J'aurais dû leur expliquer davantage pourquoi je leur imposais un si dur labeur.

—N'empêche que les comploteurs doivent être punis sévèrement afin de servir d'exemple. Il y va de l'avenir de la colonie et même de nos vies. En tout respect, Samuel, j'espère qu'en ces circonstances, tu réussiras à mettre de côté tes tendances humanistes.

—N'aie crainte, humanisme n'est pas synonyme de faiblesse. Je saurai me montrer très sévère, crois-moi. Ce qui m'inquiète, c'est qu'à seulement cinq hommes, soit nous deux, tes deux gardes et Guillaume, il serait très difficile d'intervenir en force pour arrêter les suspects et leurs possibles alliés. Il serait préférable d'attendre l'arrivée de Dupont-Gravé et de ses hommes pour intervenir.

—Tu l'attends pour quand ?

—Il est censé arriver tard ce soir, ou demain au plus tard. Il doit visiter la colonie avant de rentrer en France après quelques jours supplémentaires à Tadoussac.

—Impossible de l'attendre. Selon Legris et Natel, les comploteurs devraient agir ce soir, dès le coucher du soleil.

—Je vois...

—Si tu me permets, j'aurais une suggestion, ou plutôt, une suggestion de notre ami potard à te proposer.

—Guillaume ? Quelle suggestion ?

—Nous allons organiser une fête !

C'est ainsi que peu avant le coucher du soleil en ce vingt et unième jour d'août 1608, Samuel de Champlain et Guillaume Le

Testu rassemblèrent tous les travailleurs de la colonie de Quebecq à l'orée de la forêt. Malgré leur évidente infériorité numérique, les deux hommes se sentaient en sécurité, sachant qu'à ce moment-là, seul Duval était armé d'un modeste poignard, alors qu'eux-mêmes portaient rapière et arquebuse comme le voulaient leurs conditions.

—Messieurs, harangua Champlain, je suis content de vous. Au cours des dernières semaines, j'ai dû exiger de vous de longues et pénibles heures de travail. Mais à présent, je n'ai plus aucun doute... L'Habitation sera prête lorsque le dur hiver nous frappera. Vous avez travaillé fort, et c'est maintenant le moment de festoyer. Guillaume le potard et votre camarade Natel sont à vous préparer un véritable festin. Ils vous attendent sur le navire du capitaine Le Testu. Allez, messieurs, venez festoyer !

—Il y aura des femmes ? s'enquit le jeune Louis Lavallière, sur le ton de la plaisanterie.

Comme l'absence de femmes pesait lourdement sur la vie quotidienne de ces hommes pour la plupart très jeunes, la question du plaisantin lui valut plus de fortes bourrades dans les côtes que de rires.

—Malheureusement non, mon ami, pas de femmes, mais des victuailles et du vin en quantité pour tous.

Un immense cri de joie se fit entendre et tous les colons se précipitèrent comme un seul homme vers le fleuve et le navire. Seuls Duval et ses trois complices eurent une seconde d'hésitation, mais, comme aucune autre possibilité ne s'offrait à eux, ils se lancèrent à la suite de leurs camarades.

Vers 10h du soir, la fête battait déjà son plein sur le petit navire commandé par Le Testu. Comme prévu par Champlain, le vin faisait son œuvre en engourdissant les esprits et les réflexes des hommes. Le jeune outrecuidant Louis Lavallière conserva toutefois assez de son bon jugement pour remarquer un absent à la fête.

—Pardon, capitaine Le Testu, mais je ne vois pas notre camarade Natel. Avez-vous idée d'où il peut bien se trouver ?

—Je l'ai envoyé en barque quérir Dupont-Gravé dont le navire est ancré à une lieue d'ici. Il devrait revenir bientôt.

Effectivement, à peine vingt minutes plus tard, une barque accosta doucement le navire pour y laisser monter cinq personnes : Natel, Dupont-Gravé et trois autres hommes, visiblement des matelots. Mais un observateur attentif et parfaitement sobre aurait remarqué que les vestes des trois supposés matelots étaient légèrement surélevées au niveau de leur taille...

Guillaume, Champlain et Le Testu accueillirent Dupont-Gravé en lui faisant la fête à grands coups de claques dans le dos, pendant que Natel était reçu beaucoup plus sobrement par ses camarades et que les trois *matelots* semblaient chercher, avec une gêne évidente, un endroit où s'installer. Encore là, un observateur attentif aurait remarqué qu'en fait, les trois nouveaux arrivés convergeaient lentement, mais sûrement, vers Duval et ses complices. Champlain leva la main droite pour exiger le silence.

—Messieurs, je voudrais souligner l'arrivée de mon bon ami Dupont-Gravé, qui reprendra bientôt la mer pour aller faire rapport au roi et au seigneur Dugua De Mons sur l'état de la colonie. Quant à moi, comme mentionné tout à l'heure, je suis très content de votre travail. Toutefois, je suis très mécontent d'apprendre que des traîtres ont planifié de m'assassiner afin de s'emparer de la colonie.

Un mouvement survint dans le groupe des colons. Duval et ses complices venaient de comprendre, mais trop tard, qu'ils étaient cernés par les trois *matelots*, qui pointèrent leurs pistolets à rouet sur eux, pendant que Le Testu et ses deux soldats en faisaient autant avec leurs arquebuses. Champlain scanda les noms :

—Jean Duval !

—Antoine Durand !

—Bernard Lacolle !

Il fit une courte pause pour planter son regard dans celui de Lavallière afin de mieux lui assener :

—Et Louis Lavallière !

Pendant que le jeune traître tentait de fuir le regard de son accusateur, ce dernier, implacable, continua.

—Ces hommes ne m'ont pas seulement trahi, mais ils ont de plus trahi la France et son roi, Sa Majesté Henri IV. Ils seront donc jugés et sévèrement punis si leur culpabilité est attestée. Quant aux autres, Le Testu, en tant que capitaine de ce navire, rencontrera chacun d'entre vous, un par un, dans sa cabine. Ceux qui diront toute la

vérité ne seront pas inquiétés, mais ceux dont les réponses s'avéreront mensongères après enquête seront sévèrement punis. Demain, justice sera rendue. Dès après-demain, le travail et la vie normale reprendront pour le plus grand bien de la colonie et de la France. Là-dessus, messieurs, bonne nuit !

Le lendemain matin, dès 9 h, un tribunal de fortune fut monté dans la grande pièce du magasin de L'Habitation. Y siégeaient Champlain, Le Testu, Dupont-Gravé et un chirurgien nommé Bonnerme. Ce dernier était arrivé de Tadoussac la veille, mais avait sagement préféré demeurer sur le bateau de Dupont-Gravé pendant l'arrestation des insurgés.

Guillaume connaissait un peu ce chirurgien pour avoir eu d'orageuses divergences professionnelles avec lui lors de son bref séjour à Tadoussac. Profondément traditionaliste, Bonnerme basait encore ses soins selon la très ancienne théorie des humeurs. Il prônait toujours les saignées ainsi que la cautérisation des plaies, et rejetait catégoriquement tout progrès de la médecine.

Le jury n'eut pas à délibérer longuement. Les témoignages entendus la veille par Le Testu ne laissaient place qu'à un seul verdict : coupables ! Les discussions sur les sentences furent toutefois longues et ardues. Le Testu fut le premier à s'exprimer sur ce sujet.

— Mes amis, vous savez que je suis un homme plutôt bienveillant de nature, mais la gravité des crimes commis par ces hommes nous impose de leur infliger la plus lourde des peines : la mort par pendaison. L'expérience nous a appris qu'une mutinerie réprimée trop mollement en entraîne toujours d'autres. Il y va donc de nos vies et de la survie de la Nouvelle-France. Il faut que ces quatre hommes soient pendus et que leurs têtes soient plantées sur de hautes piques afin de servir d'exemple à quiconque songerait à les imiter. Voilà, j'ai dit !

Bonnerme ayant difficilement réprimé son indignation en entendant ces propos, Champlain fit un geste de la main pour lui permettre d'y répondre. Le chirurgien jeta un regard courroucé vers Le Testu avant de lancer sur un ton chargé d'émotion :

— Le capitaine étant un homme de guerre, je peux lui pardonner sa cruauté et son manque d'humanisme. Pour ma part, je crois que

nous devons faire preuve de prudence et d'une certaine clémence afin d'éviter que les autres colons ne veuillent venger leurs camarades en se révoltant avec davantage de rage. Je propose donc de leur imposer la prison à vie et de les retourner en France pour y purger leur peine.

—Malheureux, s'écria Le Testu, tu veux donc laisser d'autres traîtres monter un complot qui cette fois pourrait réussir et causer notre perte à tous ? Seule une justice implacable peut susciter la crainte chez les hommes et les faire renoncer à leurs infamies.

—Moi, je crois plutôt que seule la clémence peut mettre fin à la violence. C'est pourquoi je fais profession de sauver la vie des gens plutôt que de la leur enlever.

Le Testu ricana avant d'asséner, en même temps qu'un coup de poing sur la table, une cinglante réplique à son opposant.

—Pouah ! Quant à moi, je préférerais avoir affaire à un bourreau plutôt qu'à un chirurgien ; les chances de m'en sortir seraient meilleures.

Furieux, le vieux et chétif médecin se leva d'un bond, prêt à oublier toute clémence et toute prudence pour s'en prendre au jeune et robuste militaire. Champlain dut intervenir rapidement pour mettre un terme à l'altercation.

—Messieurs, reprenez votre calme, je vous prie. Aucun autre désordre du genre ne sera toléré pendant les délibérations.

Afin de permettre aux deux hommes de retrouver leurs esprits, Champlain demanda à Dupont-Gravé d'exprimer son point de vue.

En 1608, François Gravé, sieur du Pont, communément appelé Dupont-Gravé, se trouvait au sommet de sa gloire. En tant que navigateur, commerçant et explorateur, il fréquentait les moindres baies du fleuve Saint-Laurent depuis plus de vingt-cinq ans pour commercer avec les Autochtones à partir du petit havre de Tadoussac jusqu'à la hauteur de ce qui allait devenir la ville de Trois-Rivières. La quarantaine bien entamée, il n'avait rien perdu de sa prestance avec sa haute taille, ses longs cheveux toujours aussi noir jais et ses yeux perçants. Connaissant l'énorme respect que lui vouait Champlain, qui le considérait depuis toujours comme son mentor, Le Testu et Bonnerme comprenaient que l'avis de cet homme scellerait le sort des condamnés. Dupont-Gravé se leva lentement et, sans aucune arrogance, mais sur un ton affichant une absolue certitude, il exprima sa pensée.

—Mes amis, j'ai toujours cru que la meilleure voie était celle du milieu. Alors, j'approuve Le Testu quant au fait que les sentences doivent servir d'exemple...

Le Testu allait exprimer sa joie lorsque Dupont-Gravé lui imposa le silence d'un discret, mais impératif geste de la main, avant de poursuivre.

—Mais j'approuve aussi Bonnerme lorsqu'il prône la clémence afin de conserver l'appui des hommes. Je propose donc la voie de l'exemple en condamnant Duval à être pendu haut et court et...

Cette fois Le Testu s'autorisa à interrompre Dupont-Gravé pour glisser :

—Et à ce que sa tête soit exposée sur une pique, si vous me permettez...

—Oui, mon ami, il s'agit d'une coutume barbare, mais qui a malheureusement maintes fois fait ses preuves pour éviter d'autres mutineries. Quant aux trois autres condamnés, je suggère aussi la condamnation à mort, mais que le tribunal sursoit à leurs sentences et ordonne leur retour en France pour répondre de leurs actes devant le roi.

Champlain le remercia en le saluant de la tête, puis ferma les yeux pour mieux se plonger dans une intense réflexion. Après quelques secondes, il rouvrit les paupières pour promener son regard toujours aussi calme et doux, malgré les circonstances, sur les trois hommes.

—Messieurs, dit-il, je vous remercie de vos suggestions. En tant que président de ce tribunal, je tranche en faveur de la recommandation de Dupont-Gravé. Duval sera donc pendu et ses complices, bien qu'eux aussi condamnés à mort, seront retournés en France et soumis à la volonté du roi pour la suite des choses.

Bonnerme semblait satisfait des conclusions du tribunal, mais Le Testu, lui, beaucoup moins. Il s'adressa donc à Champlain en empruntant le ton solennel qu'il employait toujours lorsque les deux hommes n'étaient pas seuls.

—Commandant, bien que je n'approuve pas entièrement votre décision, je la respecte et m'y plie de bon cœur. Toutefois, si vous me le permettez, j'aimerais vous adresser une requête.

—Bien sûr, je t'écoute.

—J'aimerais que vous me laissiez m'occuper de l'application de votre jugement, soit annoncer leur sentence aux condamnés et or-

ganiser l'exécution de Duval. Je crois qu'en tant que militaire d'expérience, ces tâches me reviennent. D'autant plus que j'étais capitaine du bateau sur lequel deux des coupables s'étaient embarqués.

— Tu as raison, mon bon Le Testu, ces tâches te reviennent de droit. D'ailleurs, Dupont-Gravé et moi devons faire le point sur l'état de la colonie et pour ce faire, nous aurons besoin de quelques heures.

Champlain prononça ensuite quelques mots pour clore les délibérations et libérer les membres du jury. Guillaume, qui avait assisté au débat en tant que responsable du magasin, ne fut nullement étonné lorsque Le Testu lui fit un clin d'œil, accompagné d'un sourire malicieux, avant de quitter les lieux.

Connaissant le caractère facétieux et parfois même rebelle de son ami, le potard se doutait bien qu'il avait quelque chose en tête ; mais quoi ?

Guillaume n'eut pas à attendre longtemps pour se faire une petite idée des intentions de Le Testu. Dès sa sortie du magasin, celui-ci ordonna aux soldats Thomas et Martin :

— Vous autres, allez me chercher Durand, Lacolle et Lavallière. Amenez-les devant moi, sur la grande place de la colonie.

Un peu par dérision, mais surtout par nostalgie des grandes places de leur ville natale respective, les colons appelaient ainsi le minuscule espace entièrement buché et dessouché devant l'Habitation.

— Oui, capitaine, tout de suite, obéit Thomas, mais si je comprends bien, cet ordre ne concerne pas Duval ?

— Tu as bien compris, celui-là aura droit à un traitement spécial. Allez, exécution !

Moins de trente minutes plus tard, les deux soldats revinrent en poussant devant eux les trois condamnés, fort piteux et dont les mains étaient solidement attachées derrière le dos. Aussitôt, et sans aucun ménagement, Le Testu leur annonça :

— Accusés, le tribunal m'a laissé le privilège de vous faire part de sa décision. Vous avez été trouvés coupables de trahison et de complot pour meurtre. La sentence va de soi, vous serez pendus par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive.

—Non, c'est impossible ! se lamenta misérablement Durand. Nous ne méritons pas un tel sort ; c'est Duval qui nous a entraînés dans sa fourberie. D'ailleurs, où est-il ?

—T'occupe pas de lui, je vais m'en charger en temps et lieu.

—Durand a raison, renchérit Lacolle, c'est Duval le seul coupable. Laissez-moi la vie, je vous en supplie.

—Pas de discussions. Jugement a été rendu.

Guillaume, qui entendait et voyait la scène depuis une fenêtre du magasin, fut pris de compassion pour les trois hommes. Il songea même à intervenir, mais Le Testu n'étant nullement sous ses ordres, il préféra s'en abstenir, d'autant plus qu'il entendit l'arrogant Lavallière proférer :

—Vous n'avez pas le droit ! Ce tribunal est une farce !

—Champlain a les pleins pouvoirs judiciaires en cette colonie, pouvoirs qui lui ont été transmis par le roi lui-même.

Cette affirmation rabaissa quelque peu le caquet de l'insolent, qui risqua quand même une autre bravade.

—De plus, il vous est impossible de procéder aux exécutions dans les règles. La colonie n'a ni bourreau ni potence.

—La question du bourreau va se régler sans peine. En revanche, il est vrai que l'absence de potence pose un problème, mais celui-ci sera toutefois réglé facilement, puisque nous avons la chance d'avoir trois excellents charpentiers parmi les condamnés.

Malgré l'évidente malveillance démontrée par Le Testu, Guillaume ne put s'empêcher de sourire. «C'est donc ça qu'il avait en tête», se dit-il. Les condamnés, pour leur part, ne voyaient aucune drôlerie dans la situation. Les trois devinrent simultanément blancs comme des draps.

—Allons donc, capitaine, protesta Lacolle d'une voix tremblante, vous ne pouvez pas exiger de nous une telle chose !

—Et pourquoi pas ? Vous n'avez pas fait tant de manières quand vous complotiez pour nous assassiner lâchement. Et puis, voyez plutôt ça du bon côté. Je vous donne la chance de vous construire un excellent gibet qui ne risquera pas de céder sous votre poids. J'ai déjà vu une exécution mal tourner à Honfleur ; le bourreau a dû s'y reprendre à trois reprises en raison de la mauvaise qualité de l'échafaud. Croyez-moi, le pauvre gars aurait aimé avoir la chance que je vous offre. Remarquez que si vous refusez de mettre une dernière fois vos talents

au service de la France, je pourrais la construire moi-même, cette potence. Mais j'ai toujours été tellement malhabile de mes mains, que je m'en voudrais de vous servir une fin encore pire que celle du pauvre gars de Honfleur.

Les trois condamnés blémirent davantage, mais restèrent sans réplique.

— Bon, enchaîna Le Testu, je vois que nous sommes d'accord. Mes hommes, Thomas et Martin, vont vous procurer tout le bois et les outils dont vous aurez besoin. Bien sûr, vous serez libérés de vos liens, mais j'ose croire qu'il vous reste assez de bon sens pour savoir que vous n'avez aucune chance de vous enfuir. Alors, messieurs, à l'ouvrage !

Le Testu laissa les condamnés sous la bonne garde de Martin et Thomas, et alla s'entretenir avec Guillaume.

— Mes gars vont sûrement devoir emprunter des outils au magasin. Ça ne te cause pas de problèmes ?

— Non, bien sûr, ils connaissent la procédure. Ils n'auront qu'à signer le registre. Mais franchement, je trouve que tu y vas un peu fort avec les condamnés. Dupont-Gravé et Champlain risquent de ne pas approuver ton initiative. Tu devrais informer ces hommes qu'ils bénéficient d'un sursis.

— Pas tout de suite. Je pense que le roi va gracier ces traîtres après quelques mois de prison. Ils méritent donc au moins une bonne grosse frousse. Mais tu as raison pour Dupont-Gravé et Champlain. Comme ils visitent actuellement la forêt et l'arrière-pays, ils ne devraient pas revenir avant deux heures. Penses-tu que les condamnés pourront construire la potence à l'intérieur de ce délai ?

— Oui, ils ont sûrement compris qu'ils n'ont pas à construire une grande œuvre architecturale ; juste une structure solide et efficace.

— Alors, je pourrai leur annoncer leur vraie peine avant le retour de Champlain et Dupont-Gravé. Tu vois, tout s'arrange. Alors, salut, je vais aller surveiller les travaux.

— Mais tu n'y connais rien en construction.

— C'est vrai, mais je suis certain que ma seule présence va les encourager à travailler vite et bien.

Grâce au soutien moral de Le Testu, les trois condamnés terminèrent effectivement l'érection d'une potence rudimentaire, mais très solide, en moins de deux heures.

—Messieurs, bravo, je suis fier de vous ! les félicita le militaire. Il s'arrêta, affecta un air contraint et ajouta :

—Mais je dois avouer que je suis moins fier de moi. Tout à l'heure, j'ai discuté avec mon ami Guillaume le potard, qui m'a fait savoir que j'avais commis une légère erreur en vous annonçant votre sentence. Vous avez bien été condamnés à mort, mais avec... comment ont-ils dit ça, déjà ? Ah oui, avec sursis. Guillaume m'a expliqué que vous ne serez pas pendus ici, mais bien retournés en France et remis à la justice de notre roi, qui statuera sur votre sort. Je suis vraiment désolé, mais je ne comprends rien à ces termes légaux et...

Le Testu fut interrompu par les cris de joie des trois hommes, qui visiblement, connaissaient la clémence dont faisait preuve Henri IV envers les condamnés de droit commun. Le militaire interrompit abruptement leurs célébrations pour dire :

—Un instant, mes vilains moineaux, l'heure n'est pas aux réjouissances ! Je ne m'y connais pas en droit, mais je m'y connais en exécutions ; aussi, le commandant m'a confié la tâche de procéder à celle de Duval, qui lui, sera bel et bien pendu haut et court, ici même, grâce à votre superbe potence. Bien évidemment, c'est vous trois qui aurez à vous en servir, ce qui règlera l'autre problème soulevé par Lavallière...

Les trois hommes s'échangèrent des murmures vite interrompus par la voix courroucée du capitaine.

—Assez ! N'abusez pas de ma bonté et de celle du commandant si vous tenez à conserver le sursis de votre peine. Vous connaissez très bien cette construction puisqu'elle est votre œuvre. L'honneur de vous en servir vous revient donc, tout comme celui de trancher la tête de Duval comme le veut la tradition.

Cette fois les murmures firent place à des cris de protestation...

—Non, capitaine, pas ça, nous ne sommes pas des bourreaux ! s'indigna Lacolle.

—Ah non ? rétorqua Le Testu. Et qu'auriez-vous fait avec la tête de Champlain si votre complot avait réussi ? Et de la mienne ? Et de celle de notre brave Guillaume ? Je sais que les sursis sont toujours soumis à des conditions, et voilà les miennes ; à vous de les accepter ou de les refuser. Je vous répète que Champlain m'a laissé les pleins pouvoirs quant au déroulement de l'exécution. Je vous laisse toutefois désigner celui d'entre vous qui maniera la hache.

Les trois condamnés glissèrent dans un douloureux silence résigné.

— Bien, fit Le Testu.

Puis se tournant vers ses deux soldats, il ordonna :

— Thomas, va quérir Duval et demande l'aide de deux soldats de Dupont-Gravé. L'exécution aura lieu devant tous les hommes dès le retour de Champlain et Dupont-Gravé. Martin, tu restes avec moi pour surveiller ces messieurs.

En attendant l'arrivée de Duval, les trois charpentiers eurent un rapide conciliabule avant de se remettre au travail pour ajouter des pièces à leur construction : une poulie et une espèce de roue munie de trois petites poignées en bois. D'abord intrigué, puis impressionné, Le Testu ne put s'empêcher de les féliciter à nouveau.

— Bravo, mes coquins, bien pensé. Comme vous tournerez ensemble la roue à laquelle la corde s'enroulera, aucun d'entre vous n'aura à porter seul le fardeau de la mort de Duval. Franchement, je suis impressionné...

Il ne prit pas la peine de leur mentionner qu'avec cette technique de hissage, le supplice du condamné n'en devenait que plus atroce encore. Il s'enquit plutôt :

— Et pour le décollage de Duval, avez-vous trouvé une aussi brillante solution ?

À cette question, les trois supplièrent le capitaine du regard.

— Désolé, plaida Lacolle, mais aucun de nous n'a l'étoffe d'un bourreau ; nous ne sommes pas non plus des bûcherons de métier même si....

— Je n'y peux rien si vous n'avez convaincu aucun bûcheron de vous suivre dans votre infamie. Bon, laissons le hasard décider et remettons-nous-en au bon vieux jeu de dés. J'en traîne toujours dans ma poche de veste. Je vais en remettre un à chacun d'entre vous, et celui qui obtiendra le chiffre le plus bas sera le gagnant, si je peux m'exprimer ainsi... Lacolle, en tant qu'aîné, à toi de commencer ; voici ton dé.

Lacolle s'avança pour s'emparer du dé, qu'il pressa de sa main droite. Il ferma les yeux et se plongea dans une profonde et silencieuse prière. Après une bonne minute, Le Testu mit fin à ses invocations.

— Allez, Lacolle, on n'a pas la journée... Lance ton dé sur la plateforme de la potence.

Lacolle, bien qu'à reculons, s'exécuta et lança son dé.

— Deux ! se lamenta-t-il peu après. J'ai eu un deux ! Seigneur, ayez pitié de moi.

— Bien joué, répliqua Le Testu. Maintenant, à toi, Durand.

Antoine Durand, radieux, s'avança à son tour et prit son dé de la main de Le Testu. Confiant, il ne prit même pas la peine de s'adresser au ciel avant de le lancer. Ce fut encore Lacolle qui annonça le résultat, mais cette fois, sur un ton triomphant.

— Deux ! C'est aussi un deux. Merci, Seigneur ! Mes chances sont encore bonnes.

Le visage éclairé d'un grand sourire et affublé d'un air plus arrogant que jamais auparavant, Louis Lavallière n'attendit pas l'invitation du capitaine. Il s'avança, s'empara du dé et le lança avec force sur la plateforme. Le dé roula sur lui-même à une bonne dizaine de reprises, puis s'immobilisa.

— Un ! hurlèrent d'une seule voix Lacolle et Durand.

— Eh bien, Lavallière ! lâcha Le Testu. Il semble bien que tu sois le grand gagnant.

Aussitôt, Lavallière surprit Le Testu en se laissant tomber à genoux devant lui. Oubliant son arrogance et sa superbe habituelles, il supplia :

— Je vous en prie, capitaine, ne me demandez pas ça. Je suis faible et je sais à peine manier la hache. Confiez cette tâche trop difficile pour moi à un bûcheron d'expérience.

Pendant quelques secondes, Le Testu faillit se laisser attendrir. Or, il se ressaisit à temps, même s'il s'adressa au jeune traître sur un ton plus modéré :

— Tu dois assumer tes actes. Le hasard t'a choisi, je ne peux rien y changer.

Comme Lavallière persistait dans ses lamentations, Le Testu, maintenant écœuré de ses bassesses, fit signe au soldat Martin de l'en débarrasser. Le soldat s'exécuta et releva le condamné, toujours aussi suppliant et gémissant, pour l'éloigner du capitaine.

Ce dernier put ainsi se préparer à l'arrivée de Duval, dont il pouvait apercevoir au loin la silhouette trapue, bien escortée par trois soldats. C'est alors que Guillaume sortit du magasin pour s'adresser à son ami.

—Je vois que Duval s'en vient. Me permets-tu de l'interroger un bref moment ?

—Bien sûr, mais connaissant son opiniâtreté, je ne crois pas qu'il soit très bavard, surtout dans un tel moment. Une fois cela fait, voudrais-tu rassembler tous les colons ici ? Dupont-Gravé et Champlain vont sûrement arriver bientôt. J'avoue que je commence à avoir hâte d'en terminer avec cette exécution. Ça m'est beaucoup plus pénible que je l'avais cru.

—Je comprends. Pas de problème ; les colons profitent de ce jour de congé pour sarcler les potagers ou se reposer dans leurs dortoirs. Dans quelques minutes, ils se présenteront tous ici sans difficulté. Entretemps, je vais aller rejoindre Duval et les soldats pour ne pas interférer dans tes tâches, que je ne t'envie vraiment pas, d'ailleurs.

En moins de cinq minutes, Guillaume se retrouva face à face avec Duval. L'homme, bien que doté de très larges épaules et d'un cou de taureau, ne ressemblait en rien à la brute que ses agissements laissaient présager. De courts cheveux roux et bouclés couronnaient son visage rond parsemé de taches de rousseur.

—Salut, Duval, lui dit Guillaume d'un ton qui ne laissait percer aucune animosité, je suis désolé que les choses se terminent ainsi pour toi. Je ne veux pas te faire la morale ni en rajouter à tes malheurs ; j'aimerais seulement savoir ce que tu as fait de Legris.

Le condamné n'eut aucune réaction, à part, peut-être, une brève marque d'étonnement dans le regard.

—Désolé, maître Guillaume, crut bon d'expliquer le soldat Thomas, mais depuis son arrestation, il n'a pas laissé échapper un traître mot. Non seulement il semble résigné à son sort, mais on dirait qu'une partie de lui... son âme, peut-être... est déjà rendue dans l'autre monde.

Percevant un soupçon d'admiration dans les propos de Thomas, Guillaume le remercia d'un regard, puis interrogea Duval à nouveau.

—Dans moins d'une heure, tu auras rejoint ton créateur, le Seigneur Dieu Tout-puissant ; tu n'as rien à perdre et tout à gagner en me révélant où se trouve le corps de Legris pour qu'il puisse profiter d'une sépulture chrétienne.

Si possible, Duval demeura encore plus imperturbable que précédemment. Guillaume comprenait très bien ce que Thomas voulait

dire... Vaincu par ce bloc d'insensibilité, le potard salua les soldats et retourna à l'Habitation.

Il n'eut besoin que de vingt minutes pour rassembler les colons et les acheminer vers la *grande place*. Champlain et Dupont-Gravé, revenus de leur tournée d'inspection, s'y trouvaient déjà, en grande conversation avec le Testu. Ce dernier attendit que les murmures entre les nouveaux arrivés diminuent d'intensité, puis monta sur la plateforme et leva la main pour réclamer le silence.

— Mes amis, commença-t-il d'une voix ferme qui ne trahissait nullement sa nervosité, il existe des tâches ardues, mais qui doivent néanmoins être accomplies. L'application à la fois sévère et juste de la loi est l'une de ces tâches. Par la grâce de Dieu, un tribunal présidé par Champlain, lui-même mandaté par notre roi Henri IV, s'est réuni afin de juger les quatre hommes qui ont comploté pour trahir leur commandant et leur roi. Ces quatre hommes ont été trouvés coupables de haute trahison et de complot pour meurtre. Le chef de cette mutinerie, le nommé Jean Duval, a été condamné à la mort par pendaison, alors que sa tête devra par la suite être montée sur une pique comme le veut la coutume. Ses trois complices ont eux aussi été condamnés à mort.

Une forte rumeur de protestations se faisant entendre parmi les colons, Le Testu s'empessa d'y mettre fin en élevant la voix pour continuer.

— Mais, dans sa grande bonté, le commandant a accepté de surseoir à leur condamnation. Ils seront donc retournés en France et seront traités selon le bon jugement de notre roi.

Les protestations se changèrent aussitôt en murmures d'approbation.

— Ces trois condamnés, en remerciement de cette immense faveur, ont accepté de servir de bourreaux pour procéder à l'exécution de Jean Duval.

Le Testu se tourna vers le condamné et lui demanda d'un ton solennel que nul ne lui connaissait :

— Condamné Duval, vous allez maintenant être pendu haut et court jusqu'à ce que mort s'ensuive. Voulez-vous dire quelques mots à votre commandant et à vos camarades que vous avez basement trahis ?

Demeurant une fois de plus de glace, Duval, les mains toujours solidement liées derrière le dos, se contenta de prendre l'initiative de

se diriger vers la potence. Il se plaça tranquillement sous l'énorme nœud de la corde et attendit sans mot dire.

— Mes amis, déclara Le Testu, priez Dieu pour le repos de l'âme de ce malheureux.

Plusieurs voix s'élevèrent vers le ciel pendant que le capitaine rejoignait le condamné, à qui il passa minutieusement le nœud autour du cou. Il fit ensuite un bref signal de la main aux trois charpentiers, qui se concertèrent du regard pour ensuite commencer à faire tourner la roue dans un seul et même mouvement.

Il ne se passa rien d'extraordinaire. Rien de mystique ou d'inexplicable, comme plusieurs s'y attendaient, ou l'espéraient même pour certains. Rien, donc, sinon le son grincheux et sinistre de la poulie. Et puis deux jambes qui se débattirent et un corps qui tressaillit. Après quoi, rien d'autre qu'un profond silence hébété et respectueux. C'est ainsi que le traître Jean Duval passa corps et âme dans l'autre monde.

Deux soldats s'avancèrent pour enlever le corps et l'allonger sur le ventre, avant de lui glisser une bûche sous le cou. Tous comprirent alors que la partie la plus insoutenable du *spectacle* restait à venir.

Sans attendre, Le Testu se tourna vers Louis Lavallière. Celui-ci tenait déjà une très lourde hache dans ses mains, mais semblait figé sur place, dans l'incapacité totale de faire le moindre mouvement.

— Condamné Lavallière, faites votre devoir ! ordonna Le Testu d'une voix implacable.

Au prix d'énormes efforts, Lavallière réussit à faire trois pas en direction du cadavre de son ex-camarade. À nouveau, il se figea, inapte à continuer, comme si son corps n'obéissait plus aux commandes de son cerveau. Il commença à marmonner des sons incompréhensibles. Peu à peu, Le Testu et les autres assistants comprirent qu'il priait. Ils finirent par saisir clairement :

— Seigneur Dieu, accueillez cet homme dans votre paradis. Faites qu'il me pardonne ce que je m'apprête à faire... Faites que...

Incapable, même, de proférer le moindre son, il plongea dans une douloureuse prière silencieuse, sans s'occuper des larmes qui inondaient maintenant son visage. Les assistants, foudroyés par la scène, restèrent bouche bée et se demandaient comment ils pouvaient réagir dans des circonstances aussi inimaginables. Même Le Testu, hébété, regardait autour de lui, comme s'il cherchait une solution inexistante.

C'est alors qu'un homme, ou plutôt un géant, sortit de la petite foule de colons pour monter sur la plateforme. Il enleva doucement la hache des mains de Lavallière en lui murmurant :

— Tu perds ton temps avec tes prières ; il ne croyait ni à Dieu ni au diable. Enfin, peut-être au diable...

Tenant solidement l'énorme hache de sa seule main droite, il se tourna vers ses camarades et dit :

— Mes amis, vous m'êtes témoins que je ne détestais pas Jean, même si j'ai détesté l'infamie qu'il préparait, comme j'ai détesté ma lâcheté de ne pas l'avoir dénoncé. Ce n'est donc pas la haine qui me pousse à faire ce que je vais faire, mais le respect. Mon respect pour les lois de la Couronne de France, mais surtout, mon immense respect pour notre commandant, un homme à qui nous devons tout et que pourtant nous nous apprêtions tous à trahir, soit par nos actes, soit par notre silence.

Il s'avança vers le cadavre et souleva la hache au-dessus de sa tête, comme s'il n'eût s'agit que d'un vulgaire fêtu de paille. Il demeura ainsi quelques secondes, la hache portée bien haut au bout de ses longs bras, comme pour faire le plein de détermination et de concentration. Enfin, il rabattit son instrument et trancha net la tête de Jean Duval, qui après quelques terribles roulements sur elle-même, vint s'arrêter aux pieds du géant. Ce dernier n'y jeta pas le moindre regard, préférant s'adresser de nouveau à ses camarades.

— Voilà, la colonie de Québecq est officiellement née, car l'Histoire nous a appris que toute nouvelle terre est baptisée dans le sang des traîtres.

Les colons, sidérés, se tassèrent respectueusement pour lui permettre de reprendre sa place parmi eux. Après avoir eu besoin de quelques secondes pour retrouver ses esprits, Guillaume s'adressa à Le Testu, qui se trouvait juste à ses côtés.

— J'avais peu remarqué cet homme, malgré sa haute taille, car il est fort discret, mais il me semble que son nom est Duval.

— En effet, il s'appelle Antoine Duval et Jean Duval était son frère !

Même Le Testu, le fort, l'inébranlable Le Testu, dut se secouer pour revenir à ses devoirs. Après quelques secondes d'irrésolution, il remonta sur la plateforme pour déclarer aux colons :

—Mes amis, justice a été rendue. Vous pouvez maintenant retourner à vos occupations. Demain, le travail reprendra comme à l'accoutumée pour le plus grand bien de la France et de vous tous. Vive Henri IV ! Vive Champlain !

—Vive Henri IV ! Vive Champlain ! répétèrent en chœur ses auditeurs.

Champlain les salua tous et les remercia d'un geste de la main. Visiblement très heureux, il prenait conscience que non seulement justice avait été rendue, mais que de plus, comme l'avait si bien dit Antoine Duval, Quebecq était maintenant vraiment née.

Moins de deux heures plus tard, toute trace de l'exécution était disparue. Seule la tête de Jean Duval, solidement plantée sur une pique non loin de l'Habitation, rappelait les terribles événements de la journée...

Guillaume commençait à préparer son souper lorsque la porte du magasin s'entrouvrit, pour laisser voir l'air las et les traits tirés de Le Testu.

—Dis donc, mon ami, as-tu encore un peu de ce succulent jambon d'hier ? Dupont-Gravé et Champlain soupent en travaillant à leur fameux rapport, et moi, je ne veux plus entendre parler de travail de la journée. Je veux juste manger et me souler.

—Bien sûr, viens t'asseoir, je vais t'en servir une bonne tranche avec de succulents légumes frais de mon potager... Eh oui, pourquoi pas une autre bouteille de vin ! Champlain serait sûrement le premier à dire que tu as bien mérité ce moment de détente.

—Je ne suis pas certain de l'avoir mérité, mais je suis certain que ça me fera le plus grand bien.

Les deux amis burent et mangèrent en silence pendant un bon cinq minutes, jusqu'à ce que Guillaume lance tout haut :

—Dure journée, hein ?

—Oh oui, beaucoup plus dure que je l'avais imaginée.

—Chose certaine, tu peux être fier de toi.

—Ne le dis à personne, mais je ne suis pas fier de moi du tout.

—Allons donc, tu as mené les opérations de main de maître.

—Merci, mais cette journée m’a fait comprendre que je ne serai jamais un grand commandant comme Champlain et Dupont-Gravé. Je suis trop impulsif, pas assez posé. D’ailleurs, je suis venu pour déguster ton excellent jambon, mais aussi, pour te faire mes adieux. Demain, je repars pour Tadoussac et dans quelques jours, je mettrai les voiles vers la France. Je ne reviendrai plus au Nouveau Monde.

—Mais... que me racontes-tu là ?

—Tu étais présent, ce matin, tu as vu à quel point je réclamaïis la pendaison de tous les accusés. J’avais tort. Champlain, Dupont-Gravé et même cet imbécile de Bonnerme avaient raison. Si on les avait pendus tous les quatre, les autres colons se seraient révoltés et à l’heure actuelle, nous serions morts.

Cette fois, Guillaume ne se donna pas la peine de contredire son ami. Le Testu se servit un généreux verre de vin et poursuivit sur un ton triste, complètement inhabituel chez lui...

—Et puis, j’ai eu toutes les difficultés du monde à mener à terme une seule exécution, alors imagine quatre... J’ai bel et bien assisté à cette exécution à Honfleur. Et crois-moi, organiser la mise à mort d’un homme, même s’il s’agit d’un traître, est autrement plus éprouvant que d’y assister en tant que spectateur. Non, je ne serai jamais de la trempe d’un homme comme Champlain. Alors, j’abandonne ma vie d’explorateur et d’aventurier.

—Et que vas-tu faire ?

—J’ai passé l’hiver dernier chez une charmante veuve, pâtissière de son état dans le quartier des Halles. Au printemps, je n’étais pas encore rassasié de ma vie d’aventurier. Maintenant oui. J’ai terriblement besoin de calme et de... comment dire... de tendresse. Oui, c’est ça, de tendresse ! Et crois-moi, ma charmante veuve en a à revendre.

—Je comprends ta décision et je suis certain que tu seras heureux comme tu le mérites.

—Merci. Buvons à ma veuve, alors, répliqua Le Testu en tendant la main vers la bouteille.

Il ouvrit de grands yeux surpris et surtout déçus en constatant qu’il ne restait du vin que pour à peine un verre.

—Tiens, dit-il à Guillaume, je te laisse le dernier. J’ai pris plus que ma part.

— Et si on jouait ce verre aux dés ? suggéra le potard en souriant.

Le Testu lâcha un grand éclat de rire et s'exclama :

— Tu as remarqué ma passion pour les dés !

— Oui, répondit Guillaume, mais j'ai surtout remarqué que Lavallière était vraiment malchanceux.

— Oui, pauvre type, mais il avait bien mérité une leçon.

— En effet, mais si tu permets, j'aimerais que le gagnant du dernier verre soit celui qui aura lancé le dé avec le plus haut chiffre.

— D'accord, accepta Le Testu en plongeant la main dans la poche de sa veste. Tiens, voilà ton dé. Tu permets que je commence ?

— Bien sûr.

Le Testu fit rouler son dé sur la table : cinq !

— Bravo ! le félicita Guillaume.

À son tour, il lança son dé en réprimant un sourire : six !

— Super ! Je m'avoue vaincu. À toi le vin, se résigna Le Testu.

Son hôte le regarda avec maintenant un grand sourire aux lèvres, en lançant à nouveau son dé : six ! Il reprit le dé et le lança rapidement à quatre reprises : six, six, six, six !

— Eh bien, s'esclaffa Le Testu, on peut dire que tu es beaucoup plus chanceux que Lavallière.

— Pourquoi ? questionna Guillaume en versant un peu du reste de la bouteille dans le verre de son ami.

— Pourquoi ma passion pour les dés ?

— Pourquoi ce genre de dés en particulier ?

— Ces dés sont pour moi comme une œuvre d'art. Ils sont la création d'un grand sculpteur doublé d'un maître tricheur, un Italien que j'ai rencontré à Naples voilà cinq ans. Ils m'ont coûté une petite fortune, mais ils la valaient bien. Comme tu as pu le constater, ils sont parfaitement calés. Du grand art, te dis-je. Avec le temps, ils sont devenus comme des porte-bonheur pour moi. Mais surtout, ils me permettent parfois de gagner contre le destin.

— En trichant ?

— Je dirais plutôt : *en égalisant les chances*. Prenons par exemple nos pauvres colons qui ont abandonné leurs familles et effectué une éprouvante traversée de l'océan pour venir se tuer au travail sur ces terres sauvages... Penses-tu vraiment qu'ils profitent des mêmes chances que les fils d'aristocrates qui se prélassent dans un château ?

Guillaume ne trouvant rien à lui répondre, son ami conclut :

—Crois-moi, les dés du destin sont au moins aussi truqués que les miens...

Le lendemain de l'exécution, soit le 23 août 1608, la vie à la colonie reprit effectivement son cours presque normal. Dès le matin, une douce brise se mit à souffler, ce qui rendit plus supportable la chaleur suffocante, et permit à Dupont-Gravé et Le Testu de lever les voiles en direction de Tadoussac.

Les colons se remirent tous au travail avec un enthousiasme renouvelé, comme s'ils étaient libérés de l'ascendant négatif que leur imposait Duval. Guillaume, quant à lui, put se concentrer sur ce qui deviendrait sa constante préoccupation tout au long des semaines à venir : s'assurer que les potagers produisent suffisamment de légumes pour permettre aux colons de passer à travers les affres de l'hiver, sans être menacés de succomber à la fameuse maladie de la terre, comme l'appelait Champlain.

Sachant que cette terrible et mystérieuse maladie avait provoqué des dizaines de morts lors des tentatives précédentes de colonisation, Guillaume avait la ferme intention de ne rien négliger pour la combattre. Il ne désespérait pas de découvrir le fameux annedda, l'*arbre de vie* dont l'écorce avait permis de sauver la vie des hommes de Cartier et de Roberval. Mais le récit de Jean Lamontagne lui avait aussi appris qu'une alimentation riche en *verdure* constituait la meilleure protection contre le mal de la terre.

Vers la fin de l'avant-midi de ce 23 août, comme le potard s'affairait à sarcler l'un des dix potagers que comptait la colonie, il entendit une forte clameur s'élever parmi les travailleurs de la forêt.

Quelque peu inquiet par ce brouhaha, il abandonna son travail afin de mieux observer les bûcherons. Tous semblaient fort joyeux et faisaient la fête à un petit homme qui croulait presque sous leurs nombreuses et puissantes accolades. Le petit homme en question se détacha du groupe et se dirigea vers le potager où travaillait Guillaume. Celui-ci, les pieds toujours bien plantés dans la terre, commença par ne pas croire ce que ses yeux lui dévoilaient. « Non, ça ne peut pas être lui, se dit-il, pas avec ce sourire et ces yeux pétillants de bonheur ».

Mais au-delà de l'expression de son visage, l'allure indolente et aussi, le chapeau paysan de l'homme obligèrent Guillaume à se rendre à l'évidence : ce petit homme n'était nul autre que Legris ! Mais un Legris transformé, comme transfiguré... L'individu jadis continuellement triste et timoré débordait maintenant de bonheur et de confiance en lui. Fou de joie, Guillaume se précipita vers lui.

— Legris ! s'écria-t-il. Ça alors ! Je n'en croyais pas mes yeux, mais c'est bien toi. Comme je suis content de te revoir alors que je te...

— Alors que vous me croyiez mort, bien sûr. Je vais vous expliquer... Mais d'abord, maître Guillaume, permettez-moi de vous faire mes excuses.

— Des excuses ? Pourquoi des excuses ?

— Vous vous souvenez de ces malheureuses paroles que j'ai dites : *Un potard n'est guère utile dans ces situations* ? Eh bien, j'ai appris ce que vous et Le Testu avez fait ; je n'aurais pas dû douter de vos capacités.

— C'était parfaitement normal de penser de la sorte. Et puis, c'est Le Testu qui a réglé la *situation*. Mais raconte-moi plutôt ton histoire. Où étais-tu passé ?

— Dans la forêt, c'est pourquoi...

Legris fit une pause pour relever ses manches de chemise et dévoiler ses bras boursoufflés par les piqûres de moustiques.

— C'est pourquoi, poursuivit-il en souriant, j'aurais bien besoin que vous me soulagiez de ces piqûres.

— Bien sûr, mon ami. Viens, suis-moi au magasin. J'ai une excellente pommade à base de persil qui va te faire grand bien.

Quelques minutes plus tard, effectivement soulagé par les soins de l'apothicaire, Legris expliqua :

— J'ai passé les trois dernières nuits dans la forêt. Grâce à ma hache, j'ai pu me construire un abri avec des branches d'épinette. J'ai toutefois dû me contenter d'un tout petit feu pour éviter que la fumée indique ma position. Comme vous avez pu le constater, les moustiques en ont profité pour me manger tout rond.

— Je suppose que tu craignais davantage Duval que les moustiques, déduisit Guillaume.

— En effet, cet homme avait une part de lui qui était extrêmement méchante. Quand je suis retourné à la forêt après vous avoir fait

part de mes soupçons, voilà trois jours, Duval me jetait des regards qui ne faisaient aucun doute : dès la nuit tombée, il entendait s'attaquer à moi. Et comme il avait la réputation de savoir se servir de son couteau, je n'aurais eu aucune chance contre lui. J'ai donc préféré m'enfuir à la première occasion. Je sais que j'aurais plutôt dû revenir à l'Habitation, mais...

— Tu as pris la bonne décision... Tu dois mourir de faim, dis-moi !

— En effet, j'ai mangé beaucoup de ces délicieuses petites baies bleues que l'on trouve partout, mais j'admets que la faim me tenaille.

Tout en mangeant une généreuse portion de pois accompagnée de pain, Legris précisa avoir assisté à l'exécution de Duval, mais qu'il avait préféré ne pas se manifester.

— Une fois de plus, tu as fait preuve d'un excellent jugement, l'approuva à nouveau Guillaume. Ton arrivée n'aurait que compliqué une situation qui ne l'était déjà que trop. Tu sais, j'ai remarqué que les autres bûcherons ont très bien accueilli ton retour. Visiblement, ils te considèrent comme leur sauveur.

— Oui, ce sont de très braves gens. Si certains ont pensé se joindre à la mutinerie, c'était par ignorance ou par peur de Duval, non parce qu'ils détestent Champlain. Bon, je vais retourner parmi eux. Merci pour la pommade et pour tout, maître Guillaume.

— Merci à toi. Ton honnêteté et ton courage ont sauvé la colonie.

Legris, de sa démarche nonchalante habituelle, s'en retourna tranquillement vers la forêt. Rendu à la hauteur de la pique surmontée de la tête de Duval, il s'arrêta, se signa, et entra dans une profonde et respectueuse prière.

« Quelle étrange prière », se dit Guillaume, qui ne put toutefois s'empêcher d'admirer la candeur de cet homme qui priait pour l'âme de celui qui avait voulu le tuer. De toute évidence, Le Testu et Legris avaient raison : les colons étaient de braves gens, malheureusement défavorisés par le destin. Dès lors, le potard se jura de ne jamais les laisser tomber. Réconforté par cet engagement, il retourna à ses tâches de jardinier.

Il s'épuisa au travail pendant des semaines ; en plus de protéger les plantations contre les parasites, il les arrosait des heures durant quand le soleil se faisait trop insistant, et accumulait du paillage pour

affronter d'éventuels gels précoces. Au mois de septembre, ses efforts furent largement récompensés, puisque les potagers avaient produit au-delà de ses plus folles espérances. Les légumes s'empilaient dans le caveau qu'il avait construit au sous-sol de l'Habitation, selon les recommandations d'un Algonquin expert en la matière. Ce même Algonquin l'avait assuré que les carottes, navets et courges allaient très bien s'y conserver pendant l'hiver, tout comme les feuilles de maïs qu'il recommandait d'utiliser avec des fines herbes pour farcir les poissons.

Heureux d'avoir vaincu les parasites, la canicule et même un gel prématuré en date du 3 octobre, Guillaume eut la surprise d'avoir à affronter une difficulté imprévue engendrée par ceux-là même qu'il tenait tant à protéger du mal de la terre : les colons refusaient de manger ses légumes. Ils préféraient se gaver de poissons, d'anguilles, de lièvres et autres gibiers.

Après avoir discuté avec quelques hommes venus s'approvisionner au magasin, l'apothicaire apprit rapidement la source du problème, ou plutôt, le nom même du problème : Bonnerme ! Le chirurgien profitait du fait qu'il partageait son souper avec les colons pour les convaincre de la *dangérosité des légumes*. Il leur jurait même que ceux-ci causaient le mal de la terre, sans compter une multitude d'autres maladies.

C'en fut trop pour Guillaume, qui abandonna ses repas en solitaire au magasin pour se joindre aux colons, et, par le fait même, à Bonnerme, qui soupaient toujours dans le plus grand dortoir de l'Habitation. C'est ainsi que les hommes purent profiter d'un divertissement de choix à chacun de leur repas : de nombreuses et fort spectaculaires engueulades entre le chirurgien et l'apothicaire.

Guillaume, désireux de mettre toutes les chances de son côté, fit alors appel aux services de Laurent Larose, un bûcheron qui, quelques années auparavant, avait travaillé dans les cuisines du duc de Nevers. Malgré des talents culinaires très limités, son travail chez le noble consistant surtout à nettoyer les chaudrons, il arrivait parfois que Larose réussisse un plat capable de réjouir les estomacs des colons, dont la plupart recommencèrent à manger des légumes, mais avec un enthousiasme plutôt mitigé.

Guillaume savait qu'il avait peut-être gagné une bataille, mais que Bonnerme n'allait certes pas abandonner la guerre si facilement.

En fait, ce dernier n'eut à attendre que quelques jours pour marquer des points à son tour. Et quels points ! Comme le travail en forêt s'effectuait maintenant au ralenti, le chirurgien avait retenu les services de deux bûcherons, Louis Petit et François Richard, pour former un modeste escadron de trappeurs-chasseurs.

À leurs premières expéditions, ils durent se contenter de ne ramener que quelques lièvres capturés grâce à des techniques apprises des Montagnais et à leurs collets faits de babiches de chevreuil. Puis, au petit matin du 5 octobre, un coup d'arquebuse et des cris d'allégresse se firent entendre dans toute la colonie. S'étant précipité à l'extérieur, comme tous les occupants de l'Habitation, Guillaume aperçut Bonnerme et Petit. Ce dernier tenait une arquebuse encore fumante et dansait en rond autour d'un orignal, tué par ses bons soins.

Le potard avait déjà entendu parler de ces énormes mammifères, mais de voir cette imposante masse d'environ huit cents livres ainsi abattue l'impressionna au plus haut point. Tous les colons partagèrent la joie des deux chasseurs en se joignant aux célébrations. Ce qu'ils fêtaient, bien au-delà de l'exploit de Petit, c'était l'arrivée quasi miraculeuse de près de cinq cents livres de viande, selon l'avis plus ou moins éclairé de Laurent Larose. Ce dernier, assisté de Petit et de François Richard, se mit aussitôt à l'œuvre pour dépecer et transporter les parties comestibles de l'animal, toujours sous les incessants cris de joie des colons. Bonnerme n'allait surtout pas manquer pareille occasion pour s'attirer la sympathie et l'appui des hommes.

— Vous voyez, mes amis, pérorait-il, vous pourrez vous gaver de viande fraîche tout votre soûl au cours des prochains jours. Ensuite, nous aurons de l'excellente viande salée pour plus d'un mois. Et ce n'est pas tout, selon les Montagnais, il est très facile de traquer les orignaux pendant l'hiver, car ils s'enfoncent dans les épaisses neiges. Petit et Richard n'auront qu'à porter des raquettes pour en tuer autant que vous pourrez en manger. Réjouissez-vous, mes amis ; bientôt, nous pourrons jeter tous ces maudits légumes pour remplir le caveau d'excellente viande.

Se sachant en position de faiblesse, Guillaume préféra laisser son adversaire profiter de son moment de gloire. D'autant plus qu'il ne put cacher que lui-même salivait à la seule vue de cette viande fraîche...

Champlain se trouvant en expédition avec ses alliés autochtones, le potard espérait pouvoir compter, dès son retour, sur ses énormes capacités de chef pour convaincre les combattants anti-légumes.

C'est le 15 octobre que se produisit un événement qui allait bouleverser la vie de la colonie et celle de Guillaume pendant longtemps. C'était l'une de ces magnifiques journées d'automne que seul le nord de l'Amérique peut offrir. Un léger vent et les chauds rayons du soleil jouaient avec les feuilles des arbres dans un incessant ballet de couleurs et de mouvements, lorsque Guillaume aperçut, à contre-jour, trois formes humaines s'approcher de l'Habitation. Intrigué, il sortit pour aller à leur rencontre, lorsqu'une voix enjouée l'interpella.

— Hé, maître Guillaume, comment va mon potard préféré ?

Étienne Brûlé ! Guillaume avait fait la connaissance de ce jeune Parisien d'à peine dix-sept ans sur le quai de Honfleur. Il y traînait depuis des semaines dans l'espoir de convaincre un capitaine de l'embarquer pour lui permettre de partir vers l'aventure et l'inconnu. Impressionné par l'intelligence et l'esprit d'initiative du jeune Brûlé, Guillaume avait convaincu Dupont-Gravé de le laisser monter à bord de son navire, *Le Lièvre*, en partance pour la Nouvelle-France le 5 avril.

Étienne Brûlé était baveux, irrespectueux, arrogant, indiscipliné et même, rebelle, mais il était surtout terriblement attachant avec son perpétuel sourire et son allure gaillarde. Dès son arrivée à Tadoussac, il avait convaincu Champlain de le laisser aller courir la forêt avec Shikuan, un jeune Montagnais qui avait effectué un séjour en France quelques années auparavant. Avec Étienne, le Montagnais, lui-même très vif d'esprit, forma un duo aussi indissociable qu'incontrôlable, et ce, dès leur première rencontre.

De fort bonne humeur en cette belle journée, Guillaume ignora Brûlé pour s'intéresser à son ami montagnais.

— Shikuan, ne me dis pas que tu as passé l'été à traîner avec ce gibier de potence ! Heureusement, je vois que tu as décidé d'améliorer tes fréquentations. Présente-moi donc ta belle jeune amie.

En effet, les deux hommes étaient accompagnés d'une toute jeune fille d'à peine douze ans, estima Guillaume. Élançée et grande

pour son âge, elle avait de très longs cheveux noirs assemblés en deux nattes qui encadraient un visage volontaire, bien que d'aspect encore tout juvénile. « Elle n'est pas Montagnaise, se dit Guillaume, ni Algonquine, d'ailleurs. Huronne, peut-être ? »

Pour toute réponse, Shikuan se contenta de sourire, puis regarda Étienne afin de lui signifier qu'il lui laissait le soin de répondre.

— Ce n'est pas bien de m'ignorer ainsi, mon cher potard préféré, d'autant plus que je te ramène ce cahier dont tu adoreras, j'en suis certain, les sages enseignements. Notre ami Shikuan, ici présent, y a traduit et consigné tous les secrets des chamans montagnais sur l'art de guérir par les plantes.

Guillaume allongea vivement la main droite pour s'emparer du cahier, qu'il se mit aussitôt à feuilleter avec un intérêt et un plaisir évidents. Il eut besoin de quelques minutes pour se souvenir de la présence de ses visiteurs.

— Merci, mes amis, je vous suis très reconnaissant de cette pensée. Vous n'êtes peut-être pas tout à fait irrécupérables, finalement. Mais ça ne m'en dit pas davantage sur la jeune personne qui vous accompagne.

— C'est une longue histoire que j'aimerais bien te raconter à la fraîcheur et autour d'une bonne bouteille de vin, répondit Brûlé.

— D'accord, consentit Guillaume, mais il n'est même pas midi. C'est un peu tôt pour le vin, non ?

— Pour ton information, je suis encore à l'heure de France et à Paris, il est près de six heures du soir.

Vaincu, Guillaume sourit et ouvrit grande la porte du magasin pour y accueillir ses visiteurs. Cinq minutes plus tard, attablé et verre de vin à la main, Étienne commença à raconter sa *longue histoire*...

— Ne m'en veux pas, mais c'est à Champlain que je désirais parler...

— Ne t'en fais pas, j'y suis habitué, mais excuse mon interruption... Continue.

— D'accord, mais comme j'ai appris qu'il est en expédition pour encore quelques jours, je suis heureux de m'adresser à toi. Malgré mes agaceries, j'ai beaucoup de respect pour ton intelligence. Cette jeune fille est une Iroquoise...

— Vous n'avez pas enlevé une Iroquoise ? s'exclama Guillaume.

—Non, bien sûr que non; ne me fais pas regretter d'avoir exprimé mon respect pour ton intelligence, rétorqua Étienne en souriant.

—Alors?

—Alors, mon cher potard préféré, laisse-moi t'expliquer sans m'interrompre. Le mois dernier, j'étais en expédition de pêche avec Shikuan et une vingtaine d'autres Montagnais, lorsque nous sommes arrivés face à face avec une troupe composée d'une dizaine d'éclaireurs iroquois. Tu sais comment ça se passe dans ces circonstances. Évidemment, il y a eu un affrontement au cours duquel quatre Iroquois, dont le père de cette jeune fille, ont été tués.

—Ah oui? C'est malheureux, ça.

—Oui, malheureux et ennuyeux, d'autant plus que le père de la fille était un chaman, selon mes amis montagnais, en se basant sur son habillement et aux peintures sur son corps. Et les Montagnais sont extrêmement superstitieux lorsqu'il est question de chaman et de ces choses-là. Ils ne pouvaient pas tuer la petite comme ils l'ont fait très volontiers avec leurs autres prisonniers, puisqu'ils craignaient que l'esprit de son père vienne les hanter. Et ils ne pouvaient pas non plus la garder comme prisonnière pour la même raison, alors...

—Alors, ton esprit tordu t'a suggéré de l'emmener à l'Habitation pour que Champlain et ton potard préféré s'en occupent, quitte à ce que l'esprit du chaman vienne les hanter. C'est bien ça?

—Exactement! explosa Brûlé, en y allant d'une puissante claque sur la table. Je savais que je pouvais compter sur ton intelligence. Et puis, comme tout bon chrétien, je suis certain que tu ne crois pas en ces superstitions.

—Et si ce n'était pas l'esprit du chaman qui venait nous hanter, mais des guerriers iroquois en chair et en os, avec des arcs et des flèches bien réels?

—Impossible, les Iroquois vivent à des centaines de lieues d'ici; ils se contentent de nous espionner à l'occasion en envoyant des petites troupes d'éclaireurs comme celle que nous avons rencontrée.

—Et la fille, redouta Guillaume, elle pourrait s'enfuir et...

—Tout aussi impossible, l'interrompit son jeune et impétueux interlocuteur, elle joue parfois à l'arriérée mentale, mais, crois-moi, elle est très intelligente. Elle sait sûrement qu'en s'enfuyant, elle tomberait aussitôt sur des ennemis Montagnais ou Algonquins, qui eux, ne verraient en elle qu'une Iroquoise et non la fille d'un chaman...

— Je vois que tu as pensé à tout.

— Oui, et même à ton confort, mon cher ami potard. Cette jeune fille t'aimera sûrement au point de t'aider dans l'entretien du magasin et, éventuellement, dans tes travaux d'apothicairerie.

— Chose certaine, je n'ai guère le choix.

— On peut résumer les choses ainsi.

— J'aimerais quand même mieux que tu attendes le retour de Champlain pour...

— Une fois de plus, c'est impossible. La famille de Shikuan nous attend à une heure de canot d'ici. Et puis la vie ici me répugne. J'ai été heureux de te revoir, mais j'ai très hâte de quitter la ville.

— La ville ? Nous ne sommes qu'une vingtaine d'habitants dans une seule bâtisse !

— Une bâtisse grande et moderne, quand même. Pour moi, c'est déjà la civilisation avec toutes ses contraintes. Non, après avoir connu les grands espaces et la vraie liberté, je ne peux plus vivre en ville.

— Tu es vraiment un drôle de type doublé d'un sale gamin.

— C'est ce qui fait mon charme, mon ami ! Ah, parlant de charme... j'allais oublier ; j'aurais un petit service à te demander.

Brûlé enleva son spectaculaire couvre-chef orné d'une plume d'oie sauvage, et le déposa sur la table avec un infini respect.

— Comme tu le sais, reprit-il, je vénère ce chapeau. Il m'a été donné par une belle dame qui voulait se débarrasser du dernier souvenir de son défunt mari. C'est la seule possession à laquelle je tiens et comme il ne me sera d'aucune utilité pendant l'hiver et que je risque même de l'abîmer ou de le perdre, j'aimerais que tu le conserves précieusement au magasin jusqu'à mon retour.

— Bien sûr. J'en prendrai bien soin, même si je pense parfois que ce chapeau est la cause de ta vanité et de ton arrogance.

— Merci, mon cher potard. Alors, adieu. Prends bien soin de la jeune Iroquoise, aussi. J'espère te revoir au printemps.

Étienne finit son verre et se leva pour se diriger vers l'extérieur où l'attendaient la liberté et les grands espaces. Rendu à la porte, il se retourna pour signaler :

— Ah, j'oubliais... Elle s'appelle Tekarata !

Et il sortit. Shikuan le suivit, non sans avoir pris le temps de faire un salut de la main à Guillaume et d'adresser un énigmatique sourire à la jeune fille.

Champlain revint de sa tournée d'explorations le 19 octobre. Si les rayons du soleil se faisaient toujours aussi ardents, la fraîcheur de l'air laissait présager l'arrivée prochaine de l'hiver. Ayant appris la présence de la jeune Iroquoise dès son retour à la colonie, il se rendit au magasin avant même de passer à son logis.

— Eh bien, lança-t-il à Guillaume en guise de salutation, j'ai appris que tu étais devenu père. Félicitations !

— Te moque pas de moi. Si tu veux tenir ce rôle à ma place, je vais te le céder avec plaisir.

— La petite est si malcommode ?

— Difficile à dire... J'ai demandé au charpentier Renaud de lui aménager une petite pièce qui lui sert de chambre. Elle en est à peine sortie depuis trois jours et elle n'a pas desserré les lèvres depuis son arrivée. Comme Étienne m'en avait prévenu, on dirait qu'elle joue à l'arriérée mentale, mais je suis sûr qu'elle a toute sa tête.

— Elle se sent sûrement perdue loin des siens.

— Qu'as-tu l'intention d'en faire ? Je n'ai aucune des qualités requises pour m'occuper d'une enfant de cet âge, crois-moi.

— Donne-moi un peu de temps pour y penser. Pour l'instant, j'aimerais la voir. C'est possible ?

— Bien sûr, tu n'as qu'à ouvrir sa porte, mais ne t'attends pas à un accueil très chaleureux.

Champlain se rendit à la chambrette, et ouvrit doucement la porte après avoir annoncé son intention sur un ton qui se voulait amical et rassurant. Il eut à peine le temps de mettre un pied à l'intérieur de la pièce qu'un véritable tourbillon de rage sur deux jambes s'abattit sur lui. Il bloqua tant bien que mal la pluie de coups de poing et de coups de pied qui déferlait sur lui, puis s'empessa de refermer la porte.

— Ouf ! lança-t-il à Guillaume en souriant. Je comprends que tu ne veuilles plus jouer au père. Cette petite n'est vraiment pas commode.

— Tu sais, répondit Guillaume en réprimant difficilement son envie d'éclater de rire, c'est la première fois que je te vois avoir vraiment peur. Mais c'est bizarre, elle n'a pas coutume de réagir ainsi. Avec moi, elle se montre indifférente et même méprisante, mais jamais violente.

— Elle s'est précipitée sur moi dès qu'elle a entrevu mon visage. Je n'y vois qu'une seule explication : les adultes de son clan lui ont parlé de moi comme d'un allié de leurs ennemis, en plus de lui avoir décrit mon visage. Je sais que ma moustache et ma barbiche sont bien connues des Iroquois.

— Oui, c'est logique.

— Tu sais ce que ça veut dire ?

— Non, quoi ?

— Que même si je le voulais, je ne pourrais pas m'occuper d'elle. Ce serait cruel et insensé de confier son éducation à un homme qu'elle déteste autant. Alors, je te nomme officiellement son tuteur.

— Ah toi... tu es presque pire que ce diabolin d'Étienne Brûlé !

— Sérieusement, j'aimerais que tu t'en occupes et que tu la gardes ici pour l'hiver. Au printemps, j'ai bien peur de devoir partir en expédition chez les Iroquois. Nos alliés Montagnais et Algonquins me pressent en ce sens.

— Chez les Iroquois ? Mais leur territoire est très loin d'ici.

— En effet, à une dizaine de jours en canot. Mais je crois que c'est la seule façon de mettre fin au conflit entre eux et nos alliés. Alors, tu comprends que le fait de bien nous occuper d'une des leurs risque fort de m'être utile lors de mes pourparlers avec eux.

— Je vois... Mais ce sera uniquement pour cet hiver !

— Promis. Parlant de Brûlé, il passera l'hiver chez les Montagnais comme je le lui ai demandé ?

— Oui, mais parce qu'il le veut bien, pas pour t'obéir. Ce jeune n'en fera toujours qu'à sa tête, crois-moi.

— Oh que oui, je te crois ! C'est une tête forte, mais une très bonne tête.

— Et Shikuan ?

— Quoi, Shikuan ?

— Qu'en penses-tu ? Peut-on se fier à lui ?

— Pourquoi cette question ?

— Je ne sais pas, une sorte de pressentiment. Il m'a semblé avoir une attitude... disons... équivoque avec Tekarata.

— Mais c'est encore une enfant ! Tu crois que Shikuan aurait osé...

— Non, rien du genre, mais j'ai eu l'impression que ces deux-là partagent un secret ou quelque chose du genre.

— Je vois, mais c'est un peu normal. Même si les Iroquois et les Montagnais se font la guerre, ces deux jeunes gens sont de la même culture. Ils ont plus en commun entre eux qu'avec nous.

— Oui, peut-être.

— Pour répondre à ta question... oui, je crois que nous pouvons nous fier à Shikuan et aux Montagnais en général.

— Je sais que tu as toujours admiré les Montagnais, et donc, je me fie à ton jugement.

— J'ai effectivement beaucoup de respect pour ces gens. Pourtant, je les avais jugés très sévèrement lors de mon premier contact avec eux.

— C'était lors de votre fameuse rencontre à Tadoussac? Dupont-Gravé m'en a déjà glissé un mot, mais j'aimerais bien que tu me racontes l'histoire.

— Avec plaisir, mon ami. Nous avons tous été très occupés, pendant l'été, et je suis content d'avoir enfin le temps de te parler de ce pays et de ses occupants. Nous étions donc à Tadoussac, Dupont-Gravé et moi, lorsque nous avons aperçu une importante flotte de canots montagnais sur l'autre rive de la rivière Saguenay. Dupont-Gravé voyait là une occasion en or d'établir des contacts pour accroître notre commerce des fourrures. Nous avons donc traversé la rivière pour nous joindre aux Montagnais. Ils étaient en pleine célébration, ce qu'ils appellent une tabagie, pour souligner une importante victoire sur les Iroquois.

— Vous avez été chanceux d'arriver au beau milieu d'une fête. Cela a dû faciliter le contact, j'imagine.

— Oui, mais disons que leur façon de fêter est très différente de la nôtre. En mettant le pied sur l'autre rive, nous avons d'abord aperçu les scalps encore ensanglantés d'une centaine d'Iroquois, de même qu'une dizaine de prisonniers attachés à des poteaux. Le sang giclait de leurs doigts tranchés ou écrasés. Certains avaient le corps marqué par des brûlures de tisons.

— C'est affreux.

— En effet. C'est pourquoi ma première réaction a été de considérer ces hommes comme des barbares. Mais peu à peu, j'ai fini par comprendre que ces tortures font partie d'une sorte de rituel mystique dans lequel chacun doit jouer son rôle. J'ai eu la forte impression que les tortionnaires donnaient à leurs victimes l'occasion de démontrer

leur courage afin de se préparer à rencontrer leur créateur. J'ai été effectivement renversé de voir que les Iroquois enduraient les pires supplices sans échapper une seule plainte, avec un courage et une grandeur d'âme exemplaires.

— Quelle cruauté, quand même !

— Encore une fois, j'ai eu la même réaction que toi, au début. Mais qui sommes-nous pour juger ces peuples après avoir fait des milliers de victimes avec nos guerres de religion ? Toi qui étais à la bataille d'Ivry, tu dois savoir que les soldats de l'armée royale ont massacré des centaines de mercenaires suisses après leur victoire.

— En effet.

— Et tu as peut-être appris, aussi, l'horrible supplice qu'on a infligé au prieur dominicain François Bourgoing pour son implication dans le meurtre d'Henri III ?

Cette question prit totalement Guillaume de court. Champlain connaissait-il sa participation au régicide et l'acharnement dont faisait preuve le duc d'Épernon à son endroit, ou sa référence à Henri III n'était-elle que le fruit du hasard ? Il finit par répondre machinalement :

— Oui, tu as raison, chaque peuple a des coutumes qui peuvent sembler barbares aux autres peuples.

— D'ailleurs, je te rappelle que la tête de Duval est toujours bien en place sur une pique à deux pas d'ici...

— C'est pourtant vrai, murmura Guillaume avec un sourire embarrassé. Je l'avais oublié, celui-là. Plutôt que de discourir sur la supposée barbarie des autres, je devrais plutôt faire enlever cette pique.

— Je dois admettre qu'en voyant les Montagnais et leurs alliés infliger ces supplices aux Iroquois, j'ai eu la peur de ma vie. De son côté, Dupont-Gravé n'était guère plus rassuré. Heureusement, nous étions accompagnés de deux Montagnais qui nous ont servi d'interprètes, puisque Dupont-Gravé les avait déjà emmenés en France. L'un d'eux y est allé d'une longue harangue pendant laquelle je tentais de cacher ma nervosité. Ce jeune homme avait littéralement nos vies entre ses mains. Un seul mot échappé hors contexte aurait pu provoquer la colère de ses semblables. Mais plus notre ami leur parlait, plus ils nous manifestaient des signes de joie et d'amitié. Grâce à lui, nous avons finalement passé deux jours extraordinaires à festoyer et à parlementer avec ceux que je considère maintenant comme des alliés et même, des amis ; en particulier leur grand chef, Anadabijou.

— Et depuis cette fameuse rencontre du printemps 1603, les Montagnais et leurs alliés entretiennent d'excellentes relations avec nous...

— Exactement. Ah oui... Pour ta gouverne, sache que cet interprète qui nous a été si utile s'appelle Shikuan. Alors, oui, je crois qu'on peut lui faire confiance.

— Merci, mon ami, tu m'as servi une bonne leçon. À l'avenir, je vais juger les Autochtones d'un autre œil. Tous les êtres humains ont une âme ; je vais m'efforcer de ne plus jamais l'oublier.

— En effet. J'ai pour ma part constaté à maintes reprises que la vie quotidienne des Autochtones est empreinte d'un profond mysticisme. Dire qu'il y a à peine cinquante ans, le pape a formé une commission pour statuer si les *Indiens d'Amérique* avaient une âme ! C'est évident qu'ils en ont une. Il semble que les constructeurs de notre cathédrale Notre-Dame voulaient que les fidèles aient l'impression de s'y trouver comme en pleine nature pour mieux communiquer avec Dieu. Alors, on peut dire que ceux qu'on appelle *Indiens d'Amérique* vivent dans la plus grande cathédrale du monde, d'où, je présume, leur intérêt pour la spiritualité et le mysticisme. Ils sont constamment en contact avec l'œuvre de Dieu.

— Pourtant, ils ne croient pas en Dieu.

— Entre toi et moi, je ne vois pas de grandes différences entre leur Grand Esprit et notre Dieu. Je pense qu'il nous sera possible d'en faire de bons chrétiens.

— C'est à espérer. Mais, dis-moi, puisque tu arrives d'un séjour chez ces gens, crois-tu qu'ils pourront nous aider si par malheur nous venions à manquer de victuailles pendant l'hiver ?

— De ce côté, les nouvelles ne sont pas très bonnes. Les eaux du fleuve ont été très hautes pendant tout l'automne, ce qui fait que la pêche aux anguilles et la chasse aux castors ne leur ont pas été très profitables. Ils comptent sur une excellente chasse à l'orignal pour passer l'hiver.

— Ont-ils des légumes ?

— Très peu. Les Montagnais sont un peuple de chasseurs et de cueilleurs. Ils pratiquent une chasse et une pêche de subsistance, pratiquement au jour le jour. J'ai essayé de les convaincre de cultiver la terre, comme les Algonquins et d'autres peuples, mais en vain. Ce sont des gens très fiers qui refusent de *s'abaisser* à cultiver la terre.

— C'est malheureux.

— En effet, mais encore là, nous devons comprendre et accepter leurs coutumes. Mais toi par contre, on m'a dit que tu as fait d'excellentes récoltes.

— Oui, et j'en suis très content. Le caveau est rempli de courges, de carottes et de navets. Des légumes qui comme tu sais, sont plutôt faciles à conserver. S'il est vrai que la pêche n'a pas été très bonne, nous avons quand même une bonne quantité d'anguilles fumées. Sans compter, bien sûr, les pois, les farines et le fameux original de Bonnerme.

— Il est tellement fier de son original, répliqua Champlain en souriant. Tu sais qu'il me presse de faire de la place dans ton caveau de légumes pour les nombreux originaux qu'il est certain d'abattre.

— Ça, et je t'en préviens, il n'en est pas question. Je ne jetterai pas une seule carotte pour céder aux caprices de Bonnerme. Les légumes sont bel et bien dans le caveau, alors qu'exception faite de celui qu'il nous a ramené, ses originaux courent toujours dans la nature.

— Il est convaincu qu'une fois que les fortes neiges seront tombées, ses hommes et lui pourront facilement en tuer.

— Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Je ne laisserai pas Bonnerme causer la perte de la colonie, et encore moins celle des colons.

— J'aurais tellement aimé que vous vous entendiez bien, tous les deux. Malheureusement, je constate qu'il n'y a rien à faire.

— En effet. Du moins, aussi longtemps qu'il pensera et agira en homme d'un autre siècle.

— Je vois. Mais je suis rassuré et confiant en vue de l'hiver. Avec tes légumes, les poissons fumés et les futurs originaux de Bonnerme, nous passerons une bonne saison froide. Il le faut, car s'il en est autrement, et Dugua de Mons et le roi ont été très clairs là-dessus, c'en sera terminé du projet de la colonie dans le nord de l'Amérique.

— Oui, mon ami, tu as raison d'être confiant. Si les choses se passent comme prévu, nous aurons un très bel hiver.

Mais les deux hommes allaient rapidement découvrir que dans le nord de l'Amérique, quand l'hiver se déploie dans toute sa cruelle rigueur, les choses se passent rarement comme prévu.

Chapitre III

«La source de toutes les misères humaines n'est pas la mort, mais la peur de la mort»

15 janvier 1609, Quebecq.

—Le cinquième en moins de trois semaines, constata tristement Guillaume.

—Oui, c'est terrible ! Et ce décès me fait particulièrement mal.

Une heure auparavant, le potard et Champlain avaient pris la tête d'une petite procession qui avait emprunté ce que les colons appelaient *La côte de la montagne*, laquelle menait à un rudimentaire charnier situé à moins de mille pieds de l'Habitation.

Alors que les colons avaient redescendu la côte dès la fin de la cérémonie funèbre improvisée, Guillaume était resté pour tenir compagnie à Champlain, qui semblait incapable de se résoudre à quitter le charnier.

—Repose en paix, Antoine Natel, tu l'as bien mérité, laissa entendre Champlain.

—Oui, c'était un homme bon, renchérit Guillaume.

—Je reconnais ce que je dois à Legris, ainsi qu'à toi et à Le Testu, mais c'est quand même Natel qui a dénoncé le complot contre moi et la colonie. Depuis, plusieurs conversations avec lui m'ont permis de mieux le comprendre et aussi, de mieux le juger.

—Je sais.

Les deux hommes se replongèrent dans un long silence méditatif, que Champlain finit par rompre.

—Bon, retournons à l'Habitation et dans le monde des vivants. Nous ne devons pas laisser la mort triompher.

Pour réussir à refermer la lourde porte en bois qui bloquait l'accès au charnier, Champlain dut combattre le violent blizzard qui soufflait sur la colonie depuis des jours, et qui faisait tourbillonner le peu de neige accumulé au sol.

—Si au moins ce vent furieux pouvait céder sa place à de bonnes grosses chutes de neige. L'Habitation serait mieux isolée contre le froid, et l'hiver, tellement plus agréable à vivre.

— Sans compter, d'ajouter Guillaume, que les équipes de chasseurs auraient plus de facilité à traquer les originaux. Comme nous avons dû détruire la plupart des anguilles fumées et que n'avons plus de viande d'orignal depuis trois semaines, nous serons en sérieuses difficultés si les chasseurs n'en abattent pas un autre dans les prochains jours.

— C'est un grand malheur d'avoir dû jeter toutes ces anguilles. Vous êtes toujours certains, Bonnerme et toi, que ces anguilles mal fumées ont causé la dysenterie qui a tué Natel et les quatre autres colons ?

— Oui, nous en sommes toujours certains. Pour une fois que nous pensons pareil, lui et moi...

— Donc, nous pouvons espérer que la dysenterie ne fera plus de victimes ?

— Nous le croyons. À tout le moins... nous l'espérons.

— Au moins, le mal de la terre semble vouloir nous épargner.

— Oui, mais sans les anguilles, nous risquons de manquer d'aliments protecteurs avant la fin de l'hiver. Les légumes et les quelques lièvres que nous réussissons à piéger risquent de ne pas suffire.

— En effet, nous avons amplement de pois et de farine, mais ces aliments ne semblent pas protéger contre le mal de la terre. Heureusement que nous avons tes légumes, mais il faut...

Comme les deux hommes arrivaient à proximité de l'Habitation, Gilles Martel, un jeune charpentier, se précipita vers eux en hurlant :

— Venez vite, Antoine Duval est malade !

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il a ?

— Il est au plus mal. Bonnerme pense que c'est le scorbut.

En totale contradiction avec ses habitudes, Champlain laissa échapper un juron.

— Mordieu ! Le mal de la terre ! Comment est-ce possible ?

Tout en accélérant le pas vers l'Habitation, il lança une supplique désespérée en levant les yeux vers le ciel.

— Seigneur Dieu Tout-puissant, épargnez-nous cette calamité.

Antoine Duval était allongé sur sa couchette, alors que ses yeux hagards et sa semi-inconscience témoignaient de son état lamentable.

— Où est Bonnerme ? demanda Champlain à Martel.

— Je ne sais pas. Il est sorti du dortoir en coup de vent voilà environ une heure, après avoir examiné Antoine.

Champlain s'approcha du malade et se pencha vers lui en murmurant :

— Duval, est-ce que tu m'entends ?

Aucune réponse. Champlain souleva la couverture pour dévoiler des jambes marquées par d'énormes ecchymoses, particulièrement au niveau des chevilles. Puis, s'étant servi de son index pour soulever la lèvre supérieure du malade, il eut un geste de recul en apercevant ses dents ensanglantées qui commençaient déjà à se déchausser. Il essaya tant bien que mal de camoufler son malaise en demandant à Martel :

— S'est-il plaint de fatigue ou de douleurs musculaires lors des derniers jours ?

— Oui, et c'était une grande tristesse de voir cette force de la nature éprouver toutes les misères du monde à sortir de son lit.

— C'est bien le mal de la terre, marmonna Champlain en jetant un regard suppliant vers Guillaume, comme si celui-ci possédait le pouvoir d'effacer cette dure réalité.

L'apothicaire fut ahuri en voyant cet homme, toujours solide comme un roc face à l'adversité, sombrer peu à peu dans un profond désespoir.

— Peux-tu faire quelque chose pour lui ? finit par le questionner Champlain.

— Je n'ai que peu de ressources. Grâce aux notes que m'a remises Shikuan et à quelques plantes que j'ai fait sécher à l'automne, je peux lui concocter un tonique. Je vais demander à Larose de préparer des purées de légumes et de cuisiner les lièvres qui nous restent. Mais la dentition de ce pauvre Duval ne lui permettra peut-être pas de bien s'alimenter.

Champlain hésita quelques secondes avant de formuler la question que Guillaume appréhendait...

— Comment est-ce possible ? Tu semblais pourtant persuadé que tes légumes nous protégeraient du mal de la terre. Si un homme comme Antoine en est atteint, nul d'entre nous ne sera épargné.

— Je ne sais pas quoi te répondre, Samuel. Peut-être que les anguilles mal fumées ont affaibli son organisme. Ou encore que les légumes, même bien conservés, ont perdu de leurs propriétés avec le temps. Peut-être, aussi, que Larose a cuisiné des légumes avariés. Je suis vraiment désolé, mais je n'ai pas de réponse...

—Bon, inutile de chercher des coupables. En revanche, je veux que Bonnerme et toi travailliez de concert pour tenter de guérir Duval et éviter que surviennent d'autres cas du mal de la terre.

—Je comprends. Je vais aller vérifier l'état des légumes et après, je verrai Bonnerme afin de convenir d'un traitement pour Duval.

Guillaume se plongea dans une courte prière pour réclamer le rétablissement du malade, puis salua Champlain et se dirigea vers le magasin. Comme il allait en ouvrir la porte, il fut intrigué par la présence de traces dans la faible neige. Celles-ci semblaient indiquer le passage de toboggans, ces traîneaux légers que les Montagnais utilisaient pour transporter leurs marchandises pendant l'hiver.

Le potard poussa la porte pour se retrouver face à face avec Tekarata... Comme cette dernière ne quittait que très rarement sa chambrette, il s'étonna de la voir arpenter la grande pièce du magasin, d'autant plus que les traits juvéniles de son visage annonçaient une évidente inquiétude.

—Tekarata, que fais-tu là ? Que s'est-il passé ?

Ayant saisi le sens de la question, la fillette se contenta d'y répondre en agitant sa main droite vers la porte de la cave. Guillaume s'empara d'un couteau de cuisine, et dévala la courte échelle menant à la cave.

Le faible éclairage dispensé par la seule fenêtre de la pièce ne lui révéla rien d'anormal à première vue. Les sacs de pois et de farine étaient toujours empilés dans un ordre parfait. Il poursuivit son inspection en se rendant dans la partie où le caveau de légumes avait été aménagé. Plus rien ! Il ne s'y trouvait plus qu'un vide absolu et alarmant... Pas la moindre carotte, pas la moindre courge, pas le moindre navet. Même les feuilles de maïs avaient toutes été enlevées avec la plus grande minutie.

Fou de rage, Guillaume remonta à vive allure dans la grande pièce. Oubliant la promesse qu'il s'était faite de ne jamais brusquer la jeune Iroquoise, il se mit à la secouer par les épaules en lui criant :

—Qui ? Tu les as sûrement aperçus. Qui a fait ça ?

Se rendant compte et regrettant aussitôt son erreur, il s'en excusa en mettant dans sa voix toute la douceur qu'il put trouver en lui dans les circonstances.

—Pardonne-moi, Tekarata, je sais que tu ne peux ni me comprendre ni me répondre.

Il passa sa main droite sur le visage de l'enfant dans un geste d'apaisement, puis ajouta comme pour lui-même :

— D'ailleurs, je sais très bien qui a commis cette infamie.

Il trouva la force d'esquisser un timide sourire rassurant et se précipita à l'extérieur. Malgré la faible densité de la neige au sol, il put constater que les traces des toboggans menaient au fleuve. Puisque les glaces ne recouvraient pas entièrement ce dernier, il était facile de déduire que les légumes y avaient été projetés. « Le salaud, proféra Guillaume entre ses dents, cette fois il est allé trop loin ».

Il sentit monter en lui une colère aussi violente que celle qu'il avait ressentie à l'égard de Retz, vingt ans auparavant. Comme à l'époque, il refusa de laisser le temps estomper sa fureur. Il se mit plutôt à courir vers le dortoir principal où Bonnerme avait coutume de se tenir.

Il le trouva près de la couchette d'Antoine Duval. Comme toujours, il était entouré de quelques colons qui buvaient la moindre de ses paroles. Sans un mot, Guillaume utilisa sa main gauche pour le saisir par le collet de sa veste. Il allait le frapper au visage de son poing droit lorsque deux colons s'interposèrent. L'apothicaire les connaissait suffisamment pour savoir qu'ils étaient de fidèles admirateurs du chirurgien. Après une courte hésitation, il laissa retomber son poing. Une bagarre n'allait en rien arranger les choses, se dit-il. Et puis, il devait admettre que malgré son ignorance arrogante, Bonnerme n'avait rien en commun avec Retz. Il se contenta de lui lancer :

— Ta stupidité ne mérite même pas qu'on se batte. Tu seras assez puni en voyant tes courtisans crever de faim.

— Personne ne va crever de faim ; en détruisant tes maudits légumes, je n'ai fait que protéger ces braves gens, répliqua Bonnerme en faisant un geste pour désigner les colons de plus en plus nombreux à l'entourer.

L'un de ses plus fidèles partisans, nommé Luc Lachance, était un étrange personnage qui se disait convaincu que Champlain et Guillaume complotaient pour se débarrasser des travailleurs, maintenant que l'Habitation était construite. Il maugréait pour manifester son désaccord chaque fois que le potard prononçait un mot. Ce dernier ne s'en laissa pas imposer et continua de houspiller Bonnerme.

— À part les pois et les farines, nous n'avons plus rien à manger par ta faute !

— Nous aurons bientôt de la viande d'original.

— Tes fameux originaux courent encore dans la nature pendant que les légumes sont dans le fond du fleuve. Comment as-tu pu être aussi stupide ?

— Les neiges abondantes finiront bien par arriver ; nous pourrions alors manger plein de bonne viande fraîche. Les légumes d'hiver sont néfastes pour la santé. Tu veux une preuve ? Regarde l'état de notre pauvre ami Antoine !

Soudain, comme sortant de nulle part, une voix se fit entendre.

— Je n'ai pas mangé de légumes.

— Quoi ? s'étonna Bonnerme en tournant la tête dans toutes les directions, qui a dit ça ?

— Moi... je n'ai pas mangé de légumes.

Antoine Duval ! Dans un même irrésistible mouvement, tous se rapprochèrent de sa couchette. Abasourdi, Guillaume le fixa en se demandant si le pauvre homme n'était pas victime de divagations. Mais celui-ci répéta :

— Je n'ai pas mangé de légumes depuis le mois de septembre. Arrêtez vos stériles disputes.

— Pourtant, lui fit remarquer Guillaume, j'observais avec soin tous les colons pendant les repas, et j'ai bien vu que, comme les autres, tu te servais en légumes.

— Oui, je m'en servais, mais Legris et moi les cachions discrètement dans une tasse et allions les jeter dehors après les repas.

— Allons donc... c'est insensé. Pourquoi un tel comportement ?

— Bonnerme et Lachance nous avaient convaincus que les légumes d'hiver peuvent causer des maladies, mais nous ne voulions pas vous déplaire, maître Guillaume. Legris et moi avons toujours eu beaucoup de respect pour vous.

— Donc, tout comme toi, Legris ne mange pas de légumes depuis plusieurs mois, c'est bien ça ?

— Oui. Je suis désolé, je l'ai influencé et il m'a suivi dans mon aberration.

N'apercevant pas le toujours aussi discret bûcheron dans le groupe de colons qui entouraient Duval, Guillaume se redressa afin d'avoir une vue d'ensemble du dortoir. Il vit une forme humaine abriée d'un drap, recroquevillée sur une couchette tout au fond du vaste dortoir. Il s'y rendit et souleva la couverture en demandant :

—Legris ? Tu as mal ?

—Oui, maître Guillaume. Désolé... Une fois de plus, je n'ai pas su vous faire confiance. Je souffre, oui, et je suis surtout extrêmement fatigué.

Guillaume souleva davantage la couverture pour examiner les jambes de son interlocuteur. D'énormes plaques bleues les recouvraient...

16 février 1609, Quebecq.

—Qu'ai-je fait ? Seigneur Dieu, pardonnez-moi, se lamentait sans cesse Bonnerme depuis son arrivée au magasin quelque vingt minutes auparavant.

—L'ignorance n'est pas un crime, même si parfois je crois qu'elle devrait l'être, tenta de plaisanter Guillaume.

—De la part d'un savant comme moi, oui, ça devrait en être un. J'aurais dû savoir que les légumes d'hiver peuvent protéger du scorbut ; du moins en partie.

—Le crime de la médecine, et non le tien seulement, est de se complaire dans les fausses certitudes et de refuser toute innovation.

Les deux hommes revenaient du charnier où les colons avaient rendu un dernier hommage à Duval et Legris. La veille, le 15 février 1609, l'un et l'autre avaient été emportés par le scorbut à moins d'une heure d'intervalle. Pendant près d'un mois, Guillaume avait tenté tant bien que mal de soulager leurs insupportables douleurs. Grâce au guide sur les plantes médicinales montagnaises que lui avait remis Shikuan, il put préparer quelques décoctions qui semblèrent leur procurer un certain réconfort.

Antoine Duval vécut ses derniers moments avec une force morale à la hauteur de sa grande force physique. Ce ne fut que quelques minutes avant sa mort qu'il souffla :

—J'ai peur.

—Je sais, je vais tout faire pour te soulager davantage de tes souffrances, mentit Guillaume dans une vaine tentative de le rassurer.

—Je ne crains pas les souffrances physiques, mais j'ai peur de me retrouver face à face avec mon frère en enfer.

Guillaume cherchait encore une quelconque formule susceptible de calmer les appréhensions du mourant, lorsque celui-ci eut un dernier sursaut avant de murmurer si bas que son soignant dut coller une oreille à sa bouche pour entendre ses derniers mots, qui semblaient déjà provenir d'un autre monde :

— Je suis bien, je n'aurai plus jamais peur.

Au cours des jours précédents, Guillaume avait pressenti que, malgré sa taille de géant, Duval était terrorisé par des peurs et des incertitudes morales qui l'habitaient depuis son enfance. Il lui ferma les yeux et récita un verset d'un psaume qui lui était revenu en tête. « Tu ne craindras plus les terreurs de la nuit ».

C'était terminé, il ne pouvait plus rien pour lui. Déjà, les deux colons chargés par Champlain d'accomplir les ingrates tâches de fossoyeurs s'avançaient vers le corps. En y jetant un dernier regard, Guillaume fut heureux de constater que le visage du mort était empreint d'une profonde sérénité, ce qui permettait d'espérer qu'il se trouvait très loin de son frère...

Sans s'accorder le moindre moment de repos, l'apothicaire s'était tourné vers Legris. Même après toutes ces journées au chevet des deux malades, il fut frappé à nouveau par la puissance dévastatrice du scorbut. Jamais, lors de toutes ses années de pratique, il n'avait vu des symptômes aussi horribles que ces dents qui se déchaussaient peu à peu avant de tomber des gencives ensanglantées, ou que ces plaques sur la peau d'où le sang pissait de plus en plus à mesure qu'elles s'élargissaient.

L'approche de la mort avait provoqué une spectaculaire métamorphose de la personnalité du petit bûcheron. Lui qui était normalement d'une discrétion quasi muette, faisait maintenant preuve d'une exubérance bavarde. Dès que la maladie lui laissait un peu de sa conscience, il se lançait dans un long et sinieux récit de sa vie, qu'il commençait toujours par ce constat :

— Pardonnez-moi de ne pas vous avoir fait confiance, maître Guillaume, j'ai fait le mauvais choix en me fiant à Bonnerme plutôt qu'à vous.

Puis, selon son humeur du moment, il en rajoutait sur le même sujet. Le matin de sa mort, il avait poursuivi en s'épanchant cette fois sur sa famille.

—D’ailleurs, j’ai fait de mauvais choix toute ma vie, sauf pour mon mariage. Je n’aurais pas pu épouser une meilleure femme que ma douce Éléonore. En plus de me donner la beauté de son corps et la pureté de son âme, elle m’a fait deux beaux enfants. C’est pour eux que j’ai signé le contrat qui m’a amené dans ces terres de froid et de malheur. Un autre mauvais choix ! J’ai succombé au mirage de l’argent. Deux cents livres pour deux années de travail... Pour moi qui peinais à gagner trente livres par an, c’était une fortune à laquelle je n’ai pas pu résister. Je croyais trouver notre bonheur futur dans ces terres maudites, et je n’y ai trouvé que la mort...

Guillaume eut l’impression que Legris avait oublié sa présence et que ses propos s’adressaient plutôt à cette femme lointaine qu’il aimait toujours autant. Puis soudain, son patient lui saisit le poignet avec cette force étonnante que démontrent parfois les mourants et lui demanda :

—Maître, promettez-moi...

—Te promettre quoi, mon ami ?

—Qu’une fois de retour en France, vous irez dire à ma femme à quel point je l’aimais et que c’est pour elle et les enfants que...

—Je suis certain qu’elle le sait déjà, mais je te le promets.

«Pourvu que Dieu veuille bien me laisser vivre et retourner en France», se dit Guillaume en son for intérieur avant d’ajouter tout haut :

—Je te promets aussi que ta famille ne manquera jamais plus de rien. Le royaume de France te doit beaucoup pour ta bravoure et ton honnêteté.

—Merci, répliqua Legris. Grâce à vous, j’ai un peu l’impression de mourir parmi les miens.

Il eut un sourire à la fois triste et reconnaissant, puis glissa peu à peu vers l’autre monde. Cela ne prit que quelques secondes. L’apothicaire fut surpris de constater une fois de plus comment une mort douce, presque agréable, succédait en si peu de temps aux terribles affres de la maladie. Il supposa que la maladie causait un afflux de sang au cœur, ce qui provoquait un décès subit, mais non violent.

Dès le lendemain matin, une procession de vivants affligés avait gravi à nouveau la côte de la montagne pour mener les deux morts à leur dernier repos. C’est en redescendant la côte après la brève cérémonie que Bonnerme s’était approché de Guillaume pour lui dire :

— Par ma bêtise, je crains que ce petit charnier compte bientôt plus d'occupants que la vaste Habitation.

Le potard se tourna vers lui ; il allait lui lancer les pires insultes de son répertoire, mais devant sa sincère repentance, il se contenta plutôt de marmonner :

— Je redoute fort que tu aies raison.

— Je comprendrais ton refus, mais pour le bien de la colonie, je dois te parler. Je te rejoindrai au magasin dans quelques minutes.

— D'accord, je t'attendrai... pour le bien de la colonie.

C'est ainsi que Bonnerme se retrouva au magasin où il alignait les lamentations et les autoflagellations.

— Je ne me pardonnerai jamais mon ignorance et mon arrogance, répéta-t-il, et Dieu non plus.

— Tu dois te ressaisir, Bonnerme, tes reproches n'aident personne et ne ramèneront pas les légumes. Tu dois te concentrer à aider les vivants. Il faut absolument abattre un orignal dans les prochains jours.

— Je n'y crois plus. Il n'y a toujours pas de neige ; de plus, avec ce froid glacial et les forts vents, même ces animaux doivent se terrorer. J'ai d'ailleurs demandé à Champlain de me remplacer comme responsable des chasses.

— Il a accepté ?

— Oui, cet homme a tous les talents. Si quelqu'un peut abattre un orignal, c'est bien lui. D'ailleurs, il est déjà à l'affût avec Petit. Quant à moi, j'ai un autre moyen de venir en aide à la colonie.

— J'ai hâte de l'entendre.

— Je pourrais te le résumer en un mot : annedda.

— Explique-toi.

— Je sais que ton père t'a laissé un récit dans lequel il mentionnait qu'une décoction permettait de guérir le scorbut.

— Oui, en effet, sauf que je ne sais pas quel arbre utiliser pour la produire. Je me sers de plantes pour soigner ou soulager certaines maladies, mais malheureusement, je ne connais pas du tout les propriétés curatives des arbres. Par contre, je sais que certains d'entre eux sont très toxiques pour les humains.

— Champlain m'a dit que tu penses que le fameux annedda est un conifère.

—Oui, aucun doute. Et d'après les indications de mon père et mes propres observations, je suis pas mal convaincu que la fameuse décoction vient d'un de ces quatre conifères : l'if, le sapin baumier, le cèdre blanc et le pin blanc. Mais ça ne nous avance guère ; un seul de ces arbres peut guérir le scorbut, alors que les autres peuvent tuer.

—Je peux t'aider à découvrir celui qui guérit.

—Par quel moyen ?

Bonnerme abaissa sa lèvre inférieure avec son index droit pour laisser voir ses gencives ensanglantées, puis remonta le bas de son pantalon.

—Ces plaques bleues et ces gencives en sang ne peuvent mentir, indiqua-t-il. J'ai le scorbut. Déjà, une immense fatigue m'habite ; dans quelques jours, je paralyserai des jambes et dans deux ou trois semaines, je serai mort.

—Je suis sincèrement désolé, Bonnerme.

—Ne le sois pas. Dis-toi plutôt que ma maladie peut être très bénéfique pour toi et la colonie ?

—En quoi ta maladie peut-elle être bénéfique ?

—Je n'ai plus rien à perdre. Expérimente la décoction d'an-nedda sur moi.

—Quoi ? Mais, ma parole, tu es complètement fou !

—Au contraire, je n'ai jamais été si lucide. Réfléchis bien. Tu es convaincu qu'un de ces conifères guérit cette affreuse maladie, mais tu ne sais pas avec certitude si au moins un des autres peut être toxique pour les humains. J'ai mathématiquement beaucoup plus de possibilités de guérir que de mourir en me prêtant à cette expérience. Au pire, j'éviterai des douleurs extrêmes tout en te permettant d'avancer dans tes recherches.

—Comment ça ?

—Même si je mourais après un premier essai, ça te permettrait d'éliminer un des quatre conifères de ta liste, expliqua Bonnerme en esquissant un faible sourire.

Guillaume se plongea malgré lui dans une courte réflexion, mais rejeta aussitôt la logique implacable de son interlocuteur.

—Merci de ton offre, qui ne peut venir que d'un homme juste et bon, mais l'accepter serait contraire à tous mes principes. Mon travail est de lutter contre la mort, non de la provoquer.

—Tu comprends que je peux me livrer à cette expérience moi-même, sans ton aide, mais je préférerais le faire sous ta supervision pour améliorer les chances de réussite. Promets-moi au moins d’y réfléchir.

—Je peux bien te le promettre, mais n’espère pas me voir changer d’idée. Je te rappelle aussi que du point de vue moral, ton expérience équivaldrait à un suicide. C’est l’enfer qui t’attend si tu passes à l’acte.

—Je m’arrangerai avec Dieu en temps et lieu. Pour l’instant, c’est avec toi que je veux m’arranger... Je m’en vais, mais je t’en reparle demain.

Bonnerme traîna son corps alourdi par la fatigue vers la porte, qu’il ouvrit avec difficulté. Mais plutôt que de sortir, il figea sur place, en laissant une puissante rafale s’engouffrer dans le magasin. Guillaume allait lui demander de fermer la porte lorsque le chirurgien chuchota sans même se retourner :

—Viens voir.

Le potard le rejoignit et ce qu’il vit l’émerveilla : un énorme orignal de près de mille livres, jugea-t-il, se tenait immobile à moins de cent pieds de l’Habitation. Jamais Guillaume n’avait pu admirer un aussi exceptionnel amalgame de grâce et de puissance brute.

Soudain, il vit Champlain s’avancer tranquillement vers la bête. Après avoir fait un signe de la main pour intimer aux deux hommes l’ordre de ne pas bouger, il commença à épauler son arquebuse. Par la suite, Petit apparut à son tour, lui aussi armé d’une puissante arquebuse qu’il fixa sur un fourquin.

Pendant une seconde, le temps sembla s’arrêter. Après que le vent eut changé quasi imperceptiblement de direction, l’animal souleva sa majestueuse tête et écarta ses immenses narines frémissantes. Percevant l’odeur des hommes, donc de la mort, il bondit une fraction de seconde avant que deux détonations n’éclatent dans la froideur cristalline de cette matinée de février.

Champlain et Petit, tout piteux avec leur arquebuse fumante à la main, furent bientôt entourés des autres colons qui tentèrent tant bien que mal de les reconforter. Puis, conscients de la portée réelle de cette chasse manquée, tous se laissèrent toutefois bientôt emporter par un profond désarroi, que Bonnerme fut le seul à exprimer.

—C'est la fin de leurs espoirs. Ces animaux sont dotés d'un instinct exceptionnel. Aucun ne s'approchera de l'Habitation au cours des prochaines semaines, tandis que les chasseurs sont trop affaiblis pour tenter de les débusquer dans la forêt.

Cela dit, il se tourna vers Guillaume pour planter son regard dans le sien et conclut en affirmant :

—Tu n'as plus le choix, maintenant.

—On dit que la nuit porte conseil ; à demain, donc, se contenta de répondre l'apothicaire, de plus en plus en proie à de sérieux doutes.

Guillaume passa une longue nuit sans sommeil, à entretenir un épuisant combat moral entre ses principes professionnels et la suggestion pragmatique de Bonnerme. Dès l'aurore, il se rendit dans la forêt toute proche. Il se promena une bonne heure parmi les feuillus décharnés et les fiers conifères, en se demandant pour la centième fois lequel de ces arbres s'était vu octroyer le don de guérir et lequel possédait le pouvoir de donner la mort... Déçu de ne pas être frappé d'une quelconque inspiration divine, il alla quand même récupérer sa hachette au magasin.

—Au moins, ce n'est pas trop mauvais au goût, constata Bonnerme.

Cloué à sa couchette par une paralysie quasi totale des jambes, il venait de boire la décoction que lui avait apportée Guillaume.

—Merci, répondit laconiquement ce dernier.

—Quel conifère as-tu choisi, finalement ?

—Un if. J'ai fait bouillir un peu de son écorce et de ses aiguilles pendant une dizaine de minutes.

—Je suppose que tu as fait ce choix avec une grande rigueur scientifique.

—Tu veux la vérité ?

—Bien sûr.

—Je l'ai joué aux dés.

—Je vois...

—Je suis désolé, Bonnerme ; j'ai passé la nuit à essayer de trouver des critères logiques pour m'aider à faire le meilleur choix possible, et je n'en ai trouvé aucun. Au matin, en désespoir de cause, j'ai

même interrogé Tekarata, avec la futile espérance qu'en m'entendant répéter le mot *annedda*, elle me mènerait à l'arbre de vie. En vain, bien sûr. Mon ignorance des arbres curatifs m'accable. J'ai toujours pensé que seules les plantes pouvaient guérir les humains. Je me prenais pour un grand savant, alors que je ne suis qu'un ignorant.

—Allons, cesse de t'adresser des reproches. Tu m'as toi-même dit pas plus tard qu'hier qu'une telle attitude n'aide personne.

—C'est vrai... Et puis, tu te sens bien ?

—Je ne sens rien. Mais j'ai bu cette décoction voilà à peine cinq minutes. En attendant qu'elle produise un effet quelconque... ou pas, tu devrais parler aux colons pour t'informer de leur état et tenter de les rassurer. C'est désolant de les voir craindre la mort ainsi.

Luc Lachance choisit ce moment pour s'avancer vers le malade en proférant :

—La source de toutes les misères humaines n'est pas la mort, mais la peur de la mort !

Puis il se pencha au-dessus de la couchette de Bonnerme pour lui lancer :

—Traître ! Tu as rejoint les forces de l'obscurantisme et du mensonge. Tu vas en mourir !

Heureusement, quelques colons s'emparèrent de leur comparse pour l'entraîner plus loin. À son tour, Guillaume se pencha vers le malade pour tenter de le rassurer.

—Oublie ce pauvre type, il devient de plus en plus fou.

—Difficile de l'oublier. Il est le reflet de ma propre folie dans laquelle je l'ai moi-même entraîné.

L'apothicaire fit un geste de la main, comme pour chasser ce passé récent.

—Bon, consentit-il, je vais parler aux colons. Tu m'appelleras au besoin, d'accord ?

—D'accord. Allez, va... Euh... Guillaume...

—Oui ?

—Merci beaucoup. Je comprends que je t'ai demandé d'agir contre tes principes, mais c'était la chose à faire.

Guillaume salua son interlocuteur et entreprit de faire le tour du dortoir pour s'enquérir de la santé de chacun et essayer de rassurer les plus anxieux. Il eut même une longue conversation avec Luc Lachance, durant laquelle il le supplia presque d'abandonner son

comportement destructeur, mais l'exécrable personnage lui répondit avec la profonde conviction dont seuls les idiots sont capables :

— Je ne suis que l'humble serviteur de la vérité humaine et de la volonté divine.

Guillaume n'eut pas l'occasion de répliquer puisqu'au même moment, Bonnerme poussa un cri si puissant que tous les colons sursautèrent d'effroi. Le potard se précipita aussitôt vers le malade, dont tout le corps était secoué par des crampes abdominales et une puissante diarrhée. Puis son pouls devint très irrégulier ; il battit d'abord à grands coups rapides, avant de se mettre à ralentir considérablement. Ensuite, plus rien... Bonnerme était mort.

Se tenant au pied de la couchette, Lachance cria du haut de son arrogante prétention :

— Pour le traître, la mort est le moins pire des châtiments !

Cette fois, Guillaume ne put se contenir. Son poing frappa de plein fouet la mâchoire de l'insolent personnage. Ce dernier secoua ses longs bras décharnés, tel un oiselet en détresse battant des ailes, avant de glisser au sol.

3 mars 1609, Quebecq.

— Commandant, allons-nous tous y passer ?

En posant cette question, le charpentier Louis Pépin reflétait l'état d'âme de tous ses camarades. Aussi, Champlain s'assura d'adopter son ton le plus assuré avant de lui répondre :

— Bien sûr que non, mon brave Louis. Le pire de l'hiver est maintenant derrière nous. Et dans quelques semaines, nous pourrons pêcher autant de poissons frais que nous le voudrons. Rassure-toi, nous allons vaincre le mal de la terre.

Pépin remercia son supérieur d'un geste de la tête et s'éloigna en marmonnant d'un ton pas du tout rassuré :

— N'empêche, si les braves indigènes habitués à ces durs hivers ne peuvent y survivre, comment pourrons-nous y arriver ?

Le charpentier évoquait un événement qui avait ébranlé toute la colonie quelques jours auparavant. Le 26 février, à l'aube d'une autre journée marquée par les rigueurs de cet hiver impitoyable, quelques familles montagnaises étaient apparues sur la rive sud du fleuve.

Les Français ne purent retenir un cri de stupeur en constatant la maigreur et la faiblesse de ces pauvres gens qui peinaient à rester debout, lorsque fouettés par les glacials vents du nord-ouest.

Nul besoin de connaître leur langage pour comprendre qu'ils criaient leur désarroi et demandaient de l'aide. Soudain, poussés par leur détresse, ils se jetèrent dans trois canots qu'ils dirigèrent sur les eaux déchaînées du fleuve. Aussitôt, leurs légers esquifs furent broyés comme des noix par d'immenses blocs de glace auxquels hommes, femmes et enfants tentèrent désespérément de s'accrocher.

Les Français ne pouvaient qu'assister, impuissants, à leur inégale lutte contre la nature en furie. Pendant de longues secondes, tout sembla perdu pour les infortunés Montagnais ; mais soudain, le courant entraîna les blocs de glace vers la rive nord, où les naufragés furent accueillis comme des miraculés. Ils étaient si affamés, que certains s'emparèrent de la carcasse d'un chien mort pour y mordre à pleines dents.

Touché par ces malheurs extrêmes, Champlain déploya une fois de plus ses immenses qualités humanitaires. Malgré la pauvreté des ressources de la colonie, les Français invitèrent les Montagnais dans le dortoir principal, où ils les couvrirent de chaudes fourrures avant de leur servir du pain et des pois.

Un des hommes que les autres appelaient Maikan et qui semblait être le chef du clan, expliqua par des gestes et quelques expressions françaises qu'à la suite d'une chasse désastreuse, les siens et lui avaient décidé de se rendre à un massif montagneux, plus au nord, dans l'espoir d'y trouver d'épaisses neiges qui permettraient de traquer le gibier plus facilement.

Champlain dut insister pour que les fiers et braves Montagnais acceptent de reprendre des forces à l'Habitation pendant trois jours. Ensuite, il leur fit don d'écorces pour construire des cabanes, ainsi que de tout le matériel nécessaire pour la poursuite de leur chasse : toboggans, fourrures, arcs, flèches, pois, farines, etc. Le matin du 1^{er} mars 1609, Français et Montagnais, unis par l'infortune et les malheurs, se livrèrent à de longs et déchirants adieux.

Porter assistance à de plus misérables qu'eux permit aux Français d'oublier leurs propres malheurs pendant quelques jours. Mais sitôt après le départ des Montagnais, le doute et l'inquiétude revinrent hanter les colons avec encore plus d'intensité qu'auparavant. Tous se

faisaient la même remarque que celle exprimée par Pépin : « Comment pourraient-ils vaincre ce terrible hiver si même les Montagnais ne pouvaient y arriver ? »

En regardant Pépin s'éloigner d'un pas lourd et traînant, Guillaume s'adressa à Champlain :

— Sa question était très bonne. Je te la repose donc. Allons-nous tous y passer ?

— Bien sûr que non, mon brave Guillaume, le pire de l'hiver est derrière nous et...

— Pas à moi, je t'en prie. Selon ton expérience des hivers en Nouvelle-France, comment envisages-tu vraiment les prochaines semaines ?

— Tu es certain de vouloir la vérité ?

— Bien sûr ! Ma mère disait toujours qu'une vérité affolante valait mieux qu'un mensonge rassurant.

— Je ne partage pas son avis, mais je vais quand même te dire comment je vois les choses. Nous ne sommes plus que seize et comme tu as pu le constater, une bonne dizaine d'hommes présentent des symptômes plus ou moins graves du mal de la terre. Le problème, à part, bien sûr, le manque d'aliments protecteurs, c'est que la plupart de ces hommes passent la journée allongés, à attendre la fin. Malgré toutes mes incitations et mes commandements, ils refusent de bouger et d'aller à l'extérieur. Cette inactivité va les tuer.

— Tu crois vraiment ?

— Aucun doute. J'avais déjà observé ce phénomène lors des tentatives précédentes de colonisation. D'abord à l'île Sainte-Croix en 1605 et ensuite, à Port-Royal. En dépit des privations et des rigueurs de l'hiver, les hommes qui étaient demeurés actifs ont survécu. Et ici même, nous sommes six à ne pas souffrir de cette maladie maudite. Toi, qui passes tes journées à aller d'un malade à l'autre ; le cuisinier Larose, qui s'agit à préparer des repas parfois mangeables avec très peu de vivres ; Petit, Richard et moi-même, qui sans succès, passons des heures à la chasse. Et finalement, il y a la petite Iroquoise que je vois souvent revenir de longues marches en forêt. Six personnes sur seize résistent à la maladie parce qu'elles sont actives. J'en suis convaincu.

— Cinq sur seize, rectifia doucement Guillaume.

— Quoi ? Pourquoi dis-tu ça ?

Pour toute réponse, Guillaume releva le bas de son pantalon.

— Seigneur Dieu ! s'exclama Champlain. Je n'aurais jamais pensé que tu serais atteint du mal de la terre puisque...

— Puisque je suis demeuré actif, le coupa Guillaume.

— En effet.

— Ta théorie est peut-être vraie, mais ça me fait penser à la vieille histoire de la poule et l'œuf... Devient-on malade en étant inactif ou devient-on inactif en étant malade ?

— Je vois... Et j'avoue que je ne sais plus quoi penser.

— Tu n'es pas le seul. Cette maladie est très mystérieuse. Je passe mes jours et une bonne partie de mes nuits à essayer de la comprendre, mais je n'y arrive pas. En attendant, tu m'excuseras... Je vais faire comme ces braves colons et aller m'allonger.

— Guillaume, je t'en supplie, ne te laisse pas aller. Combats le mal, demeure actif.

— J'espère en être capable, Samuel. Je l'espère de tout cœur, crois-moi.

Le potard n'avait qu'une trentaine de pas à faire pour retourner au magasin, mais il dut recourir à toute sa volonté pour s'y rendre, car il lui fallait lutter contre les bourrasques toujours aussi implacables d'une journée à l'autre.

Il ne fut pas étonné de voir un toboggan devant la porte du magasin, sachant qu'à cette heure, le cuisinier Larose allait s'approvisionner en pois et en farines qu'il allait ensuite cuisiner au dortoir principal. Or, au moment où il allait ouvrir la porte, un puissant cri d'effroi retentit. Tekarata ! Guillaume n'avait jamais entendu la voix de la jeune Iroquoise, mais ce cri ne pouvait provenir que d'elle.

Oubliant sa profonde lassitude, l'apothicaire entra précipitamment et courut chercher un couteau. Les cris provenaient bien de la petite pièce où vivait Tekarata. En y faisant irruption, Guillaume vit que la jeune fille luttait désespérément pour tenter de se libérer de l'emprise de Larose qui, après avoir réussi à l'allonger sur la couchette, entreprenait de lui enlever sa blouse.

— Lâche ! Arrête immédiatement ! hurla Guillaume.

Décontenancé, l'homme se détourna sans toutefois abandonner sa proie. Puis, apercevant le couteau et surtout la profonde rage affichée sur le visage généralement placide de l'apothicaire, il sembla sortir d'une espèce de transe. Il lâcha sa victime et se releva tranquil-

lement, en fixant Guillaume d'un regard encore à moitié fou, comme absent. Soudain, il se laissa tomber sur les genoux et joignit ses mains pour mieux supplier :

— Pardon, maître Guillaume, pardon... Je ne sais pas ce qui m'a pris...

— Ma parole, tu es devenu fou ! Et puis, ce n'est pas à moi que tu dois t'excuser, mais à ta victime.

Le fautif se retourna vers Tekarata pour répéter sa supplique.

— Pardonne-moi, jeune Iroquoise, je ne sais pas ce qui m'a pris, je....

Puis, se rendant compte qu'elle ne pouvait le comprendre, il se tourna à nouveau vers Guillaume.

— Je ne me reconnais plus, je ne suis pas ce genre d'homme. Mais toutes ces privations, tous ces morts... C'est l'enfer, ici. Je n'ai que vingt-quatre ans... Ma fiancée me manque... J'ai ressenti le besoin de toucher et de sentir une femme ; peut-être pour une dernière fois... Je ne sais pas... Je ne suis plus moi...

— Une femme ! Ce n'est qu'une enfant et tu l'as lâchement attaquée.

— Je sais... Je sais... Je le regrette tellement. Et c'est sans compter cette maudite maladie qui s'est emparée de moi sournoisement.

— La maladie ? Tu ne sembles pas avoir le scorbut. Tu n'en as aucun symptôme.

— Ce n'est pas le scorbut, mais bien cette maladie du vin, la maladie de l'ivrognerie, qui a pris le contrôle de moi. Tout ce vin me rend fou.

Trop furieux, Guillaume n'avait pas remarqué, jusqu'alors, les yeux rouges et l'élocution défaillante de Larose.

— Mais oui, c'est bien vrai, tu es saoul ! Tu te sers dans la réserve du vin quand tu viens t'approvisionner pour préparer le souper, c'est bien ça ?

Larose approuva d'un pitoyable mouvement de la tête.

— Ça dure depuis longtemps ? interrogea Guillaume.

— Six ou sept semaines. Au début, ça m'aidait à oublier nos malheurs et nos privations, mais maintenant, c'est plus fort que moi. Je ne peux l'expliquer... Souvent, comme aujourd'hui, j'ai un besoin pressant de boire deux bouteilles.

—Donc, tu aurais baissé la réserve de vin d'environ soixante-dix bouteilles ?

— Environ, oui.

— Descends à la cave ; je t'y rejoindrai dans quelques minutes.

Penaud, le misérable se releva avec difficulté et se dirigea vers la cave. Une fois seul avec Tekarata, Guillaume, conscient qu'un ton de voix calme et confiant peut parfois calmer les pires angoisses, s'adressa longuement à la pauvre enfant. Puis il lui sourit avant de quitter la pièce. Il y revint aussitôt après, les mains chargées d'outils et de planches. En moins de cinq minutes, il installa une solide barre à la porte.

Plus encore que les mots, cette simple protection contre la bête et la violence des hommes suffit à ramener un peu de quiétude sur le visage de la jeune fille. À son tour, cette dernière se permit un sourire à la fois timide et empreint de reconnaissance envers son protecteur. Quelque peu rassuré, celui-ci lui sourit à nouveau, puis descendit à la cave. En l'apercevant, Larose, par crainte d'être frappé, se recroquevilla dans un coin.

—Tu as raison, l'admonesta plutôt Guillaume, tu mériterais d'être battu et crois-moi, ce n'est pas l'envie qui me manque ! Malheureusement, je n'en ai pas la force et dans notre situation, nous devons d'abord penser à survivre. Sache toutefois que je ne veux plus te voir rôder autour du magasin. Les victuailles et tout ce dont tu peux avoir besoin pour les repas te seront amenés au dortoir. En temps normal, tu serais tout de suite jugé et puni, mais nous ne sommes pas en temps normal.

—Allez-vous parler de... mon attitude à Champlain ?

—De ton crime révoltant, tu veux dire ? Bien sûr que oui. Et crois-moi, il sera furieux ! Pas pour le vin... enfin oui, un peu pour le vin, mais surtout pour ton... *attitude*, comme tu dis, envers cette pauvre petite fille. Champlain est un homme d'honneur comme on en rencontre peu de nos jours. Il déteste les individus comme toi. Mais dans les circonstances, je crois pouvoir le convaincre de ne pas te punir. Pour l'instant, du moins. À l'été, il te retournera sans doute en France pour y être jugé. Ta conduite d'ici là le guidera sur les recommandations à faire à ton égard. Tu as bien compris ?

—Oui, maître.

— Bien ! Suis-moi. Je veux vérifier l'état de la réserve devant toi.

Guillaume avait noté, fin août, l'arrivée de vingt caisses contenant chacune vingt bouteilles de vin. Depuis, il savait que Champlain s'en était fait servir un peu plus de cent. Le commandant buvait une demi-bouteille à chaque souper, en plus d'en servir régulièrement, depuis quelques semaines, à ses compagnons de chasse, Petit et Richard. Guillaume, quant à lui, s'était permis de boire tout au plus une dizaine de bouteilles, principalement au cours de l'automne.

— Il reste deux cent quinze bouteilles, constata l'apothicaire. Tu en as donc bu environ quatre-vingts.

— C'est possible, confirma Larose en hochant de la tête.

— C'est plus que possible, c'est un fait. Penses-tu être en mesure de préparer le souper de ce soir ?

— Oui, maître. Merci. Vous n'aurez plus jamais à vous plaindre de moi. Je vous le jure.

Réussissant à dissimuler son extrême faiblesse, Guillaume prit solidement l'ivrogne par le collet de sa veste et lui souffla :

— Écoute-moi bien, si jamais tu t'approches à nouveau de Tekarata, je te tuerai de mes propres mains. Maintenant, prends ce dont tu as besoin et disparaïs de ma vue !

Une fois seul, le potard, épuisé, se laissa tomber sur une bûche. Il demeura prostré ainsi pendant de longues minutes, autant pour réfléchir que pour tenter de reprendre un peu de ses forces. Il finit par se relever en proclamant tout haut, comme pour se convaincre lui-même, du bien-fondé de ce qui lui trottait en tête :

— Oui, c'est peut-être la solution que je cherche en vain depuis des semaines. Je dois convaincre Champlain.

— Quoi ? Ce misérable a voulu abuser de la jeune fille ?

— Oui, le vin lui a fait perdre la tête.

— Je me fous du vin, ça ne peut lui servir d'excuse. Il paiera très cher son agression envers une jeune fille sans défense.

— Si tu me le permets, Samuel, j'aimerais t'exprimer mon point de vue là-dessus.

— Bien sûr, je t'écoute.

Le sage Champlain n'eut besoin que de quelques secondes de réflexion pour se rendre aux arguments de son interlocuteur.

— Oui, tu as raison. Dans les circonstances, nous devons nous consacrer à assurer la survie de la colonie. Il sera toujours temps de le punir avec toute la sévérité qu'il mérite. Mais...

Champlain s'arrêta et laissa son regard se perdre dans le vide avant d'ajouter :

— Si tu savais comme je prie pour que la providence nous apporte enfin de bonnes nouvelles.

— Je comprends et... en espérant ne pas te donner de faux espoirs, je pense avoir une bonne nouvelle à t'annoncer.

— Dans ce cas, dis-la-moi au plus vite.

— D'accord, mais avant, je dois te poser quelques questions sur les tentatives de colonisation en Acadie. Tu ne m'en as jamais parlé en détail.

— Parce que ces trois années, du printemps 1604 à l'automne 1607, me rappellent à la fois les pires et les meilleurs moments de ma vie.

— Je crois que tu n'étais pas le commandant à cette époque...

— En effet. Je n'avais même pas d'assignation précise. L'expédition était menée par notre ami Dugua de Mons et pilotée par Dupont-Gravé. D'autres nobles en faisaient partie, comme Jean de Biencourt, le seigneur de Poutrincourt, et le sieur d'Orville. Je vais passer vite sur la désastreuse colonie de l'île Sainte-Croix. Puisque la latitude de cette île était la même que la ville de La Rochelle, nous nous attendions bêtement à un hiver plutôt doux. Or, nous avons été bien vite ramenés à la réalité. Les bâtiments n'étaient pas adéquats pour nous protéger du froid. Même le cidre et le vin ont gelé, à l'exception du vin fortifié espagnol. Sur les soixante-dix-neuf hivernants, trente-cinq sont morts, principalement du mal de la terre, et vingt autres se sont retrouvés à l'article de la mort. Tu comprends pourquoi je n'aime pas parler de l'hiver 1605 ?

— Je comprends très bien. À l'été 1605, Dugua De Mons a donc décidé de déménager l'établissement un peu plus à l'ouest, à un endroit que vous avez nommé Port-Royal, c'est bien ça ?

— Oui, et ça s'est révélé une excellente décision. Je ne saurais dire pourquoi, mais le climat y était beaucoup plus doux. Nous y avons passé les hivers 1606 et 1607 sans vraiment souffrir du froid et

de la faim, puisque le gibier y était très abondant. Tu vas trouver ça inconcevable, vu nos conditions de vie actuelles, mais à l'hiver 1607, j'ai même créé une sorte de confrérie que j'ai baptisée *L'Ordre du bon temps*. Chaque soir, nous faisions un véritable festin en nous gavant de viandes d'original, de caribou, d'ours et d'autres gibiers. Le tout arrosé de bons vins.

Champlain fit une pause, pour mieux se replonger dans ces doux souvenirs. Puis, remarquant que Guillaume avait littéralement l'eau à la bouche, il jugea préférable de ne pas en remettre. Le potard décida lui aussi de faire dévier quelque peu la conversation.

—Pourtant, reprit-il, la colonie de Port-Royal a aussi été abandonnée.

—Malheureusement. À l'été 1607, un émissaire de Dugua De Mons, qui était retourné en France l'été précédent, est venu nous prévenir qu'il avait dû mettre sa compagnie en faillite, car il avait été fraudé par des associés. De plus, Port-Royal, bien que très agréable comme milieu de vie, se trouvait trop éloigné du fleuve Saint-Laurent, qui est la principale source d'approvisionnement en fourrures. C'est pourquoi il a été décidé d'établir la prochaine colonie au lieu où nous nous trouvons en ce moment. Tu connais le reste...

—Pas tout à fait. Te souviens-tu si le mal de la terre a fait des victimes à Port-Royal?

—Très peu. Quatre ou cinq, si je me souviens bien.

—Malgré vos festins en gibier et en vin?

—En fait, pas tous les hommes faisaient partie de *L'Ordre du bon temps*. Les colons des ordres inférieurs en étaient exclus.

—Ah oui? Et pourquoi?

—Je ne sais pas. C'était comme ça depuis toujours.

—Laisse-moi deviner... Ceux qui sont décédés du scorbut faisaient partie de ces ordres inférieurs?

Champlain réfléchit quelques secondes avant de confirmer :

—Oui, c'est bien le cas. Je ne m'étais pas arrêté à ça. Mais oui, aucun doute.

—Pourtant, ils mangeaient aussi de la viande, je suppose?

—En effet, mais ils n'étaient pas invités à notre table.

—Et à Sainte-Croix, te souviens-tu si les morts faisaient partie des ordres inférieurs?

—Oui, répondit Champlain, aucun doute. Je m'en souviens parce que nous en avons discuté à l'époque.

—Et en étiez-vous arrivés à une quelconque conclusion ?

—À deux conclusions, en fait. Les nobles croyaient que leurs origines élevées les protégeaient de ce type de maladie.

—Ridicule ! Je peux te confirmer que le sang des nobles n'est pas plus bleu que le mien.

—Je suis bien d'accord avec toi là-dessus, poursuivit Champlain en souriant légèrement. C'est pourquoi je prétendais, tout comme je l'ai fait aujourd'hui, que les hommes moins actifs ou plus paresseux sont ceux qui sont touchés par la maladie.

—Ça peut peut-être jouer. Mais je pense avoir trouvé une autre explication.

—J'ai bien hâte de l'entendre.

—Savais-tu que les dirigeants des expéditions du siècle dernier... je parle, entre autres, de Cartier, du sieur Roberval, et de leurs principaux lieutenants... n'ont pas été atteints du scorbut ou du mal de la terre, comme tu dis ?

—Je ne le savais pas, mais j'ai bien hâte de savoir où tu veux en venir !

—À ceci... Tous ces hommes non touchés par le scorbut, c'est-à-dire toi, bien sûr, mais aussi Cartier, Roberval, Dugua de Mons, Dupont-Gravé, le Seigneur de Poutrincourt, le sieur d'Orville, ainsi que les principaux lieutenants, buviez régulièrement du vin, alors que les colons d'un niveau inférieur devaient se contenter d'eau ou de mauvais cidre. Pour le reste, dirigeants ou simples colons mangeaient sensiblement la même chose, en plus de partager les mêmes activités et les mêmes lieux de vie. À l'île Sainte-Croix, je suis convaincu que le vin fortifié n'était pas pour les hommes des ordres inférieurs.

Champlain approuva de la tête, puis entreprit de caresser longuement sa barbe avant de répondre avec un enthousiasme qui réjouit son interlocuteur :

—Par le Seigneur-Dieu Tout-puissant, tu as bien raison ! De plus, cet hiver même, outre moi-même, les seuls qui ont été épargnés sont mes deux compagnons de chasse qui partagent régulièrement ma table et mon vin, ainsi que ce damné Larose qui apparemment, s'est protégé du mal de la terre pour au moins les dix hivers à venir. Ah, il y a aussi...

Champlain s'arrêta, en laissant à Guillaume le soin de compléter sa pensée.

— Il y a aussi Tekarata. Mais dans son cas, sa bonne condition peut s'expliquer par son jeune âge ou peut-être même par ses origines.

— En effet. Et alors, que suggères-tu pour la suite ?

— Mon pauvre Samuel, j'ai bien peur que tu doives partager ton vin avec les survivants.

— Avec joie, si ça peut les sauver.

— Sache toutefois que je n'émetts qu'une hypothèse. Je ne peux te garantir des résultats.

— Je sais, mais qu'avons-nous à perdre, hormis que mes soupers seront encore moins agréables pour les semaines à venir ?

— Tu n'y es pas obligé. Selon mes calculs, chaque homme aura droit à un quart de bouteille par jour. J'espère que ça sera suffisant pour enrayer le scorbut. Mais je comprendrais que tu veuilles t'en tenir à ta demi-bouteille.

— Un quart me convient très bien. Je ne veux aucun traitement de faveur.

15 mars 1609, Quebecq.

— Bonnerme aura finalement eu raison. Il y a maintenant plus d'occupants dans le charnier que dans toute l'Habitation.

Guillaume avait échappé cette remarque en discutant avec Champlain après avoir descendu une fois de plus la sinistre côte de la montagne.

— C'est terrible. Six autres victimes de ce maudit mal de la terre...

— J'aurais tellement aimé que le vin sauve la vie de tous les colons.

— Arrête ça, Guillaume. Tu sais très bien que ces hommes étaient déjà très malades lorsque ton idée a été mise en pratique. Et n'oublie pas que deux d'entre eux, Louis Brunet et Luc Lachance, ont choisi de ne pas boire de vin pour des motifs religieux.

— Ce pauvre Lachance a fort probablement été tué par ses croyances d'une autre époque. Ceci dit, je n'aurais jamais cru m'enrayer de lui et de ses imprécations.

—En effet, chaque homme a ses bons côtés que nous ne reconnaissons souvent qu'après sa mort... Quoi qu'il en soit, s'il était malheureusement trop tard pour ces six hommes, les autres ont été soulagés par la consommation de vin. Toi le premier, d'ailleurs.

—Oui, il est clair que boire du vin peut prévenir le scorbut ou en ralentir de beaucoup la progression, mais sans le soigner. C'est là ma grande déception.

—Dis-toi plutôt que ces hommes et la colonie te doivent beaucoup.

—Merci pour tes bons mots, mais je me dis surtout que nous sommes engagés dans une terrible lutte contre le temps. Selon tes dires, l'hiver peut durer encore un mois. Combien d'entre nous y survivront ?

—J'ai bon espoir. Comme nous ne sommes plus que neuf, chacun aura dorénavant droit à un tiers de bouteille de vin plutôt qu'à seulement un quart.

—Est-ce que ce sera suffisant pour éviter d'autres décès d'ici au printemps ?

Guillaume fit une pause, le temps de se livrer à de mystérieux calculs avant de répondre laconiquement à sa propre question :

—Je ne crois pas. Nous devons trouver une autre solution.

—Peut-être, mais laquelle ? Comme nos chasses ne donnent toujours pas de résultats, je ne sais pas ce que nous pourrions faire de plus.

—Je crois le savoir.

—Ah oui ? Quoi donc ?

—Je préfère ne pas en parler pour l'instant, mais tu le sauras bientôt.

—Toi et tes mystères...

—Bonne journée, lança Guillaume en esquissant un sourire impénétrable. Espérons qu'elle se poursuivra mieux que de la façon dont elle a débuté... avec ces autres cadavres confiés au charnier.

—Espérons-le.

Comme son visiteur allait passer la porte de son logis, Champlain le retint.

—Guillaume, j'ignore pourquoi, mais j'ai un mauvais pressentiment. Sois prudent, je t'en prie, j'ai besoin de toi. La colonie a besoin de toi.

Guillaume le salua à nouveau de la tête et sortit, sans avoir réussi à se départir de son air perplexe.

De retour au magasin, il se munit de papier et d'une plume, et alla s'asseoir à la table. Il y écrivit pendant une bonne demi-heure, en choisissant avec précaution chaque mot. Satisfait, il se leva en laissant ses écrits bien en vue sur la table. Après quoi, il se rendit à la porte de la pièce occupée par Tekarata pour lui souhaiter une bonne journée, comme il en avait pris l'habitude, puis sortit du magasin.

Il faisait une journée magnifique, promesse réconfortante d'un éventuel retour de la belle saison. Mais Guillaume avait conscience qu'il ne pouvait plus se permettre d'attendre. Il se rendit donc dans la partie de la forêt la plus riche en conifères. Après de multiples hésitations, il s'arrêta devant un superbe cèdre blanc. Comme il allait s'emparer de la hachette pendue à sa ceinture, il sursauta en entendant une voix juvénile lui faire cette surprenante recommandation :

— Choisis plutôt pin blanc.

Il se retourna vivement en échappant un cri de totale stupéfaction.

— Tekarata !

La petite Iroquoise s'étant contentée de lui servir son plus beau sourire, il s'exclama :

— Tekarata, tu parles français !

L'enfant atténua son sourire, qu'elle troqua contre un air à la fois narquois et faussement irrité.

— Eh oui, je parle français, langue pas difficile à apprendre. Mon clan a eu pêcheur français prisonnier voilà plusieurs années. Lui devenu membre du clan et a appris français à père, qui l'a appris à moi.

— Mais c'est extraordinaire ! Donc tout ce temps, tu faisais comme si tu ne comprenais pas notre langue alors que...

— Pourquoi parler ? Écouter est toujours utile, parler est souvent nuisible, disait père.

— Ton père était un sage. Je suis désolé pour ce qui lui est arrivé, Tekarata.

— Pas Tekarata, pas mon nom.

— Quoi ? Tu ne t'appelles pas Tekarata ?

—Non, vous, Français, stupides, parfois. *Tekarata* veut dire *cours*. Pourquoi père aurait crié prénom quand nous attaqués par Montagnais ? Il a dit : *Cours, sauve-toi*.

Guillaume ne put réprimer un sourire.

—Tu as raison, approuva-t-il, c'était stupide d'en venir à cette conclusion. Alors, comment t'appelles-tu ?

—Katsitsanoron ; en français veut dire *fleur précieuse*.

—Fleur précieuse... c'est très beau. Mais Kat... si... sit...sa... noron... Ouf ! Pas facile à prononcer ! Puis-je continuer à t'appeler Tekarata ?

—Non ! Nom est Katsitsanoron. C'est nom que père a donné, car mère morte à ma naissance.

—Je comprends, mais puis-je t'appeler Fleur précieuse ?

—Non !

—Ou peut-être Kat, tout simplement ?

—Non ! Nom à toi est Guillaume. Toi aimer se faire appeler Gu ou Gugu ?

—Non ! Bien sûr que non ! Alors d'accord, je vais m'habituer à ton prénom. Mais que fais-tu ici Kat... sit... sanoron ?

La jeune fille sourit à nouveau en sortant d'une poche de sa veste l'écrit laissé sur la table par Guillaume.

—Katsitsanoron parle français et lit français aussi.

Et elle se mit effectivement à lire de la voix à la fois douce et énergique qu'ont les adolescentes sur le point de devenir femmes :

Cher Samuel, comme je te l'ai laissé entendre, je crains fort que la protection partielle offerte par le vin ne permette pas aux survivants de se rendre au printemps. Tu sais aussi que Bonnerme s'était prêté à une expérience, malheureusement fatale, visant à découvrir lequel de ces quatre conifères, l'if, le sapin baumier, le cèdre blanc ou le pin blanc, constituait le fameux annedda, l'arbre de vie capable de guérir le mal de la terre. Je me retrouve aujourd'hui dans la même position que Bonnerme le mois dernier, et j'en suis venu à la même conclusion que lui. À mon tour, je vais tenter de me soigner avec l'écorce et les aiguilles d'un des trois conifères restants, puisque l'if n'a réussi qu'à précipiter le décès de Bonnerme. J'ai choisi le cèdre blanc, confiant mon destin au hasard ou peut-être, du moins je l'espère, à une quelconque intervention divine. Je crois avoir peu de possibilités de subir

le même sort que Bonnerme, car les conifères ne sont sûrement pas tous toxiques. Mais si ça devait s'avérer être le cas, tu sauras que soit le pin blanc, soit le sapin baumier peut guérir le mal de la terre. Cette situation te forcerait bien sûr à prendre de difficiles décisions pour la suite, mais connaissant ton intelligence et ton bon jugement, je sais que tu trouveras une solution à ce cruel dilemme. Voilà... J'espère avoir l'occasion de partager à nouveau ton vin et ton grand rêve pour la Nouvelle-France au cours des prochaines semaines. Mais permets-moi dès maintenant de t'exprimer toute mon admiration et toute mon amitié. Ton ami, Guillaume. P.S. Si par malheur il m'arrivait le pire, je sais que tu prendras le plus grand soin de Tekarata.

—Pas certaine d'avoir tout compris, conclut Katsitsanoron, mais je te dis : *Prends le pin blanc.*

Et elle se mit à déchirer le papier avec une application remarquable.

—Eh, non ! Ne fais pas ça ! hurla Guillaume.

Mais Katsitsanoron avait déjà remis les bouts de papier aux caprices du vent.

—Prends le pin et ton ami pas besoin de lire message.

—Tu en es certaine ?

—Oui, pourquoi moi pas malade, tu penses ? Pendant que toi absent, moi aller souvent en forêt. Je peux aller montrer les pins blancs entaillés par moi. Et si pas confiance, je peux boire remède avant toi.

—Je te crois, je n'ai aucune raison de douter de toi. Mais une dernière chose... Pourquoi ne pas m'avoir parlé du pin blanc avant ? Tu aurais pu sauver Bonnerme et d'autres colons.

—Et pourquoi ? Je n'aimais pas Bonnerme et les Français amis de nos ennemis Montagnais qui ont tué père. Mais j'ai vu que toi, bon, quand tu m'as sauvée du méchant homme. Ton ami Champlain bon aussi avec Montagnais, ennemis à nous, mais Champlain bon quand même.

—Je comprends. Merci, Kat... sit.. sanoron. Toi, bonne aussi. Alors, allons-y pour le pin blanc !

Guillaume préleva une mince tranche d'écorce et quelques rameaux d'aiguilles. Puis, sans même sans rendre compte, il posa son bras droit sur l'épaule chétive de Katsitsanoron, tandis que les deux se mettaient en marche vers l'Habitation.

—Dis-moi, c'est bon au goût ? interrogea-t-il d'un ton enjoué.

La jeune fille releva la tête vers lui pour mieux exprimer son avis, en l'accompagnant d'une grimace.

—Yeurk !

Guillaume sourit, et pour la première fois de sa vie, il regretta de ne pas avoir d'enfant. Le bras sur l'épaule de l'Iroquoise se fit encore plus protecteur...

26 avril 1609, Quebecq.

—Jamais de toute ma vie je n'ai mangé un mets si raffiné et si délicieux.

—Tu as bien raison, mon ami potard. La prochaine fois que je serai invité à un souper au Louvre, j'expliquerai à ces nobles snobinards ce qu'est un vrai festin.

Champlain promena un regard chargé de gratitude sur les convives réunis autour d'une table montée à la va-vite devant l'Habitation. À part lui et Katsitsanoron, ils n'étaient que huit à avoir survécu à ce terrible hiver 1609.

—Mes amis, levons nos verres pour remercier la Providence et surtout, notre ami Maikan pour ce repas digne des rois !

Neuf verres de vin, ainsi que des cris de joie et de reconnaissance s'élevèrent vers le ciel.

Deux jours auparavant, le Montagnais Maikan était revenu de sa désespérée expédition de chasse, qui s'était heureusement avérée fort fructueuse. Aussitôt les membres de son clan installés dans leur nouveau campement, le chef s'était précipité à l'Habitation afin de remercier les Français pour l'aide inestimable apportée aux siens lors des pires moments de l'hiver.

Les colons mordaient donc à pleines dents dans la viande d'original fumée dont le Montagnais leur avait fait cadeau. Mais le délicieux gibier n'était que le prélude de ce festin inoubliable. En effet, dans l'après-midi, Maikan avait entraîné ses nouveaux amis sur le fleuve pour leur enseigner l'art de pêcher les bancs d'aloses qui venaient d'entreprendre leur long pèlerinage annuel de reproduction.

Le Montagnais et les Français étaient donc attablés à l'extérieur de l'Habitation pour jouir du soleil et de la chair de ces poissons, mais surtout, raffinement suprême, de leurs œufs qui, une fois mélangés à un peu de gras d'original, ravissaient les palais les plus délicats. Pour compléter à merveille ces agapes, Maikan avait même cueilli et cuisiné des plantes comestibles, dont une affichait une ressemblance frappante avec une tête de violon.

— Ahhh, Guillaume, je ne suis pas près d'oublier cette journée du 26 avril ! laissa entendre une fois de plus Champlain.

— Et moi donc !

— Mais, dis-moi, crois-tu que Katsitsanoron va se joindre à nous ?

— Non, n'y compte pas.

— Que fait-elle de ses journées ?

— Elle lit.

— Ah oui ? Et qu'est-ce qu'elle lit ?

— Elle n'a guère le choix, je n'ai que la Bible comme livre. Elle lit surtout pour améliorer son français, qui est déjà excellent, d'ailleurs. D'autant plus que nous avons souvent de longues conversations très agréables. Bientôt, son français sera aussi bon que le mien. Dire que moi je réussis à peine à dire quelques mots en iroquois ; ce qui la fait bien rire !

— Elle est très intelligente. J'aurais beaucoup aimé qu'elle soit là.

— Moi aussi, mais outre son penchant pour la solitude, la présence d'un Montagnais, même si c'est la meilleure personne au monde, l'incommode sûrement. Et surtout, elle ne peut pas supporter la vue de Larose. Peut-on la blâmer après ce qu'il a tenté de lui faire ?

— Oui, celui-là demeure un réel problème, même si je n'ai rien eu à lui reprocher depuis ce triste événement.

Champlain référait toujours pudiquement à la tentative d'agression en qualifiant celle-ci de *triste événement*, ce qui n'était pas sans irriter Guillaume.

— Ce triste événement était en réalité un crime grave, rectifia-t-il. J'espère que Larose sera puni comme il le mérite.

— N'en doute pas. Il sera retourné en France par le premier bateau avec mes très sévères recommandations.

— Je l'espère... Nous devons tellement à Kat... sit... sanoron.

— J'en suis conscient. C'est grâce à elle et à toi-même si nous sommes encore vivants et pouvons savourer ce délicieux repas. J'en ferai une importante mention dans mon prochain récit de voyage.

— N'en fais rien, je t'en prie.

— Ah non ? Et pourquoi ça ?

Guillaume, mal à l'aise, examina longuement son verre de vin, comme si une mouche y était tombée, avant de se décider à répondre :

— Écoute, je sais que la publication de tes récits de voyage sert entre autres à attirer des investissements pour la colonie. Parler de moi ferait ressortir publiquement la vieille histoire de mon père qui a été pendu pour le meurtre d'un garde du roi. Ça ne pourrait que nuire à tes projets. Et puis, il y a...

Le potard s'arrêta, préférant ne pas expliquer la vraie raison de sa discrétion. Champlain acquiesça aussitôt à son souhait.

— Je comprends... Mes récits ne mentionneront pas ton nom ni celui de Katsitsanoron, ce qui ne m'empêchera pas de vous être éternellement reconnaissant.

« Le diable d'homme », se dit Guillaume. « Il doit connaître mon implication dans l'assassinat d'Henri III et mes démêlés avec le duc d'Épernon ». Mais il chassa aussitôt ces pensées malveillantes et leva son verre au moment présent.

— Allez, mon ami, buvons à la survie et à l'avenir de la colonie.

— L'avenir de la colonie, répéta laconiquement Champlain. J'espère que les générations futures n'oublieront jamais le sacrifice des hommes qui reposent dans le sinistre charnier du haut de la côte.

— Bien sûr qu'elles n'oublieront pas, le rassura Guillaume en retrouvant son entrain. Tiens, en tant que fondateur de cette colonie, tu peux bien lui choisir une devise ; je suggère donc : *Je n'oublie pas*.

— Excellente suggestion !

Chapitre IV

« Toute guerre est causée par la crainte de l'autre »

Logis de Champlain, Habitation de Quebecq, 27 juin 1609.

— Je ne te reconnais pas, Samuel. Pas plus tard que le mois dernier, lorsque nous évoquions les guerres de religion, tu m'avais pourtant lancé : *Toute guerre est causée par la crainte de l'autre*.

Le ton de Guillaume, sans être acrimonieux, était quand même teinté d'une amertume certaine. Aussi, Champlain prit tout son temps pour formuler une réponse apte à bien résumer sa pensée.

— Oui, j'ai bien dit cela. Je le croyais sincèrement et je le crois encore. Mais cette parole date d'avant le 7 juin. Ce qui était vrai et réalisable pour moi avant cette date ne l'est malheureusement plus aujourd'hui.

Guillaume savait que son interlocuteur faisait référence à la rencontre que les deux hommes avaient eue avec François Dupont-Gravé lors du retour de celui-ci à Tadoussac.

Le mois de mai s'était passé dans l'euphorie du beau temps retrouvé et des victuailles abondantes, mais aussi dans l'attente fébrile du premier navire en provenance de France.

Dans la première semaine de juin, des pêcheurs montagnais avaient souligné la présence d'un imposant navire dans le petit port de Tadoussac. Champlain, accompagné de quelques hommes, dont Guillaume, avait aussitôt sauté dans une barque pour descendre le fleuve.

Le 7 juin, Champlain retrouva avec plaisir François Dupont-Gravé, qui avait obtenu à nouveau le commandement du navire. Après de multiples salutations entrecoupées de taquineries, Dupont-Gravé passa aux choses sérieuses. Il annonça que Dugua de Mons avait réuni des capitaux pour fournir la colonie en vivres et pour y ajouter un effectif de seize hommes. De plus, un petit détachement de soldats arriverait bientôt afin de maintenir l'ordre dans la colonie. Champlain aurait souhaité recevoir plus de colons, mais il se montra quand même heureux, jusqu'à ce que Dupont-Gravé emprunte une expression grave en sortant une enveloppe de son pourpoint.

—Morbleu, Dupont-Gravé, lâcha Champlain, on dirait que tu viens de voir le fantôme de ta belle-mère !

Le visage de François s'assombrit davantage lorsqu'il remit l'enveloppe à son ami en lui expliquant :

—Dugua de Mons m'a chargé d'une lettre pour toi. Sans m'en dévoiler le contenu, il m'a fait savoir que tu n'allais pas aimer.

Champlain s'empara prestement de l'enveloppe, en fit sauter le cachet et se mit à lire la lettre. L'affaissement et la pâleur qui s'emparèrent de son visage ne laissèrent aucun doute : il n'en aimait vraiment pas le contenu.

—Comment est-ce possible ? se questionna-t-il tout haut.

—Quoi ? interrogea Dupont-Gravé.

—Dugua de Mons m'enlève le commandement de la colonie et m'ordonne de retourner en France à la fin de l'été.

—Allons donc, c'est ridicule ! explosa Dupont-Gravé, de toute évidence aussi éberlué que Champlain.

Guillaume tenta de sortir ce dernier de sa stupeur en faisant appel à son esprit pratique.

—Est-ce que Dugua de Mons t'explique les raisons de cette décision insensée ?

—Nullement. Peut-être que le retour en France des complices de Duval et la nouvelle d'un complot contre ma personne ont jeté des doutes sur ma capacité à gouverner la colonie.

—Je ne crois pas, réfuta Dupont-Gravé. Jamais Dugua de Mons n'a fait mention de ce complot devant moi. Peut-être a-t-il jugé que tu méritais un repos avant de te redonner ton titre de commandant l'an prochain.

—Peut-être, répliqua Champlain, mais ça fait beaucoup de *peut-être* et tu sais que je ne fonctionne pas avec des *peut-être*.

Il remit la lettre à Dupont-Gravé avant d'ajouter :

—Comme tu peux le constater, de Mons est très clair sur un point : je conserve mon plein commandement jusqu'à l'automne.

Dupont-Gravé parcourut rapidement la lettre avant de rétorquer :

—Oui, aucun doute là-dessus.

—Alors, Dupont-Gravé, mon ami, j'aimerais t'exposer mon projet pour les semaines à venir.

—Je t'écoute.

— Comme tu sais, il existe depuis des décennies un sérieux conflit entre nos alliés montagnais, hurons et algonquins d'un côté, et les Iroquois Agniers de l'autre.

— En effet.

— Ce conflit est très nuisible, non seulement à ces peuples autochtones, mais aussi à l'avenir de la colonie. J'avais envisagé d'y mettre fin par la diplomatie et les négociations, mais ces solutions demandent bien sûr beaucoup de temps. Alors que je ne dispose maintenant que de trois mois, quatre au maximum...

— Et alors, qu'entends-tu faire ? s'enquit Dupont-Gravé.

— Nous devons soutenir nos amis montagnais et leurs alliés en menant une attaque contre les Iroquois Agniers.

Champlain haussa la voix pour ramener l'esprit de Guillaume à leur discussion.

— Tu étais pourtant bien là, en ce 7 juin. Tu as bien entendu Dupont-Gravé approuver mon projet. Comme moi, il pense que nous devons attaquer les Agniers afin qu'ils cessent de s'en prendre à nos alliés.

Guillaume secoua la tête avant d'affirmer :

— Attaquer les Iroquois serait nous en faire de puissants ennemis pour très longtemps. Ils pourraient alors s'allier avec d'autres nations européennes comme les Anglais, les Hollandais ou les Espagnols. Il existe sûrement une autre solution.

— Je te répète que le peu de temps dont je dispose ne me laisse pas le choix. Je ne pense pas à une guerre de conquête, mais à un coup d'éclat susceptible d'impressionner assez les Agniers pour ramener la paix dans le nord de l'Amérique.

— Je comprends ton point de vue, mais je suis convaincu que tu as tort.

— Guillaume, riposta Champlain en laissant paraître des signes d'impatience, je t'ai écouté par respect pour toi, mais je ne te demande pas ton accord. De toute façon, il est trop tard. Des dizaines de guerriers montagnais, hurons et algonquins campent déjà autour de L'Habitation. Ils seront bientôt rejoints par d'autres Hurons et Algonquins de la Petite-Nation. En ajoutant une dizaine de soldats parmi ceux

qu'a emmenés Dupont-Gravé, nous serons plus de trois cents. Une telle force de frappe fera entendre raison aux Agniers, et tous pourront enfin vivre en paix.

— Je le souhaite, mais...

Guillaume fut interrompu par deux violents coups frappés à la porte du logis de Champlain. Ce dernier, visiblement soulagé d'échapper à la discussion en cours, se leva en expliquant :

— Excuse-moi, c'est sûrement Étienne Brûlé.

Le jeune Brûlé et Shikuan, son ami montagnais, étaient revenus de leur longue expédition hivernale en territoire montagnais le 14 mai. Visiblement, les deux n'avaient nullement souffert des affres de la mauvaise saison. Au contraire, Étienne Brûlé affichait une forme arrogante tout en vantant les mérites des chasseurs montagnais et les charmes de leurs filles. Comme tous les jeunes hommes, il croyait être le premier à découvrir l'exaltation de l'amour et du sexe.

Cette arrogance dont faisait preuve Brûlé irritait souvent Guillaume. Était-ce de l'irritation justifiée ou de la jalousie ? se demanda l'apothicaire. À plus de quarante ans, il devait bien admettre qu'il ne vivrait plus jamais une passion semblable à celle qu'il avait vécu avec Catherine ou encore, cette témérité juvénile qui l'avait entraîné à comploter pour assassiner un roi. L'insolent Brûlé semblait avoir lu dans ses pensées, puisqu'après avoir salué Champlain avec le plus grand des respects, il lança à l'intention de Guillaume :

— Est-ce que notre bon vieil apothicaire essaie encore de vous dissuader d'accomplir votre devoir ?

C'est le bon vieil apothicaire qui lui répondit :

— Sois prudent, Étienne, quelqu'un m'a déjà dit que la jeunesse n'excuse pas tout et crois-moi, il avait bien raison.

— La vigueur de la jeunesse fait beaucoup plus avancer les choses que la prudence de la vieillesse, rétorqua le jeune homme.

Sentant la tension s'installer entre ses deux visiteurs, Champlain fit diversion en demandant à Brûlé :

— Et puis, quoi de neuf ? Nos amis sont toujours satisfaits de leur séjour ?

Brûlé et Shikuan avaient hérité de la mission de servir de guides aux nombreux Montagnais, Hurons et Algonquins qui s'étaient rassemblés à Québec pour fêter leur alliance et préparer l'expédition guerrière contre les Agniers.

— Ils vont très bien, commandant, répondit Brûlé. Dupont-Gravé s'est joint à eux depuis peu et ils en sont très heureux. Je suis venu vous prévenir que les deux chefs de la Petite-Nation, Iroquet et Ochasteguin, viennent d'arriver.

— Ah oui ? Excellente nouvelle ! Ils acceptent donc de se joindre à la coalition ?

— Ils semblent plutôt bien disposés, en effet. Mais avant de joindre leurs effectifs aux nôtres, Shikuan croit qu'ils veulent s'assurer de la puissance de votre orenda.

— Mon orenda ? Qu'est-ce que c'est ça, mon orenda ?

— Vous ne connaissez pas ce terme ?

— Première fois que je l'entends.

— Je vois. Je vais essayer de vous l'expliquer. Mais c'est très difficile à décrire et encore plus à comprendre pour nous, Européens. Il semble que cette croyance vienne des Iroquois, mais elle a depuis été adoptée par les autres peuples autochtones. Ce terme sert à désigner, en quelque sorte, la force vitale qui réside non seulement dans les êtres humains, mais aussi dans les choses et les lieux. Ça correspond un peu à notre concept d'âme humaine, mais en beaucoup plus large et en beaucoup plus puissant. Si les chefs pensent que l'orenda d'une expédition guerrière, ou pire, celui de son chef, est négatif, ils hésiteront à participer à cette expédition.

— Tu parles d'une superstition !

— C'est justement l'erreur à ne pas commettre.

— Quoi ?

— Considérer cette croyance comme une superstition. Pour eux, l'orenda n'a rien à voir avec de la superstition ou de la peur, mais tout à voir avec la spiritualité. À chacun ses croyances... Tiens, pendant l'hiver, j'ai tenté d'expliquer la transsubstantiation à Shikuan. Je crois qu'il en rit encore. « Comment pouvez-vous croire que du vin peut se transformer en sang d'un homme mort depuis 1 600 ans ? » répétait-il sans cesse en se tapant les cuisses ?

— Tu as raison. Je m'efforce toujours de respecter les croyances des peuples autochtones. J'en ferai autant avec cet orenda.

Brûlé gratifia Champlain d'un sourire, se recoiffa de son spectaculaire chapeau à plumes et annonça du ton persifleur dont lui seul était capable :

—Très bien, commandant, merci beaucoup. Maintenant, si vous permettez, je vais aller rejoindre mes belles petites sauvagesses qui nous attendent sûrement avec impatience, moi et mon joli chapeau dont elles raffolent.

—Attends, Étienne, et écoute-moi bien, le retint Champlain. Je parlais de respect, tout à l'heure, et cela vaut encore plus pour toi. Ne t'avise pas à manquer de respect aux jeunes montagnaises et à leurs parents. Ça pourrait te coûter très cher.

Le jeune homme ne se laissa pas démonter. Tout au plus, il feignit d'adopter un air plus sérieux lorsqu'il répliqua :

—D'accord, commandant, j'y veillerai.

—Autre chose... Dans les faits, que puis-je faire pour démontrer mon orenda aux chefs ?

—Aujourd'hui, et toujours selon Shikuan, comme c'est une journée de fête, vous devrez chanter plus fort et mieux qu'eux, danser plus longtemps, boire et manger plus que leurs meilleurs guerriers.

—Ah oui ? Alors, ils verront que Dupont-Gravé et moi jouissons de solides orendas. Tu peux disposer, je vais rejoindre nos amis.

Tout le reste de l'après-midi, Champlain, bien secondé en cela par Dupont-Gravé, fit une remarquable démonstration de l'orenda des chefs français. Guillaume avait entendu parler de la coutume qu'avaient les peuples autochtones de festoyer pendant des jours avant de partir en guerre contre leurs ennemis. Mais tous les Français furent éblouis en constatant le sérieux avec lequel leurs alliés se livraient à leurs danses rituelles et à leurs agapes. Pour ces gens proches de la nature, rien ne devait être laissé au hasard ; tout devait avoir un sens et une raison d'être, même leurs fêtes.

Toutefois, Guillaume n'éprouvait aucun besoin d'affirmer son orenda et de se mêler aux fêtards. Malgré ses efforts, il ne réussissait pas à chasser totalement de son esprit deux vagues inquiétudes. La première, la plus importante, concernait Katsitsanoron. Sauf pour satisfaire ses besoins fondamentaux, elle n'était pas sortie de sa chambre depuis trois jours. Avec raison, elle était très perturbée à l'idée que tous ces guerriers étaient rassemblés à l'Habitation dans le seul but de se préparer à attaquer les siens.

D'autre part, le comportement hâbleur et insouciant de Brûlé le tracassait presque autant que les états d'âme de sa protégée. En dépit de l'avertissement de Champlain, le jeune homme profitait des danses rituelles pour tournoyer autour des jolies Montagnaises, allant même, parfois, jusqu'à effleurer leur visage d'un baiser ou leur corps de touchers non équivoques. Entre deux danses, il se servait de son chapeau pour effectuer toutes sortes de tours de passe-passe galants qui amusaient fort les jeunes filles, mais déplaisaient beaucoup à leurs parents. Plusieurs guerriers jetaient d'ailleurs des regards de plus en plus sombres en direction du jeune blanc-bec.

Vers le début de la soirée, les fêtards commencèrent à ralentir le rythme. Les pieds des danseurs devinrent moins agiles et les voix des chanteurs, plus éraillées. Même Champlain et Dupont-Gravé s'étaient accordé une pause pour rejoindre Guillaume qui se tenait un peu à l'écart de la fête.

C'est alors que Shikuan s'approcha furtivement d'Étienne. Guillaume supposa que le Montagnais voulait prévenir son ami de se faire plus discret dans ses approches amoureuses, mais Brûlé, après avoir écouté avec soin les propos de Shikuan, se dirigea tout droit vers Champlain.

— Commandant, lui dit-il, Shikuan pense que même si la fête se déroule plutôt bien, vous devriez faire un coup d'éclat pour bien marquer les esprits de nos invités avec votre orenda.

— Écoute, mon jeune, riposta Champlain qui peinait à reprendre son souffle, j'ai davantage chanté, dansé et bu que lors de ma folle jeunesse à Brouage, et je vais bientôt avoir quarante ans... Alors, ne me demande pas d'en faire plus.

Il fronça les sourcils et conclut :

— Et toi aussi, d'ailleurs, je te recommande d'en faire moins.

— Je comprends, commandant, mais ce que Shikuan recommande, c'est que vous tiriez de l'arquebuse pour bien convaincre nos alliés de votre orenda.

— Ça, c'est une excellente idée ! s'exclama Champlain.

Il fit signe à un soldat qui se trouvait tout près, afin qu'il lui tende son arquebuse. Il s'empara de l'arme, puis, avec un grand sourire éclairant son visage devenu pourpre, il y alla d'un geste très vif pour s'emparer du chapeau de Brûlé. Celui-ci voulut protester, mais Dupont-Gravé lui posa une main ferme sur le bras en lui ordonnant :

—Pas un mot. Champlain a tous les droits sur la colonie, même sur ton chapeau.

Le commandant marcha d'un pas décidé jusqu'à un tuteur en bois auquel semblait s'accrocher désespérément un chétif plant de tomate. Il y planta le chapeau et revint aussitôt occuper sa place entre Guillaume et Dupont-Gravé. Après une courte discussion avec le soldat pour s'assurer du bon fonctionnement de l'arme, il souleva cette dernière, visa avec une grande application, comme s'il pointait un redoutable ennemi, puis fit finalement feu.

Le chapeau fut pulvérisé, sous les cris de joie mêlés d'étonnement des guerriers autochtones. Mais un cri s'éleva au-dessus de tous les autres : un *Nonnnnnn* ! qui exprimait la consternation totale d'Étienne Brûlé. Malgré le profond désespoir de ce dernier, la fête se termina dans l'euphorie et la bonne humeur générale. En quelques secondes, grâce à ce seul coup, Champlain avait démontré à la fois son orenda et son profond respect pour ses alliés, tout en servant une bonne leçon d'humilité à un jeune prétentieux qui en avait bien besoin.

Bien que toujours opposé à cette expédition en Iroquoisie, Guillaume se laissa tenter par le doute. « Si un homme, sur terre, peut ramener la paix en faisant la guerre, c'est bien Champlain », songea-t-il.

Le lendemain matin, le potard se félicita d'avoir fait pousser de la menthe poivrée lors de l'été 1608. Il en fit de la tisane pour calmer les estomacs des fêtards et sortit pour aller en porter une bonne bolée à Champlain. Ce dernier était levé depuis un bon moment déjà, puisqu'il en était à ses derniers préparatifs en vue de l'expédition.

—Tiens, bois ça à petites gorgées, lui recommanda Guillaume après l'avoir salué.

—Merci, ce sera avec plaisir si tu crois que cette boisson peut soulager quelque peu mon estomac en feu et mon mal de tête. La jeunesse me quitte peu à peu, je dois bien l'admettre.

—Avec un orenda comme le tien, tu vivras au moins jusqu'à cent ans.

—Pas certain de ça, mais je suis content d'avoir pu rassurer nos amis sur la puissance de mon orenda, même si je l'ai fait au détriment de ma santé.

—Je crois que ton coup d'arquebuse les a plus impressionnés que tes talents en danse et en chant, ou que tes capacités de buveur. Mais...

Guillaume s'arrêta pour laisser le temps à son ami d'apaiser le feu dans son estomac avec quelques courtes lampées de tisane.

—Ce n'est pas mauvais, convint Champlain. Je me sens déjà mieux. Alors, vas-y et dis-moi ce que signifie ce *mais*.

—Il est vrai que les arquebuses devraient te permettre de l'emporter contre les Iroquois, mais... cette fois-ci, seulement.

—Et alors ?

—Alors, les Iroquois trouveront bien le moyen d'avoir eux aussi accès aux armes à feu, grâce à des alliances avec d'autres nations européennes. Je crains fort que plutôt que de mettre un terme à la guerre entre les peuples autochtones d'Amérique, cette expédition ne la fasse passer à une autre étape, plus moderne, si on peut dire, mais sûrement plus meurtrière. Il n'est pas trop tard, Samuel. Tous ces hommes, à l'extérieur, qui s'abreuvent de ma tisane, sont sûrement d'humeur moins guerrière qu'hier. Tu peux encore annuler cette expédition.

Champlain sembla en avoir oublié ses problèmes d'estomac, puisqu'il déposa la tisane sur sa table avant de répondre d'un ton agacé :

—Tu es un homme intelligent, Guillaume, et tu apportes d'excellents points ; en théorie, du moins. Mais moi, je suis d'abord un homme pratique et d'action. Je ne connais pas le futur, juste mon devoir immédiat, et en ce moment précis, mon devoir me commande d'appuyer nos alliés en allant combattre les Iroquois. Alors, s'il te plaît, va te préparer ; l'expédition va partir dans une demi-heure.

La mort dans l'âme, Guillaume obéit et retourna au magasin. Il emballa quelques vêtements à la va-vite, veillant plutôt à bien apporter tous les pots et tout le matériel nécessaire pour soigner les blessés qui risquaient de se présenter à lui, dont ceux, bien sûr, qui seraient atteints par une flèche. Une fois son bagage prêt, il alla frapper à la porte de sa jeune protégée, dont il avait enfin appris à prononcer le prénom sans trop l'écorcher.

—Katsitsanoron, je vais partir. Je sais ce que tu penses de cette expédition et je te comprends. Mais je n'ai pas le choix, je dois en être. Alors, permets-moi de te faire mes adieux de façon convenable.

Devant l'absence de réponse, Guillaume indiqua :

— Champlain a laissé des soldats pour protéger la colonie pendant son absence et il a ordonné à leur chef, Marez, de veiller sur ta sécurité. Tu n'as rien à craindre.

Toujours pas de réponse. Guillaume voulut insister en élevant la voix, mais se ravisa. Il ne pouvait que comprendre le désarroi de l'Iroquoise, qui n'ignorait rien des puissantes forces qui allaient bientôt attaquer les siens. Il se contenta donc de conclure en disant :

— Bon, je pars. Sois prudente.

Il vint près d'ajouter : « N'aie pas peur, je prendrai toujours soin de toi, car je t'aime comme si tu étais ma fille ».

Mais il ramassa plutôt son fourbi et alla rejoindre Champlain qui marchait d'un pas allègre vers sa barque de commandement dans laquelle prenaient déjà place le pilote, deux soldats, ainsi que Shikuan et Étienne. Guillaume et Champlain y montèrent à leur tour, sous les cris enthousiastes de plus de trois cents guerriers répartis dans une centaine de canots. Dans une autre barque s'entassaient tant bien que mal une dizaine de soldats en armes.

Guillaume esquissa un sourire en constatant le fossé abyssal entre les deux groupes de combattants. D'un côté, les soldats français, embarqués sur de grandes barques et portant avec arrogance casque, armure et lourdes armes, et de l'autre, juste devant eux, les guerriers autochtones, qui presque nus, exposaient leurs puissants muscles aux rayons du soleil en ramant doucement pour faire avancer leurs légers canots d'écorce. Deux civilisations totalement différentes.

Une collaboration réelle pouvait-elle s'installer entre les représentants de ces deux mondes que tout opposait ? Guillaume en doutait fortement. Il avait trop vu d'hommes s'entretuer sous le fallacieux prétexte que certains d'entre eux croyaient aux bienfaits de l'eucharistie alors que d'autres les réfutaient.

En attendant la confirmation ou la négation de ses doutes, il se concentra à jouir de la beauté et de la générosité de la nature sauvage dans laquelle il était littéralement immergé. On aurait dit que la nature déployait tous ses charmes pour se faire pardonner l'extrême désolation qu'elle avait imposée aux humains pendant les longs mois d'hiver.

Les premières journées de l'expédition se déroulèrent donc dans l'allégresse et dans une confiance absolue en la victoire. Le jour, les embarcations avançaient doucement au son des chants des rameurs,

tandis que le soir, les guerriers autochtones déployaient leur imposant savoir sur la vie en forêt en montant une cinquantaine de tentes en quelques minutes, puis en préparant un savoureux repas à base de gibier et de poissons fraîchement pêchés. Les Français se délectaient en manifestant leur entière satisfaction.

Cette ambiance quasi idyllique était bien sûr trop belle pour durer. Tout bascula dès que la petite flotte quitta le fleuve pour entreprendre la navigation sur la rivière dite des Iroquois, porte d'entrée de l'Iroquoisie, à une soixantaine de lieues de Québec. Le nom même de ce cours d'eau, pourtant calme et paisible, était chargé de menaces. Les épaules des rameurs s'affaissèrent ; leurs bras commencèrent à faiblir face à la vélocité des courants, ce qui fit que leurs chants harmonieux furent remplacés par des cris de frustration et d'accablement. « Ils ressentent l'orenda de l'Iroquoisie », expliqua Shikuan, en réponse au regard interrogateur de Champlain.

Le soir, autour du feu, les guerriers expérimentés ne pavoisaient plus sur leurs exploits passés, mais racontaient plutôt ceux des redoutables guerriers Agniers, en insistant sur la férocité dont ils accusaient ces derniers. Même la nuit, des murmures emplissaient les tentes de rumeurs sur les sanglants combats emportés par les Agniers.

Le troisième jour de navigation sur la rivière des Iroquois fut particulièrement éprouvant pour les rameurs autochtones. Devant affronter des contre-courants particulièrement puissants, leurs petites embarcations avançaient à grand-peine, non sans provoquer les cris de colère des soldats français dont les barques, munies de voiles, progressaient en se moquant des humeurs de la rivière. Plus personne n'avait envie de chanter. Bientôt, des insultes furent échangées entre les deux groupes.

Ce soir-là, le souper fut vite englouti dans un climat chargé sinon de haine, du moins d'évidente animosité. Sitôt la vaisselle et autres accessoires du repas rangés, tous les hommes allaient gagner leur tente lorsqu'un son, une sorte de lamentation, plutôt, se propagea entre les arbres ; bientôt ce bruit inusité domina l'immensité de la forêt de sa singulière puissance :

Vroummmm Vroummmmmm

Tous, Montagnais, Hurons, Algonquins et Français restèrent figés sur place, pétrifiés par ce son qui donnait l'impression de sortir des profondeurs de la vallée de Josaphat. Tous les Français se signèrent,

pendant que les Autochtones s'interpellaient les uns les autres en interrogeant leurs sorciers sur la signification de ce bruit.

Champlain et Guillaume, ne sachant quoi faire ni quoi dire, tendirent l'oreille pour comprendre le sens des paroles que s'échangeaient frénétiquement leurs alliés. Ils comprirent un mot qui revenait sans cesse : *wendigo*. Répondant au regard inquiet de Champlain, Shikuan expliqua :

— Selon nos croyances, un wendigo est une sorte d'être surnaturel qui rôde dans la forêt pour tuer et manger des humains.

À voir l'expression tendue qui se lisait sur les visages des Autochtones, Champlain comprit que l'évocation de ce wendigo n'améliorerait certes pas l'orenda de l'expédition...

Le lendemain matin, constatant que les rameurs autochtones semblaient s'abandonner à des doutes de plus en plus insistants, Champlain interrogea Shikuan.

— Et si je les haranguais pour les convaincre que l'origine de ce bruit n'avait rien de spirituel ou de surnaturel ? Car je suis convaincu qu'il provenait d'Iroquois qui ont eu recours à un quelconque instrument dans le but de troubler nos esprits.

Plutôt que de répondre, Shikuan se réfugia dans un mystérieux mutisme, tout en fixant Étienne. Champlain se tourna donc vers ce dernier pour lui demander :

— Qu'est-ce qu'il a ? Ai-je dit quelque chose qui l'aurait choqué ?

— Pas vraiment, répondit Brûlé, c'est juste que comme ses frères, il croit que ce sont bien les arbres de la forêt qui par ce bruit, ont voulu nous transmettre un message.

Champlain eut un geste de la tête pour manifester son impuissante compréhension, avant de fermer les yeux et de se réfugier à son tour dans le silence. « Il prie », se dit Guillaume en se demandant si ses prières s'adressaient au Dieu des chrétiens ou à cet orenda qui troublait tant ses alliés.

Le reste de la journée se déroula dans un climat équivoque, rempli à la fois de doutes et d'espérance. Le moindre courant favorable semblait redonner confiance aux guerriers, alors que le moindre nuage

assombrissait leur humeur. Tous les regards scrutaient constamment la forêt, sans y apercevoir aucun signe d'une présence ennemie. Mais jamais une absence si totale ne fut aussi omniprésente qu'en cette journée de juillet 1609, sur la rivière des Iroquois.

Le soir venu, tous soupèrent rapidement dans un silence tourmenté, à peine troublé par le bruit des ustensiles et le chant des oiseaux. Soudain, sitôt le soleil couché, un son, différent de celui de la veille, mais encore plus puissant et ténébreux, retentit.

Broummmmmm Broummmmmm

Puis, alors qu'ils se précipitaient vers les tentes, tous purent voir une boule de feu illuminer le ciel avant de plonger dans la rivière...

Guillaume, Champlain, Étienne et trois soldats se retrouvèrent seuls pour faire disparaître les traces du repas. Le commandant s'approcha de son ami à qui il demanda :

— Qu'en penses-tu ?

— Je pense que si les arbres pouvaient parler, ce ne serait sûrement pas sur ce ton. Et puis, cette boule de feu m'a semblé être propulsée par une flèche.

— Et alors ?

— Je crois comme toi, poursuivit Guillaume, que ces manifestations sont le fait d'humains, probablement d'éclaireurs iroquois, ou peut-être même d'un de nos hommes. Hier soir, quand ce bruit bizarre a retenti, je n'ai pas vu Shikuan au campement. Mais ce soir, je...

— Allons donc, le potard ! n'hésita pas à l'interrompre Étienne. Shikuan nous est tout dévoué et ce soir, tu ne peux nier qu'il était bien parmi nous quand ce son s'est à nouveau fait entendre.

— J'allais le dire avant que tu ne me coupes la parole, sale gamin gâté. Je n'accuse pas Shikuan, mais je pense qu'il ne faut pas ignorer la possibilité que des membres de l'expédition tentent de la saboter.

— Je réponds de Shikuan sans hésitation, rétorqua Étienne. De toute façon, inutile de chercher des coupables, le mal est fait.

— Que veux-tu dire ? questionna Champlain.

— Désolé, commandant, mais je suis convaincu que, dès le lever du soleil, nos alliés viendront vous signifier leur intention de retourner chez eux et d'abandonner l'expédition guerrière.

— Pour une fois, répliqua Guillaume en approuvant de la tête, je suis d'accord avec le gamin. Orenda ou pas, je n'ai jamais été à l'aise avec cette expédition. Aussi bien qu'elle prenne fin maintenant.

Mais Champlain, toujours aussi volontaire et déterminé, n'en était pas rendu à cette extrémité, loin de là.

— Nous verrons bien, dit-il avec ce sourire énigmatique qui lui était familier, mais pour l'instant, essayons de dormir.

Le *gamin* Étienne Brûlé avait vu juste. Le soleil commençait à peine à se pointer que les principaux chefs alliés se tenaient déjà devant la tente occupée par Champlain. Celui-ci alla aussitôt à leur rencontre, accompagné de Shikuan. Il n'eut même pas besoin d'attendre la traduction de ce dernier, tellement l'expression faciale des chefs résumait bien leurs propos. Ne croyant plus en la nécessité de l'expédition, ils désiraient y mettre fin. Champlain reçut leur décision avec le plus grand des respects. Il exprima ensuite certaines demandes, dont celle de pouvoir parler à l'ensemble des guerriers, par le truchement de Shikuan, ce qui lui fut aussitôt accordé.

Une fois les guerriers rassemblés, le commandant commença par témoigner de son profond respect pour leur courage, mais aussi envers leurs croyances spirituelles qui les amenaient à abandonner l'expédition. Puis il leur fit part de sa détermination à respecter son engagement de vaincre les Iroquois. Aussi, invita-t-il les guerriers à le suivre sur une base individuelle, comme leurs chefs les y autorisaient.

Encouragé par des murmures d'approbation qui se propageaient parmi le clan autochtone, Champlain éleva la voix pour leur vanter la fierté qu'ils ressentiraient après avoir vaincu leurs ennemis et la gloire qui les attendrait une fois revenus au sein des leurs. Il ajouta que lui, Champlain, croyait en son orenda et encore plus en celui de l'expédition. Il termina en leur parlant *des bâtons qui crachent le feu et qui leur permettraient de vaincre leurs ennemis*.

Ses propos, bien qu'accueillis avec un certain enthousiasme, ne réussirent pas à créer un mouvement de ralliement parmi les guerriers. C'est alors qu'un Montagnais sortit du groupe pour les haranguer à son tour.

— C'est Tekoa, souffla Shikuan à l'oreille de Champlain. Il est très respecté pour avoir participé à plusieurs batailles contre les Iroquois.

Bien que pas très grand, Tekoa en imposait par son allure trapue et massive qui témoignait d'une robustesse évidente. Il parla autant en huron qu'en montagnais, deux langues que la plupart des Algonquins comprenaient bien. Peu à peu, des guerriers, autant montagnais que hurons et algonquins, vinrent se ranger derrière Tekoa.

Émerveillé et rayonnant de joie, Champlain compta bientôt une soixantaine d'hommes alignés derrière Tekoa. Satisfait, ce dernier vint se planter devant le commandant français et lui adressa la parole en montagnais.

— Il dit qu'il serait fier de combattre à vos côtés et en compagnie de ces guerriers qu'il sait forts et courageux, traduisit Shikuan.

— Dis-lui que ce serait aussi un honneur pour moi. Mais ne croit-il pas aux forces négatives de l'orenda comme la plupart des autres guerriers ?

L'homme écouta attentivement la traduction, puis y alla d'une réponse claire et succincte transmise par Shikuan.

— Il dit qu'un homme à l'esprit fort jouit d'un bon orenda. Et il sait que les hommes prêts à poursuivre l'expédition ont tous un esprit fort et qu'ils sauront vous montrer de bonnes et belles choses.

— Très bien dit, lança Champlain. Assure-le que nous allons vaincre nos ennemis pour le plus grand bien de nos peuples.

C'est ainsi que dans l'heure suivante, près de quatre-vingts canots reprirent la direction du nord, pendant qu'à peine vingt autres, occupés par une soixantaine d'intrépides, commençaient à s'enfoncer dans le territoire de l'Iroquoisie.

En reprenant sa place dans la barque, Guillaume n'avait pu s'empêcher de souffler à Champlain :

— Je me demande encore si tu es plus brave que fou ou plus fou que brave.

Le commandant sourit franchement et répondit :

— Je ne suis qu'un homme qui croit qu'il faut toujours tout faire pour aller au bout de ses entreprises.

Sous la houlette experte de Tekoa, les guerriers ayant choisi de poursuivre l'aventure ne tardèrent pas à démonter qu'ils jouissaient bien d'un esprit fort. Leurs regards perçants fouillaient toujours les

rives de la rivière, à la recherche non pas d'éventuels agresseurs, mais plutôt d'ennemis à abattre.

Cette attitude pugnace se reflétait dans tous leurs gestes. Les pagaies attaquaient l'eau avec une force et une synchronisation jamais atteintes lors des jours précédents. À l'heure des chasses, leurs flèches atteignaient toujours le gibier sans coup férir. Peu à peu, ils s'imposaient comme les maîtres de l'Iroquoisie.

Au deuxième soir de ce nouveau départ, un événement plutôt déconcertant vint toutefois briser la bonne entente qui se rétablissait peu à peu entre Français et guerriers autochtones. Après le souper, un cri de douleur se fit entendre parmi le groupe de Français qui profitaient de la chaleur de ce beau soir de juillet pour se promener pieds nus dans les eaux limpides de la rivière.

Le cri provenait de Louis Durand, un jeune lourdaud bien aimé de tous pour son entrain et sa bonne humeur. La cause de sa douleur ne faisait aucun doute : une flèche bien plantée dans son postérieur ! Durand se détourna en pointant Shikuan, qui se trouvait à une quarantaine de pieds juste derrière lui.

— Arrêtez ce jeune vaurien, cria-t-il, je suis certain que c'est lui qui m'a attaqué !

Assailli de toutes parts, Shikuan n'offrit aucune résistance, mais tenta de démontrer tant bien que mal qu'il n'y était pour rien. Après quelques minutes, sa défense, corroborée par Étienne Brûlé, témoin de la scène, fut acceptée par Champlain et la majorité des Français. Mais cet incident ne fit qu'accélérer le retour d'une méfiance pernicieuse entre les deux groupes.

Pendant que Shikuan continuait d'expliquer à la ronde qu'il n'avait même jamais tiré une flèche de sa vie, Guillaume, déconcerté, examinait le projectile qu'il avait très facilement retiré de l'imposant fessier de Durand. La pointe de la flèche, soigneusement polie par une pierre, était pratiquement inexistante. De toute évidence, le tireur n'avait aucune intention de tuer sa victime, ni même de la blesser sérieusement. Mais alors qu'elle était son intention ?

Le lendemain, Champlain fit tout en son possible pour ramener l'harmonie au sein de l'expédition. Il allait y arriver, aidé en cela par

les nombreuses railleries dont fut victime le pauvre Durand, lorsque la flottille fut confrontée à de puissants rapides, véritable barrière d'eau en furie. « Cette fois », se dit Guillaume, « il va devoir abandonner ».

Pendant de longues minutes, Champlain sembla effectivement pencher pour cette pénible décision. Mais Tekoa le convainquit que ses guerriers et lui pouvaient porter leurs canots au-delà des rapides et continuer la navigation sur la rivière par la suite. Bien sûr, il faudrait toutefois abandonner les lourdes barques françaises.

Ravi par cette proposition, le commandant l'exposa avec entrain aux Français, mais ces derniers ne partagèrent pas du tout son bel enthousiasme. Fernand Lebel, un vieux soldat, vétéran des guerres de religion, se fit le porte-parole de tous.

— Désolé, commandant, commença-t-il, malgré tout le respect que nous vous devons, il n'est pas question que nous montions dans les canots de... ces... ces gens, et que nous leur confions nos vies. Avec votre permission, nous avons convenu de retourner à Québec.

Champlain tenta bien de les faire changer d'idée, mais il dut se rendre à l'évidence que leur décision était irrévocable. Impossible pour lui de les forcer à continuer ! Et malheureusement, il n'y avait pas de Tekoa parmi eux. À part Étienne Brûlé, que Guillaume et Champlain ne considéraient plus vraiment comme un Français, seul François Addenin, soldat de métier et tireur d'élite, accepta de poursuivre.

— Merci, François, le gratifia Champlain, je n'oublierai jamais ton courage. Grâce à tes talents d'arquebusier, nous allons remporter cette bataille.

— Quoi ? explosa Guillaume. Tu as l'intention de poursuivre l'expédition ?

— Bien sûr, confirma Champlain, visiblement très surpris par la question.

Puis devant la consternation totale affichée par son ami, il poursuivit.

— Mais, même si je souhaite ardemment que tu nous accompagnes, je comprendrais et accepterais que tu retournes à Québec avec les autres.

— Je devrais, d'autant plus que j'ai maintenant la réponse à mon interrogation. Plus de doute : tu es plus fou que courageux.

— Merci. Et alors ?

— Je continue aussi. Je suis curieux de nature et je veux voir de mes yeux jusqu'où ta folie va nous mener.

Les guerriers autochtones démontrèrent une fois de plus leur détermination en portant leurs canots pendant une lieue avant de reprendre la navigation sur la rivière.

Se sachant maintenant en plein territoire iroquois, ils se mirent à construire de véritables fortifications en demi-cercle à la fin de chaque journée. Abattant des arbres desquels ils arrachèrent l'écorce, ils mettaient moins de deux heures à monter une véritable forteresse capable de résister à une attaque de cinq cents hommes, estima Champlain, émerveillé devant tant d'ingéniosité. Dans l'avant-midi du 14 juillet, ils parvinrent enfin au grand lac, dont les eaux se déversaient dans la rivière des Iroquois.

— Jamais des Européens n'ont pénétré si loin dans ce continent, fit observer Champlain.

— Et ça en valait la peine, répondit Guillaume, admiratif devant la somptueuse forêt qui encerclait l'immense lac parsemé d'îles.

— Serait-il prétentieux de ma part de donner mon nom à ce lac ? l'interrogea Champlain.

— Aucunement ; ce n'est que ton privilège de découvreur européen. Je dirais même que ta folie t'a à tout le moins mérité cet honneur.

— Alors, que ce lac soit désormais désigné sous le nom de *lac Champlain*, déclara le découvreur de sa voix la plus solennelle.

La cérémonie protocolaire fut toutefois de courte durée puisqu'elle fut aussitôt interrompue par une intervention intempestive de Shikuan. Sachant que les Iroquois appelaient ce lac *Tekon-taro : ken*, soit : *lieu où les eaux se rencontrent*, et peut-être choqué de voir Champlain céder à la manie européenne de renommer des lieux connus des premiers habitants depuis des siècles, le Montagnais prévint le commandant d'un ton brusque :

— Tekoa dit qu'il faut vite monter le campement.

— Le campement ? Déjà ? Mais il n'est même pas midi.

— Je vous rappelle que nous sommes maintenant en territoire iroquois agnier. Comme convenu, nous devons dorénavant naviguer de nuit afin d'éviter d'être des cibles trop faciles pour nos ennemis.

— En effet. Et ?

— Et comme nous sommes à la veille de la pleine lune, nous devons monter un solide campement et cesser toute avancée, même de nuit.

— La pleine lune nous rendrait effectivement plus faciles à repérer, admit Champlain, piteux de s'être laissé aller à un moment de vanité au point d'oublier ses devoirs de chef.

Ce ne fut que le 26 juillet que l'expédition put reprendre, de nuit seulement. Dès l'aube, Français et Autochtones se retiraient dans leur campement en tentant de dormir sans le réconfort d'un feu et en se nourrissant uniquement de pain de maïs froid.

Comme il était clair pour tous que l'affrontement ne saurait tarder, la tension devint palpable parmi les guerriers. Ces derniers passaient de longues heures à interroger leurs sorciers sur leurs rêves, qu'ils considéraient comme l'expression de la réalité. Ils demandaient aussi très souvent à Champlain s'il avait vu leurs ennemis dans ses songes. Or, le commandant, qui ne dormait que très peu pendant ces longues journées chargées d'appréhension, ne pouvait leur faire part de ses rêves.

Toutefois, le matin du 28 juillet, épuisé par une autre longue nuit de navigation et de guet, Champlain s'allongea à même le sol et s'endormit. À son réveil, il ne fut nullement surpris de se voir entouré par une dizaine de guerriers qui par l'entremise de Shikuan, le bombardèrent de questions au sujet de ses rêves.

— C'est extraordinaire, mais j'ai vraiment rêvé à nos ennemis, répondit Champlain. Ils étaient sur le lac, proches d'une montagne que je peux décrire.

Aussitôt la traduction faite, les guerriers commencèrent à s'énerver en poussant des cris de joie et de guerre. Shikuan expliqua :

— Ils ont reconnu, dans votre description, un lieu qui se trouve près d'ici et où nous devrions arriver la nuit prochaine. Ils sont maintenant certains de notre victoire.

La nuit venue, ils reprirent leur avancée, remplis de confiance et plus déterminés que jamais. Bientôt, ils arrivèrent à l'extrémité sud du lac, en plein cœur du pays agnier. Guillaume fut une fois de plus impressionné par le silence total installé par les Autochtones dans la nuit boréale étoilée. Leurs pagaies s'enfonçaient dans l'eau sombre sans créer le moindre clapotis et sans jamais heurter les canots.

Ce fut l'apothicaire lui-même qui brisa ce silence quasi monastique.

— Qu'est-ce qui te prend ? lança-t-il à Champlain en voyant ce dernier se frotter les yeux avec une frénésie surprenante chez cet homme toujours en contrôle de ses expressions.

— Regarde cette montagne qui se détache sur la rive. Elle est exactement comme celle qui m'est apparue dans mon rêve.

Impressionnés, l'un et l'autre ne purent détacher leurs regards de cette masse rocailleuse, annonciatrice d'une grande victoire selon leurs alliés autochtones. C'est alors qu'une voix enjouée provenant du canot voisin occupé par Tekoa et deux autres Montagnais murmura :

— Tekontaro : ken !

Guillaume en comprit que dans leur esprit, le lac et la montagne s'unissaient pour les aider à vaincre l'ennemi. Malgré l'obscurité presque totale dans laquelle baignait la flottille, le potard sentit un vent de confiance parcourir ses pairs. Soudain, il aperçut des ombres s'agiter à la surface de l'eau, à moins de cent pieds devant lui, ombres qui prirent rapidement des formes humaines. Aussitôt, des cris s'élevèrent tout autour de lui, ce qui vint confirmer son appréhension ; ils étaient face à face avec une flotte iroquoise ! Cette dernière comptait au moins deux cents guerriers, soit trois fois plus que leurs vis-à-vis !

Guillaume jeta un regard sombre vers la montagne. Dire que même lui avait cru en ses pouvoirs... La situation ne pouvait être plus périlleuse pour la flottille venue du nord. Alors que le plan de Champlain consistait à surprendre leurs ennemis pour profiter de l'avantage évident que leur procuraient les arquebuses, c'était plutôt les Français et leurs alliés qui faisaient les frais de l'effet de surprise, pendant que les arquebuses, complètement inutiles, gisaient au fond des canots.

L'apothicaire se préparait à recevoir une volée de flèches lorsque, contre toute attente, les guerriers Agniers commencèrent à payer avec l'énergie du désespoir afin de diriger leurs embarcations vers la grève. Ce fut Shikuan qui donna l'explication de ce revirement de situation.

— Ils ont dû être avisés de notre présence par leurs éclaireurs. Ils avaient sûrement l'intention de nous surprendre sur la grève pendant notre sommeil plutôt que de nous affronter sur l'eau.

— Et pourquoi pas ? s'enquit Champlain.

— Vous ne l'avez sans doute pas vu dans cette demi-obscurité, mais leurs canots sont faits avec une épaisse écorce d'orme. Ils sont plus grands, sauf qu'ils sont beaucoup plus lourds et durs à manœuvrer que nos canots.

— Je comprends, répliqua Champlain, admiratif. C'est bien sûr impossible, mais on dirait qu'ils ont appris des déboires de l'invincible armada espagnole. Les embarcations légères qui se déplacent facilement ont toujours l'avantage sur les embarcations lourdes.

En dépit de l'air embêté de Shikuan, Champlain ne jugea pas opportun de lui fournir de plus amples explications. Il ajouta plutôt :

— Puisqu'ils veulent éviter un affrontement sur l'eau, nous allons passer la nuit dans nos embarcations. Nous les attaquerons dès le lever du soleil.

— Nous ne pourrons pas profiter de l'effet de surprise, fit remarquer Étienne Brûlé.

— L'effet de surprise devra provenir des canons de nos arquebuses. D'ailleurs, Étienne, puisque tu auras la chance de veiller en compagnie de François Addenin, l'un des meilleurs arquebusiers de l'armée française, profite-en pour t'instruire sur l'art du tir à l'arquebuse.

— Ça sera avec plaisir, commandant, j'ai beaucoup entendu parler des exploits de cet homme.

C'est ainsi que Guillaume passa l'une des nuits les plus bizarres de sa vie. Pendant que la voix calme et monocorde de François Addenin enseignait au jeune Brûlé toutes les subtilités du tir à l'arquebuse, les chants et les cris des futurs combattants retentissaient dans la nuit boréale. Au grand plaisir de Shikuan, Iroquois d'un côté, Montagnais, Hurons et Algonquins de l'autre, passèrent la nuit à s'insulter et à se menacer des pires sévices.

Avant les premières lueurs de l'aube, la troupe dirigée par Champlain et Tekoa débarqua dans un coin isolé de la grève, à l'abri des regards ennemis, et commença à avancer vers le camp des Iroquois. Dès le lever du soleil, Tekoa aperçut un de leurs éclaireurs qui scrutait les lieux. Sans hésiter, il lui décocha une flèche en pleine gorge, et le tua sur le coup. Ce fut le signal du début du combat.

Les deux petites armées formèrent des formations serrées dans une clairière près du lac. Guillaume évalua le nombre de combattants iroquois agniers à au moins deux cents, la plupart protégés par une so-

lide armure en bois. La tâche s'annonçait très ardue pour les Français et leurs alliés.

Trois chefs se tenaient au-devant des troupes ennemies, tous trois coiffés d'un spectaculaire panache à trois plumes qui rappela au potard le panache blanc d'Henri IV. « Décidément, se dit-il malgré la gravité du moment, les hommes se ressemblent tous, peu importe leur race ou leurs origines.

Il jeta un coup d'œil à Champlain, tout juste à côté de lui, alors qu'ils étaient tous deux dissimulés derrière les rangs serrés de leurs alliés. Le commandant semblait toujours aussi calme et confiant. Une heure auparavant, il avait chargé quatre balles dans son arquebuse à rouet, une arme redoutable dans un combat rapproché, mais qui comportait l'immense inconvénient d'exploser régulièrement dans les mains de son utilisateur.

Guillaume, pour mieux se concentrer sur son rôle de soignant, avait refusé de porter une arme. Cependant, Champlain avait posté François Addenin et Brûlé dans la forêt avec ordre d'attaquer l'ennemi sur son flanc droit.

Lorsque les deux troupes furent à environ cent pieds seulement l'une de l'autre, les Iroquois Agniers commencèrent à bander leurs arcs. C'était le moment attendu. Montagnais, Hurons et Algonquins se tassèrent d'un seul mouvement pour laisser apparaître Champlain dans la lumière crue du petit matin.

Le commandant avait prévu la stupéfaction qui s'empara alors des Iroquois à la vue de cet homme vêtu d'une cuirasse, coiffé d'un casque en métal, et pointant un bâton bizarre vers eux. Sans attendre, Champlain tira dans la direction des trois chefs. Deux d'entre eux tombèrent au sol, ainsi qu'un autre guerrier. Une clameur explosa dans le camp des alliés des Français.

Bien que totalement effarés, les Iroquois démontrèrent leur grand courage en ripostant par une volée de flèches. Celles-ci circulèrent de part et d'autre pendant que Champlain rechargeait son arme. Soudain, deux coups de feu éclatèrent du côté de la forêt. Provenant des armes de Brûlé et d'Addenin, cette seconde décharge fut décisive. Le troisième chef iroquois s'effondra à son tour, tandis que le reste de la troupe rompit les rangs pour se précipiter vers la forêt toute proche.

— Nous avons remporté la victoire, mais nous avons surtout amené la guerre moderne dans le nord de l'Amérique, dit Guillaume.

—Nous verrons bien ce que l'avenir nous réservera, répondit Champlain. Pour l'instant, je suis surtout heureux de constater que notre camp ne compte aucun mort et tout au plus une dizaine de blessés. Occupe-t'en bien, ce sont des braves.

Pendant les minutes suivantes, alors que Guillaume et Champlain évaluaient déjà l'état des blessés, bon nombre de leurs alliés poursuivirent les Iroquois. Cette traque leur permit d'en tuer une quinzaine et d'en capturer autant.

Guillaume n'eut besoin que d'une demi-heure pour faire le tour des blessés et leur prodiguer les premiers soins. Comme il achevait de soigner une légère blessure subie par Tekoa et que Champlain remerciait à nouveau ce dernier pour son aide inestimable, le regard de l'apothicaire fut attiré par une silhouette qui lui paraissait familière dans l'atroupement des prisonniers iroquois. Il s'en approcha après avoir salué Tekoa avec tout le respect dû à ce guerrier d'exception.

—Tekarata !

Ce cri avait échappé à Guillaume. Aussitôt, il y eut du mouvement du côté des prisonniers, comme s'il y avait une tentative de fuite. Heureusement, Shikuan réussit à retenir ses camarades qui montaient la garde autour des Agniers, pendant qu'une jeune captive en faisait autant avec ceux-ci pour les empêcher de fuir. Accouru à toute vitesse, Guillaume, stupéfait, eut la confirmation que la prisonnière n'était nulle autre que Katsitsanoron.

—Ne m'appelle plus jamais Tekarata ! ragea-t-elle en s'exprimant désormais dans un français très fluide. Mes frères ont cru qu'un des nôtres leur ordonnait de s'enfuir. Sans l'intervention de Shikuan, tes amis les auraient criblés de flèches.

Guillaume constata sa bêtise, mais ne se laissa pas démonter pour autant.

—Je comprends et je m'en excuse, mais toi, tu as de sérieuses explications à me donner. Pour commencer, comment t'es-tu retrouvée ici ?

—Je n'ai pas d'explications à te donner. Tes amis ont tué mon père, mon oncle et plusieurs de mes frères de sang.

—Ton oncle ? s'étonna vivement Guillaume.

—Oui, un des trois chefs que vous venez de tuer était le frère de mon père.

—Je suis vraiment désolé, je...

—Ah, vous autres, Français, passez votre temps à vous excuser entre deux crimes ! Moi, pas confiance aux belles paroles d'aucun d'entre vous.

L'Iroquoise tremblant de rage et de chagrin, Guillaume fut pris d'une folle envie de la réconforter en la prenant dans ses bras. Il se contenta de lui dire :

—Je comprends et je partage ta colère, mais je suis certain qu'au fond de toi, tu sais que tu peux me faire confiance.

Ces simples paroles avaient été prononcées d'un ton tellement sincère et compatissant, que Katsitsanoron baissa légèrement sa garde émotive.

—Toi, peut-être moins pire que les autres, concéda-t-elle après un long moment de réflexion.

—Tu sais, poursuivit Guillaume avec une forte nuance de tristesse dans la voix, je crois qu'il n'y a pas vraiment d'humains pires ou meilleurs que les autres ; seulement des humains incapables de s'entendre entre eux.

Katsitsanoron s'étant contentée de hocher la tête, il ajouta :

—Mais si tu veux bien m'en donner l'occasion, j'espère bien pouvoir te prouver qu'on peut très bien s'entendre, toi et moi.

Nouveau hochement de tête. Guillaume continua donc.

—Mais tu dois me permettre de t'aider en me disant la vérité. Qu'on le veuille ou non, tu es prisonnière et tu auras des explications à fournir à ceux que tu considères avec raison comme tes ennemis. En ce cas, aussi bien leur donner de bonnes explications. Tu comprends ça ?

Hochement de tête affirmatif.

—Alors, pour commencer, veux-tu me dire comment tu t'es retrouvée ici ?

—Vous alliez attaquer mes frères, je n'allais pas rester à rien faire. Le matin de votre départ, je me suis levée très tôt pendant que tout le monde dormait encore. Des arcs et des flèches traînaient partout ; je me suis servie, et je me suis aussi emparé d'un couteau et d'un des nombreux canots laissés sans surveillance. Je vous ai ensuite suivis de loin après votre départ.

—Je vois. L'état dans lequel se trouvaient la plupart des hommes après la fête de la veille t'a facilité la tâche.

—Je suppose que oui.

—L’arc et les flèches t’ont été très utiles pour chasser et je pense que le couteau t’a servi à fabriquer la pièce de bois que je vois dépasser de ton sac. Ça me fait penser à un instrument de musique. Je présume que ça peut faire un bruit très inquiétant, que certains peuvent prendre pour un mystérieux langage de la forêt ou aux sons proférés par un wendigo.

Pour la première fois depuis le début de la conversation, Katsitsanoron se permit un sourire.

—Qu’on confonde ces sons avec un message de la forêt, j’avoue que je n’y avais pas pensé. Mais je savais que cet instrument peut produire des sons étranges et effrayants quand on le fait tourner au bout d’une babiche.

La jeune Iroquoise s’arrêta pour laisser cours à un éclat de rire avant d’ajouter :

—Ç’a bien fonctionné, n’est-ce pas ?

—Oh, que oui ! Mais d’où vient cet instrument ?

—C’est un sorcier apache qui a montré à mon père comment en fabriquer un. Les Apaches appellent ça un *ual ual*.

—Tu sais que tu es malcommode, petite fille !

—Je ne sais pas ce que malcommode veut dire, mais moi, pas une petite fille.

—En effet. Et dis-moi, comme tu n’es plus une petite fille, je suppose que tu as pu te servir de ton arc pour lancer une boule de feu dans le ciel et peut-être même une flèche dans le fessier d’un Français.

Grâce à l’extraordinaire capacité qu’ont les enfants de vivre pleinement le moment présent, Katsitsanoron souriait maintenant à pleines dents.

—Fabriquer une boule de feu avec de l’écorce de bouleau est très facile. Mais j’ai hésité avant de lancer une flèche, même inoffensive, dans les fesses de ce gros Français. Il va bien ?

—Oui, il s’en est très bien remis.

—Avant de partir rejoindre mon clan pour les prévenir de votre arrivée, j’ai pu voir que Shikuan était accusé d’avoir lancé cette flèche.

—Lui aussi s’est vite remis de ces soupçons.

—Tant mieux, j’aime bien Shikuan, même s’il est Montagnais. Il parle très bien iroquois et il m’a beaucoup réconforté quand j’ai été faite prisonnière. Je veux dire la première fois, après la mort de mon père.

—Ah oui, donc il savait que *tekarata* signifie *cours*?

—Oui.

C'était donc l'explication du sourire équivoque qu'il avait fait à Katsitsanoron après l'avoir laissée à l'Habitation l'été précédent. Guillaume s'en voulut d'avoir douté du jeune Montagnais depuis ce moment, constatant qu'il n'était alors qu'un adolescent désireux de s'amuser.

—Tiens, d'ailleurs, le voilà. Quand on parle du loup...

—Un loup? Qu'est-ce que...

—Rien, c'est une vieille expression française.

Aussitôt arrivé, l'interprète s'adressa à Guillaume. Pendant l'expédition, il avait pris confiance en lui et parlait maintenant aux Français sans passer par Étienne Brûlé.

—Maître Guillaume, dit-il avec respect, le commandant et Tekoa veulent qu'on quitte le secteur au plus vite, avant que les Iroquois se regroupent et tentent de nous attaquer.

—Ils ont raison. Nous n'avons rien à gagner d'un second affrontement. Va vite dire à Champlain et Tekoa que nous arrivons et que je ne considère pas Katsitsanoron comme une prisonnière, mais comme ma protégée.

—D'accord, répliqua Shikuan en tournant les talons.

Alors qu'il avait parcouru à peine cent pas, Guillaume lui cria :

—Plus vite, Shikuan! Tekarata! Tekarata!

Le Montagnais lâcha un grand rire, puis se mit doucement à courir.

14 septembre 1609, Québec.

—Ç'aurait été si simple de me laisser à Tekontaro:ken. Mais vous autres, Français, vous aimez tellement compliquer les choses.

—Allons donc, Katsitsanoron, tu sais très bien pourquoi nous ne pouvions pas te laisser à Tekontaro:ken. Et avoue que nous avons eu beaucoup de plaisir pendant le voyage de retour.

Tout au long des vingt jours qu'avait duré le trajet du retour à Québec, Guillaume s'était à la fois émerveillé et amusé des vastes connaissances démontrées par sa jeune protégée. Elle savait tout de la chasse et de la pêche, sans compter que son savoir des plantes mé-

dicinales provoquait l'étonnement. Elle riait beaucoup des réactions médusées de Guillaume lorsqu'elle lui décrivait en détail les bienfaits et les dangers des plantes boréales. Elle s'était particulièrement moquée de lui en vantant les mérites d'une plante appelée *Tekarentoken*, censée, selon elle, *redonner à tout coup vigueur et jeunesse aux vieux hommes comme toi*.

Mais à cette mi-septembre 1609, un navire mouillait au large de Québec, dans l'attente de l'embarquement d'une vingtaine d'hommes, dont Guillaume et Champlain. Ce dernier, le cœur lourd, faisait pour la millième fois ses recommandations à Godet du Parc, un jeune noble à qui il avait dû céder son commandement. Commandement qu'il entendait bien reprendre dès l'été 1610. Pendant ce temps, Guillaume faisait part à Katsitsanoron du sort qui l'attendait.

—C'est une bonne nouvelle. Tu vas enfin pouvoir retourner vivre avec les tiens. Tu sais que Champlain compte sur toi pour vanter les mérites des Français afin de l'aider à établir une paix durable avec ton peuple.

—Tu sais que je t'ai déjà dit que je ne pouvais rien promettre de ce côté.

—Je comprends, mais ad mets que les Français ont été gentils avec toi et que la paix serait une bonne chose pour tous.

—J'admets que toi et Champlain avez été gentils avec moi.

—Bon, c'est mieux que rien. Tu sais aussi que Champlain a pris une entente avec nos alliés Montagnais, Hurons et Algonquins pour que toi et les autres Iroquois faits prisonniers à Tekontaro :ken puissiez retourner sans encombre sur votre territoire.

—Je sais, mais j'ai quand même des doutes sur...

—N'aie aucune crainte. Champlain a obtenu l'engagement de tous les chefs.

—D'accord.

—Bon, tes frères t'attendent. C'est l'heure du départ. Adieu, petite Iroquoise malcommode. Je ne t'oublierai jamais.

—Adieu, vieux Français malcommode.

Les deux restèrent plantés face à face pendant une bonne minute, à se regarder et à se demander quelles paroles seraient de mise. Puis Katsitsanoron s'exclama :

—Ah ! Il y a une petite larme dans ton œil droit !

—Allons donc... C'est à cause du vent... C'est juste une poussière.

—Je vois... As-tu déjà pleuré? Moi, seulement une fois, et c'était à la mort de mon papa.

—Moi, trois fois. J'ai aussi pleuré à la mort de mon papa, et à celle de ma maman.

—Je n'ai pas connu l'amour d'une maman, mais je sais que c'est important, un papa.

—Oui, c'est pour ça que j'en ai eu deux.

—Chanceux! Et la troisième fois que tu as pleuré, c'était à la mort de ta femme?

—Si on veut, oui.

—Donc, c'est trois à un; je suis moins chialeuse que toi.

—C'est surtout que tu as quatre fois moins vécu que moi.

Les deux se firent une brève accolade aussi chaleureuse que spontanée, puis Katsitsanoron se retourna vivement, avant de courir rejoindre ses frères Iroquois. Guillaume la regarda longuement, jusqu'à ce qu'elle monte dans l'un des canots. Il porta ensuite sa main à son œil droit en murmurant pour lui-même: «C'est quatre à un, maintenant».

Le lendemain, Champlain et Guillaume se rendirent dès l'aube en haut de la côte de la Montagne où un petit cimetière avait été aménagé afin d'accueillir les dépouilles des victimes de l'hiver. Ils se plongèrent dans une longue période de recueillement, que l'ex-commandant conclut en disant:

—Merci. Je n'oublie pas vos sacrifices.

Une fois les deux hommes revenus à l'Habitation, Champlain fit le tour du bâtiment en s'attardant longuement dans chaque pièce. Des émotions contradictoires se lisaient sur son visage, selon les souvenirs qui lui revenaient en tête.

Puis l'homme d'action en lui chassa la nostalgie qui cherchait à s'imposer. Du pas décidé dont seuls sont capables les vrais chefs, il se rendit dans la grande salle pour y claironner de sa voix énergique:

—Messieurs, finissez vite vos préparatifs, nous embarquerons dans une demi-heure.

Les affaires de Guillaume, essentiellement des plantes séchées et des graines, étant emballées depuis longtemps, il se laissa aller à des sentiments partagés alors qu'il se dirigeait vers la rive. Il avait aimé la beauté sauvage de la Nouvelle-France et la grisante sensation que tout y était possible, mais il ne s'y était jamais senti à sa place, comme s'il imposait sa présence chez des étrangers.

Ces vastes forêts, ces rivières interminables et ce gibier fossoyant appartenaient aux hommes et aux femmes qui occupaient ces territoires depuis des millénaires. Il comprenait le rêve de Champlain de créer une nouvelle société où Autochtones et Européens s'uniraient et vivraient en harmonie pour le bien de tous. Or, il n'y croyait pas. Même qu'il accusait son ami de céder à une pernicieuse naïveté. Oui, lui, Champlain, était certes capable d'humanisme, mais serait-ce le cas de tous les hommes qui viendraient après lui ?

Et puis Guillaume sentait qu'il appartenait corps et âme à la vieille France de ses ancêtres. Comme son père naturel avant lui, il y retournait pour affronter son destin, même si ce dernier risquait de se présenter sous les traits arrogants et vengeurs du duc d'Épernon.

En prenant possession de sa confortable cabine, voisine de celles de Champlain et de Dupont-Gravé, Guillaume eut une pensée empreinte d'émotion pour ce père naturel qui, des années auparavant, avait fait le voyage de retour en France dans la cale insalubre d'un morutier.

Lors de la première journée de navigation, il fut heureux de pouvoir se concentrer sur ses tâches d'apothicaire en soignant les légères blessures que subissent invariablement les marins lors des manœuvres d'embarquement. Mais dès la deuxième journée, lui qui s'était préparé à vivre une longue et ennuyeuse traversée, eut à vivre l'une des plus grandes surprises d'une vie qui n'en avait pourtant pas manqué jusque-là.

Il s'affairait à refaire le pansement d'un gabier lorsqu'un matelot vint le prévenir que Champlain voulait le voir.

— Très bien, répondit-il, j'en termine avec le pansement de ce brave homme et j'irai le voir aussitôt après.

— Mille excuses, maître, mais le commandant a spécifié : « Dis-lui bien que je l'attends toute affaire cessante ».

— Qu'est-ce qu'il a ? Il est malade ? Blessé ?

— Rien de tout ça, mais il semblait très impatient. Faites vite, je vous prie.

— D'accord, d'accord.

Guillaume prit quand même quelques minutes pour vérifier l'état du pansement, en assurant le gabier de son retour prochain. Peu après, il gratta à la porte de Champlain, qui répondit aussitôt d'une voix effectivement chargée d'impatience :

— Si c'est Guillaume, tu peux entrer, mais prépare-toi à recevoir un choc.

Faisant fi de cette recommandation, Guillaume ouvrit plutôt la porte avec précipitation, pour se retrouver face à face avec Katsitsanoron ! Comme celle-ci se contentait de sourire sans dire un mot, Champlain expliqua :

— Elle a été surprise en train de chaparder dans la cuisine. Elle m'a raconté qu'elle a faussé compagnie à ses frères iroquois dès leur pause du midi pour revenir à pied à l'Habitation. Elle a ensuite nagé jusqu'au navire. Puisque tous les matelots se trouvaient alors sur la rive pour charger les bagages et les provisions, elle a pu monter à bord sans problème. Lors des deux premiers jours, elle s'est cachée dans un canot de sauvetage en se nourrissant uniquement de fruits sauvages.

Champlain regarda la jeune fille avec un mélange d'exaspération et d'admiration avant de constater :

— Il faut admettre qu'elle a du chien.

Guillaume, toujours sous le coup du choc prédit par Champlain, ne put que murmurer :

— Eh bien...

Il regarda à son tour l'Iroquoise. Malgré l'air décidé affiché sur son visage, elle semblait perdue et complètement épuisée ; aussi, ce fut avec sa voix la plus douce que Guillaume lui demanda :

— Est-ce que tu as la moindre idée de la position difficile dans laquelle tu nous places ?

— Et vous autres, rétorqua-t-elle, vous semblez ne pas prendre conscience que je n'avais guère d'autre choix. En tuant mon père et mon oncle, vous et vos alliés m'avez laissée sans famille. De plus, comme j'ai passé des mois parmi leurs ennemis, je crois que les membres de mon clan ne me font plus confiance.

Les deux Français baissèrent la tête, honteux d'avoir mal évalué la situation de la fillette.

—Qu'allons-nous faire ? questionna finalement Guillaume.

—Que veux-tu que nous fassions ? rétorqua Champlain d'un ton bourru en espérant ainsi camoufler son malaise. Pas question de retourner à Québecq, pas question non plus de la faire dormir dans la cale avec les hommes.

—Alors ?

—Alors, tu vas devoir lui céder ta cabine et t'installer dans la cale.

—Je comprends.

Sans être en colère, Champlain donnait l'impression d'être passablement irrité de la situation. Il conclut donc en espérant retourner le plus vite possible à l'écriture du récit de son dernier voyage :

—Nous aviserons de son avenir à notre arrivée en France. Bonne traversée à vous deux.

Guillaume ouvrit la porte en invitant Katsitsanoron à le suivre d'un ton qui se voulait rassurant.

—Viens, jeune demoiselle, nous allons bien t'installer ; du moins, beaucoup mieux que dans un canot de sauvetage.

Avant de sortir, il se retourna vers Champlain pour lui dire :

—Désolé, Samuel, je vais veiller à ce qu'elle ne te cause plus de soucis.

—Ouais, ouais, lâcha Champlain, sceptique, avant de congédier ses deux invités d'un geste de la main.

Une fois seule avec Guillaume, Katsitsanoron retrouva un certain entrain.

—C'est quoi une cabine ? s'informa-t-elle.

—C'est comme la chambre que tu occupais à l'Habitation.

—C'est bien, mais toi, tu vas dormir à la cale. À entendre Champlain, ça ne semble pas confortable.

—Ça va aller. Ça devient une tradition familiale.

—C'est quoi une tradition familiale ?

—Tu comprendras plus tard.

—D'accord.

Un silence s'installa, vite rompu par cette remarque de l'Iroquoise :

—Tu m'as dit, l'autre jour, que tu avais eu deux pères.

—En effet. Mon père naturel et mon père adoptif.

—C'est quoi la différence entre les deux ?

— Ah ça, c'est long à expliquer. Tu comprendras plus tard.

— D'accord. Mais c'est comment avoir deux pères ?

— Compiqué, très compliqué.

— Ah oui ? Pourtant, moi, j'aimerais bien avoir deux pères.

Cette réplique, prononcée tout naturellement, mais ponctuée d'un regard scrutateur vers Guillaume, figea ce dernier sur place. Il prit quelques longues respirations et répondit d'une voix qu'il avait souhaité moins chevrotante :

— Je pense connaître un excellent notaire qui pourrait arranger ça.

— C'est quoi un notaire ?

— Ça aussi, ce serait long à expliquer, tu comprendras plus tard.

La jeune fille prit un air hébété et lança :

— Ça va me faire beaucoup de choses à comprendre plus tard.

— Tu as raison. Pour l'instant, disons qu'un notaire est une personne qui va faire de moi le père adoptif le plus heureux du monde. Nous aurons amplement le temps de discuter de ces choses pendant la longue traversée qui nous attend.

— D'accord.

Chapitre V

«L'amour fait l'espoir de la jeunesse, mais le désespoir de la vieillesse»

8 mai 1610, hôtel particulier de Pierre Dugua de Mons, rue Beaurepaire, Paris.

—Puisque je te dis qu'il est fou, déclara, péremptoire, Pierre Dugua de Mons, qui depuis peu tutoyait familièrement Guillaume.

—Avec tout le respect que je vous dois, monseigneur, je dirais plutôt qu'il est amoureux.

—Tu es encore relativement jeune, Guillaume ; dans quelques années, tu t'apercevras peut-être que l'amour fait l'espoir de la jeunesse, mais le désespoir de la vieillesse. Tu auras beau gaver le roi de potions pour lui redonner un peu de la vigueur de sa jeunesse, il sait très bien que celle-ci est loin derrière lui. Et c'est assez pour rendre fou un homme comme lui, qui a tant aimé l'amour. De toute façon, fou ou amoureux, les conséquences sont les mêmes : il risque la mort pour lui et la ruine pour la France.

—J'ai en effet entendu parler de l'existence d'un complot pour assassiner le roi, mais ce n'est rien de nouveau puisqu'il a survécu à quelque vingt-cinq tentatives d'assassinat. Malgré sa santé déclinante, Henri IV est encore apte à bien s'occuper de la France et de sa personne.

—Il y a beaucoup de choses que tu ignores. C'est pour te les apprendre que je t'ai convoqué chez moi, plutôt qu'au Louvre, où, c'est bien connu, les murs ont des oreilles. Mais d'abord, parlant du Louvre, tu as bien accepté de t'y installer ?

—Oui, j'y suis depuis cinq jours, mais j'ai aussi conservé mon logis, car j'ai convenu avec le roi que j'allais pouvoir profiter de tous mes après-midis comme je l'entends. Le reste de la journée, je me suis engagé à demeurer à l'entière disposition de Sa Majesté.

Dès leur retour en France, l'automne précédent, Champlain et Guillaume s'étaient rapportés au roi et au sieur Dugua de Mons. Après avoir obéi aux ordres de ce dernier en l'aidant à trouver des

bailleurs de fonds, Champlain avait réussi à obtenir le commandement d'une nouvelle expédition pour sa chère Nouvelle-France, où il était retourné dès la fin mars 1610.

Guillaume, quant à lui, s'était rendu aux volontés d'Henri IV en acceptant de servir à titre d'apothicaire ordinaire du roi, comme convenu l'année précédente. Il avait toutefois obtenu de retarder son installation au Louvre de quelques mois, afin de régler ses affaires personnelles. La plus importante de celles-ci consistait bien sûr à organiser la nouvelle vie de Katsitsanoron en terre de France. Grâce à l'excellent travail du notaire Mazurette, les procédures d'adoption furent complétées sans encombre. Guillaume s'occupa personnellement de trouver un couvent susceptible de fournir à la fois une bonne éducation et un milieu de vie agréable à sa fille. Son choix se porta sur les Ursulines où, moyennant trois cents livres par année, la jeune fille put s'installer dans une chambre privée plutôt que dans un dortoir. Finalement, Guillaume recourut à nouveau aux services du bon notaire Mazurette pour procéder à la vente officielle de son apothicairerie à Gros-Jean, son ancien fidèle assistant.

— J'ai appris ce que tu as fait pour la jeune Iroquoise et je t'en félicite, reprit Dugua de Mons. Elle va bien ?

— Très bien, monseigneur. Elle fait de moi le plus heureux des pères.

— Tant mieux, tu le mérites. Maintenant, comme je te le mentionnais, je dois t'apprendre des choses très graves qui mettent en péril la vie du roi et l'avenir du royaume de France.

— Je vous remercie de votre confiance, monseigneur, mais je ne vois pas en quoi je suis concerné ; je ne suis qu'un simple apothicaire et...

— Et tu es la personne la plus apte à sauver le roi et du même coup, le royaume de France. Ton humilité t'honore et je respecte ta condition d'apothicaire, mais je sais que tu peux être beaucoup plus que ça. Tu as prouvé, par le passé, que tu étais un homme intelligent et fort capable. Mais surtout, tu es actuellement la personne la plus proche du roi et, plus important encore, celle en qui il a le plus confiance. Cette potion que tu lui prépares, cette Tekaren...

— Tekarentoken, du nom d'un site iroquois où cette plante pousse abondamment.

— Je vois... Henri ne jure plus que par cette potion et tes talents de guérisseur. Il se targue à tout vent d'avoir retrouvé ses vingt ans grâce à cette mixture.

— Il est vrai qu'elle est très efficace, mais elle ne redonne pas la jeunesse.

— Sans doute. Nous parlions des amours du roi, tout à l'heure. Que sais-tu de sa passion pour Charlotte Marguerite de Montmorency ?

— Peu de choses, en fait, à part que cette dame est fort jeune et fort jolie.

— En effet. Et il est normal que tu n'en saches pas plus sur elle, car ce sujet est tabou à la Cour ; malheur à qui trahit cette règle. Mais ici, entre les murs de mon domicile, je peux t'en parler à mon aise. Henri a vu Charlotte pour la première fois le 16 janvier de l'an dernier, dans un couloir du Louvre, alors qu'elle répétait le ballet *Les Nymphes de Diane* à demi dévêtue dans son costume de chasserresse divine. Comme si le pauvre Henri n'était pas déjà assez sous le choc, Charlotte a fait mine de lui décocher une flèche en plein cœur avec son faux arc de théâtre. Henri en est bien sûr devenu amoureux fou. Tu imagines facilement tous les obstacles qui se dressaient devant cet amour insensé, outre, bien sûr, la jalousie déjà bien justifiée de la reine. D'abord, la jeune nymphette n'avait que quatorze ans, alors que le vieux satyre royal en avait cinquante-six. Ensuite, Charlotte était déjà fiancée au meilleur ami du roi, le marquis de Bassompierre.

— Ce qui, je suppose, n'a pas arrêté le roi...

— Pas le moins du monde. Il a fait venir le marquis et lui a déclaré : « Bassompierre, mon ami, je veux te parler du fond de mon cœur ; j'aime mademoiselle de Montmorency de toutes mes forces. Si tu la mariais et qu'elle t'aimait, je te haïrais ; si elle m'aimait, tu me haïrais. Restons donc bons amis, romps ces fiançailles et marie plutôt mademoiselle d'Aumale, à qui je donnerai un duché ».

— Seigneur Dieu, je ne croyais pas le roi capable d'un tel comportement ! s'emporta Guillaume.

— Je te l'ai dit : *L'amour fait le désespoir de la vieillesse*.

— Et Bassompierre a accepté ?

— Bien sûr. C'était une demande officielle du roi de France.

— Mais le roi n'avait quand même pas l'intention de répudier la reine pour marier Charlotte de Montmorency ?

— Je crois que Charlotte l’a espéré pendant un certain temps. Malgré la différence d’âge, la plupart des femmes nobles rêvent de devenir une reine. Mais l’intention d’Henri était tout autre. Il a arrangé un mariage entre Charlotte et son neveu, le prince Henri de Condé. La famille de la jeune femme a évidemment vu d’un bon œil cette alliance avec l’une des plus puissantes familles de France

— Mais, je ne comprends pas. Qu’est-ce que le roi y gagnait ?

— La complaisance du nouveau marié. Puisque le prince de Condé avait la réputation de préférer la chasse et les jeunes hommes aux femmes, Henri espérait faire de Charlotte sa maîtresse officielle sans devoir frayer avec un mari jaloux.

— Ça alors ! Quelle histoire !

— Oui, quelle histoire ! Une histoire qui malheureusement n’est pas terminée et qui risque de mettre la France à feu et à sang.

— Allons donc.

— Écoute bien la suite. Après le mariage, Condé s’est arrangé pour que le roi ne soit jamais en présence de Charlotte. Il a aussi commencé à délaisser la chasse et ses camarades pour passer ses journées auprès de sa jeune épouse, qui s’est mise à prendre goût à ses attentions.

— Mais puisque Condé préfère les hommes...

— Qui peut prétendre connaître vraiment la vie intime des autres ? Henri a commencé à se plaindre du comportement de son neveu en lui rappelant qu’en tant que prince du sang, il devait tenir sa place à la Cour. Toujours est-il que, quelles que soient ses motivations... amour véritable, jalousie ou calcul politique... Condé vivait de plus en plus avec sa femme dans ses diverses propriétés situées assez loin de Paris. C’est alors que le roi s’est laissé aller à ses premiers actes de folie, en n’hésitant pas à recourir aux stratagèmes les plus ridicules pour s’approcher de la belle Charlotte. Il est même allé jusqu’à se déguiser en valet ou à se mettre un emplâtre sur un œil. Tu imagines la scène ?

— Oui, mais je dois admettre que je trouve ça plutôt drôle.

— Mais voyons, Guillaume, sois sérieux ! Nous parlons du roi de France, un des hommes les plus puissants du monde. Un personnage d’un tel rang ne doit jamais prêter le flanc au ridicule.

— Pardon, en effet, vous avez raison.

— C'est à partir de là que les choses se sont vraiment gâtées. Le prince de Condé a pris les grands moyens pour protéger sa femme de la fureur amoureuse d'Henri IV, en se réfugiant à Bruxelles, capitale des Pays-Bas espagnols. L'impensable s'est produit ; le prince de Condé, qui était l'héritier présomptif de la Couronne avant la naissance du dauphin Louis, a demandé la protection de l'Espagne, grand ennemi de la France depuis des décennies. La situation est devenue complètement inacceptable pour la France et Henri IV. Ce dernier menace de mener une intervention militaire contre les Pays-Bas et donc, contre l'Espagne, si le prince et son épouse ne sont pas retournés en France dans les plus brefs délais. Jusqu'ici, l'archiduc Albert, souverain des Pays-Bas, s'y refuse catégoriquement. Ce qui a commencé par une simple fredaine amoureuse risque de provoquer une guerre entre les deux plus grandes puissances européennes.

— C'est complètement inimaginable ! J'admets que je ne savais rien de cette histoire.

— Comme je te l'ai mentionné, ce sujet est tabou à la Cour. Lors des réunions du Conseil, Henri précise qu'un éventuel conflit avec l'Espagne n'aurait rien à voir avec Charlotte de Montmorency, mais porterait plutôt sur une guerre de succession ducale et la présence inacceptable d'un prince du sang français en Espagne. Et je suis porté à le croire.

— Je crois aussi que le roi, malgré sa dérive amoureuse, est trop intelligent pour reproduire la guerre de Troie, trois mille ans plus tard.

— En effet, mais en politique, tout est une question de perception. Et cette malencontreuse histoire d'amour nuit à la perception qu'ont le peuple et les grands de ce monde de celui qui est de moins en moins le bon roi Henri.

— Que voulez-vous dire ?

— Simplement que ceux et celles qui complotaient en secret contre lui ne se gênent plus, à présent, pour le faire au grand jour. Les possibilités d'un attentat mortel contre le roi sont de plus en plus réelles et de plus en plus imminentes.

— Je comprends maintenant votre inquiétude. Et qui sont ces comploteurs, selon vous ?

— La liste est longue. D'abord, des rumeurs plutôt sérieuses rapportent la présence à Paris d'agents espagnols qui seraient à mettre la dernière main à un attentat contre le roi. Certains prétendent même

qu'ils auraient déjà trouvé leur exécutant, un extrémiste catholique.

Dugua de Mons s'arrêta pour observer la réaction ambivalente de Guillaume, puis continua.

— Eh oui, ce n'est pas sans rappeler la mort d'Henri III ! C'est comme ça, l'Histoire se répète sans cesse. Et il y a aussi l'ancienne maîtresse du roi, Henriette d'Enragues, marquise de Verneuil, qui ne décolère pas depuis qu'Henri est revenu sur son engagement de l'épouser pour plutôt marier Marie de Médicis. Depuis, la marquise rêve de faire monter sur le trône le fils qu'elle a eu de lui.

— Ouf ! J'en suis étourdi. J'ai étudié pendant sept ans pour devenir apothicaire, mais je dois admettre que la politique est mille fois plus compliquée.

— Il y a aussi, et là tiens-toi bien, Marie de Médicis elle-même qui est soupçonnée par certains de vouloir la mort de son mari volage, afin de régner comme régente en compagnie de son favori, l'infâme Concino Concini. Je ne crois toutefois pas à cette rumeur, même si Marie de Médicis l'a encouragée en insistant pour être sacrée officiellement reine, ce qui sera fait dans quelques jours. Donc, voilà, en gros, le portrait. Mais j'ai gardé le meilleur pour la fin.

— Et quoi donc ?

— Selon mes informateurs, un nom très célèbre est peut-être mêlé à ces complots. Parfois du côté des Espagnols, plus souvent du côté de la marquise ou de la reine. Un nom que tu connais, d'ailleurs.

— Dites vite, je vous prie.

— Le duc d'Épernon.

Guillaume demeurant bouche bée, de Mons expliqua :

— Connaissant d'Épernon, et si je me fie à ce qu'on me rapporte, je suis certain qu'il grouille et grenouille dans un peu tous ces complots en attendant de se ranger du côté du plus fort. Chose certaine, une femme affirme l'avoir vu discuter de la mort du roi avec la marquise de Verneuil.

— Mais alors, pourquoi le duc et la marquise n'ont-ils pas été arrêtés sur la base de ce témoignage ?

— Malheureusement, il a été démontré que la femme, une certaine Jacqueline d'Escoman, a menti sur certains points. Faute de pouvoir démêler le vrai du faux, son témoignage n'a pas été retenu.

— C'est malheureux.

—Oui, vraiment. De plus, elle jouit d'une triste réputation pour s'être adonnée à la prostitution et pour avoir abandonné son enfant. Elle s'est finalement retrouvée à la prison du Châtelet. Mais revenons à toi, Guillaume, si tu veux bien.

—À moi ? Que voulez-vous dire ?

—As-tu idée de l'énorme impact qu'aurait la mort du roi sur la France ? Notre pauvre royaume se retrouverait sous la coupe d'intrigants et de profiteurs. Sans compter que ce serait la fin du beau rêve de notre ami Champlain.

—Vous croyez ?

—Aucun doute ; autant Marie de Médicis que d'Épernon et les autres puissants du royaume ne croient pas en la Nouvelle-France. La colonie tomberait sous le joug d'aventuriers qui ne pensent qu'à leur profit et à leur pouvoir. Je sais que toi-même, tu as eu des doutes sur le projet de Champlain, mais crois-moi, il est l'un des seuls à vouloir développer une nouvelle société harmonieuse et respectueuse des Autochtones dans le nord de l'Amérique.

—Je vous crois. Après réflexion, j'en suis aussi venu à cette conclusion.

—Heureux de l'apprendre. Finalement, cher Guillaume, tu dois savoir ce que signifierait la mort du roi pour toi personnellement. Peu importe les nouveaux maîtres de France d'ici à la majorité du dauphin Louis, le duc d'Épernon en ferait partie. Et je sais, qu'à tort ou à raison, il te soupçonne d'une quelconque implication dans l'assassinat d'Henri III et qu'il enrage de te savoir sous la protection du roi. Si Henri meurt, tu peux imaginer sans peine le sort qui t'attendrait.

Guillaume comprit aussitôt la terrible menace qui pesait sur lui et surtout, du même coup, sur Katsitsanoron.

—Je comprends, en effet. Mais que puis-je faire ?

—Comme je te disais, de par ta nouvelle proximité avec le roi et la confiance qu'il te porte, tu es la personne la mieux placée pour déjouer les complots contre lui. Même sa garde personnelle est infiltrée par des éléments nommés par d'Épernon. Deviens les yeux et les oreilles des quelques véritables amis du roi. Tente tout ton possible pour lui éviter de tomber dans un piège mortel. Protège-le de ses ennemis et de lui-même.

—De lui-même ?

—Oui, même s’il fait tout pour paraître en pleine forme, Henri est las de toutes ces trahisons. La mort ne lui a jamais fait peur ; même qu’il me donne l’impression de la chercher depuis qu’il a acquis la certitude que Charlotte de Montmorency s’est jouée de lui.

—Vous croyez vraiment ?

—Oui, c’est aussi cela, *le désespoir de la vieillesse*.

Guillaume allait prendre congé, bien déterminé à suivre les recommandations du sieur de Mons, mais il demanda d’abord à celui-ci :

—Dites-moi, monseigneur, cette Jacqueline d’Escoman, il me serait possible de la voir ?

—Bien sûr, je connais bien le directeur du Châtelet et puis, tu te souviens de notre ami Damien, l’ex-gardien de ton père naturel ? Il serait sans doute ravi de t’y conduire.

Dugua de Mons scruta le visage de son invité ; à défaut de pouvoir y lire ses intentions, il s’en enquit :

—Toi, tu as une idée. Je me trompe ?

—Non, vous ne vous trompez pas, mais avant de vous en faire part, je dois voir un vieil ami, un très vieil ami.

2 h de l’après-midi, 9 mai, officine de maître Joseph, *l’apothicaire des apothicaires*, Paris.

—Tu me jures que mon vieil ami Nicholas, qui a aussi été ton maître, approuverait l’utilisation de ce produit vu les graves dangers ?

—Oui, maître Joseph, dans ces circonstances précises, je suis certain qu’il serait d’accord.

Guillaume ne pouvait détacher son regard du visage indéchiffrable de maître Joseph. Sa dernière rencontre avec ce grand maître que tous appelaient *l’apothicaire des apothicaires* remontait à quinze ans, alors qu’accompagné de maître Nicholas, il avait eu l’immense privilège de suivre une formation d’une semaine chez ce grand maître.

«Il avait alors plus de quatre-vingts ans, mais en paraissait à peine soixante», se souvint Guillaume, et il n’a pas changé d’un iota depuis, même s’il approche cent ans».

Fasciné, Guillaume aurait aimé le questionner sur les raisons de cette spectaculaire victoire sur les méfaits de l’âge, mais il choisit de s’en tenir aux motifs de sa visite.

— Comme je vous le disais, il y va de la survie du roi et du royaume.

— J'aime bien Henri IV, murmura maître Joseph d'un ton détaché, comme si son esprit voyageait dans une autre époque.

— Vous l'avez connu ?

— Plutôt bien ; il venait me consulter régulièrement voilà quelques années.

— Il venait ici ? Vous n'aviez pas à vous déplacer jusqu'au Louvre ?

— Non, cela faisait partie de notre entente.

— Extraordinaire ! Faire déplacer un roi, faut le faire...

— Ce n'était pas de l'arrogance de ma part ; c'est juste que je n'aime pas les flafas de la Cour.

— Je comprends, mais de toute évidence il a cessé de vous consulter.

— En effet. Un jour, c'était en janvier 1601, je crois, je l'ai traité de glouton, de soulon et de satyre, avant de lui annoncer que je cesserais de le soigner s'il n'arrêtait pas de manger autant de viande, de boire autant de vin et de coucher avec autant de femmes.

— Oufff... Il n'a pas dû aimer.

— À qui le dis-tu ! L'espace d'une seconde, j'ai cru qu'il allait me faire pendre. Mais il s'est contenté de me fusiller du regard et de quitter mon officine pour ne plus jamais y revenir. Le vieux sacripant m'a bien fait mentir, d'ailleurs. J'étais certain, à l'époque, qu'il n'allait pas se rendre à cinquante ans. Mais le voilà qui semble plus guil-
leret que jamais à cinquante-six ans.

Guillaume sourit, puis approuva les propos de maître Joseph en les nuancant quelque peu :

— Disons qu'il réussit à donner le change en donnant l'impression de ne pas trop vieillir, mais je peux vous garantir qu'il ne suit toujours pas aucun de vos sages conseils.

— Oui, il m'a bien eu ce vieux satyre... répéta le vieil apothicaire en souriant à son tour. Mais je suis heureux que tu t'en occupes. Il a besoin d'un bon soignant et la France a besoin de lui.

— Alors, vous allez me donner la recette de cette étonnante préparation ?

— Non.

— Non ? Pourtant, j'ai eu l'impression que...

—La recette de cette préparation et ses effets parfois diaboliques vont mourir en même temps que moi, c'est-à-dire très bientôt. Par contre, je peux t'en donner une fiole, ainsi que les instructions pour bien l'administrer.

—Ça me convient parfaitement. Puis-je quand même en connaître les principaux ingrédients ?

—Ils sont nombreux. Sache seulement que les graines de datura en forment la base. Retiens surtout que tu dois administrer exactement la bonne quantité du produit, soit une goutte pour chaque dix livres corporelles du patient.

—Bien compris. Mais quelles seraient les conséquences en cas de non-respect du dosage ?

—La mort.

—Je vous assure que je vous suis reconnaissant pour votre confiance et que j'utiliserai le produit avec la plus grande diligence.

—Je le souhaite vivement.

Maître Joseph s'excusa et quitta la pièce pour y revenir une quinzaine de minutes plus tard, muni d'une petite sacoche qu'il remit à son invité en expliquant :

—Voici une préparation et le matériel nécessaire avec les instructions détaillées. Je tiens à être clair : je te rends ce service pour la première et la dernière fois.

—Je comprends bien et je vous en remercie.

—Adieu, donc, Guillaume. Que Dieu te protège et protège ce vieux satyre d'Henri IV.

—Adieu, cher maître. Mais avant de partir, pourriez-vous me décrire les effets précis de cette préparation ?

—Elle crée une confusion totale dans l'esprit du patient... ou de la victime, devrais-je dire. Comme ses capacités intellectuelles sont complètement perturbées, elle devient incapable d'élaborer un mensonge. Elle exprime donc ce qui est à la fois le plus simple et le plus rare : la vérité.

1 h de l'après-midi, 10 mai, prison du grand Châtelet.

Guillaume écouta avec plaisir les nombreux mérites de son père tels que racontés par l'ex-gardien Damien, pendant que celui-ci le

guidait dans les dédales du Châtelet. Après une bonne demi-heure à arpenter les couloirs malsains de la célèbre prison parisienne, le vieil homme s'arrêta devant une cellule et dit :

— Voici la résidence, que je lui souhaite temporaire, de la femme d'Escoman. Vous avez sans doute remarqué qu'elle se trouve dans l'aile la... moins inconfortable, disons, du Châtelet. Bien qu'elles n'aient rien de comparable avec les chambres du Louvre, les cellules dites communes de cet étage sont un paradis comparées à celles du bas-fond dans lesquelles les prisonniers sont descendus à l'aide d'une poulie pour y croupir dans l'eau insalubre jusqu'à leur dernier souffle. Je vous rassure : votre père naturel a vécu ses derniers jours dans une cellule tout à fait semblable à celle de la femme d'Escoman.

— Merci pour tout, Damien ; en mon nom et en celui de mon père.

— Votre père méritait les quelques bontés que j'ai pu lui apporter, et je commence à croire que vous n'êtes pas démeritant non plus.

Damien s'empara d'un lourd trousseau de clés, dont il en extirpa une pour ouvrir la porte de la cellule en précisant :

— Une fois que vous en aurez terminé, vous n'aurez qu'à frapper à la porte.

— D'accord, à tantôt.

Dans la mi-vingtaine, Jacqueline d'Escoman, un peu bossue, très boîteuse, n'avait rien d'une beauté naturelle, mais elle dégageait une forme de sensualité sauvage qui ne fut pas sans rappeler la duchesse de Montpensier à son visiteur.

« Vais-je enfin oublier cette femme », se reprocha ce dernier. Heureusement, Jacqueline d'Escoman lui changea les idées en commençant aussitôt à pérorer comme seules en sont capables les personnes bavardes à qui une longue solitude a été imposée.

— Bonjour, maître. J'ai été prévenue de votre visite. Quelle joie de recevoir l'apothicaire de mon roi bien-aimé. A-t-il au moins su tout ce que j'ai fait ou tenté de faire pour lui ? Je crains que non. Quelle honte, cher maître, que mes ennemis aient réussi à me faire enfermer dans cette prison lugubre, sous les prétextes fallacieux de prostitution et d'abandon d'enfant. Oui, il m'est arrivé d'offrir mon pauvre corps meurtri au plus offrant, qui offrait souvent très peu, d'ailleurs, mais c'est parce que j'y étais forcée par ma brute de mari. C'est encore

lui qui m'a poussée à abandonner mon enfant, car il ne veillait même pas à nous fournir le strict minimum nécessaire à notre survie. Mieux valait abandonner ce cher enfant sur le Pont-Neuf que de le laisser mourir de faim. Ne croyez-vous pas ?

Elle s'arrêta, plus pour reprendre son souffle que pour écouter la réponse de son visiteur, qui réussit tout de même à placer ces quelques mots :

— Pour répondre à votre question, chère madame, le roi n'a effectivement jamais entendu parler de vous, mais certains de ses amis, oui. Et si je suis ici, c'est pour m'enquérir de votre santé et aussi pour...

— Ah, mon cher monsieur, ma santé est très bonne malgré tout et grâce à Dieu, qui lui au moins, sait que je ne suis pas coupable de ce dont...

Guillaume se permit à son tour d'interrompre la *femme d'Escoman* et, comme la santé de celle-ci semblait effectivement très bonne, il alla sans détour au but de sa visite.

— Si vous me permettez, madame, j'aimerais vous faire part du souhait de certaines personnes de vous venir en aide ; mais pour cela, ils...

— Ahhh, enfin Dieu m'a entendue et m'a envoyé un ange !

— Mais pour pouvoir vous aider, ces personnes doivent connaître la vérité sur vos prétentions. Ils doivent pouvoir utiliser la stricte vérité contre les ennemis du roi sans se perdre dans des demi-vérités ou des mensonges. Vous comprenez cela ?

— Oui.

Jacqueline d'Escoman semblait avoir perdu un peu de sa superbe et de son assurance. Guillaume la sentait même sur la défensive. Il en profita donc pour continuer.

— J'aurais donc quelques questions à vous poser et pour m'assurer du bien-fondé de vos réponses, j'aimerais utiliser un produit qui va vous aider à vous souvenir des événements tels qu'ils se sont vraiment déroulés.

— C'est comme un aide-mémoire, en somme ?

— On peut le voir de cette façon ; disons qu'il empêche aussi les personnes qui l'ont absorbé de présenter la vérité sous les aspects qui leur conviennent le mieux.

«Dire au patient les faits tels qu'ils sont, sans les embellir ni les avilir», avait écrit maître Joseph dans ses instructions.

— Je vois. Vous doutez de mes témoignages qui ont pourtant été faits sous serment ?

— Je n'ai rien dit de tel, sauf que je sais d'expérience que tout être humain aime se donner le beau rôle. Je ne vous reproche rien, mais vous savez qu'après enquête, certaines de vos déclarations ont été démenties par les faits.

«Ne pas porter de jugement sur la personne, mais mentionner ses agissements d'un ton détaché», recommandait aussi le maître apothicaire.

— Il est vrai que j'ai fait erreur en rapportant certains détails, ce qui a causé ma perte, d'ailleurs, mais Dieu m'est témoin que lors de mes différents témoignages, j'ai dit l'entière vérité sur les points importants.

— C'est exactement ce que j'espère corroborer grâce aux progrès de la science.

— Allons donc, vous pourriez prouver que je n'ai pas menti ?

— Pas le prouver légalement, mais le produit dont je vous parlais pourrait fournir la quasi-certitude que vos accusations les plus importantes étaient bien fondées. À partir de cette quasi-certitude de vérité, il me sera peut-être possible de démontrer l'existence d'un complot contre le roi et d'en accuser les coupables. Ce qui serait impossible si je dois perdre mon temps à démêler un enchevêtrement de vérités et de demi-vérités. Vous comprenez ?

— Très bien. Je sais que le temps presse. Je suis convaincue que l'attentat contre le roi est pour bientôt ; peu après le sacre de la reine.

— Alors, madame, je vous le demande, acceptez-vous de vous prêter à cet exercice ?

— Dites-m'en davantage, je vous prie.

— Il s'agit d'une préparation à base de plantes, inventée par le plus grand des apothicaires. La personne qui la boit n'a plus le total contrôle de son esprit. Elle répond spontanément la vérité, sans chercher à la transformer ou à l'améliorer.

— C'est une potion, donc.

— En effet.

— Une potion de vérité... Quel prodige ! J'accepte de me prêter à l'expérience. Qu'ai-je à perdre, après tout ?

— Je veux toutefois vous prévenir qu'il existe certains risques. Si le dosage de la préparation est mal fait, elle peut même causer la mort.

Cette affirmation amena bien sûr de sérieux questionnements chez Jacqueline d'Escoman. Après une bonne minute de réflexion, elle se décida à répondre :

— Je me fie à vous. Allons-y.

Guillaume s'assura d'abord du poids de sa *patiente*, qui déclara fièrement :

— Cent trente livres, le même poids qu'à mes seize ans.

Il versa donc treize gouttes de la préparation dans un peu de vin, une opération très simple pour un apothicaire de son expérience. Pourtant, conscient de la dangerosité du moment, il sentit une nervosité inhabituelle s'installer en lui. Étonné, il constata même un léger tremblement de ses mains. Mais Jacqueline d'Escoman n'en avait cure de ces détails.

— Du vin ! s'exclama-t-elle. J'en suis privée depuis tellement longtemps. Merci, maître.

Guillaume allait lui recommander de boire tranquillement, mais dès que ses lèvres entrèrent en contact avec le liquide, la prisonnière se mit à boire à petites lampées.

— Yeurk ! lâcha-t-elle, le goût est abominable. J'espère que ça va fonctionner, au moins.

Guillaume se contenta de sourire en jetant un regard sur son œuf de Nuremberg, qui démontrait toujours une remarquable précision après plus de vingt ans de loyaux services.

« L'effet va se faire sentir après dix minutes et durer vingt minutes », était-il précisé dans les instructions.

Le délai passé, Guillaume commença l'interrogatoire avec des questions on ne peut plus simples, comme le recommandait encore maître Joseph.

— Où êtes-vous née ?

— Je suis née à Orphin, une petite commune située à une trentaine de lieues de Paris.

— Et en quelle année ?

— 1585.

— Êtes-vous mariée ?

— Pour mon plus grand malheur, confessa Jacqueline d'Escoman d'un ton navré, j'ai cédé aux beaux yeux d'Isaac d'Escoman, soldat dans le régiment des gardes royaux, mais qui s'est avéré un ivrogne doublé d'une brute.

Guillaume décida de passer à des questions plus significatives.

— Avez-vous vu la marquise de Verneuil discuter au sujet d'un complot contre le roi avec le duc d'Épernon ?

— Oui, je les ai bien vus et entendus parler d'un tel complot.

— Étiez-vous une proche de la marquise de Verneuil ?

— Oui, j'étais...

La détenue s'arrêta, visiblement énervée, pour tenter en vain de reprendre son calme.

— Bien sûr que j'étais proche d'elle ; j'étais sa dame de compagnie, signifia-t-elle en criant presque, d'une voix surexcitée.

« Si la personne s'énervé, c'est qu'elle essaie de combattre les effets de la préparation pour parvenir à mentir », avait expliqué maître Joseph.

Guillaume laissa à la femme une bonne minute pour lui permettre de retrouver son calme, puis poursuivit.

— Je vous repose la question : étiez-vous une proche de la marquise de Verneuil ?

Jacqueline d'Escoman laissa retomber ses épaules et prit une grande respiration avant de répondre, résignée :

— Non, je ne faisais qu'aller régulièrement à son château pour demander l'aumône. J'ai menti à ce sujet. Vous savez, c'est déjà assez difficile de n'être qu'une pauvre femme sans en plus devoir l'admettre à tout venant.

Guillaume eut envie de se laisser aller à un mouvement d'empathie, mais il se contenta plutôt de suivre les instructions.

« Toujours poser les questions d'un ton neutre et détaché ».

— Connaissez-vous un nommé Ravailac ?

— Oui.

— Où l'avez-vous rencontré ?

— Chez Charlotte de Tillet, la maîtresse du duc d'Épernon. Ce Ravailac y était hébergé. C'est là qu'il m'a avoué vouloir tuer le roi.

— Que faisiez-vous chez cette dame ?

Jacqueline, mal à l'aise, répondit d'une voix quand même calme :

— J'y allais occasionnellement pour y demander l'aumône.

— Est-ce que Ravaillac vous a dit pourquoi il voulait tuer le roi ?

— Selon lui, Henri IV est toujours un huguenot qui souhaite faire la guerre à l'Espagne catholique pour venir en aide à des ducs protestants.

— Pouvez-vous me décrire ce monsieur ?

— Oui, je sais que je n'ai pas pu le faire précédemment, mais j'étais fatiguée et énervée après avoir été longuement questionnée par tous ces hommes. Je me souviens très bien de lui. Il est roux, très grand, toujours vêtu de vert. Je sais aussi qu'il passe ses journées à errer d'une taverne à l'autre.

— L'avez-vous vu planter un poignard dans le parquet au domicile de Charlotte de Tillet ?

— Non, j'ai menti là-dessus lors de ce même interrogatoire. Comme je vous l'ai dit, j'étais fatiguée et à bout de nerfs, et j'ai inventé cette histoire pour être crue et pour pouvoir enfin retourner chez moi. J'aurais dû savoir que le parquet serait examiné. Je sais à présent que répondre ainsi a causé ma perte, mais je voulais tellement sauver le roi. Croyez-moi, cher maître, François Ravaillac n'attend que le sacre de Marie de Médicis pour assassiner le roi.

Guillaume posa encore quelques questions, mais son idée était faite... Jacqueline d'Escoman avait menti sur certains points, soit pour se mettre en valeur, soit pour renforcer son récit, mais elle disait vrai sur l'essentiel : François Ravaillac était l'instrument d'un complot visant à assassiner Henri IV au cours des prochains jours.

Comme il allait prendre congé de la *femme d'Escoman*, celle-ci se précipita vers lui pour s'emparer de son bras droit et le supplier :

— Cher maître, j'ai une grande faveur à vous demander. Serrez-moi dans vos bras, je vous prie. Vous êtes la première personne depuis des années à me traiter comme un être humain. Je vous en supplie, serrez-moi dans vos bras.

Guillaume ne put cacher son trouble. Alors qu'il se reprochait amèrement d'avoir abusé de la grandeur d'âme de cette femme, elle le remerciait d'être le seul à l'avoir traitée avec dignité depuis des années.

« Quelles abominables personnes a bien pu connaître cette femme pour me considérer ainsi ? » s'interrogea-t-il en prenant la pri-

sonnière dans ses bras, sans aucun autre sentiment qu'un immense respect. Puis il s'empessa de cogner à la porte pour que Damien le libère de son trouble et de son insupportable sentiment de honte.

1 h 15 de l'après-midi, 12 mai, logis de Guillaume, Paris.

Ne pouvant en croire ses oreilles, Guillaume demanda à Jérôme Couillard de répéter sa dernière phrase.

— C'est ainsi, maître, que j'ai le plaisir de vous annoncer que j'ai trouvé votre homme.

Dès sa sortie du Châtelet deux jours auparavant, l'apothicaire avait couru chez Dugua de Mons pour lui faire part de sa singulière rencontre avec Jacqueline d'Escoman. Quelque peu épouvanté par le moyen utilisé, le sieur de Mons s'était quand même montré très satisfait du résultat. Il avait aussitôt donné l'assurance à Guillaume que Charles de Crequy, successeur du brave Crillon à la tête du régiment des gardes, allait charger, en toute discrétion, quelques-uns de ses hommes de retrouver et de neutraliser François Ravaillac.

Guillaume, bien qu'ayant espéré des actions de plus grande envergure, s'était rallié à ce plan après que de Mons lui eut expliqué qu'étant donné la mauvaise réputation de Jacqueline d'Escoman et le haut rang des comploteurs, seule une opération quasi secrète n'impliquant pas officiellement les gardes du roi pouvait être entreprise. Dès le lendemain, l'apothicaire avait donc reçu chez lui Jérôme Couillard, nommé responsable de cette mission par Charles de Crequy. Et voilà que l'individu et ses hommes avaient réalisé l'impensable exploit de retrouver l'assassin en moins de vingt-quatre heures.

— Mes sincères félicitations, Jérôme, j'avoue que je ne m'attendais pas à des résultats si rapides.

— Je comprends votre surprise, mais nous exerçons le métier de soldat depuis plusieurs années, mes hommes et moi. Nous connaissons tous les bas-fonds de Paris et tous les malfrats susceptibles de se joindre à ce genre de complots.

— Je vois, mais crois-tu que vos recherches aient pu venir aux oreilles de Ravaillac ?

— C'est une possibilité, mais très faible. Nous savons poser les bonnes questions sans éveiller de soupçons.

— Et aucune chance que l'assassin vous fausse compagnie ?

— Ça, c'est impossible. Nous travaillons par équipe de deux. Il sera surveillé par au moins un homme vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans toutes ses pérégrinations à travers la ville.

— Il va toujours d'une taverne à l'autre ?

— Oui. Aux dernières nouvelles, il se trouvait à la *Taverne du chat noir*. S'il devait la quitter, il sera aussitôt suivi discrètement par l'un de mes hommes.

— Encore félicitations, Jérôme. Je t'attends donc à 1 h demain après-midi pour un autre compte-rendu.

— D'accord, maître, à demain.

C'est donc le cœur léger que Guillaume se rendit au Louvre en cette fin d'après-midi du 12 mai. Le roi exigeait sa présence au vieux château royal en tout temps, sauf en après-midi. L'apothicaire voyait son royal client à deux reprises pendant la journée : en fin d'après-midi, en préparation du souper qu'Henri IV prenait habituellement vers 6 h. Guillaume s'était vite rendu compte que son illustre client voulait surtout que cette rencontre serve à préparer son estomac à absorber une invraisemblable quantité de viandes, de charcuteries, de sauces et de vins. Puis, à 8 h du soir, l'apothicaire se rendait au cabinet du roi afin de lui faire prendre son traitement contre la goutte et sa potion de Tekarentoken.

« Ah ! Guillaume, comme tu fais de moi un homme heureux avec cette potion, déclarait invariablement chaque soir le roi ». Avant de partir, Guillaume préparait aussi une tisane à base de valériane qui était administrée au roi avant son coucher par son premier valet.

Dès son entrée au cabinet royal, ce soir-là, Guillaume fut frappé par l'état d'accablement total dans lequel se trouvait Henri IV. Il oublia même son habituel commentaire d'appréciation sur le Tekarentoken pour plutôt exiger :

— Cher Guillaume, fais-moi bien dormir, cette nuit. J'ai une très lourde journée qui m'attend demain avec le sacre de la reine à Saint-Denis. Double la dose, s'il le faut.

— Ce n'est pas si simple, sire. Il ne suffit pas de doubler la dose. D'ailleurs, l'état mental compte plus que le dosage. Essayez de vous détendre. Dites-vous que vous passerez une excellente journée, demain. La reine sera heureuse et vous serez fier d'elle.

— J'espère bien qu'elle sera heureuse... Depuis le temps qu'elle me harcèle pour ce sacre. Mais je dois reconnaître que cela évitera des complications de succession si je devais ne pas revenir de ma prochaine campagne aux Pays-Bas.

Le roi paraissait encore plus accablé. Il se réfugia longuement dans ses pensées avant de demander :

— Est-ce que tu sais que certains me prétendent fou ?

— Je n'ai rien entendu de tel, mentit Guillaume. Par contre, je sais que le peuple vous aime.

— Tu mens très mal, mon cher Guillaume. Le peuple aime les souverains qui lui apportent la prospérité et la paix, alors que je dois malheureusement conduire la France à une nouvelle guerre. Je connais ces rumeurs qui veulent que je parte en campagne pour récupérer Charlotte de Montmorency. Il est vrai que je l'aime autant que je déteste son mari, mon traître de neveu, mais, jamais je ne risquerais l'avenir de la France pour des motifs personnels. Si je pars en campagne, c'est pour éviter que des duchés des Pays-Bas ne basculent dans le camp espagnol, ce qui briserait le fragile équilibre des forces entre l'Espagne et la France.

Totalement ignorant de ces questions politiques, Guillaume resta silencieux. Le roi continua donc, après avoir échappé un long soupir chargé de lassitude.

— Dis-moi, crois-tu aux pressentiments ?

— Oui, sire. Je ne saurais expliquer ce phénomène, mais pour l'avoir déjà expérimenté, j'y crois.

Le roi hocha la tête d'un air grave, puis dit :

— Eh bien, j'ai un très mauvais pressentiment et crois-moi, ce n'est pas dans mes habitudes.

— Et quel est ce pressentiment ?

— Ce sacre me déplaît. Je le disais encore hier à Sully, mon premier ministre. Je ne sais ce que c'est, mais le cœur me dit qu'il m'arrivera quelque malheur après cette cérémonie.

Guillaume fut tenté d'informer le monarque que celui par qui ce malheur devait arriver était maintenant sous bonne garde et qu'il pouvait dormir en paix, mais il ne put que tenter de le rassurer par quelques paroles creuses avant de le laisser à ses angoissantes prémonitions.

3 h de l'après-midi, 13 mai 1610, logis de Guillaume.

Laissant toute la place au doute, l'espoir n'était plus permis. Jérôme Couillard avait fait faux bond à Guillaume. Alors qu'il devait se présenter à 1 h, il brillait toujours par son absence deux heures plus tard. Certes, l'inhabituelle activité qui régnait dans les rues de Paris à l'occasion du sacre de la reine pourrait expliquer un retard de quelques minutes, mais pas de deux heures !

Que pouvait-il bien lui être arrivé ? Plutôt que de perdre son temps en y allant de conjectures, Guillaume préféra se consacrer à la recherche de solutions. La messe du sacre de Marie de Médicis prévue pour 2 h était sans doute sur le point de se terminer. Les ennemis d'Henri IV pourraient dès lors passer à l'action. Ce n'était certes pas le moment de laisser sans surveillance un assassin aussi fanatique que François Ravailac.

Guillaume aurait bien aimé pouvoir compter sur l'aide du brave Crillon, mais ce dernier profitait d'une retraite bien méritée dans son fief d'Avignon, à plus de deux cents lieues de Paris. L'apothicaire en vint vite à la conclusion que dans les circonstances, un seul autre homme pouvait lui être d'un grand secours : Guillaume Le Testu, ancien capitaine de l'armée et ancien navigateur-explorateur, devenu pâtissier et amoureux.

Comment s'appelait la pâtisserie de sa charmante veuve, déjà ? Ah oui, bien sûr ! *Aux délices d'Alice*, rue Neuve-des-Boulangers, à une vingtaine de minutes à pied. Guillaume s'y précipita.

Le Testu n'avait pas exagéré. Sa charmante veuve débordait bel et bien de charme. La mi-trentaine attrayante, elle affichait le physique avenant et la bonne humeur contagieuse des gens heureux. Guillaume

ne prit pas le temps de reprendre son souffle avant de se présenter et manifester son désir de voir Le Testu.

— Maître Guillaume, l'apothicaire ! Heureuse de vous rencontrer. Mon Guillaume m'a beaucoup parlé de vous. Mais je vous en prie, prenez le temps de reprendre haleine en buvant un peu de vin et en croquant dans cet excellent gâteau au miel.

— Je vous remercie, madame, mais...

— Appelez-moi Alice, je vous prie.

— Merci, Alice, mais je suis très pressé, aujourd'hui ; une autre fois, peut-être... Guillaume n'est pas ici ?

— Non, il est allé faire une importante livraison.

L'apothicaire griffonna son adresse sur un bout de papier, qu'il tendit à Alice.

— Voulez-vous lui dire, dès son retour, qu'il vienne me rejoindre de toute urgence à cette adresse ?

L'attitude de la charmante pâtissière changea du tout au tout. Méfiante, elle s'empara du bout de papier comme s'il allait lui brûler les doigts.

— Monsieur, dit-elle, mon Guillaume est heureux, ici. Vous me promettez que vous n'allez pas l'arracher à ce bonheur ? Que vous n'allez pas me l'arracher ?

— Je vous le promets. J'ai besoin de son aide pour une tâche de la plus haute importance, mais de très courte durée ; ici même, à Paris.

Guillaume remercia une Alice très peu rassurée et retourna à son logis pour y attendre Le Testu. Il jeta un regard tendu sur son œuf de Nuremberg : 4 h 15 ! Heureusement, en raison du sacre à Saint-Denis, le roi l'avait autorisé à ne retourner au Louvre que vers 6 h. Faute de mieux, il tenta de tromper l'attente en faisant les cent pas dans l'espace restreint de son logis.

Toc ! Toc ! 4 h 45. Guillaume se rua vers la porte. C'était bien Le Testu, mais un Le Testu transformé par les délices d'Alice et sa vie d'homme heureux. En moins d'un an, il avait engraisé d'une bonne vingtaine de livres. Ce gain de poids donnait même l'impression que son immense carcasse avait rapetissé de quelques pouces. Mais le sourire franc et le regard décidé étaient demeurés les mêmes.

— Guillaume ! s'exclama-t-il en y allant d'une robuste accolade, quelle joie de te revoir !

—Moi aussi, mon ami, je suis heureux de te revoir. Au cours des derniers mois, j'ai voulu mille fois te rendre visite, mais le temps finissait toujours par me manquer. Et malheureusement, il me manque encore aujourd'hui. Je dois rapidement t'expliquer pourquoi je t'ai appelé à l'aide. Je dois être au Louvre dans une heure. Comme je l'ai mentionné à ta charmante Alice, il s'agit d'une tâche très importante, mais à toi, j'ajoute qu'elle peut être périlleuse.

—J'ai appris que tu occupais de hautes fonctions à la Cour. Bravo ! Mais, vas-y, je t'écoute. J'aime bien ma nouvelle vie, quoique j'avoue que je serais heureux d'y mettre un peu de piquant.

Le Testu écouta avec la plus grande attention les explications de son ami, en se contentant d'exprimer sa surprise par de fortes et fréquentes exclamations. Lorsque Guillaume eut terminé son exposé, l'ex-garde le surprit en s'exclamant :

—Tu as vraiment fait parler cette Jacqueline d'Escoman en te servant d'un philtre de vérité ?

—Je ne sais pas si on peut l'appeler ainsi, mais cette préparation à base de graines de datura peut effectivement bloquer, en partie, du moins, la capacité des personnes d'inventer un mensonge. Mentir n'est pas facile et exige toutes nos ressources intellectuelles.

—Eh bien, ça alors, quel prodige ! Et cette merveille se trouve à l'intérieur d'une de ces petites fioles dans ton buffet ?

S'approvisionnant à l'apothicairerie de Gros-Jean, sise juste en bas de son logis, Guillaume n'avait pas coutume de conserver des fioles chez lui, sauf pour de rares exceptions dont faisait partie le *philtre de vérité* qui impressionnait tant Le Testu, que l'apothicaire tenta de ramener à des préoccupations plus urgentes.

—Oui, c'est dans une de ces fioles, confirma-t-il, mais, s'il te plaît, mon ami, revenons à ce qui nous intéresse dans le moment. Tu as compris l'urgence de retrouver ce Ravailac ?

—Bien sûr. Je vais m'adjoindre deux de mes amis, anciens soldats comme moi, auxquels je peux me fier entièrement. Je vais leur confier la mission de retrouver ce Ravailac à partir de la *Taverne du chat noir*, où selon Couillard, il aurait été vu la dernière fois.

—Très bien. Et toi, qu'entends-tu faire ?

—Moi ? J'ai connu Jérôme Couillard à une autre époque. J'ai le sentiment qu'en le retrouvant, je retrouverai du même coup ce triste sire de Ravailac.

—Que Dieu t’entende, mon ami. L’heure est venue pour moi de retourner au Louvre. Tiens, voici la clé de mon logis. Tu pourras y recevoir toute personne susceptible de t’aider dans tes recherches. Je t’y retrouverai demain, en début d’après-midi.

Guillaume avait déjà fait quelques pas en direction du Louvre lorsqu’il se retourna vers Le Testu.

—Merci, lui dit-il, je n’oublierai jamais ton aide.

—Merci à toi. Cette plongée dans l’action me donne l’impression d’être de nouveau utile.

8 h 15 du soir, 13 mai 1610, cabinet d’Henri IV, Louvre.

Guillaume avait retrouvé le roi dans un bien meilleur état d’esprit que la veille. Après avoir bu la préparation de Tekarentoken, le monarque exprima sa satisfaction, comme à son habitude.

—Ah, Guillaume, comme tu fais de moi un homme heureux avec cette potion.

—J’en suis ravi, sire. Tout comme je suis ravi de vous voir plus détendu qu’hier. Le sacre s’est bien déroulé ?

—Merveilleusement bien ! Je n’aurais pas dû laisser ce mauvais pressentiment gâcher ces dernières journées.

Le roi souriait à pleines dents, visiblement heureux d’avoir échappé au malheur qu’il redoutait tant dès la fin du sacre. Mais en ce soir du 13 mai, c’était au tour de Guillaume de se sentir oppressé par l’angoisse, car il savait, lui, que le porteur de malheur était maintenant libre de frapper. Le potard s’affola à la pensée que cette rencontre avec Henri IV était peut-être la dernière. Il était devenu profondément attaché à ce roi paillard, malgré ses débauches, ses extravagances, ses crises d’autorité et surtout, sa puanteur. En dépit de tous ces défauts, ce roi faisait preuve d’un profond humanisme. Aussi, l’apothicaire se permit-il une inhabituelle effronterie.

—Sire, dit-il, cette journée de sacre et celles qui l’ont précédée vous ont fatigué. C’est pourquoi je vous recommande le plus grand repos pour demain et de passer la journée au Louvre.

Pour la première fois depuis qu’il lui avait confié sa santé, Henri IV jeta un mauvais regard à son apothicaire.

—Ça, ça ne fait pas partie de tes attributions. Je ne permets à personne de se mêler de ma vie et de ma sécurité. J'en ai plus qu'assez ! Trop de gens essaient de garder ma personne comme si j'étais un enfant. Je peux très bien me garder moi-même sans l'aide de mes gardes et encore moins de celle d'un potard. Tu m'as sauvé la vie une fois et je t'en suis reconnaissant, mais ne te sens pas obligé de le faire à nouveau ! Tu as bien compris ?

« Si jamais il apprenait tout ce que j'ai fait dernièrement pour garder sa personne, je me retrouverais au Châtelet à mon tour », se dit Guillaume, qui se contenta de répondre :

— Pardonnez-moi, sire, je voulais seulement vous suggérer de prendre un peu de repos.

— Le seul complot autour de ma personne est mijoté par mes proches qui veulent m'emprisonner au Louvre pour ma soi-disant protection, poursuivit le roi sur la même lancée. Pas plus tard qu'il y a une heure, César, mon fils que j'ai légitimé et fait duc de Vendôme, m'ordonnait presque de ne pas sortir au cours des prochains jours. Et juste avant, le sieur de la Brosse me conseillait aussi de ne pas quitter le Louvre. Veux-tu savoir ce que je leur ai répondu ?

— Bien sûr, sire.

— Je leur ai dit qu'un vrai chef doit toujours avoir la force de ne pas montrer ses faiblesses et ses craintes.

— Je comprends, sire.

— Alors, comprends aussi que même si je n'ai pas prévu sortir demain, je le ferai si mon devoir de roi l'exige. Je ne sais pas combien de jours il me reste à vivre, mais j'entends vivre pleinement chacun d'eux. C'est assez pour ce soir. Bonne nuit et à demain.

Guillaume jugea plus sage de ne pas insister et retraits vers la sortie, en y allant de la plus belle révérence jamais exécutée par un potard.

1 h 15 de l'après-midi, 14 mai.

Dès la fin de son service au Louvre, Guillaume se précipita chez lui, anxieux d'obtenir des nouvelles sur les recherches menées par Le Testu et ses deux amis. Après avoir dû se frayer un passage à travers

une foule de plus en plus dense et agitée en ce vendredi, avant-veille des festivités marquant le sacre de Marie de Médicis, il arriva en vue de son immeuble devant lequel il aperçut la massive silhouette de Le Testu.

— J'ai retrouvé notre homme, annonça ce dernier dès que son ami fut à portée de voix.

— Ravaillac !

— Non, Couillard... mais Ravaillac aussi... enfin, peut-être.

— Explique-toi, je t'en prie.

— Retrouver Couillard a été un jeu d'enfant. Après avoir discuté avec quelques connaissances que nous avions en commun à l'époque, j'ai appris qu'il se rendait chaque soir, entre 8 h et 11 h, à la *Taverne du gosier rassasié*. Pas pire, comme nom, hein ?

— Oui, pas pire... Et ensuite ?

— Je n'ai eu qu'à attendre sa sortie pour l'inviter à boire un dernier coup chez toi, comme tu m'y avais autorisé.

— Et il t'a suivi, comme ça, sans faire de problèmes ?

— Bien sûr. Mais il faut dire que j'avais pris la précaution de lui planter un pistolet dans les côtes. Après quelques questions bien amenées, il m'a avoué que le soir du 12 mai, Ravaillac avait trouvé refuge à l'*Auberge du cœur couronné transpercé d'une flèche*.

Le Testu s'arrêta pour jeter un regard interloqué à Guillaume en lui faisant remarquer :

— Ça, c'est vraiment bizarre comme nom, n'est-ce pas ?

L'apothicaire se souvenait bien de la très mauvaise impression que lui avait faite le sinistre Louis Lacroix après qu'il se fut porté acquéreur de l'auberge.

— Oui, surtout qu'avant, son enseigne affichait le très beau nom de l'*Auberge du cœur vaillant*. Mais continue, plutôt.

— D'accord. C'est là que ça devient intéressant. Après avoir constaté que Ravaillac s'était bien fixé à cette auberge, Couillard a reçu la visite d'émissaires d'un puissant seigneur, selon son expression, qui lui ont ordonné, ainsi qu'à ses hommes, bien sûr, d'arrêter d'épier Ravaillac. Un de mes amis a interrogé les voisins de l'auberge, et deux d'entre eux ont déclaré y avoir vu un homme dont la description ressemble à celle de Ravaillac. Selon toute vraisemblance, il se trouve encore dans cet établissement, puisque les deux sorties sont surveillées en permanence par mes gars.

— Merveilleux ! Félicitations, mon ami !
— Félicite plutôt ton *Datura* quelque chose.
— Quoi ! Tu as utilisé le *Datura stramonium* ?

— Bien sûr. Nous avons besoin de savoir au plus vite où se trouvait ce Ravaillac. Alors, j'ai fait boire quelques gouttes de ton produit à Couillard. Ç'a très bien fonctionné, d'ailleurs. Je crois que j'aurais fait un bon potard.

— Malheureux ! Tu n'aurais pas dû ! Et où est Couillard en ce moment ? Nous devons savoir qui est ce puissant seigneur qui lui a ordonné de cesser la surveillance de Ravaillac.

— Ça, je n'ai pas réussi à le savoir. Chaque fois que je lui posais la question, il devenait très agité et tenait des propos inintelligibles.

Guillaume dut faire un violent effort pour garder le contrôle de ses émotions.

— Le Testu, je t'en prie... dis-moi où il est.
— Je l'ai enfermé dans ta chambre en attendant ton retour.

Guillaume se rua vers la prison improvisée, persuadé de devoir faire face au pire. Ce qu'il trouva, en effet, sitôt le seuil de la porte franchi. Couillard gisait sur le dos en plein centre de la pièce. La rigidité cadavérique avait déjà commencé son œuvre, ce qui ne laissait aucune place au doute : Jérôme Couillard était mort.

— Combien de gouttes lui as-tu données ? s'informa Guillaume, qui peinait de plus en plus à contenir sa colère.

— Quinze au début. Ensuite, comme il ne répondait plus à mes questions, je lui en ai redonné autant.

— Le Testu ! Le Testu, mon ami ! Te rends-tu compte de ce que tu as fait ?

— Oui, désolé... finalement, je n'aurais pas fait un si bon potard.

Guillaume ne pouvait en vouloir plus longtemps à ce monument de bonne volonté et de candeur qu'était Le Testu. Au moins, ils savaient maintenant où se terrait Ravaillac. Quant au *puissant seigneur*, même si Couillard se trouvait dans l'impossibilité totale et éternelle de le confirmer, Guillaume se doutait trop bien qu'il ne pouvait s'agir que du duc d'Épernon, colonel général de l'infanterie du royaume de France.

Une fois de plus, le potard préféra se concentrer sur les actions concrètes à prendre plutôt que perdre son temps en conjonctures et en récriminations. Il commença par rassurer son ami en lui disant :

—Bon, comme il est vrai que tes talents d'apothicaire sont fort limités, profitons plutôt de tes capacités et de ton expérience en tant que soldat. Il sera bientôt 2h, et j'aimerais que le corps de Couillard quitte mon logis avant que les mauvaises odeurs n'alertent le voisinage. Peux-tu trouver deux hommes équipés d'une charrette pour accomplir cette corvée en échange de deux livres chacun ?

—Deux livres chacun ? C'est comme si c'était déjà fait.

—Très bien. Ces hommes devront bien sûr être non seulement efficaces, mais discrets. Il ne faut pas oublier que le défunt était un garde royal.

—N'aie crainte. Ça sera fait et bien fait.

—D'accord. Maintenant, revenons à Ravailac et allons nous assurer qu'il se trouve toujours à cette fameuse auberge au nom si peu invitant.

Pierre Arcand, un homme d'une cinquantaine d'années à l'allure replete, mais aux traits intelligents, était attablé à la *Taverne du dragon*, située juste en face de l'*Auberge du cœur couronné transpercé d'une flèche*. De sa position stratégique, il jouissait, en plus d'une bière au collet fort appétissant, d'une vue imprenable sur le repaire de Ravailac. Son compagnon de garde, moins privilégié, surveillait, quant à lui, la sortie arrière qui donnait sur une ruelle.

—L'homme se trouve toujours à l'intérieur, confirma Arcand, lorsqu'interrogé par Le Testu. Et aucun doute, il s'agit bien du même type que celui dont tu nous as fourni la description. J'ai pu le voir de près quand il est sorti prendre l'air sur l'heure du midi.

—Bon travail. Mais à ta place, je boirais d'une traite cette bière qui semble succulente.

—Ah oui ? Mais pourquoi ?

—Parce que tu vas aller remplacer Lenoir dans la ruelle.

Arcand obéit à regret. Il se leva de table après avoir englouti sa bière d'une seule et longue gorgée. Comme il allait partir, Le Testu lui remit la clé du logement de Guillaume, ainsi qu'un bout de papier en expliquant :

—Tu remettras ça à Lenoir et dis-lui de passer prendre Guy Leduc. À cette heure, il se tient toujours chez lui. Que les deux se rendent

à l'adresse mentionnée sur ce papier et suivent à la lettre les instructions qui y figurent. Dans la chambre, ils vont trouver un colis qui doit disparaître sans laisser de traces. Pour ce travail, ils recevront chacun deux livres.

— Deux livres ! s'exclama Arcand.

— Oui, mais crois-moi, la surprise que leur causera le colis en question les vaut bien. Mais n'aie crainte, tu as aussi droit à ce supplément. Tiens, voilà six livres... N'oublie surtout pas de remettre leur juste part à Lenoir et Leduc. Je vérifierai auprès d'eux.

— Merci, tout sera fait comme tu le souhaites ! s'exclama Arcand.

Après le départ de ce dernier, Guillaume ne put qu'exprimer sa gratitude à le Testu :

— Malgré tes aptitudes très limitées en apothicairerie, je suis heureux de t'avoir fait confiance. Tu es toujours aussi efficace et loyal.

— Merci, je suis vraiment content de servir à nouveau la France.

— Bon, je dois retourner au Louvre. Je ne sais pas comment je vais m'y prendre, mais il faut que je convainque le roi d'y demeurer tant que sa sécurité ne sera pas renforcée.

— Ouais, bonne chance. D'après ce que j'ai entendu dire du bonhomme, ta tâche sera ardue.

— En effet, mais je dois réussir. Alors, à bientôt, mon ami. Et surtout, surveillez bien ce triste sire de Ravallac.

— Tu peux te fier à nous. À bientôt et que Dieu vous garde, toi et le roi.

Guillaume revint au Louvre un peu avant 4 h de l'après-midi. Aussitôt après avoir franchi le guichet, il tomba sur Praslin, l'un des capitaines de la garde royale.

— Salut, Praslin, heureux de te voir. Je voulais justement te parler. Avec toute cette agitation en ville, je suis de plus en plus inquiet de la sécurité du roi.

— Moi aussi. Malheureusement, Henri IV semble le seul à ne pas s'en soucier. Pas plus tard que tout à l'heure, je l'ai supplié de s'entourer d'une escorte plus imposante pour se rendre chez Sully.

— Quoi ? Il est sorti ?

—Oui, voilà quinze minutes, environ.

—Et tu ne l’as pas accompagné ?

—Comme je te le disais, je l’ai supplié de me laisser l’escorter avec mes meilleurs gardes, mais il m’a répondu : « J’ai pu me garder sur des dizaines de champs de bataille, je peux bien me garder dans les rues de ma capitale ».

—Donc, il n’a aucune escorte ?

—À part les valets de pied, seulement quelques gentilshommes à cheval l’accompagnent... plus pour l’apparat que pour la protection.

—Catastrophe ! Et il va voir Sully, son premier ministre ?

—Oui, par la rue Saint-Honoré.

—Et où est le duc d’Épernon ?

—Dans le carrosse royal avec deux ou trois autres seigneurs.

Guillaume pressa le bras droit de Praslin au point de lui arracher une grimace de douleur, puis lança :

—Le roi est en grand danger, crois-moi ! Je vais tenter de rattraper son carrosse. Envoie tous tes gardes disponibles à sa suite. Qu’ils surveillent un grand roux tout de vert vêtu !

Sans attendre la réponse de Praslin, Guillaume fonça dans l’effervescence des rues parisiennes. Souvent bousculé par la foule, la bousculant parfois lui-même, il réussissait péniblement à avancer dans cette marée humaine. Après une dizaine de minutes d’efforts, il parvint à environ deux cents pieds du carrosse. Comme l’avait dit Praslin, l’escorte royale ne comptait que six valets de pied et quatre gentilshommes à cheval. Il reconnut l’un de ceux-ci.

—Taillibert, lui cria-t-il, méfie-toi d’un grand roux tout de vert vêtu !

Aucune réaction ! Puisque Taillibert ne pouvait l’entendre dans ce tintamarre assourdissant, Guillaume décida de jouer le tout pour le tout, quitte à devoir se coltater avec cette piétaille omniprésente. Formant une sorte de bouclier avec ses avant-bras, il fonça. Bousculant, criant, grommelant, il gagna encore une vingtaine de pieds en quelques minutes, puis cria à nouveau :

—Taillibert, méfie-toi d’un grand roux habillé de vert !

Toujours aucune réaction. C’est alors qu’il le vit, comme surgi de nulle part. Un quasi géant recouvert des pieds à la tête de spectaculaires vêtements verts. Une espèce de chapeau de troll, également vert, couronnait de longs cheveux roux. Ravaillac !

Bizarrement, alors que Guillaume devait lutter pour gagner le moindre pouce à travers cette muraille humaine, l'assassin, lui, se faufilait sans difficulté. En fait, il n'avait même pas à se battre puisque les gens, pris à sa vue d'une irrépressible frayeur, s'écartaient pour lui céder le passage. Plus tard, plusieurs de ces personnes parlèrent *d'un diable vert ou d'un géant possédé du démon*.

S'abandonnant au découragement, Guillaume murmura : « Je n'y arriverai pas... il est trop tard... je n'y arriverai pas ».

Soudain, il aperçut un autre quasi géant apparaître dans son champ de vision : Guillaume Le Testu. Le robuste, l'énergique, l'opiniâtre Le Testu poursuivait Ravaillac avec toute la hargne dont il était capable. Il criait, et hurlait, même... Impossible pour le potard du roi de distinguer les mots que proférait son ami, mais, de toute évidence, ils avaient du poids, car la foule s'écartait aussi sur son passage.

« Brave Le Testu, il me surprendra toujours », se dit Guillaume en reprenant confiance. Puis, une inquiétude vint troubler ses espoirs retrouvés.

« Est-il armé ? C'est à souhaiter, car il est connu que Ravaillac cache toujours un imposant couteau dans son pourpoint ».

Toujours est-il qu'une terrible course était maintenant engagée entre les deux hommes. Le Testu continuait à gagner du terrain sur Ravaillac, mais ce dernier se trouvait maintenant à tout au plus une vingtaine de pieds du carrosse et de sa cible.

Depuis la fin tragique d'Éclair, Guillaume n'avait plus jamais remonté à cheval, mais, à cet instant précis, il aurait donné sa fortune pour pouvoir se frayer un passage dans la foule grâce aux foulées intimidantes d'un puissant cheval. Comme pour étayer cette pensée, cinq chevaux arrivèrent sur les lieux, menés vers le carrosse royal par des cavaliers visiblement expérimentés. Guillaume jubilait. « Sans doute des cavaliers de la garde royale envoyés par Praslin », songea-t-il, confiant de voir ces hommes et ces chevaux bien entraînés percer les rangs de la foule et neutraliser Ravaillac.

Mais quelque chose chez ces cavaliers troublait l'apothicaire, qui porta ses mains devant ses yeux pour les protéger de l'éblouissement du soleil. « Ce ne sont pas des Français ! » s'exclama-t-il.

Leur habillement, leur façon de monter à cheval et leurs visages ne lui laissèrent bientôt plus de doute. « Ce ne sont pas des gardes français. On dirait des Espagnols ! Qu'est-ce qui se trame encore ? »

Heureusement, Le Testu continuait à gagner du terrain sur Ravailiac. En fait, il n'était plus qu'à une dizaine de pieds de celui-ci. Connaissant la force et l'expérience du combat de son ami, Guillaume était persuadé qu'il réussirait à contenir le rouquin. « Allez, mon ami, plus que quelques pas et tu l'auras », cria le potard.

Bien que les clameurs persistantes de la foule ne pouvaient lui permettre d'entendre ces encouragements, Le Testu se retourna. « Que se passe-t-il ? A-t-il pu m'entendre ? » s'interrogea Guillaume.

Une seconde plus tard, il comprit. Un des cavaliers espagnols venait d'arriver à la hauteur de Le Testu qui, surpris, s'était tourné vers lui pour lui faire face, mais trop tard. Le cavalier avait déjà brandi un marteau muni d'un pic, qu'il rabattit sur le crâne de l'ex-soldat.

Foudroyé, le fort, l'invincible Le Testu s'effondra au sol. Effrayés par le cri d'horreur poussé par Guillaume, plusieurs badauds se tassèrent, ce qui lui permit enfin d'avancer et de rejoindre son ami en quelques minutes. Un bref examen confirma ce qu'il avait pressenti ; un tel coup ne pouvait qu'être fatal.

Guillaume resta prosterné à genoux pendant quelques secondes auprès du corps de cet ami exceptionnel, avant de se faire violence pour réussir à se relever afin de se relancer à la poursuite de Ravailiac. Ce dernier semblait à présent entouré, comme protégé, même, par les cavaliers espagnols.

C'est là que l'un des valets de pied du roi remarqua Ravailiac. Sans doute alerté par l'aspect revêche, presque dément, de ce dernier, il tenta de le rejoindre. Trop tard ! D'un bond prodigieux, l'assassin avait réussi à déposer son pied droit sur le rayon d'une roue du carrosse royal. Puis, profitant que la voiture était bloquée par la charrette d'un marchand de vin, il appuya son pied gauche sur une borne en pierre et se pencha à l'intérieur du carrosse...

Parvenu tout près, Guillaume le vit clairement lever et rabattre à trois reprises un couteau de boucher. La foule ayant été réduite au silence par l'intensité du moment, il put même entendre le roi tenter de se faire rassurant. « Ce n'est rien, ce n'est rien ».

Or, Guillaume pouvait parfaitement voir Henri IV porter la main droite à sa poitrine, pendant qu'un flot de sang envahissait sa bouche. Dès lors, il comprit que le monarque n'en avait plus pour longtemps. L'apothicaire bondit pour aller lui porter secours, mais un valet de pied lui bloqua le chemin.

— Laissez-moi passer, je suis son apothicaire.

Une voix, que Guillaume reconnut sans peine comme celle du duc d'Épernon, s'éleva du carrosse pour ordonner :

— Empêchez cet homme de passer.

Puis la tête du duc apparut à la petite fenêtre du carrosse. Malgré le tumulte, il réussit à accrocher le regard de Guillaume pour mieux lui lancer :

— Tu n'es plus rien du tout, dorénavant.

Après s'être aperçu qu'un des gentilshommes à cheval s'apprêtait à frapper Ravaillac de son épée, d'Épernon lui cria :

— Non, ne le tue pas, je le veux vivant.

Abasourdi par le tumulte sans cesse croissant tout autour du carrosse, Guillaume fixa le grand rouquin. Celui-ci, hébété et de toute évidence engourdi par le vin, restait planté au milieu de la tourmente, le couteau ensanglanté à la main, tandis que les cavaliers tentaient de le protéger de la fureur de la foule.

Un peu plus loin se trouvaient les cavaliers que Guillaume supposait être espagnols. Toutefois, il crut entendre, dans un excellent français, l'un d'eux reprocher à un autre : « Je t'avais pourtant ordonné de le tuer ».

Bien qu'interloqué par ces mots, Guillaume, sachant qu'il ne pouvait plus rien pour Henri IV, s'empressa de revenir sur ses pas afin de retrouver le corps de Le Testu. Il n'eut besoin que de quelques minutes pour le découvrir. Le brave homme gisait sur le dos, son éternel sourire moqueur encore aux lèvres. À part la profonde entaille au sommet de son crâne, il n'affichait aucune autre marque de blessure.

Submergé par la fatigue et l'émotion, Guillaume laissa sa peine s'emparer de tout son être. Il tomba à genoux aux côtés de cet ami irremplaçable et pleura sans retenue pendant de longues minutes, au milieu des passants complètement indifférents.

Lorsqu'il se releva enfin, il avisa l'un des nombreux charretiers qui continuaient à circuler :

— Hé, l'ami, aimerais-tu gagner quatre livres en une heure ?

— Quatre livres ? Qui dois-je trucider ?

— Personne. Aide-moi seulement à transporter mon ami qui a été blessé mortellement par un mouvement de foule.

— Ouais. Drôle d'après-midi, n'est-ce pas ? Paris n'est plus ce qu'il était ! Et où allons-nous ?

—Rue Neuve des Boulangers, pour apprendre la pire des nouvelles à une charmante femme qui ne méritait surtout pas ça.

Guillaume savait bien qu'au bout de ce sinistre trajet, il allait provoquer le malheur éternel d'une femme, mais la réalité fut pire que toutes ses appréhensions. Alice, par un de ces pressentiments qu'ont souvent les femmes, semblait l'attendre.

—Je le savais, hurla-t-elle, que vous alliez apporter les plus grandes afflictions dans cette maison !

Et elle se précipita vers la charrette pour s'allonger près du corps de Le Testu, qu'elle baigna de ses larmes. Bientôt les boutiquiers du voisinage accoururent pour partager la souffrance incommensurable de la pâtissière. Même le charretier ne put retenir quelques larmes.

Enfin, Alice se releva, descendit de la charrette et se dirigea vers Guillaume. Celui-ci vit la gifle arriver, mais ne fit rien pour la parer, dans l'espoir qu'elle lui enlève un peu de ce terrible fardeau empreint de remords qui l'écrasait. Mais il n'en fut rien. Même que les remords et la peine pesaient encore plus lourdement sur lui.

—Pourquoi, lui cria-t-elle, des hommes comme vous ne peuvent-ils pas tolérer la vie tranquille et heureuse des autres ? Vous m'aviez pourtant promis de ne pas me l'enlever !

—Madame, essaya de la calmer Guillaume, je suis profondément désolé. Je sais que ça ne vous sera pas d'un grand réconfort, mais il est mort en héros en tentant de sauver le roi. Je m'engage bien sûr à payer tous les frais de...

Il ne vit pas arriver la deuxième gifle.

—Partez ! lui souffla Alice d'une voix presque éteinte. Je ne veux plus jamais vous voir.

Après-midi du 16 mai 1610.

Guillaume avait l'impression d'être submergé sous une de ces immenses cascades d'eau comme il en avait tant vu en Nouvelle-France. Il ouvrit un œil pour découvrir qu'il était couché sur le dos, et qu'il flottait presque dans une immense flaque d'eau, au milieu de la pièce

principale de son logis. Après avoir ouvert son autre œil, il vit Gros-Jean penché au-dessus de lui, avec une grande chaudière à la main droite.

— Gros-Jean ! Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui t'a pris ?

— Comptez-vous chanceux, j'avais d'abord pensé utiliser mon pot de chambre.

— Quoi ? Mais enfin, qu'est-ce qui se passe et quelle journée sommes-nous ?

— Dimanche, 16 mai. 1610, au cas où vous auriez besoin de cette précision. Il se passe que comme je ne vous ai pas vu circuler de toute la journée d'hier et pas davantage cet avant-midi, et qu'en plus, vous ne sembliez pas m'entendre cogner à votre porte, j'ai ouvert avec ma clé de propriétaire. Vous vous souvenez peut-être que vous m'avez vendu l'immeuble et l'apothicairerie voilà quelques mois ?

— Oui, oui, bien sûr que je me souviens. Tu as bien fait.

Soudain, Guillaume fut comme frappé par la date qu'il venait d'entendre. Il se releva d'un bond.

— Le 16 mai ; mais ça fait deux jours que... Katsitsanoron ! J'ai négligé Katsitsanoron ! Comment ai-je pu ?

— L'explication est facile à trouver, répliqua Gros-Jean en désignant la dizaine de bouteilles de vin qui gisaient un peu partout dans la pièce.

Chancelant et honteux, Guillaume parvint à s'appuyer sur la table à l'aide de sa main droite.

— Je dois me ressaisir et vite. Katsitsanoron est peut-être en danger.

— Le fait que vous vous souveniez de votre fille m'indique qu'il reste un peu du Guillaume que j'ai connu en vous. Alors, je vous en prie, laissez-moi vous aider. Pour commencer, racontez-moi donc ce qui vous a amené à cette spectaculaire bacchanale.

Vingt minutes plus tard, après avoir écouté le récit de son ex-patron, Gros-Jean lui lança de son ton le plus rassurant :

— Eh bien, quelle histoire ! Mais, ne craignez plus pour votre fille, je crois savoir comment assurer sa sécurité.

26 mai 1610, île de la Cité, Paris.

—Alors, cher maître, vous êtes toujours certain de vouloir aller de l'avant ? s'enquit Achille de Harlay, le tout puissant président du Parlement de Paris.

—Oui, maintenant que je sais ma fille en sécurité, je suis prêt à servir la justice du royaume.

Guillaume était effectivement tout à fait certain que Katsitsanoron ne courait plus aucun risque, et ce, grâce à Gros-Jean. Le plan de ce dernier était parfait. L'une de ses cousines vivait dans un petit bourg près d'Orléans, où elle pratiquait la noble fonction d'herboriste. La femme, une vieille fille endurcie, confiait souvent à tout venant que si elle ne voulait surtout pas s'encombrer d'un mari, elle adorerait en revanche avoir une fille.

Usant de mille stratagèmes pour éviter d'être suivis, Guillaume et Gros-Jean avaient donc emmené Katsitsanoron chez la dame en question. Il se produisit alors une sorte de coup de foudre entre la jeune fille et la vieille fille. Cette dernière voyait enfin son rêve se réaliser, à tout le moins en partie, alors que Katsitsanoron découvrait avec joie une forme de vie champêtre qui n'était pas sans lui rappeler les vastes espaces de sa tendre enfance.

Après avoir passé quelques jours dans une auberge d'Orléans, le temps de voir que Katsitsanoron s'adaptait merveilleusement bien à sa nouvelle vie, c'est avec le cœur léger que Guillaume retourna à Paris. À peine arrivé à son logis, un officier en tenue du Parlement de Paris s'y présenta pour lui remettre un billet ainsi libellé :

Maître, un ami commun, le puissant seigneur Pierre Dugua de Mons, m'a assuré que vous détenez des informations qui pourraient m'être fort utiles dans le cadre d'une enquête que j'entends mener sur le malheureux assassinat de notre roi bien aimé, Henri IV. Je vous attends donc dans les plus brefs délais à mon cabinet de travail, sis rue de Jérusalem, île de la Cité, Paris.

Achille de Harlay, président du Parlement de Paris.

Une fois en présence du puissant magistrat, en ce 26 mai, des paroles vieilles de plus de vingt ans revinrent hanter Guillaume, celles

de Catherine, duchesse de Montpensier, qui complotait alors pour assassiner son ennemi juré, le roi Henri III. «Que dirais-tu d'une fausse note supposément écrite par Achille de Harlay, ami et allié d'Henri III, pour tromper ce dernier ? L'écriture du président de Harlay est si facile à imiter».

Le vieux magistrat, aux yeux pétillants d'intelligence, semblait avoir lu dans les pensées de son *invité*.

—D'abord, avait-il dit, je veux mettre les choses au clair. Je connais les soupçons du duc d'Épernon quant à votre possible implication dans le terrible assassinat d'Henri III, mais, après avoir fait une discrète enquête sur vous, je n'ai trouvé aucune preuve pour étayer ces soupçons. Votre présence ici concerne uniquement l'assassinat d'Henri IV et pas du tout celui de son prédécesseur, même si je trouve ironiques les ressemblances entre ces deux assassinats historiques.

—Je suis au service de la Justice, s'était contenté de répondre Guillaume.

Au fil de la conversation entre les deux hommes, un lien de confiance s'était rapidement tissé. Après avoir fait le tour des diverses informations détenues par Guillaume sur la mort d'Henri IV, le président de Harlay avait tenu à prévenir son interlocuteur des dangers qui le guettaient à titre de potentiel témoin important, dont celui de se retrouver lui-même en prison pour faux témoignage. Rassuré sur la volonté de Guillaume *d'aller de l'avant* malgré ces risques, le président poursuivait son interrogatoire.

—Je voudrais, dit-il, revenir sur certaines déclarations que vous venez de me faire.

—Je vous écoute.

—D'abord, vous semblez convaincu de l'implication du duc dans ce terrible complot. Pourtant, comme d'autres, vous l'avez entendu crier à un garde de ne pas tuer Ravaillac, alors que, mort, ce dernier n'aurait pas pu le dénoncer. Ce comportement ne vous semble-t-il pas contradictoire ?

—J'y ai beaucoup pensé. Une autre façon de voir la chose serait que le duc a agi ainsi en espérant justement démontrer son innocence, tout en souhaitant, c'est du moins ma prétention, que les mystérieux cavaliers étrangers tuent Ravaillac.

—Un peu tiré par les cheveux, comme hypothèse, non ?

—Au contraire, c'est même très logique. Ces cavaliers étaient visiblement partie prenante au complot. La preuve, c'est qu'ils ont tué mon ami alors qu'il allait neutraliser Ravaillac. Après le meurtre du roi, plusieurs témoins ont entendu leur chef ordonner à l'un de ses hommes de tuer l'assassin. Ce n'est que la présence massive de la foule qui l'en a empêché.

—Bon point, je crois bien que vous ferez un excellent témoin. Mais Ravaillac a survécu et n'a jamais dénoncé le duc à la suite des événements.

—En effet, mais ne trouvez-vous pas étrange que d'Épernon ait ordonné qu'on emmène le coupable non pas en prison, mais dans une de ses propriétés où il resté seul avec lui pendant de longues minutes ?

—Très étrange, effectivement. Qu'a-t-il dit à Ravaillac durant cette rencontre ? L'a-t-il menacé de s'en prendre à ses proches s'il dénonçait son implication dans le complot ? J'ai bien peur que ces questions demeurent sans réponse.

—Malheureusement ; mais quant à moi, je n'ai aucun doute : le duc est coupable.

—C'est pour moi aussi une forte possibilité. Il n'y a que trop de faits qui l'accablent, mais aucune preuve tangible. Tiens, cet aubergiste, propriétaire de *l'Auberge du cœur couronné transpercé d'une flèche*, je pourrais certes l'accuser de mauvais goût, mais l'accuser de régicide est une tout autre chose. Au même titre, d'ailleurs, que les renseignements que vous avez soutirés à la femme d'Escoman grâce à votre potion. C'est intéressant, fascinant, même, mais inutilisable en justice. Bien que...

Le président s'étant arrêté subitement, Guillaume l'invita à poursuivre.

—Bien que ?

—Me permettez-vous une confidence ?

—Bien sûr.

—Mon bon ami Dugua de Mons m'a fait cadeau d'une fiole de cette potion que vous appelez Teka...

—Tekarentoken. Ah oui ? Et alors ?

De Harlay se pencha vers son interlocuteur et, d'un ton quelque peu embarrassé, lui répondit :

—Je fais appel à votre discrétion professionnelle... Disons que moi-même, et surtout ma jeune maîtresse, en sommes très satisfaits.

—N'ayez crainte, j'ai entendu bien pire au cours de ma carrière. Mais pourquoi, au juste, cette confiance ?

—Parce que l'efficacité de cette potion me permet de croire en celle que vous avez utilisée pour la d'Escoman, et que cela vous donne beaucoup de crédibilité à mes yeux.

—Je vois.

—Ça me porte à penser que vous feriez un très bon témoin susceptible de m'aider à accuser les vrais coupables. Car, il est évident que ce pauvre Ravailiac n'était qu'un instrument, même s'il sera exécuté demain en place de Grève.

—C'est ma conviction profonde.

—Je vais donc vous demander de mettre par écrit, au cours des prochains jours, tout ce que vous avez appris sur l'affaire. Absolument tout, les moindres détails... Et nous reparlerons de tout ça dans quelques jours ; une fois Ravailiac exécuté, je pourrai me concentrer sur les autres aspects de ce dossier. Cela vous convient-il ?

—Parfaitement.

—Alors, à bientôt.

Comme Guillaume allait quitter les lieux, le président lui demanda :

—Avez-vous l'intention de vous rendre place de Grève pour assister à l'exécution ?

—Je ne sais pas. En fait, je n'y ai pas encore songé.

—Alors, comme j'ai ici l'arrêt officiel du Parlement qui porte sur son supplice, permettez-moi de vous le lire. Vous verrez qu'il y a de quoi faire réfléchir d'éventuels régicides.

Le président chaussa ses lunettes et se mit à lire d'une voix officielle et monocorde comme s'il était à la Cour :

Le Parlement déclare François Ravailiac, atteint et convaincu du crime de lèse-majesté divine et humaine au premier chef pour le très méchant, très abominable et très détestable parricide commis sur la personne du feu roi Henri IV, de très bonne et très louable mémoire. Pour réparation duquel, il le condamne à être tenaillé aux mamelles, bras, cuisses et gras des jambes. Son bras droit, tenant le couteau duquel il a commis le parricide, sera brûlé par le soufre. Ensuite, seront jetés sur les endroits du corps où il aura été tenaillé du plomb fondu, de l'huile bouillante, de la poix-résine brûlante, de la cire et

du souffre fondus ensemble. Enfin, son corps sera tiré par quatre chevaux, ses membres écartelés consommés au feu et ses cendres jetées au vent.

—Voilà, conclut simplement de Harlay.

—Merci, réussit à bredouiller Guillaume. À la prochaine, donc.

Il se leva et parvint à se rendre à la porte en contrôlant plus ou moins bien les tremblements qui agitaient tout son corps.

28 mai.

Guillaume se réveilla avec un violent mal de tête, comme s'il avait abusé du vin. Pourtant il n'en avait pas bu une seule goutte depuis sa spectaculaire bacchanale, comme l'avait décrite Gros-Jean. Non, ce n'était pas le vin qui l'avait étourdi ainsi, en plus de lui faire passer une très mauvaise nuit chargée de cauchemars et de sœurs froides. Le responsable de tous ces maux ne pouvait être que l'horrible spectacle de l'exécution de Ravaillac auquel il s'était finalement décidé à assister la veille.

Le supplice s'était déroulé exactement comme prévu par l'arrêt du Parlement, sauf pour la finale, du fait que la victime s'était avérée beaucoup plus coriace que prévu. Les membres du pauvre homme avaient résisté pendant d'interminables minutes aux puissants tirs des quatre chevaux ; au point que l'un d'eux, épuisé, dut être remplacé.

Guillaume était resté jusqu'à la fin, dans l'espoir que le supplicié laisse échapper, dans ces terribles moments, une phrase susceptible d'incriminer d'éventuels complices. Au moins, sa pénible attente ne fut pas vaine. Vers la toute fin des horribles événements, il avait entendu Ravaillac s'écrier, en écoutant les cris de la foule, entre deux tirs de chevaux :

«On m'a bien trompé quand on m'a persuadé que mon coup serait bien reçu du peuple».

Aussi, ce matin du 28 mai, Guillaume se mit-il au travail, bien décidé à monter une solide preuve écrite contre le duc, comme le lui avait suggéré le président de Harlay. Après deux heures de travail acharné, il entendit frapper à sa porte. C'était une fois de plus un officier du Parlement qui cette fois, lui remit un billet sans mot dire.

Guillaume le remercia quand même et, après avoir reconnu l'écriture du président de Harlay, lut le message d'une seule traite.

Cher maître, j'ai d'excellentes nouvelles à vous transmettre concernant notre affaire. J'ai reçu ce matin des preuves qui devraient me permettre d'accuser la personne dont nous avons discuté avant-hier. J'ai absolument besoin de corroborer certains faits. Je vous attends donc à mon cabinet, toute affaire cessante.

Guillaume sortit en trombe de son logis pour se précipiter vers l'île de la Cité. Tout à son excitation, il ne vit pas un homme croisé dans la rue porter une main dans son pourpoint. En revanche, il sentit aussitôt une terrible brûlure envahir sa poitrine...

Si sa dernière pensée, qui est toujours celle la plus noble dans la vie de tout homme, fut pour Katsitsanoron, son avant-dernière fut pour regretter de ne pas s'être souvenu que l'écriture du président de Harlay était très facile à imiter.

Épilogue

De nombreux bavardages qui prenaient parfois des airs de comérages agitaient la petite communauté de Quebecq en ce bel après-midi du 21 octobre 1635.

« Mais puisque je te dis que c'est une femme ».

« Une femme ! Allons donc... cet habillement ne peut qu'être celui d'un homme ».

« Peut-être, mais n'empêche que c'est une femme ; j'en suis certain pour l'avoir vue de près tout à l'heure ».

« Ça alors ! Et elle est arrivée seule ? »

« Non, je te l'ai déjà dit, elle était accompagnée d'un jeune homme d'environ seize ou dix-sept ans ».

« Un tout jeune homme de cet âge ! Ça commence à sentir le scandale. Faudrait prévenir le père Lalemant ».

« C'est fait. Je viens tout juste de le prévenir ».

« Tant mieux. Mais elle semble d'un certain âge. Ce jeune homme est peut-être son fils ».

« C'est possible. Mais je viens d'entrevoir son visage. Sa peau est légèrement foncée. Elle n'est probablement pas Française. Espagnole, peut-être, ou même Basque. Elle doit être la servante du jeune homme qui lui, est très blanc ».

« Non ! Non ! Je l'ai entendue s'adresser au garçon dans un excellent français, et elle n'avait pas le ton d'une domestique ».

« Ça alors ! Ah, enfin, voici le père Lalemant ».

En effet, un homme d'âge mûr vêtu de la longue soutane noire des Jésuites se dirigeait vers la cause de tout cet émoi ; une femme, effectivement, qui affichait une éclatante élégance naturelle, malgré les vêtements de matelot dont elle était affublée.

— Bonjour, euh... madame. Je suis le père Charles Lalemant. Bienvenue à Quebecq. Puis-je vous être d'une quelconque utilité ?

— Bonjour, mon père, et merci. J'aimerais voir le commandant.

— Le commandant ?

— Oui, monsieur de Champlain.

— Ah, le gouverneur Champlain.

— J'ignorais ce titre, mais oui, le gouverneur Champlain. Puis-je le voir ?

— Et qui dois-je annoncer ?

— Ça va vous paraître enfantin, mais j’aimerais lui faire la surprise.

— En effet ! En ce cas, en tant qu’ami et confesseur du gouverneur de la Nouvelle-France, je me vois dans l’obligation de vous accompagner.

— Bien sûr, mon père.

— Euh..., madame, je crois comprendre que vous avez jadis connu le gouverneur. C’est bien le cas ?

— C’est bien le cas.

— Alors, je veux vous prévenir que vous le trouverez fort changé.

— Comment ça ?

— Notre cher Champlain a subi une attaque la semaine dernière.

— Une attaque ?

— Une attaque d’apoplexie, de toute évidence. Heureusement, ses capacités intellectuelles n’en sont pas diminuées, mais il en est resté demi-paralysé, ce qui limite ses déplacements et son élocution.

— Je suis profondément désolée de l’apprendre. Veuillez me mener à lui, je vous prie.

L’Habitation ayant été détruite par un incendie, Champlain avait fait construire un nouveau bâtiment, comprenant un corps de logis en pierre, tout en haut de la falaise surmontant la petite colonie qui ne comptait toujours qu’une dizaine de familles.

Une fois arrivé à ce solide bâtiment baptisé *fort Saint-Louis*, le père Lalemant cogna à la porte du logis de Champlain.

— Samuel, j’ai de la visite pour toi, une nouvelle arrivante.

— Une nouvelle arrivante ! Merveilleux ! Entrez vite.

La voix était faible et chevrotante, mais n’avait rien perdu du ton chaleureux de jadis. Le père Lalemant, un peu inquiet, ouvrit la porte.

— Katsitsanoron ! Je n’en crois pas mes pauvres yeux. Viens, ma chère fille, viens embrasser le vieil homme que je suis.

Champlain avait effectivement beaucoup vieilli. Tête nue, il exposait sans gêne une chevelure devenue rare et blanche. Assis à sa table de travail, il fit un louable effort pour se lever avant d’y renoncer.

— Désolé pour mon manque de savoir-vivre, mais viens, je t’en prie, pour que je te voie de près.

—Bonjour, monsieur le gouverneur, je ne connais pas l'étiquette en vigueur pour le gouverneur de la Nouvelle-France, alors je me laisse aller à la seule étiquette que je connaisse, celle du cœur.

Katsitsanoron enlaça le gouverneur par les épaules et l'embrassa sur les joues en le taquinant.

—Vous ne m'en voulez plus pour les mauvais tours que je vous ai joués jadis ?

—Je ne t'en ai jamais voulu. Et même si beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis vingt-cinq ans, je n'ai jamais oublié ton sourire espiègle. Quelle joie de te revoir.

Champlain se souvint soudainement de la présence du père Lalemant à qui il dit :

—Merci, mon bon Lalemant, tu peux nous laisser. C'est la jeune Iroquoise dont je t'ai tant parlé. Ni mon corps ni mon âme ne sont en péril avec elle.

Lalemant sourit généreusement en guise de salutations et laissa les deux vieux amis à leurs retrouvailles.

—Quelle joie de te retrouver ! répéta Champlain. Tu sembles en pleine forme. Je t'ai reconnu sans peine, même après toutes ces années. Tes beaux yeux noirs sont toujours aussi pétillants.

—Merci, je vais très bien, en effet. Vous aussi, vous me semblez bien malgré les séquelles laissées par votre attaque d'apoplexie.

—Je n'ai pas à me plaindre. J'ai eu une belle vie, très riche en expériences et en aventures. Mais toi, dis-moi vite ce que tu viens faire en Nouvelle-France.

—Je viens goûter votre fameux vin charentais, maintenant que j'ai l'âge d'en boire.

—Oui, oui, bien sûr. Je manque à tous mes devoirs d'hôte. Jean Poisson, mon serviable valet, a dû sortir. Alors, s'il te plaît, apporte-moi une des bouteilles qui se trouvent dans le buffet, juste à ta droite, ainsi que deux verres. Ces retrouvailles inattendues méritent d'être soulignées. Ensuite, tu viendras t'asseoir pour tout me dire de toi et de tes intentions.

Quelques secondes plus tard, Champlain leva son verre en l'honneur de sa visiteuse, en déclarant d'une voix qui avait retrouvé toute sa vigueur :

—Buvons à nos souvenirs et surtout, à ton futur. Maintenant, allez, raconte-moi.

Le regard de Katsitsanoron se troubla quelques secondes, comme si son esprit se perdait dans les souvenirs. Puis, elle prit une courte gorgée et une longue respiration avant de se lancer.

— Il y aurait tant à dire. D’abord, sachez qu’aussitôt après avoir remis les pieds sur le continent qui m’a vu naître et en avoir respiré son air toujours si vivifiant, j’ai compris que j’avais fait le bon choix en revenant m’y établir avec mon fils.

— Tu as un fils ! s’enthousiasma Champlain. Où est-il ? Je veux le voir. Il est sûrement magnifique.

— Oui, il est magnifique. Il vient d’avoir dix-sept ans. Vous ne serez pas étonné d’apprendre que je l’ai appelé Guillaume.

— Guillaume... reprit Champlain comme en un écho nostalgique. Mais où est-il ?

— Il est allé marcher en forêt. Je lui ai tant vanté la beauté sauvage de notre nature. Mais vous aurez amplement le temps de faire sa connaissance. Quelques années après la mort de mon père adoptif, j’ai marié son ami et associé, Jean Lebrun, dit Gros-Jean.

Katsitsanoron sourit en évoquant l’homme avec qui elle avait vécu quinze belles années, puis reprit en expliquant :

— Par un de ces mauvais coups dont le destin est trop souvent capable, Jean, dont les extraordinaires talents d’apothicaire avaient permis de soigner tant de tumeurs, est décédé d’une de ces terribles affections en 1632. Dès lors, j’ai fomenté le projet de revenir sur les terres de mes ancêtres. Vous savez, à l’époque, je trouvais que cette colonie manquait cruellement de femmes. J’ai bien l’intention de corriger cette erreur.

Champlain eut un petit rire nerveux avant de répliquer :

— Tu as raison. Avec le temps, je me suis rendu compte que d’exclure les femmes aux premiers temps de la colonie n’avait pas été ma meilleure décision.

— Pour éviter d’imposer son futur destin à mon fils, j’ai attendu qu’il soit assez grand pour être en mesure de faire ses propres choix. Et me voilà donc, après une traversée d’à peine six semaines, à savourer un excellent vin en compagnie d’un homme dont j’avais gardé d’excellents souvenirs.

— Merci beaucoup, cher Katsitsanoron. Je suis certain que ton fils sera heureux en Nouvelle-France. J’aurais tellement aimé avoir des enfants. Malheureusement, la divine providence nous a refusé ce

grand bonheur à mon épouse Hélène et moi. Je ne puis la blâmer de n'être restée avec moi, ici en Nouvelle-France, que quatre années, soit de 1620 à 1624. Les conditions de vie y sont très difficiles pour une femme qui comme elle, a été élevée au sein de la grande bourgeoisie parisienne.

— Je comprends. Mais moi, comme vous le savez, je n'ai pas du tout été élevée dans *la grande bourgeoisie parisienne*. En peu de temps, je me réhabituerai à cette vie à la fois rude et exaltante.

— Je n'en doute pas. Mais, dis-moi, quels sont tes projets, exactement ?

— Sans avoir la prétention de remplacer Louis Hébert dont j'ai appris les grands services qu'il a rendus à la colonie en tant qu'apothicaire, je pense que mes connaissances et mon expérience d'herboriste pourront être utiles aux colons. Par ailleurs, grâce aux héritages que j'ai reçus de mon père adoptif et de mon mari, je serai en mesure d'établir mon fils sur de bonnes terres. Il s'est toujours intéressé à l'agriculture et aux travaux physiques.

— Guillaume deviendra un agriculteur prospère et heureux, j'en suis sûr. Cher Katsitsanoron, tu me fais le plus beau des cadeaux. Ta présence et la force de ton orenda ensoleilleront mes derniers jours.

— Je suis heureuse de voir que vous croyez enfin en l'orenda, répondit Katsisanoron en souriant au vieil explorateur, mais ne parlez pas ainsi. Vous me semblez jouir encore d'une bonne robustesse ; vos derniers jours sont loin.

— Tu es gentille, mais avec l'aide précieuse de mon ami, le père Lalemant, je me prépare activement à rejoindre bientôt mon créateur. Tant de mes bons camarades m'ont précédé dans l'au-delà. Guillaume, bien sûr, mais aussi le Testu, Dupont-Gravé, Dugua de Mons et bien évidemment, le grand roi qu'a été Henri IV.

— Oui, il semble bien que seul l'ignoble duc d'Épernon soit éternel. Je comprends son créateur de ne pas se presser à le rappeler auprès de lui.

— Tu le penses responsable de la mort de ton père adoptif ?

— Évidemment qu'il l'est. Mais impossible de le prouver puisqu'après la mort d'Henri IV, d'Épernon et Concini sont devenus les principaux conseillers de la régente Marie de Médicis. De son côté, de Harlay, l'honnête président du Parlement, a voulu, lui, poursuivre l'enquête sur les circonstances entourant la mort du roi en interro-

geant, entre autres, Jacqueline d'Escoman. Ce n'est certes pas un hasard si Marie de Médicis l'a alors poussé vers la retraite pour le remplacer par un proche du duc d'Épernon, monsieur de Verdun. Tout ce que ce nouveau président a accompli, c'est de faire emprisonner à nouveau cette pauvre Jacqueline d'Escoman. Elle, discréditée ; Guillaume, mort ; de Harlay, à la retraite... les responsables du complot n'ont plus du tout été inquiétés. Les circonstances exactes de la mort du roi resteront donc inconnues.

— Ce maudit duc a toujours été aussi habile que félon. Heureusement, une fois roi, Louis XIII lui a enlevé ses pouvoirs, en plus de reprendre plusieurs politiques de son père, dont le développement de la Nouvelle-France.

— Le titre de roi de France n'en est pas un de tout repos.

— En effet, mais ici, en Nouvelle-France, toi et ton fils pourrez vivre en paix loin de toutes ces intrigues. Mais je me pose une question : penses-tu renouer avec ton peuple ?

— J'entretiens un vague espoir de les revoir. Mais je ne sais pas... Après toutes ces années... Je verrai avec le temps. Par contre, j'aimerais bien revoir ce Montagnais qui vous servait d'interprète.

— Shikuan. Tu pourras sans doute le rencontrer bientôt. Il est devenu l'un des chefs montagnais parmi les plus respectés.

— Ça ne m'étonne pas. Déjà, à l'époque, il m'apparaissait intelligent et loyal. Et qu'est devenu ce jeune Français qui se tenait toujours avec lui ?

— Étienne Brûlé ? Il a vécu la vie d'aventures qu'il souhaitait comme coureur des bois, mais il n'a jamais pu contrôler ses penchants pour la luxure. Il a connu une mort affreuse voilà quelques années... En 1632, si ma mémoire est bonne.

— Une mort affreuse ?

— Oui, il semble qu'il ait été tué par des Hurons avec qui il a pourtant vécu en bons termes pendant des années. Certains disent qu'il aurait tenté de les escroquer lors d'une transaction de fourrures, d'autres qu'il aurait plutôt fait des avances à la compagne d'un chef. Il avait d'énormes qualités de courage et de cœur, mais il a toujours manqué de loyauté.

— Je vois... Bon, mon cher gouverneur, je vous remercie pour votre excellent vin. Je suis très heureuse de vous avoir revu, mais je dois maintenant aller rejoindre mon fils.

— Bien sûr, mais reviens me voir avec lui dans quelques heures. Mon valet Poisson sera de retour et il vous installera confortablement en attendant que vous construisiez votre logis.

— D'accord. À tantôt, donc.

Soir du 24 décembre 1635, Quebecq.

Le logis des deux nouveaux colons fut construit en moins de six semaines. Heureux de ce travail et de cette entrée d'argent inespérée, maçons, charpentiers et scieurs d'aix avaient redoublé d'efforts avant l'arrivée des grands froids.

Bien qu'ayant conservé plusieurs traditions spirituelles iroquoises, Katsitsanoron aimait et pratiquait la religion catholique dans laquelle son fils avait grandi. Mère et fils s'apprêtaient donc à passer la fête de Noël dans leur nouvelle communauté qui les avait finalement reçus à bras grand ouverts, lorsqu'une forte clameur se fit entendre.

— Bonnes gens, criait Jean Poisson, mon maître, le gouverneur, est au plus mal ! Venez tous lui rendre hommage et priez pour son âme. J'ai bien peur que la vie ne le quitte avant la naissance de notre Seigneur Jésus-Christ.

En moins de quinze minutes, tous les habitants de Quebecq s'étaient joints au père Lalemant afin de prier pour l'homme que tous considéraient comme leur père. Katsitsanoron, qui avait tenté d'apporter un certain réconfort physique au malade au cours des jours précédents, partageait le sentiment et les craintes de Jean Poisson. Samuel de Champlain, explorateur, découvreur, bâtisseur, fondateur de Quebecq et surtout, grand humaniste, ne verrait pas le matin de Noël.

Champlain mourut dans la nuit, bercé par les prières et les pleurs de tous ces braves gens qui avaient traversé la mer et une multitude de dangers pour partager son rêve d'un nouveau monde meilleur et plus juste. Comme le père Lalemant fermait les yeux du défunt en récitant le *De Profundis*, un colon cria son désespoir.

— Seigneur Jésus, qu'allons-nous devenir ? La colonie va-t-elle survivre ?

Le père Lalemant termina sa prière avant de se tourner vers l'homme pour lui lancer :

—N'aie crainte, mon ami, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, une nation fondée par une âme si noble et un esprit si éclairé ne peut que survivre.

FIN

Notes de l'auteur

Alerte au divulgâchage : à lire seulement après avoir terminé le roman.

À la suite du succès de *1542-La Colonie maudite*, je me suis souvent fait demander sur quoi je me basais pour départager la réalité historique de la fiction. Je veux être très clair ; je suis romancier, non un historien. J'écris des ROMANS historiques, non des essais sur l'histoire. Mon premier souci, en écrivant, est donc de bâtir un récit susceptible d'intéresser les lecteurs et lectrices. Toutefois, en tant que passionné d'histoire, je tente autant que possible de respecter le contexte historique ainsi que l'intégrité des personnages ayant réellement vécu.

Quand j'écris un passage fictif, ma grande règle de conduite consiste à me demander si cette fiction aurait réellement pu se produire. Si la réponse est oui, je laisse aller mon imagination qui, je l'admets, s'enflamme parfois un peu trop. Des exemples ? En voici quelques-uns tirés des chapitres racontant des épisodes survenus en Nouvelle-France.

J'ai lu avec plaisir les *Voyages en Nouvelle-France* de Champlain. Cette œuvre constitue une mine d'informations cruciales, mais il faut savoir que le grand explorateur a écrit ces milliers de lignes dans le but de s'attirer les faveurs et les investissements des grands de son époque. Ses récits étaient donc souvent très succincts, puisqu'il évitait les explications susceptibles de le faire mal paraître ou de nuire au développement de la Nouvelle-France.

C'est ainsi qu'il passe très rapidement sur le complot visant à l'assassiner, se contentant de mentionner qu'après avoir fait arrêter et juger les comploteurs, il en avait retourné trois en France, en plus de faire pendre le chef du groupe. Le procès et l'exécution ne se sont certainement pas déroulés d'une aussi spectaculaire façon que dans le roman, mais, ça aurait pu... car l'histoire de Champlain laisse beaucoup de place à l'imagination.

Le même phénomène s'est produit pour le terrible hiver de 1609. Champlain n'avait bien sûr rien à gagner à détailler les terribles souffrances endurées par les colons. Cela n'aurait certes pas été *ven-deur*, comme on aurait dit aujourd'hui. Il s'est donc limité à révéler

que seulement huit colons ont survécu au premier hiver à Québec, et que les autres sont décédés de dysenterie ou du scorbut. Aucun potard n'était bien sûr présent pour tenter d'améliorer le sort de ces malheureux, mais ça aurait pu...

Je m'en veux un peu d'avoir attribué le rôle du méchant à Bonnerme, qui semblait plutôt un brave homme selon les écrits de Champlain. Mais j'avais besoin d'un personnage pour illustrer le scepticisme et l'ignorance dont faisait preuve la communauté *scientifique* de l'époque envers les bienfaits des légumes pour la santé. Champlain lui-même a longtemps pensé que les *légumes d'hiver* pouvaient rendre malade.

Bien sûr, personne, en 1609, n'a jugé que le bon vin pouvait combattre le scorbut, mais ça aurait pu... En lisant Champlain et des œuvres d'historiens, je me demandais pourquoi les chefs et les nobles des expéditions ne souffraient jamais du scorbut. Heureusement, de nos jours, les romanciers disposent de *Google*. Une simple recherche m'a permis de découvrir les travaux de Jack Masquelier, professeur émérite de la Faculté de médecine et de pharmacie à l'Université de Bordeaux. Les travaux de cet éminent savant ont confirmé mes *soups*, puisqu'ils démontrent que le vin rouge est une source non négligeable d'oligoproanthocynidines (OPC), lesquels ont la propriété, tout comme la vitamine C, de relancer le processus de renouvellement des tissus conjonctifs et donc, de combattre le scorbut. Or, Cartier, Champlain et les autres chefs se servaient allègrement d'excellents vins, alors que les simples colons devaient se satisfaire d'eau et de mauvais cidre.

La science moderne a aussi démontré que ces OPC sont beaucoup plus nombreux dans le pin blanc que dans les autres conifères, ce qui met ainsi fin au vieux débat sur l'annedda, l'arbre de vie, utilisé par les Iroquois pour guérir les hommes de Cartier atteints du scorbut. Même si le débat semble perdurer, le fameux annedda serait bien le pin blanc, comme le savait Katsitsanoron, et non le sapin baumier ou le cèdre blanc.

Champlain, toujours à des fins que l'on pourrait qualifier de marketing, a décrit en long et en large sa spectaculaire et victorieuse expédition en Iroquoisie. Toutefois, il n'a mentionné que très rapidement les abandons de plusieurs de ses alliés, tant français qu'autochtones, sans jamais en expliquer les raisons. Pourquoi tant d'abandons ?

Ce n'était sûrement pas le fait d'une jeune et brillante Iroquoise utilisant une sorte de rhombe, instrument popularisé par nul autre que Crocodile Dundee, pour effrayer les ennemis de son peuple; mais, ça aurait pu... Car oui, ce type d'instrument était alors utilisé par certains peuples des Premières Nations d'Amérique du Nord... à des milliers de kilomètres de l'Australie.

Pour les curieux désireux d'en savoir plus sur la fameuse plante appelée Tekarentoken, d'après le lieu Tekontaro :ken où elle poussait abondamment, il s'agit en fait du ginseng d'Amérique. Dans ce cas, j'admets avoir commis un anachronisme historique. Ce n'est pas Henri IV qui a pu jouir des bienfaits stimulants de cette «plante miracle», mais son célèbre petit-fils Louis XIV. Ramené en France par les Jésuites à la fin du 17^e siècle, le ginseng d'Amérique provoqua une véritable folie chez les nobles et les riches bourgeois, et jeta les bases d'un commerce qui fut pendant des décennies aussi florissant que celui des fourrures. Même les Chinois, qui connaissaient pourtant cette plante depuis des millénaires, en exportèrent des tonnes puisqu'ils la jugeaient de beaucoup supérieure à leur ginseng local. Désolé, mais inutile de vous précipiter en forêt, car le ginseng sauvage d'Amérique est maintenant disparu. Pour plus d'informations sur la fascinante saga du ginseng d'Amérique, je vous recommande la lecture de *Histoire de Montréal et de sa région*, aux éditions *Les Presses de l'Université Laval*.

La guerre des trois Henri, extrêmement bien documentée par les historiens, ne m'a pas permis autant de liberté créatrice. J'ai donc fait intervenir mes personnages fictifs davantage en périphérie de l'Histoire. Par exemple, un garde du roi a bien marché sur le pied ducal d'Henri de Guise quelques minutes avant l'exécution de celui-ci, fort probablement pour tenter de le prévenir du triste sort qui l'attendait. Puisque les historiens ne sont jamais parvenus à identifier ce garde, je me suis dit: «Tiens, voilà qui serait le genre du pauvre Guillaume, complètement obnubilé qu'il est par son désir de plaire à Catherine de Montpensier, sœur du duc».

Toujours selon les historiens, il est fort probable que Catherine, dont j'ai en passant quelque peu exagéré la lubricité, ait poussé un moine à assassiner Henri III. Bien que la duchesse fût fort capable d'imaginer elle-même un tel complot, rien ne m'empêchait de corser mon récit en attribuant officieusement cette idée à Guillaume.

Certaines choses ne s'inventent pas. L'auberge devant laquelle le roi Henri IV a été poignardé s'appelait bien *L'auberge du cœur royal transpercé d'une flèche*.

Toute sa vie, le duc d'Épernon a bien tenté de venger le meurtre de son grand ami Henri III. A-t-il été impliqué dans celui d'Henri IV ? Les historiens ne sont certains que d'une chose : ça aurait pu...

La *potion de vérité* étant évidemment le fruit de mon imagination n'a jamais été utilisée pour tirer les vers du nez de la malheureuse Jacqueline d'Escoman... mais, ça aurait pu... Pendant la Deuxième Guerre mondiale, les Nazis ont bel et bien utilisé la scopolamine, dérivée du datura, comme sérum de vérité. De nos jours, la scopolamine est une terrifiante plante hallucinogène dont il faut se méfier. Surnommée *le souffle du diable*, certains malfaisants s'en servent pour voler ou violer leurs victimes.

À mes amis et amies des Premières Nations :

Il était évidemment impossible d'écrire un roman comptant Samuel de Champlain parmi les principaux personnages sans mentionner ses relations avec les peuples autochtones qui habitaient alors le nord de l'Amérique. Je tenais à le faire avec le grand respect que j'ai toujours témoigné envers ces admirables peuples. J'en ai donc discuté avec un représentant de la communauté innue de Mashteuiatsh et un membre de la Nation huronne-wendat. Les deux m'ont fait constater que je ferais une erreur si je tentais d'exprimer le point de vue des cinq communautés autochtones côtoyées par Champlain. Je ne peux qu'admettre, en tant que non-autochtone, que je n'ai ni les connaissances ni la sensibilité pour ce faire. Je me suis donc contenté d'écrire ces passages selon le point de vue de Champlain lui-même, et de son biographe David Hackett Fischer. Malgré toute ma bonne volonté, je reconnais que ce point de vue, en plus d'être romancé, ne peut qu'être incomplet et arbitraire.

